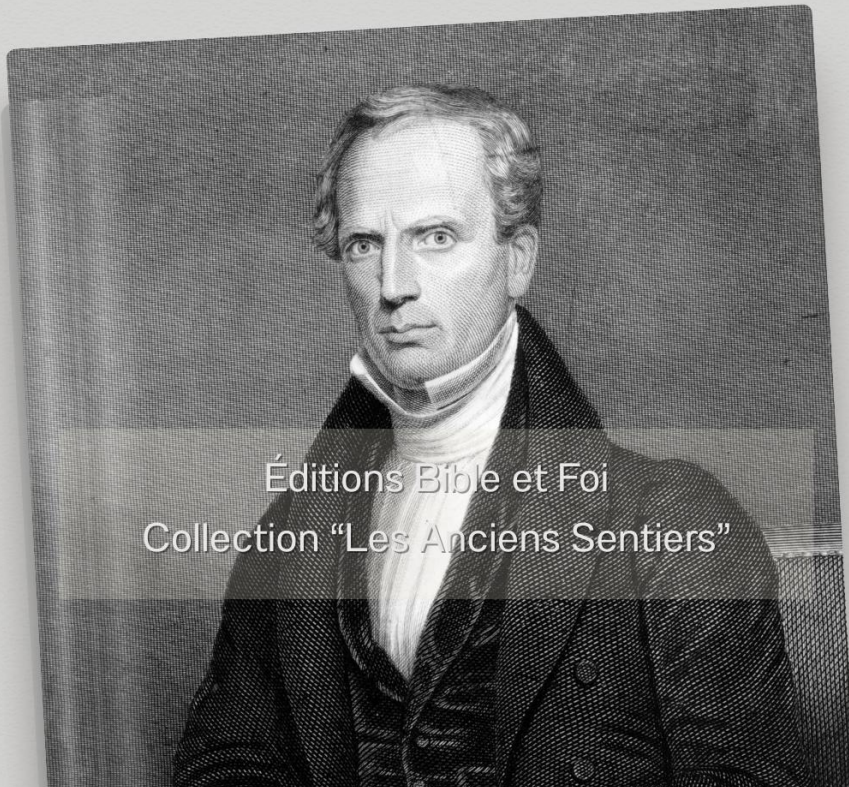


Charles G. Finney

À CEUX QUI FONT PROFESSION D'ÊTRE CHRÉTIENS

LE CHRISTIANISME DÉSENTÉRESSÉ SERA D'EMBLÉE
RECONNU PAR TOUT HOMME DROIT COMME LE
SEUL VÉRITABLE !

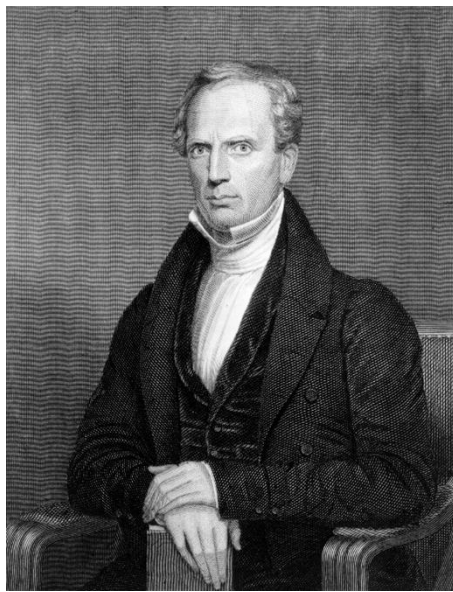


Éditions Bible et Foi
Collection "Les Anciens Sentiers"

À ceux qui font profession d'être chrétiens

« Sermons to Professing Christians »

Par Charles G. Finney (1792-1875)



*« Ce christianisme désintéressé sera d'emblée reconnu par tout homme droit comme le
seul véritable. Et cependant, ce christianisme-là est encore peu connu parmi nous ! »*

Charles G. Finney



Éditions Bible et Foi
www.bible-foi.com
Bibliothèque Chrétienne en ligne

Chères amies, chers amis,

Afin que ces messages portent en vous tout leur fruit divin et ne restent pas seulement des paroles intellectuelles, nous vous invitons instamment à les aborder dans un esprit de prière continuelle. Comme le déclare l'Écriture : « *Car mes pensées ne sont pas vos pensées, et vos voies ne sont pas mes voies, dit l'Éternel* » (Ésaïe 55.8). Les pensées de Dieu transcendent infiniment les nôtres ; elles ne s'ouvrent qu'au cœur qui cherche le Seigneur avec humilité et résolution.

Suivons donc l'exhortation de tant de serviteurs fidèles du passé : T. Austin Sparks qui insistait sur la nécessité d'une compréhension spirituelle véritable de Christ, Watchman Nee qui appelait à une révélation des Écritures par l'Esprit, Andrew Murray qui liait intimement la Parole et la prière pour une communion vivante avec Dieu, ou encore Frederick B. Meyer qui soulignait la dépendance absolue au Saint-Esprit pour discerner les profondeurs de la vérité. Lisez et relisez ces lignes, **mais surtout priez-les**. Christ, la Lumière de Dieu, vous ouvrira les yeux du cœur (Éphésiens 1.18), et insistez auprès de Lui pour qu'Il vous révèle ce dont votre esprit a véritablement besoin à travers cette lecture.

« Seigneur, je refuse de me contenter d'une simple connaissance intellectuelle de Ta croix et de la vie victorieuse en Toi. Je Te demande que Ton Saint-Esprit me fasse entrer dans toutes les révélations de Ta personne ! »

Que le Seigneur vous accorde, à chacun, cette faim spirituelle profonde et cette illumination divine qui transforment la lecture de Sa Parole, et de ces textes inspirés, en une rencontre vivante, personnelle et transformative avec Lui-même.

Votre frère en Christ,

Frédéric

© **Adaptation : Éditions Bible et Foi – 2025**

Nous espérons que ce livre vous enrichira et vous rapprochera du Seigneur. Nous vous invitons à le télécharger, à le lire et à le partager largement, gratuitement et dans son intégralité.

Pour toute reproduction sur un site ou un blog, un simple lien vers www.bible-foi.com serait très apprécié.

Merci de tout cœur pour votre intérêt et votre bienveillance.

- Découvrir d'autres livres Pdf de la collection : « [Les Anciens-Sentiers](#) ».
- Laisser un témoignage dans notre Livre d'or : « [Livre d'or](#) ».
- Découvrir nos livres papiers : « [La collection](#) ».

Que le Seigneur vous bénisse abondamment dans votre lecture et votre marche avec Lui.

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES.....	5
PREFACE.....	7
1. L'homme qui se séduit lui-même.....	8
2. Les faux chrétiens.....	18
3. Les actions douteuses sont des péchés.....	31
4. La répréhension est un devoir.....	49
5. Les vrais chrétiens.....	65
6. Religion légale.....	76
7. La religion de l'opinion publique.....	90
8. La conformité au monde.....	105
9. La vraie et la fausse repentance.....	129
10. Malhonnête dans les petites choses.....	147
11. Connaître le véritable état de son âme.....	160
12. La vraie et la fausse conversion.....	177
13. La vraie soumission.....	195
14. Égoïsme, fausse religion.....	205
15. Loi et Évangile.....	218
16. La Justification par la foi.....	226
17. La sanctification par la foi.....	245

18. Le Chapitre 7 de l'Épître aux Romains.	252
19. La Perfection chrétienne (1).....	266
20. La perfection chrétienne (2).....	286
21. Le chemin du salut.	299
22. Nécessité d'un enseignement divin.	301
23. L'amour est le tout de la religion.....	314
24. Le repos des saints.....	328
25. Christ l'Époux de l'Église.....	337

PREFACE

Comme ces discours duraient d'une heure et quart à une heure trois quarts, on comprendra que, dans les pages qui suivent, le reporter (1) n'en a guère donné que l'esquisse. En révisant les notes du reporter, je n'y ai fait que très peu de changements et d'additions, et cela pour les raisons suivantes :

- Leur publication fut décidée trop tard, de sorte que je n'avais que très peu de temps.
- Ma santé chancelante et la multiplicité de mes devoirs m'interdisaient de faire davantage.
- Développer ces notes eût grossi le volume.
- L'expérience m'a montré que le style de la conversation et la forme condensée de ces notes intéressent et édifient plus le commun des lecteurs qu'un style plus élevé et moins laconique.

Je les ai donc laissées telles que le reporter les avait prises, sauf quelques changements insignifiants. L'auteur de ces discours n'a aucune prétention au mérite littéraire ; et, s'il connaît son propre cœur, il n'a pas d'autre désir que de les voir utiles.

J'ai des raisons de croire que, vu les circonstances où je suis, ils le seront autant dans la forme qu'ils ont, qu'ils le seraient sous toute autre forme que j'aurais pu leur donner.

Les amis qui ont exprimé le désir d'avoir ces discours en un volume, voudront donc bien les prendre tels qu'ils sont.

Charles G. Finney - New York, 16 mars 1837.

(1) Le reporter du journal « L'Évangélise ».

1. L'HOMME QUI SE SÉDUIT LUI-MÊME.

Je m'adresse à ceux d'entre vous qui ne pratiquent point ce qu'ils savent être vrai ; à ceux qui sont auditeurs et non point pratiquants : « *Soyez observateurs de la Parole et non seulement auditeurs, vous trompant vous-mêmes* » (Jacques 1.22).

Dans la religion, il existe deux extrêmes également faux et funestes, et deux catégories d'hypocrites qui s'y tiennent. Les uns réduisent la religion à la foi en certaines doctrines abstraites (ou du moins à ce qu'ils appellent la foi), en négligeant totalement ce qu'ils nomment les bonnes œuvres. Les autres, au contraire, ne voient la religion que dans les œuvres (des œuvres mortes), et n'accordent que peu ou pas d'importance à la foi en Jésus-Christ ; ils espèrent obtenir leur salut par leurs propres actions. Les Juifs appartenant généralement à cette seconde catégorie. Leurs maîtres leur enseignaient qu'ils seraient sauvés par l'obéissance aux prescriptions cérémonielles de la loi.

C'est pourquoi Paul, dès le début de son ministère, s'attaqua particulièrement à cette erreur. Il voulait établir clairement la vérité capitale selon laquelle les hommes sont justifiés par la foi en Jésus-Christ, en opposition à la doctrine des scribes et des pharisiens qui faisaient dépendre le salut de l'obéissance à la loi. Il insista si fortement sur ce point, dans sa prédication et dans ses épîtres, qu'il parvint à le faire admettre. Ainsi, la grande doctrine de la justification par la foi fut solidement établie dans l'Église. Mais bientôt certains s'emparèrent de cette vérité, la poussèrent à l'extrême et proclamèrent que l'homme est sauvé uniquement par la foi, indépendamment de toute œuvre. Ils oublièrent pourtant ce principe évident : la vraie foi produit toujours les bonnes œuvres, et elle est elle-même une œuvre bonne.

J'ai dit que ces deux extrêmes, l'un réduisant la religion aux œuvres extérieures, l'autre à la foi seule, sont également faux et également funestes.

Ceux qui ne voient la religion que dans les œuvres oublient que celles-ci ne sont pas acceptables devant Dieu si elles ne procèdent pas de la foi. Car « *sans la foi, il est impossible de plaire à Dieu* » (Hébreux 11.6). Et ceux qui ne voient la religion que dans la foi, oublient que la véritable foi agit toujours par la charité et produit invariablement les œuvres de l'amour.

Ces deux extrêmes sont funestes, car d'un côté, sans la foi, nul ne peut être pardonné ni justifié ; et de l'autre, sans la sanctification, nul ne peut être préparé pour l'activité ou pour les joies du ciel. Qu'un pécheur abandonne ses mauvaises actions, et que ses œuvres paraissent parfaites à ses propres yeux, il ne peut pourtant être pardonné sans la foi en l'expiation de Jésus-Christ. De même, si quelqu'un croit être justifié par la foi alors que ses œuvres sont mauvaises, il doit apprendre que sans sanctification sa foi est morte et ne peut servir d'instrument à sa justification.

Il me semble que, dans son épître, l'apôtre Jacques veut remettre ce sujet dans sa juste lumière, montrer où se trouve la vérité et faire comprendre à la fois la nécessité de la foi et celle des œuvres. Son épître est profondément pratique : elle aborde directement les grandes questions de la vie et leur apporte une réponse claire.

En matière de religion, il existe deux sortes de doctrines : celles qui concernent Dieu et celles qui concernent la conduite de l'homme. Beaucoup se contentent seulement des premières ; ils pensent que les seules doctrines véritables sont celles qui traitent des attributs de Dieu, de son existence, de ses décrets, etc. Lorsque j'annonçai que je commencerais une série de « Discours pratiques », j'espère que vous n'avez pas cru que ces discours seraient dépourvus de doctrine.

Mon intention est de prêcher, si le Seigneur le permet, une série de discours sur des doctrines pratiques. Celle que je veux considérer aujourd'hui est la suivante : celui qui professe la religion mais ne pratique pas ce qu'il reconnaît comme vrai se trompe lui-même.

Il y a deux catégories d'hypocrites parmi ceux qui se disent religieux : ceux qui trompent les autres et ceux qui se trompent eux-mêmes.

La première catégorie regroupe ceux qui, sous une apparence trompeuse de moralité et de piété, cachent l'inimitié de leur cœur contre Dieu et réussissent à persuader les autres qu'ils sont très pieux. Ainsi les pharisiens acquièrent la réputation d'être remarquablement religieux, grâce à leur extérieur, leurs aumônes et leurs longues prières. La seconde catégorie est celle dont parle notre texte : elle est composée de ceux qui ne trompent pas les autres mais se trompent eux-mêmes. Ils sont orthodoxes en théorie mais relâchés en pratique.

Ils semblent croire que la religion consiste en un ensemble de notions détachées de la vie, et ils s'illusionnent en se croyant bons chrétiens alors qu'ils sont dépourvus de véritable sainteté. Ils écoutent la Parole mais ne la mettent pas en pratique.

Ils aiment les prédications orthodoxes et prennent plaisir à entendre l'exposé des doctrines abstraites ; leur imagination s'enflamme, leurs sentiments s'élèvent à la contemplation du caractère et du gouvernement de Dieu. Mais ils ne se soucient pas d'obéir aux préceptes de la Parole et n'aiment pas entendre prêcher les doctrines qui concernent nos devoirs pratiques.

Il est possible que plusieurs personnes présentes ce soir appartiennent à l'une ou l'autre de ces deux catégories d'hypocrites.

Mais remarquez-le : je ne m'adresse pas ce soir à ceux qui trompent les autres par la rigueur apparente de leur morale et par l'étalage de leur religion. Je parle à ceux qui ne pratiquent pas ce qu'ils savent être vrai ; à ceux qui écoutent sans obéir. Je crois remplir un devoir en ajoutant qu'il y a probablement ici un grand nombre de personnes de ce caractère. Je ne connais pas vos noms, mais je veux que vous compreniez que si tel est votre état, c'est à vous que je parle, comme si je vous nommais directement.

Oui, c'est à vous que je m'adresse, vous qui êtes là devant moi. Vous entendez la Parole et vous l'acceptez en théorie, mais vous la reniez dans votre vie. Je vous affirme que vous vous trompez vous-mêmes. Notre texte en est la preuve : « *Ainsi parle le Seigneur* », et il ne laisse aucun doute que tous ceux qui portent ce caractère se séduisent eux-mêmes. Je pourrais citer bien d'autres passages des Écritures qui confirment cette vérité. Mais je veux attirer votre attention sur quelques considérations supplémentaires, au-delà du témoignage direct de la Parole.

Premièrement, vous ne croyez pas véritablement l'Écriture. Vous l'écoutez, **vous admettez qu'elle est vraie, mais vous ne la croyez pas véritablement.** Ici, laissez-moi vous dire que celui qui se trompe sur ce point est responsable de son erreur. Ce n'est pas votre conscience qui vous trompe, mais c'est vous qui ne discernez pas ce que votre conscience témoigne.

Deux choses sont indispensables à la foi évangélique, c'est-à-dire à la foi qui sauve. La première est une conviction intellectuelle de la vérité de ce qu'il s'agit de croire ; non pas en tant que vérité abstraite seulement, mais en tant que vérité ayant telle ou telle relation avec vous. C'est donc cette vérité concernant votre conduite que vous devez recevoir intellectuellement ; cela fait, la vraie foi se montre alors en entraînant un état correspondant du cœur.

Cet état correspondant du cœur est toujours une partie essentielle de la vraie foi. Quand l'intelligence d'un homme est convaincue et qu'il admet la vérité dans ses rapports avec sa personne, il doit encore donner sa cordiale approbation à cette vérité telle qu'elle est dans sa relation avec lui-même.

Ces deux états d'esprit sont indispensables à la vraie foi. La conviction intellectuelle de la vérité n'est pas la foi qui sauve ; mais la conviction intellectuelle accompagnée d'un état correspondant des affections du cœur, c'est là la foi qui sauve.

Il s'ensuit que là où est la vraie foi, celle qui sauve, se trouve toujours la conduite qui lui correspond. La conduite est invariablement liée à la foi réelle. Il est tout aussi certain que les hommes agiront comme ils croient, qu'il est certain que la volonté dirige la conduite. Supposez que je dise à un homme : « *Croyez-vous cela ?* » « *Oui, je le crois !* », répond-il ; mais que veut-il dire ? Il se peut qu'il parle d'une conviction purement intellectuelle ; or, il peut avoir cette conviction sans avoir la foi.

Un homme peut même éprouver un sentiment d'approbation pour une vérité abstraite. Et c'est là ce que beaucoup de gens supposent être la vraie foi : le sentiment d'approbation qu'ils éprouvent pour le caractère et le gouvernement de Dieu, ainsi que pour le plan du salut considéré abstraitement. Beaucoup de personnes, quand elles entendent un éloquent sermon sur les attributs ou sur le gouvernement de Dieu, sont transportées d'admiration à la vue des choses excellentes qu'on a déployées devant elles, mais cela sans avoir un atome de vraie foi.

J'ai entendu parler d'un incrédule transporté même jusqu'à l'extase en considérant de tels sujets. La raison est ainsi constituée qu'elle approuve naturellement et nécessairement la vérité considérée d'une manière abstraite. Les plus méchants démons de l'enfer l'aimeraient s'ils pouvaient la considérer en dehors de toute relation avec eux-mêmes. S'ils pouvaient voir l'Évangile en dehors de toute relation avec leur égoïsme, non seulement ils le trouveraient vrai, mais ils lui donneraient encore leur approbation cordiale.

Tous les êtres de l'enfer, s'ils pouvaient voir Dieu dans son existence absolue, sans aucune relation avec eux-mêmes, ne manqueraient pas de donner leur cordiale approbation à son caractère. La raison pour laquelle les méchants et les démons haïssent Dieu, c'est qu'ils le voient dans ses rapports avec eux-mêmes. Leurs cœurs sont en révolte contre lui parce qu'ils le voient opposé à leur égoïsme.

Ici se trouve la source d'une grande illusion au sujet de la religion. L'homme voit qu'elle est vraie et se réjouit réellement en la contemplant ; il ne s'occupe point des rapports qu'elle a avec lui, il aime à l'entendre prêcher et il prétend en être nourri ; mais voyez, il s'en va et il ne la met point en pratique. Voyez cette personne : elle est malade et sa sensibilité est très vive ; à la vue de Jésus-Christ, aimable et tendre Sauveur, son cœur se fond et elle éprouve une vive sympathie pour lui.

Pourquoi ? Il en est ainsi par la même raison qui lui ferait éprouver les plus vives émotions au sujet du héros d'un roman.

Mais elle n'obéit pas à Christ ; elle n'agit jamais par amour pour lui ; elle le considère en lui-même, sans s'occuper des rapports qu'il peut avoir avec elle ; elle fait ses délices de son caractère glorieux et souverainement aimable ; mais pendant ce temps elle demeure dans le fiel le plus amer. Il est donc évident que votre foi doit être une foi efficace qui règle votre conduite et produit les bonnes œuvres ; autrement ce n'est point la foi de l'Évangile, ce n'est point du tout une foi réelle. Il est d'autant plus manifeste que vous vous séduisez vous-mêmes, que toute vraie religion consiste en obéissance. Quelle que soit donc l'approbation que vous donniez au christianisme, vous n'avez pas de religion à moins que vous ne lui obéissiez.

En disant que toute religion consiste en obéissance, je ne parle nullement d'obéissance extérieure. La première obéissance, c'est la foi elle-même, la vraie foi qui opère par l'amour et produit des actions en conséquence. Il n'y a de réelle obéissance que celle du cœur : l'amour est l'accomplissement de la loi ; et la religion consiste dans l'obéissance du cœur avec la conduite extérieure qui en résulte. Celui donc qui entend la vérité, l'approuve et ne la pratique pas, se trompe lui-même : « *Il est semblable à un homme qui contemple son visage naturel dans un miroir, et qui, après s'être regardé, s'en va et oublie aussitôt quel il était* » (Jacques 1.24).

Cet état d'esprit que, par erreur, vous prenez pour de la religion, cette conviction intellectuelle de la vérité et cette approbation que vous lui donnez quand elle se présente dans sa forme abstraite, sont si loin d'être la preuve que vous êtes pieux, qu'on les trouve aussi communément chez les méchants que chez les bons, du moins lorsque la vérité se présente en dehors des rapports qu'elle doit soutenir avec nous. C'est là la raison pour laquelle il est souvent difficile de convaincre les pécheurs qu'ils sont opposés à Dieu et à la vérité.

L'homme est ainsi constitué qu'il approuve la vertu, qu'il admire le caractère et le gouvernement de Dieu, et qu'il approuverait et admirerait toutes les vérités de la Bible, s'il pouvait les voir abstraitement, sans aucune relation avec sa propre personne. Et quand il est soumis au régime d'une prédication qui présente la vérité de manière à ce qu'elle n'ait pas beaucoup de rapports soit avec sa vie intérieure, soit avec la conduite qu'il doit tenir, il peut entendre cette prédication pendant des années et des années sans jamais reconnaître qu'il est un rebelle opposé à Dieu et à son gouvernement.

Je suis de plus en plus persuadé que dans toutes nos églises se trouvent de grandes multitudes à qui les doctrines abstraites de l'Évangile sont beaucoup prêchées, multitudes qui aiment la prédication, qui aiment à entendre parler de Dieu et de toutes les choses de Dieu, et qui cependant sont encore inconverties.

Il n'y a pas de doute que beaucoup de gens aillent dans les lieux de culte parce qu'ils aiment la prédication chrétienne, quand, après tout, il est manifeste qu'ils ne sont point des observateurs de la Parole.

Le mal est qu'ils n'ont pas été placés sous l'influence d'une prédication approfondie et pénétrante, qui leur eût montré la vérité dans tous ses droits sur leurs propres personnes ; et maintenant qu'ils sont dans l'église, toutes les fois que la vérité leur est prêchée dans la relation pratique qu'elle doit soutenir avec eux, ils montrent l'inimitié de leur cœur irrégénéré en s'opposant à la vérité.

C'est chose convenue pour eux qu'ils sont chrétiens, et comme tels ils se joignent à une église, parce qu'ils aiment à entendre la prédication de la saine doctrine et qu'ils l'approuvent, ou parce qu'ils lisent la Bible et approuvent ce qu'elle dit. Mais si leur foi n'est pas assez puissante pour influencer leur conduite et s'ils ne considèrent pas la vérité dans sa relation avec leur vie pratique de chaque jour, leur foi ne les affecte pas même autant que la foi des démons n'affecte les démons.

Remarques.

On a commis une grande injustice en portant sur les vrais chrétiens des jugements défavorables qu'en réalité les faux chrétiens méritent seuls.

On rapporte qu'un célèbre prédicateur donnait, il y a peu de temps, cette définition du chrétien : « *Un peu de la grâce et beaucoup du diable !* » Je donne un démenti absolu à cette définition ; elle est fautive et désastreuse. « Beaucoup du diable », c'est parler de manière à faire croire que les vrais chrétiens sont les êtres les plus méchants qu'il y ait sur la surface de la terre. Il est vrai que, lorsqu'ils pèchent, leur culpabilité est grande ; car pour un chrétien, pécher est hautement criminel. Aussi les chrétiens éclairés voient-ils dans leurs péchés une grande méchanceté.

Quand ils comparent leurs obligations avec leur vie, ils sont grandement humiliés et expriment leur humiliation en un langage fort énergique. Mais ce n'est pas vrai qu'ils soient aussi méchants que le démon, ni même qu'ils en approchent. Ceci est parfaitement démontrable. Le péché prend une gravité exceptionnelle quand il apparaît en eux ; il est alors d'une méchanceté extrême aux yeux de Dieu. Mais supposer que des gens soient de vrais chrétiens pendant qu'ils vivent au service du diable, ou qu'ils aient alors quelque religion, c'est une pensée non seulement fautive, mais encore des plus dangereuses.

Elle est faite aussi bien pour encourager les relaps, les apostats et toute la classe des hypocrites qui n'aiment point la loi, que pour faire le plus grand tort à la cause de Christ dans l'esprit des adversaires. La vérité est que ceux qui n'obéissent pas à Dieu ne sont pas chrétiens. La doctrine contraire est la ruine des églises ; en effet, elle les remplit d'une foule de gens dont la piété se réduit à l'adoption de certaines notions ou de certaines formalités, tandis qu'ils n'ont jamais entendu obéir de tout leur cœur aux exigences de l'Évangile.

Ceux qui sont beaucoup plus zélés pour les doctrines que pour la pratique, et qui mettent beaucoup plus d'importance à cette classe de doctrines qui se rapportent à Dieu qu'à celles qui se rapportent à leur propre conduite, sont des antinomiens.

Il y a beaucoup de gens qui reçoivent cette classe de doctrines de la Bible qui se rapportent à Dieu, qui l'approuvent et qui l'aiment, et qui cependant n'ont pas un atome de vraie religion ; ils ne sont jamais nourris, comme ils disent, par aucune prédication autre que celle qui traite de certains points abstraits de doctrine. Ce sont des antinomiens, pareils précisément à ceux contre lesquels l'apôtre Jacques écrivit son épître ; ils font consister la religion en un ensemble de notions et de théories, et ne mènent point une vie sainte.

Quant à cette classe de chrétiens de profession qui n'aiment jamais entendre parler de Dieu, de ses attributs, de la Trinité, des décrets divins, de l'élection et autres doctrines semblables, et n'attachent d'importance qu'à la pratique religieuse, à l'exclusion de la doctrine religieuse, ce sont tout simplement des pharisiens.

Ils ont de grandes prétentions à la piété extérieure ; ils ont peut-être des élans intérieurs, de vives émotions empreintes d'une certaine teinte poétique, tandis qu'ils ne veulent pas recevoir les grandes vérités qui se rapportent à Dieu et qu'ils renient les doctrines fondamentales de l'Évangile.

La tendance, le but de toute vraie doctrine, quand elle est crue véritablement, c'est de produire vraiment une conduite et une vie irréprochables.

Partout où vous voyez quelqu'un se conduire d'une manière hérétique (répréhensible), vous pouvez être certain que sa foi est hérétique aussi. La foi qu'il a dans le cœur est juste aussi hérétique que sa vie. Il peut n'être pas hérétique dans ses idées et dans ses théories ; il peut être parfaitement orthodoxe sur les points mêmes où il est hérétique en pratique. Mais il ne les croit pas réellement.

Voyez ce pécheur insouciant se précipitant à corps perdu dans la recherche des richesses. Croit-il véritablement qu'il avance constamment vers la mort ? Peut-être direz-vous qu'il sait qu'il doit mourir. Mais je réponds que tant qu'il est plongé dans sa recherche avide, il ne croit pas qu'il marche sans cesse vers la mort. Ce sujet n'est pas du tout présent à son esprit à ce moment-là ; aussi est-il impossible qu'il croie, dans cet état de complète insouciance. Vous lui demandez s'il s'attend à vivre toujours et il vous répond : « *Oh ! non ! je sais bien que je dois mourir ; tous les hommes sont mortels !* »

Aussitôt, en effet, qu'il tourne ses pensées de ce côté-là, il donne son assentiment à la vérité ; et s'il pouvait garder cette conviction dans son esprit jusqu'à ce qu'elle fût gravée dans son cœur d'une manière permanente, il changerait infailliblement de conduite et vivrait pour le monde à venir au lieu de vivre pour celui-ci. Il en est parfaitement de même en religion : quelles que soient les choses qu'un homme croit réellement, il est absolument aussi certain que sa foi gouverne sa conduite qu'il l'est que sa volonté dirige ses actions.

L'Église a beaucoup trop agi, et depuis longtemps, dans le sens antinomien.

Elle a été très attachée aux doctrines les plus abstraites et a trop perdu de vue les plus pratiques. Elle a recherché et exigé l'orthodoxie dans les premières bien plus que dans les secondes. Examinez les confessions de foi des églises et vous verrez que toutes donnent la place principale aux doctrines qui n'ont que peu de rapport avec la pratique. On peut être le plus grand hérétique quant à la pratique, pourvu qu'on ne soit point ouvertement profane ou vicieux et qu'on garde une bonne position dans l'église. Que la vie corresponde ou ne corresponde pas aux exigences de l'Évangile, ce n'est point ce que l'on prend en considération.

N'est-ce pas monstrueux ? **Quand on entreprend de purifier l'église quant à ce qui touche à ses erreurs pratiques, elle ne peut le supporter.** Que d'irritation et d'opposition, en effet, ne produit-on pas lorsqu'on essaie de purifier l'église de sa participation aux péchés de l'intempérance, de la violation du jour du repos et de l'esclavage. Et pourquoi est-il si difficile d'amener l'église à tenter un sérieux effort pour la conversion du monde ? Quand l'église sera-t-elle purifiée et le monde converti ? Cela n'arrivera pas tant que l'on n'aura pas reconnu que l'hérésie de la pratique est la preuve de l'hérésie de la foi. Cela n'arrivera pas tant qu'un homme pourra renier tout l'Évangile par sa conduite de chaque jour et cependant passer dans l'église pour un bon chrétien.

Comment un pasteur peut être trompé quant à l'état de son église.

Il prêche beaucoup de doctrines abstraites qui ne se rapportent pas immédiatement à la pratique, et ses auditeurs disent qu'ils sont nourris et s'en réjouissent ; et lui, il pense qu'ils croissent dans la grâce, quand en fait il n'y a aucun signe certain qu'il y ait quelque religion parmi eux. Si, au contraire, il prêchait des doctrines pratiques et que ses auditeurs montrassent qu'ils aiment la vérité quand elle leur est appliquée, et qu'ils le montrassent en la pratiquant, il serait manifeste alors qu'il y a parmi eux un véritable amour de la vérité.

Si un pasteur constate que son troupeau aime la prédication des doctrines abstraites, mais que lorsqu'il en vient à insister sur les doctrines pratiques, ses auditeurs se révoltent, il peut être certain que s'il y a quelque religion dans l'église qu'il dirige, cette religion est dans un triste état ; et si, après un loyal essai, il constate qu'il ne peut pas amener ses auditeurs à recevoir un enseignement religieux d'un caractère pratique et direct, il peut être sûr qu'ils n'ont pas un atome de religion, et qu'ils ne sont absolument que des antinomiens qui pensent pouvoir aller au ciel avec une foi morte, avec une vie chrétienne abstraite.

Quelle immense multitude de gens n'y a-t-il pas qui font profession d'être religieux et qui se trompent eux-mêmes !

Beaucoup supposent qu'ils sont chrétiens parce qu'ils éprouvent des émotions à la vue de la vérité, mais ils ne la reçoivent que lorsqu'elle leur est présentée de façon à ce qu'ils ne voient pas les droits qu'elle a sur eux. Si, au contraire, vous la leur présentez telle qu'elle est par rapport à eux, de manière à détruire leur orgueil et à les arracher à leur mondanité, ils résisteront aussitôt.

Voyez quelle multitude d'églises orthodoxes et de chrétiens orthodoxes se nourrissent et vivent de doctrines abstraites ; et maintenant considérez leur vie et voyez combien peu la foi qu'ils professent a d'influence sur eux. Ont-ils la foi qui sauve ? Non, cela ne se peut pas. Je ne veux pas dire qu'aucun des membres de ces églises ne soit pieux ; je dis que ceux qui ne pratiquent pas ce qu'ils reçoivent en théorie, qui sont auditeurs et non observateurs de la Parole, se trompent eux-mêmes.

Il s'agit maintenant de savoir combien d'entre vous croient réellement les vérités que vous entendez prêcher. Je me suis proposé de faire une série de discours « pratiques », mais je n'ai pas eu la pensée de prêcher des discours qui ne contiennent pas de doctrines, ce serait ne pas prêcher du tout. Ce que je désire est de savoir si vous, église, voulez faire ce que vous savez être vrai. Que je ne réussisse pas à vous convaincre que telle doctrine que j'avance soit vraie, c'est une autre affaire, et ce serait une raison pour que vous ne la mettiez pas en pratique.

Mais si je réussis à vous prouver par les Écritures et à convaincre votre intelligence qu'elle est vraie, et que cependant vous ne la pratiquez pas, j'aurai alors devant mes propres yeux la manifestation de votre vrai caractère et je ne continuerai pas à me tromper en gardant la pensée que vous êtes une église chrétienne.

Avez-vous conscience que l'Évangile produit sur vous un effet pratique, en rapport avec votre avancement dans la connaissance ? Vous a-t-il sevrés du monde et des choses qui sont au monde ? Est-ce là votre expérience, que lorsque vous avez admis quelque vérité pratique, vous l'aimez, vous aimez son application à votre propre personne et vous prenez plaisir à la pratiquer ?

Si vous ne croissez pas dans la grâce, devenant de plus en plus saints, vous abandonnant vous-mêmes à l'influence de l'Évangile, vous vous séduisez vous-mêmes.

Vous, anciens de cette église, où en êtes-vous maintenant ? Et vous, pères et mères de famille, où en êtes-vous ? Quand vous entendez un sermon, vous en emparez-vous, l'emportez-vous dans vos demeures et l'y mettez-vous en pratique ? Ou bien serait-il vrai que vous le recevez dans votre esprit, que vous l'approuvez pourtant, et que vous ne le pratiquez jamais ?

Malheur à l'homme qui admet la vérité, puis qui s'en retourne sans la pratiquer, ressemblant à celui qui « *regarde son visage naturel dans un miroir et qui, après s'être regardé, s'en va et oublie aussitôt quel il était !* »

2. LES FAUX CHRÉTIENS.

Ils sont très nombreux encore aujourd'hui ceux qui font profession de craindre Dieu et qui, tout en ayant peut-être une certaine crainte de Dieu, servent néanmoins « leurs propres dieux ». Ils ont en effet d'autres objets de confiance et d'affection qu'au fond du cœur : « *Ils craignaient l'Éternel et ils servaient en même temps leurs dieux* » (2 Rois 17.33).

Quand les dix tribus d'Israël furent emmenées captives par le roi d'Assyrie, celui-ci établit à leur place des étrangers appartenant à différentes nations idolâtres, qui ne connaissaient rien de la religion des Israélites. Les bêtes sauvages se multiplièrent aussitôt dans le pays et les lions détruisirent beaucoup de monde ; ces étrangers pensèrent alors que tout cela leur arrivait parce qu'ils ne connaissaient pas le dieu du pays et que, par ignorance, ils avaient transgressé sa religion.

Ils en informèrent le roi d'Assyrie qui leur dit de s'adjoindre l'un des prêtres des Israélites pour qu'il leur enseignât la manière de servir le dieu du pays. Ils se rangèrent à cet avis et obtinrent qu'un prêtre israélite vint à Béthel et leur enseignât les cérémonies religieuses pratiquées auparavant en Israël. Ce prêtre leur enseigna à craindre Jéhovah comme le Dieu de la contrée ; mais ils ne reçurent point Jéhovah comme le seul Dieu. Ils le craignirent, c'est-à-dire qu'ils craignirent sa colère et ses jugements et que, pour les détourner, ils accomplirent les rites qu'on leur enseignait. Mais ils « servaient » leurs propres dieux. Ils conservèrent leur culte idolâtre et c'était celui qu'ils préféraient et qu'ils aimaient, bien qu'ils se sentissent tenus de témoigner quelque respect à Jéhovah, comme au dieu de la contrée.

Ils sont très nombreux encore aujourd'hui ceux qui font profession de craindre Dieu et qui, tout en ayant peut-être une certaine crainte de Dieu, servent néanmoins « leurs propres dieux ». Ils ont en effet d'autres objets de confiance et d'affection qu'au fond du cœur ils préfèrent au Dieu vivant. Il y a, comme vous savez, deux sortes de crainte.

Il y a cette sorte de crainte qui est le commencement de la sagesse et qui est fondée dans l'amour. Et il y a cette crainte servile qui n'est que de la peur, peur que le diable éprouve et qui est pur égoïsme. Cette dernière crainte est celle que possédaient ceux dont parle notre texte. Ils avaient peur que Jéhovah n'exerçât ses jugements sur eux s'ils n'accomplissaient pas certains rites, et c'était là le motif du culte qu'ils lui rendaient.

Ceux qui sont mus par cette crainte sont souverainement égoïstes et tandis qu'ils professent de révéler Jéhovah, ils ont d'autres dieux qu'ils aiment et qu'ils servent.

Il y a plusieurs classes de personnes qui sont dans ce cas et je me propose, ce soir, d'en décrire quelques-unes de telle façon que ceux dont j'aurai défini le caractère puissent se reconnaître.

Servir une personne c'est obéir à sa volonté et être dévoué à ses intérêts. Il n'y a pas proprement service là où il n'y a que l'accomplissement de certains actes, sans que l'on se mette à la disposition d'une personne ; celui qui sert fait son affaire de l'accomplissement de la volonté et du soin des intérêts de la personne à laquelle il est soumis. Servir Dieu, c'est faire de la religion la principale affaire de sa vie. C'est se dévouer soi-même, cœur, vie, forces, temps, influence, tout ce que l'on a et tout ce que l'on est pour servir les intérêts de Dieu, établir son royaume et augmenter sa gloire.

Qui sont ceux qui servent leurs propres dieux tout en faisant profession de craindre le Seigneur ? Je réponds : Ce sont :

1. Tous ceux qui n'ont pas renoncé dans leur cœur et dans leur conduite au droit de propriété sur tous leurs biens, et qui ne les ont pas abandonnés à Dieu.

Il est parfaitement évident que si vous n'avez pas fait cela vous ne servez pas Dieu. Supposez qu'un marchand emploie un commis pour prendre soin de son magasin, et que le commis continue à s'occuper de ses propres affaires, de sorte que lorsqu'on lui demande de faire pour son patron le travail nécessaire, il réponde : « *Je suis vraiment trop occupé de mes propres affaires, je n'ai pas le temps de faire ce que vous me demandez !* » ; tous n'élèveront-ils pas la voix contre un pareil serviteur et ne diront-ils pas qu'il ne sert pas son patron ; que son temps n'est point à lui, qu'il lui a été payé et que cependant il l'emploie pour lui-même ? Il en est de même de l'homme qui ne renonce pas à la possession de sa propre personne, non seulement en pensée, mais en pratique. Il n'a pas encore appris l'a b c de la religion. Il ne sert point le Seigneur, mais ses propres dieux.

2. Tout homme qui ne fait point de ses affaires une partie de sa religion ne sert point Dieu.

Il arrive parfois que vous entendez quelqu'un dire : « *Je suis tout le jour tellement occupé, que je n'ai pas le temps de servir Dieu !* » Il croit servir Dieu un petit moment le matin avant d'aller à ses affaires mondaines. Il laisse, en effet, sa religion là où il a dit ses prières.

Il est disposé peut-être à donner à Dieu le temps qui précède son déjeuner, avant qu'il soit prêt pour aller à ses propres affaires ; mais dès qu'il est prêt, il court les entreprendre. Peut-être craint-il assez le Seigneur pour dire ses prières soir et matin, mais il sert ses propres dieux. La religion d'un tel homme est la risée de l'enfer. Il prie très dévotement, puis, au lieu de faire ses affaires pour Dieu, il les fait pour lui-même. Il n'y a pas de doute que ses dieux ne soient très satisfaits de cet arrangement, mais quant à Dieu, il en est tout à fait mécontent.

3. Vous servez aussi vos propres dieux, vous qui ne sacrifiez à Jéhovah que ce qui vous coûte peu ou rien.

Il y a bien des gens qui font, consister la religion en certains actes de piété qui ne sont point incompatibles avec leur égoïsme. Vous priez le matin avec votre famille parce qu'en ce moment-là vous pouvez le faire sans inconvénients ; mais vous ne souffrez pas que le service de Dieu vienne gêner le service de vos dieux, vous ne souffrez pas qu'il soit un obstacle à votre recherche des richesses ou des jouissances du monde. Les dieux que vous servez n'ont pas à se plaindre d'être méprisés ou négligés pour le service de Jéhovah.

4. Servent encore leurs propres dieux, : tous ceux qui supposent que les six jours de la semaine leur appartiennent, et que le dimanche seul est le jour du Seigneur.

Il y a une multitude de gens qui pensent que la semaine est le temps de l'homme et que le dimanche est le temps de Dieu, et qu'ils ont le droit pendant la semaine de faire leurs propres affaires, d'être au service de leur propre personne, de prendre soin de leurs propres intérêts, pourvu qu'ils observent strictement le jour du Seigneur, servant Dieu ce jour-là.

C'est ainsi qu'un célèbre prédicateur dépeignant la méchanceté qu'il y a à violer le jour du repos, se sert de cet exemple : « *Un homme a sept dollars dans sa poche, il rencontre un mendiant en grande détresse et lui donne six dollars, n'en gardant qu'un seul. Mais le mendiant voyant qu'il en garde un, le lui dérobe aussitôt. Chacun ne flétrira-t-il pas la bassesse de ce mendiant ?* » Vous voyez là l'incarnation de cette idée qu'il est fort ingrat de violer le jour du repos, puisque Dieu a donné aux hommes six jours pour vaquer à leurs propres affaires, pour être ainsi au service de leurs propres personnes, tandis qu'il ne s'est réservé que le jour du sabbat.

Vous qui faites cela, vous ne servez pas Dieu du tout. Si vous êtes égoïstes pendant la semaine, vous êtes entièrement égoïstes. Supposer que vous avez une piété réelle, impliquerait que vous êtes convertis chaque dimanche et inconvertis chaque lundi. Pour qu'un homme qui n'a fait que se servir lui-même toute la semaine devint réellement religieux le dimanche, il faudrait qu'il se convertit.

Mais est-ce là l'idée du dimanche : un jour mis à part pour le service de Dieu à l'exclusion de tous les autres ? Dieu a-t-il besoin de nos services le jour du repos pour continuer son œuvre ? Dieu demande tous nos services autant pendant les six jours ouvriers que pendant le jour du repos ; seulement il a réservé le sabbat pour des devoirs particuliers et il demande qu'il soit observé comme un jour de repos où la fatigue corporelle cesse, ainsi que tous les soins et les travaux qui concernent ce présent siècle.

Mais parce que l'homme a un corps aussi bien qu'une âme, et que l'Évangile doit être propagé et maintenu par des moyens terrestres, Dieu demande que vous travailliez les six jours à vos emplois séculiers ; travail qui doit être uniquement pour son service aussi bien que le culte du dimanche.

Ce jour n'est donc pas plus voué au service de Dieu que le lundi. Vous n'avez pas plus le droit d'être au service de vous-même le lundi que le dimanche. Si quelqu'un de vous a compris ce sujet en ce sens que les six jours de la semaine lui appartiendraient, cela montre qu'il est souverainement égoïste. Ne vous imaginez pas, je vous en conjure, que vos prières et vos dimanches soient un véritable service de Dieu, si pendant le reste du temps vous vivez pour vous-mêmes. En ce cas, vous ne savez pas même ce que c'est que de servir Dieu.

5. Ils sont au service de leurs propres personnes, ou au service de leurs propres dieux, ceux qui ne veulent pas faire de sacrifices quant à leurs aises et à leur confort dans l'église.

Il y a beaucoup de gens qui n'aiment pas les églises où les bancs sont gratuits parce que, d'après eux, elles n'ont point assez d'égard à l'agrément personnel de leurs membres. Ils disent : « *Nous désirons être assis avec nos familles !* » ; ou bien : « *Nous tenons à avoir nos sièges garnis de coussins !* » ou encore : « *Nous aimons à être assis toujours à la même place !* » Ils admettent bien que les églises à places gratuites sont nécessaires pour rendre l'Évangile accessible aux milliers de gens qui dans cette cité sont sur le chemin de l'enfer ; mais ils ne peuvent se résoudre à faire pour leur propre compte ces petits sacrifices afin d'ouvrir à cette multitude les portes de la maison de Dieu.

Ces petites choses indiquent souvent avec la plus grande clarté quel est l'état d'un cœur. Supposez que votre servante en vienne à dire : *« Je ne puis pas faire ceci. Je ne puis pas faire cela, parce que cela porte atteinte à mes aises et à mon confort. Je ne puis pas faire ceci, parce que j'aime à être assise sur des coussins pour travailler. Je ne puis pas faire cela, parce que cela me séparerait de ma famille pendant une heure et demie »*.

Quoi ! Serait-ce là ce qui s'appelle servir ? Si un homme entre au service d'un autre, il abandonne ses aises et son confort pour se vouer aux intérêts de cet autre et pour suivre sa volonté.

Est-il vrai qu'un homme soit dévoué au service de Dieu au suprême degré, quand il montre que ses aises et son confort lui sont plus chers que le royaume de Jésus-Christ et qu'il sacrifierait le salut des pécheurs plutôt que d'aller s'asseoir sur un siège un peu dur, ou que d'être séparé de sa famille pendant une heure ou deux ?

6. Ceux-là servent leurs propres dieux, qui, lorsqu'ils donnent leur temps et leur argent, les donnent à contrecœur, par contrainte et non point avec empressement et d'un cœur joyeux.

Que penseriez-vous de votre domestique si vous aviez à le harceler ou à le contraindre constamment pour lui faire faire quelque chose pour vous ? Ne diriez-vous pas qu'il n'est qu'un mercenaire paresseux et négligent ? Combien de gens n'y a-t-il pas qui, lorsqu'ils font quelque chose pour la religion, le font à contrecœur ! Si vous demandez à l'un d'eux son temps ou son argent pour quelque objet religieux, vous obtiendrez difficilement qu'il s'engage à faire quelque chose ; et s'il s'y résout, il ne le fera qu'à regret ; rien ne lui sera aisé, ni naturel. Il est évident que cet homme-là ne considère point les intérêts du royaume de Christ comme étant les mêmes que les siens. Il peut faire grand étalage de sa crainte de Dieu, mais il sert d'autres dieux qui sont « ses propres dieux ».

7. Ceux qui cherchent toujours le moyen de faire pour le service de Dieu le moins et non pas le plus possible, ceux-là aussi servent leurs propres dieux.

Il y a une multitude de gens qui semblent toujours demander s'il ne suffit pas de faire telle petite part de ce que l'on pourrait faire pour Dieu. Vous pouvez voir de telles personnes faire leurs comptes par profits et pertes : « Tant de donné cette année, tant pour la charité, obligé de donner tant pour la religion (obligé de donner pour les intérêts du royaume de Christ !), tant de perdu pour cause d'incendie, etc. »

De telles gens servent-ils Dieu ? Si vous êtes tels, il est certain que vous n'avez jamais mis votre cœur à l'avancement du règne de Dieu dans le monde.

Si vous l'aviez fait, vous demanderiez : « *Combien puis-je faire pour cette œuvre ; combien pour celle-là ; ne pourrais-je pas faire davantage, donner telle somme plus considérable ?* »

8. Ceux qui mettent de côté des richesses pour leurs familles, afin de rehausser leur position, de leur donner éclat et grandeur, servent leurs propres dieux et non pas Jéhovah.

Ceux qui ont pour but de faire monter leur famille, de la faire entrer dans une classe plus élevée de la société, en amassant pour cela des richesses, ceux-là montrent que leur vie a un autre but que celui d'amener le monde sous l'autorité de Jésus-Christ. Ils ont d'autres dieux à servir. Ils peuvent avoir la prétention de craindre Dieu, mais ils servent leurs propres dieux.

9. Ceux qui ont pour objet d'accumuler assez de biens pour pouvoir se retirer des affaires et vivre à leur aise, servent leurs propres dieux.

Il y a beaucoup de gens qui font profession d'être les serviteurs de Dieu et qui travaillent ardemment à acquérir des biens, calculant de manière à pouvoir se retirer bientôt dans leur maison de campagne pour y vivre à leur aise. Qu'en pensez-vous ? Dieu vous donne-t-il droit à un sabbat perpétuel dès que vous avez acquis certaine somme d'argent ? Quand vous avez déclaré entrer à son service, vous a-t-il dit de travailler rudement pendant tant d'années et qu'après cela vous pourriez avoir vacances perpétuelles ? Vous a-t-il promis de vous tenir quittes, après cela, d'avoir perdu la plus grande partie de votre temps et de vos talents ? Du reste, vous a-t-il seulement promis de vous laisser, après vos labeurs, vivre à votre aise le reste de vos jours ? Si vous avez de telles idées, je vous le dis, vous ne servez point Dieu mais seulement votre propre égoïsme et votre paresse.

10. Ceux-là servent leurs propres dieux qui aiment mieux satisfaire leurs appétits que de se priver de choses nécessaires, nuisibles même, afin de faire du bien.

On trouve des gens qui aiment extrêmement des choses qui ne leur font aucun bien, d'autres qui se créent un appétit artificiel pour une chose positivement repoussante ; et ils s'adonneront à leur passion sans que jamais aucun argument puisse les décider à l'abandonner, pas même la pensée de faire du bien. De telles gens sont-ils absorbés par le service de Dieu ?

Certainement non. Sacrifieront-ils leurs vies pour le royaume de Jésus-Christ ? On ne peut pas même leur faire abandonner une chique de tabac ! une mauvaise herbe qui est nuisible pour la santé et dégoûtante pour la société, ils ne peuvent y renoncer, fût-ce même pour sauver une âme de la mort !

Qui ne voit, pas que l'égoïsme prédomine en de telles personnes ? Les faits que je viens de rappeler montrent la puissance étonnante de l'égoïsme. Souvent cette puissance se montre davantage en de telles petites choses qu'en de plus grandes. L'homme montre l'état réel de son cœur dans le fait que sa propre satisfaction est le mobile de sa vie ; il recherche cette satisfaction égoïste avec tant de force, que, même dans les bagatelles, il lui sacrifiera ces grands intérêts à la poursuite desquels il est tenu de se vouer tout entier.

11. Ceux qui sont dans un état d'âme tel, que ce sont les appels à leurs intérêts égoïstes qui les décident le plus vite à l'action, montrent par là qu'ils sont au nombre de ceux qui servent leurs propres dieux.

Vous voyez quel motif influe sur de telles gens. Supposons que je veuille les faire contribuer à l'érection d'un temple, quelles considérations devrai-je leur présenter pour réussir ? Je devrai leur montrer que cela augmentera la valeur de leur propriété, ou que cela fera les affaires de leur parti, ou que leur égoïsme y trouvera sa satisfaction de quel qu'autre manière.

Si ces gens sont plus touchés par de tels motifs que par le désir de sauver les âmes qui se perdent et d'avancer le règne de Christ, il est clair qu'ils ne se sont jamais donnés eux-mêmes au Seigneur ; ils sont, toujours au service de leur propre personne. Tous ces principes bienfaisants qui sont à la base de toute vraie piété ont moins d'influence sur eux que leurs intérêts égoïstes. Le caractère d'un vrai serviteur de Dieu est juste le contraire.

Prenez le cas de deux serviteurs, l'un dévoué aux intérêts de son maître, l'autre n'ayant aucune conscience et ne se faisant souci de rien, si ce n'est de tirer ses gages. L'un rejette dans l'ombre toute considération personnelle et se donne cœur et âme à l'accomplissement de sa tâche. L'autre ne veut rien faire à moins que son maître ne lui présente quelque motif qui satisfasse son égoïsme, à moins qu'il ne lui dise : « *J'augmenterai tes gages !* » ou « *je te donnerai une position plus élevée !* » ou quelque chose de semblable. N'y a-t-il pas une différence radicale entre ces deux serviteurs ?

Et n'est-ce pas là une image de ce que l'on voit, actuellement dans nos églises ? Proposez, pour faire du bien, un plan dont l'exécution ne coûtera rien, tous en seront partisans.

Mais si vous en proposez un qui touche à leurs intérêts personnels, qui doive leur coûter de l'argent ou leur prendre du temps au moment de leurs plus grands travaux, vous les verrez se diviser. Les uns hésiteront, douteront, feront des objections, d'autres refuseront résolument ; mais d'autres accepteront immédiatement parce qu'ils verront un grand bien à accomplir. Plusieurs se tiendront sur la réserve jusqu'à ce que vous trouviez moyen de mettre leur égoïsme de votre côté. Pourquoi cette différence entre eux ? C'est que beaucoup servent leurs propres dieux.

12. Sont aussi dans ce cas, ceux qui sont moins intéressés par la religion que par d'autres sujets.

Si vous trouvez un homme plus empressé à parler des choses de ce monde que des choses qui sont d'En-Haut, plus facilement excité par ces choses terrestres, plus éveillé pour apprendre les nouvelles du jour ; c'est là un homme qui sert ses propres dieux (1).

Quelle multitude de gens n'y a-t-il pas qui sont plus émus par la question de la bourse, par celle de la guerre, ou par le récit des incendies ou de tout autre événement de ce monde, que par les réveils, les missions, ou autres faits concernant l'avancement du règne de Dieu !

Vous les trouvez tout absorbés par la politique ou la spéculation ; mais si vous mettez sur le tapis le sujet de la religion, les voilà tout effrayés à la pensée de l'excitation que cela pourrait produire, ils parlent alors du danger qu'il y a à échauffer les imaginations. Ils montrent par-là que la religion n'est point du tout le sujet le plus cher à leurs cœurs. C'est toujours par le sujet qui lui tient le plus à cœur que l'homme est le plus facilement ému.

Qu'on le lui présente et il est aussitôt intéressé. S'il n'est donc pour vous jamais ni trop tôt ni trop tard pour parler des nouvelles du jour et de tout autre sujet mondain de conversation, tandis qu'il est impossible de vous intéresser en vous présentant le sujet de la religion, vous avez là la preuve que votre cœur n'est point à la religion ; et si vous prétendez être un serviteur de Dieu, vous êtes un hypocrite.

13. Si vous êtes plus jaloux de votre réputation que de la gloire de Dieu, vous montrez par-là que vous vivez pour vous-mêmes et que vous servez vos propres dieux.

Si vous voyez un homme plus vexé ou plus affligé par ce qui est dit contre lui que par ce qui est dit contre Dieu, qui penserez-vous qu'il sert ? Quel est son Dieu, sa propre personne ou Jéhovah ?

Si un ministre est jeté dans un état de fièvre par un mot peu élogieux que quelqu'un aura pu dire sur son savoir, sur son mérite, ou sur son infailibilité, tandis qu'il est froid comme glace au sujet de toutes les indignités dont on couvre le nom béni de Dieu ; cet homme est-il un imitateur de Paul qui était tout disposé à être considéré comme fou à cause de Christ ? A-t-il jamais appris l'a b c de la religion ? S'il l'avait jamais appris, il se réjouirait quand son nom serait « rejeté comme mauvais » pour la cause de la religion. Non ! un tel homme ne sert point Dieu, il sert ses propres dieux.

14. Il en est de même de tous ceux qui ne font pas de salut des âmes le grand et le premier but de leur vie.

Le but de toutes les institutions religieuses, ce qui leur donne à toutes leur valeur, c'est le salut des pécheurs. Le but pour lequel Jésus-Christ a vécu et pour lequel il a laissé son église dans le monde, c'est le salut des pécheurs. C'est là l'affaire dont Dieu charge ses serviteurs et si quelqu'un n'en fait point son affaire, la première et maîtresse occupation de sa vie, il ne sert point Jéhovah, mais ses propres dieux.

15. Ceux qui ne font que peu pour Dieu, ou qui ne font rien d'efficace, rien qui subsiste pour l'éternité, ne peuvent pas être appelés proprement serviteurs de Dieu.

Je suppose que vous demandiez à quelqu'un qui prétend être un serviteur de Dieu : *« Que faites-vous pour Dieu ? Réussissez-vous à faire quelque chose de positif ? Êtes-vous un instrument pour la conversion des pécheurs ? Produisez-vous quelque impression sur les autres en faveur de la religion, avancez-vous la cause de Christ ? »* Et qu'il réponde : *« Eh bien.... je ne sais pas, j'espère ; je pense quelquefois que j'aime Dieu ; mais je ne peux pas dire qu'en ce moment je fasse quelque chose de particulier pour lui ! »* Je le demande, celui qui parle ainsi sert-il Dieu ? Ou sert-il ses propres dieux ? *« Je parle parfois aux pécheurs, dit-il mais ils ne semblent pas en recevoir grande impression ! »*

Alors, vous, vous ne sentez pas ce que vous dites. Si votre cœur n'y est pas, il n'y a rien d'étonnant à ce que vous ne fassiez pas impression sur les pécheurs. Tandis que si vous faisiez votre devoir, mettant votre cœur à votre œuvre, les pécheurs ne pourraient s'empêcher de sentir ce que vous leur diriez.

16. Ceux qui cherchent à être heureux dans leur religion, plutôt qu'à être utiles, ceux-là servent leurs propres dieux.

Leur religion est entièrement égoïste. Ils désirent jouir de la religion et cherchent toujours comment ils pourront acquérir d'heureuses et agréables dispositions d'esprit, éprouver de vives et douces émotions.

Ils ne veulent que des réunions et des prédications qui les rendent heureux, et ils ne posent jamais la question de savoir si c'est le moyen de faire le plus grand bien.

Maintenant représentez-vous que votre serviteur agisse ainsi et soit toujours à calculer comment il peut, faire pour jouir ; il pense qu'il peut être plus heureux au salon, il y va, il s'étend sur le sofa, avec un coussin de plumes sous la tête, se faisant éventer par un autre serviteur, et il refuse de faire le travail que vous lui avez donné et que votre intérêt exige impérieusement. Au lieu de manifester un désir de travailler pour vous, de la sollicitude pour vos intérêts et de l'empressement à se mettre lui-même de toutes ses forces à votre service, il ne pense qu'à être heureux !

Il en est exactement de même de ces gens qui professent être serviteurs de Jéhovah et qui ne veulent rien faire d'autre que de s'asseoir sur leurs moelleux coussins pour s'y laisser « nourrir » par le prédicateur de leur choix.

Au lieu de chercher comment faire le bien, ils ne cherchent absolument qu'à être heureux. Leur prière quotidienne n'est pas comme celle du converti Saul de Tarse : « Seigneur, que veux-tu que je fasse ? » (Actes 9.6). Mais plutôt : « Seigneur, dis-moi comment je puis être heureux ! » Est-ce là l'esprit de Jésus-Christ ? Non, car il disait : « C'est mes délices, oh mon Dieu, de faire ce qui est ton bon plaisir » (Psaume 40.8). Est-ce là l'esprit de l'apôtre Paul ? Non, car en un instant il déposa son costume de rabbin pour entrer bras nus dans une vie de rudes labeurs.

17. Celui-là aussi sert ses propres dieux qui fait de son propre salut le but suprême de sa religion.

Il y a une foule de gens dans l'Église qui montrent par leur conduite et qui même avouent ouvertement que leur but suprême est de faire leur propre salut (2) ; leur détermination la plus ferme est que leur âme soit installée un jour sur les solides créneaux de la Jérusalem céleste. Si la Bible n'est pas dans l'erreur, de telles gens sont tous sur le chemin de l'enfer. Leur religion est pur égoïsme : « Celui qui veut sauver sa vie, la perdra ; et celui qui veut perdre sa vie pour l'amour de moi, la sauvera ».

Remarques.

1. Vous voyez pourquoi, dans le monde, il n'y a encore que bien peu de chose de fait pour le règne de Jésus-Christ.

C'est parce qu'il y a si peu de gens qui fassent quelque chose pour établir ce règne ; parce que Jésus-Christ a si peu de réels serviteurs dans le monde. Combien pensez-vous qu'il y ait de professants dans cette église, ou parmi toutes vos connaissances, qui soient réellement à l'œuvre pour Dieu, faisant de la religion leur affaire, se donnant eux-mêmes tout entiers pour avancer le règne de Jésus-Christ ?

La raison pour laquelle la religion n'avance pas plus vite, c'est qu'il y a si peu de gens pour la faire avancer, tandis qu'il y en a tant pour l'enrayer. Voyez cette foule à cet incendie ; on s'efforce de sortir les marchandises d'un magasin en feu. Quelques-uns sont déterminés à les sortir ; mais les autres n'y sont pas décidés et ils détournent l'attention des premiers en parlant d'autre chose ; ou bien ils les empêchent d'agir en trouvant à redire à leur manière de faire ou en les retenant loin du feu. Ainsi en est-il dans l'Église. Ceux qui désirent faire l'œuvre sont grandement empêchés par la répugnance, les contestations et la résistance positive des autres.

2. Vous voyez pourquoi si peu de chrétiens ont l'esprit de prière.

Comment pourraient-ils avoir l'esprit de prière ? Pourquoi Dieu le leur donnerait-il ? Voilà un homme tout absorbé par les choses de ce monde ; supposez que Dieu lui donne l'esprit de prière ; il priera alors tout naturellement pour les choses qui lui tiennent le plus à cœur, c'est-à-dire pour le succès de toutes ses affaires mondaines ; il priera pour le service de ses propres dieux. Dieu donnerait-il l'esprit de prière pour de pareils objets ? Jamais que cet homme aille à ses propres dieux pour leur demander un esprit de prière ; mais qu'il ne s'attende pas à ce que Jéhovah lui accorde jamais cet esprit tant qu'il ne renonce pas à servir ses propres dieux.

3. Vous voyez qu'il y a une multitude de gens qui professent la religion et qui n'ont pas encore commencé à être religieux.

Si l'on dit à l'un d'eux : « *Avez-vous le sentiment que vos biens et toutes vos affaires sont à Dieu, les gardez-vous et les administrez-vous pour Dieu ?* » « *Oh non ! répondra-t-il, je ne suis pas aussi avancé que cela !* » Pas aussi avancé ! Cet homme a fait profession d'être chrétien pendant des années et il n'en est pas encore arrivé à considérer ses biens, ses affaires et tout ce qu'il a, comme appartenant à Dieu !

Il n'y a pas de doute que jusqu'à maintenant il n'ait servi ses propres dieux. J'insiste sur ce point, car c'est là le vrai commencement de la religion. Qu'est-ce que la conversion, si ce n'est abandonner le service du monde pour entrer au service de Dieu ? Or cet homme n'était pas, de son propre aveu, un serviteur de Dieu, et il semblait penser que c'était avoir atteint un degré très supérieur de vie religieuse que de sentir que tout ce que l'on a est au Seigneur.

4. Il est malhonnête de prétendre servir le Seigneur quand en réalité on se sert soi-même.

Vous qui accomplissez des devoirs religieux par des motifs égoïstes, vous ne faites pas autre chose en réalité que de vous efforcer de rendre Dieu votre serviteur. Si votre propre intérêt est votre but suprême, tous vos services religieux ne sont que des tentatives pour amener Dieu à travailler à vos propres intérêts. Pourquoi priez-vous, pourquoi gardez-vous le jour du repos, pourquoi donnez-vous de vos biens pour des œuvres religieuses ? Vous répondez : « *Pour avancer l'œuvre de mon propre salut !* »

Vraiment ! Ce n'est pas pour glorifier Dieu, mais seulement pour acquérir le ciel. Ne pensez-vous pas que, s'il y trouvait son intérêt, le diable lui-même ferait tout cela tout en restant le diable ? Le plus grand chef-d'œuvre de l'égoïsme doit consister à s'emparer de Dieu, pour l'enrôler, avec tous ses glorieux attributs, au service de notre moi.

Et maintenant, mes chers auditeurs, où en êtes-vous ? servez-vous Jéhovah ou servez-vous vos propres dieux ? Comment avez-vous travaillé pendant ces six mois de mon absence ? Avez-vous fait quelque chose pour Dieu ? Avez-vous vécu comme serviteurs de Dieu ? Le royaume de Satan a-t-il été affaibli par ce que vous avez fait ? Pouvez-vous me dire maintenant : « *Venez avec moi et je vous montrerai tel pécheur converti et encore tel autre, je vous montrerai des chrétiens déçus ramenés sur le champ de bataille, je vous montrerai des saints qui étaient faibles et qui ont été aidés et fortifiés ?* » Pouvez-vous m'amener des gens qui soient de vivants témoignages de ce que vous avez fait au service de Dieu ?

Ou me répondrez-vous : « *Je suis allé aux réunions régulièrement le jour du Seigneur et j'ai entendu beaucoup de bonnes prédications ; j'ai assisté généralement aux réunions de prières, et nous en avons vraiment eu de précieuses ; j'ai prié avec ma famille, je l'ai fait aussi deux ou trois fois par jour dans la solitude de mon cabinet, et j'ai lu la Bible !* »

Et en tout cela vous avez été purement passifs. S'il ainsi, vous avez « craint le Seigneur et servi vos propres dieux ».

« *Oui, mais j'ai vendu tellement de marchandises et gagné tant d'argent, que j'ai l'intention d'en donner la dîme aux missions !* » Qui a requis cela de vos mains, au lieu de travailler à sauver des âmes ? Envoyer l'Évangile aux païens et laisser, sous ses propres yeux, les pécheurs se précipiter vers l'enfer ! Ne vous trompez pas vous-même ; si vous aimiez les âmes, si vous étiez engagé au service de Dieu, vous penseriez aux âmes qui sont ici et vous feriez l'œuvre de Dieu ici.

Que penseriez-vous d'un missionnaire qui se rendrait auprès des païens et qui n'aurait jamais dit un mot aux pécheurs dans sa maison et autour de lui ? Aurait-il l'amour des âmes ? C'est une idée burlesque que d'envoyer de tels hommes comme missionnaires auprès des païens. L'homme qui ne veut rien faire chez lui n'est pas qualifié pour aller parler aux païens. Et celui qui prétend ramasser de l'argent pour les missions, tandis qu'ici il ne veut pas essayer de sauver les âmes, n'est qu'un hypocrite.

(1) À ce sujet, voici un trait qui nous a beaucoup frappé. Un de nos prédicateurs les plus pieux et les plus instruits ne s'était jamais animé dans sa prédication ; certes, il faisait bien de ne pas chercher à faire des gestes ; mais c'était avec tristesse qu'on en était réduit à le comparer à un robinet d'eau tiède.

C'était sa nature, disait-on, et personne n'avait l'idée de le considérer comme moins pieux pour cela. Mais voilà qu'au milieu de son sermon un dimanche en 1870, il se met à parler des Prussiens. Aussitôt il prend feu, son auditoire se réveille, on est suspendu à ses lèvres, on ne respire plus. Jamais on n'avait vu de prédicateur plus animé, plus éloquent (Note du traducteur).

(2) De lugubres personnages, comme Charles-Quint, le duc d'Albe et beaucoup d'autres, ont été dans ce cas (Note du traducteur).

3. LES ACTIONS DOUTEUSES SONT DES PÉCHÉS.

« Celui qui a des doutes au sujet de ce qu'il mange est condamné, parce qu'il n'agit pas par conviction. Tout ce qui n'est pas le produit d'une conviction est péché » (Romains 14.23).

C'était une coutume parmi les païens idolâtres d'immoler des animaux et d'en offrir la chair en sacrifice à leurs dieux. Le prêtre recevait sa part de chaque victime et envoyait ordinairement cette part au marché où elle était vendue comme toute autre viande. Les Juifs chrétiens qui étaient répandus partout, étaient fort difficiles quant à la viande qu'on leur présentait ; ils avaient peur de violer en quoi que ce fût la loi de Moïse, aussi élevaient-ils des doutes et soulevaient-ils des discussions et toutes sortes de difficultés parmi les églises.

Ce sujet, entre autres, divisait et agitait l'Église de Corinthe tellement qu'enfin on écrivit à l'apôtre Paul pour requérir ses directions. Il répondit dans sa première épître aux Corinthiens. Il semble, d'après ce qu'il dit dans cette épître, que quelques-uns poussaient leurs scrupules si loin qu'ils pensaient ne devoir manger d'aucune viande, vu qu'au marché ils ne pouvaient jamais être sûrs de ne point acheter ce qui avait été consacré aux idoles.

D'autres ne faisaient aucune différence entre ce qui était consacré aux idoles et ce qui ne l'était pas ; sachant avoir le droit de manger de la viande, ils achetaient au marché celle qu'ils y trouvaient, sans se mettre en peine de sa provenance. Pour terminer leur dispute, ils écrivirent donc à l'apôtre Paul, et dans le chapitre 8 de la 1ère aux Corinthiens, nous avons la discussion approfondie qu'il fit de ce sujet.

« Pour ce qui est donc de manger des viandes sacrifiées aux idoles, nous savons qu'il n'y a point d'idole dans le monde, et qu'il n'y a qu'un seul Dieu. Car, s'il est des êtres qui sont appelés dieux, soit dans le ciel, soit sur la terre, comme il existe réellement plusieurs dieux et plusieurs seigneurs, néanmoins pour nous il n'y a qu'un seul Dieu, le Père, de qui viennent toutes choses et pour qui nous sommes, et un seul Seigneur, Jésus-Christ, par qui sont toutes choses et par qui nous sommes.

Mais cette connaissance n'est pas chez tous. Quelques-uns, d'après la manière dont ils envisagent encore l'idole, mangent de ces viandes comme étant sacrifiées aux idoles, et leur conscience, qui est faible, en est souillée » (1 Corinthiens 8.4-7).

« Leur conscience est souillée », c'est-à-dire qu'ils regardent cet aliment comme une viande consacrée à une idole et qu'ils font réellement acte d'idolâtrie. Manger de la viande est en soi chose totalement indifférente.

« Ce n'est pas un aliment qui nous rapproche de Dieu : si nous en mangeons, nous n'avons rien de plus ; si nous n'en mangeons pas, nous n'avons rien de moins. Prenez garde, toutefois, que votre liberté ne devienne une pierre d'achoppement pour les faibles. Car, si quelqu'un te voit, toi qui as de la connaissance, assis à table dans un temple d'idoles, sa conscience, à lui qui est faible, ne le portera-t-elle pas à manger des viandes sacrifiées aux idoles ? Et ainsi le faible périra par ta connaissance, le frère pour lequel Christ est mort ! » (1 Corinthiens 8.8-11).

En d'autres termes : Si tu as une connaissance suffisante du sujet pour savoir qu'une idole n'est rien, et pour ne faire aucune différence entre les viandes, il n'en résulte pas que tu fasses bien d'user de cette liberté. Car si l'on te voit manger d'une viande reconnue pour avoir été consacrée aux idoles, celui qui est faible et moins éclairé que toi, pourra être entraîné par ton exemple à manger des viandes consacrées aux idoles, en les considérant comme telles ; et par là il fera, selon sa manière de voir, acte d'adoration à l'égard de l'idole.

Or si vous péchez ainsi contre vos frères et portez atteinte à leur conscience qui est faible, vous péchez contre Christ : *« C'est pourquoi, si un aliment scandalise mon frère, je ne mangerai plus jamais de viande, afin de ne pas scandaliser mon frère » (1 Corinthiens 8.13).*

Paul arrive donc à cette charitable conclusion qu'il vaudrait mieux renoncer absolument à l'usage de la viande que d'être une occasion de chute pour un frère plus faible ; car, en fait, pécher ainsi contre un frère faible, c'est pécher contre Christ. En écrivant aux Romains, il traite le même sujet (car la même discussion existait parmi eux). Après avoir posé quelques principes généraux, il leur donne cette règle : *« Quant à celui qui est faible dans la foi, recevez-le, mais non pour des disputes d'opinions. L'un croit qu'il peut manger de tout ; l'autre qui est faible, mange des légumes » (Romains 14.1-2).*

Il y avait à Rome des chrétiens qui préféraient ne vivre que de nourriture végétale, plutôt que de courir le risque d'acheter de la viande qui eût été consacrée aux idoles. D'autres achetaient et mangeaient indistinctement toute viande offerte au marché, sans s'informer de rien par scrupule de conscience. Ceux qui vivaient de nourriture végétale accusaient les autres d'idolâtrie ; et ceux qui mangeaient de la viande accusaient les autres de superstition et de faiblesse.

C'était un mal. « *Qui es-tu, toi qui juges un serviteur d'autrui ? S'il se tient debout, ou s'il tombe, cela regarde son maître. Mais il se tiendra debout, car le Seigneur a le pouvoir de l'affermir* » (Romains 14.4).

Il y avait aussi une controverse touchant les fêtes juives. Les uns supposaient que Dieu en exigeait l'observation, aussi les observaient-ils ; les autres pensaient que Dieu ne l'exigeait pas, aussi les négligeaient-ils.

« Tel fait une distinction entre les jours ; tel autre les estime tous égaux. Que chacun ait en son esprit une pleine conviction. Celui qui distingue entre les jours agit ainsi pour le Seigneur. Celui qui mange, c'est pour le Seigneur qu'il mange, car il rend grâce à Dieu ; celui qui ne mange pas, c'est pour le Seigneur qu'il ne mange pas, et il rend grâce à Dieu. En effet, nul de nous ne vit pour lui-même, et nul ne meurt pour lui-même. Car si nous vivons, nous vivons pour le Seigneur ; et si nous mourons, nous mourons pour le Seigneur. Soit donc que nous vivions, soit que nous mourions, nous sommes au Seigneur. Car Christ est mort et il a vécu, afin de dominer sur les morts et sur les vivants. Mais toi, pourquoi juges-tu ton frère ?

Ou toi, pourquoi méprises-tu ton frère ? Puisque nous comparâtrons tous devant le tribunal de Dieu. Car il est écrit : Je suis vivant, dit le Seigneur, tout genou fléchira devant moi, et toute langue donnera gloire à Dieu » (Romains 14.5-11) ; « (Ésaïe 45.23) : « Ainsi donc, chacun de nous rendra compte à Dieu pour ce qui le concerne ».

« Ne nous jugeons donc plus les uns les autres ; mais jugez plutôt ceci, que vous ne devez point mettre d'achoppement ou de scandale devant votre frère ».

Maintenant remarquez ce qui suit : « Si ton frère est contristé à cause d'un aliment, tu ne marches plus selon l'amour. Ne fais pas périr par ton aliment celui pour lequel Christ mourut ».

C'est-à-dire : Je sais que la distinction entre viandes pures et viandes impures ne nous lie plus, sous la dispensation de Christ ; mais pour celui qui croit à cette distinction, c'est un crime que de manger indistinctement les diverses viandes qu'on lui présente, car il fait ce qu'il croit être contraire aux commandements de Dieu : « Toutes choses, il est vrai, sont pures, mais il y a du mal pour l'homme qui mange avec scrupule ». Tout homme doit être persuadé que ce qu'il fait est bien. Si un homme mange des viandes réputées impures sans être convaincu qu'il fait bien, il offense Dieu.

« Il est bien de ne pas manger de viande, de ne pas boire de vin, et de ne manger ou boire quoi que ce soit qui puisse être pour ton frère une occasion de chute, de scandale ou de faiblesse ».

« Pour toi, conserve en toi-même devant Dieu la persuasion que tu as ; heureux celui qui ne se juge pas lui-même dans le parti qu'il adopte ! Mais celui qui hésite s'il doit ou non manger est condamné s'il mange, parce qu'il n'agit pas par persuasion ; or tout ce qui ne se fait pas par persuasion est un péché ».

Condamné signifie : Reconnu coupable d'avoir violé la loi de Dieu.

Si un homme fait Une chose, bien qu'il doute que cela soit permis, il offense Dieu ; il viole la loi et il est condamné, que son action soit en elle-même légitime ou non. J'ai été très explicite en expliquant mon texte dans sa connexion avec le contexte, parce que je désirais vous convaincre entièrement de la justesse du principe posé ici, à savoir que si un homme agit tout en doutant de la légitimité de son action, il pèche et il est condamné devant Dieu. Que son action soit légitime ou non en elle-même, là n'est pas la question. Il doute de cette légitimité et il agit quand même ; c'est assez pour qu'il soit coupable.

Il y a ici une exception à noter. C'est le cas où l'on doute autant de la légitimité de l'abstention que de celle de l'action ; où l'on doute aussi honnêtement et aussi complètement dans un sens que dans l'autre. C'est précisément ce cas-là que le président Edwards a en vue dans sa 39e résolution : « Résolu de ne jamais faire une chose dont la légitimité me paraîtrait douteuse (légitimité que j'examinerais ensuite) ; excepté le cas où la légitimité de l'abstention m'apparaîtrait tout aussi douteuse ».

En effet, dans tel cas donné, un homme peut éprouver autant de scrupule à s'abstenir qu'à agir. Tout ce que l'on peut dire alors, c'est qu'il doit agir selon la plus grande somme de lumière qu'il pourra obtenir. Mais s'il doute de la légitimité de l'action, sans avoir de doute quant à la légitimité de l'abstention, et que malgré cela il agisse, il pèche et il est condamné devant Dieu ; il faut qu'il se repente ou qu'il soit condamné. Pour examiner ce sujet de plus près, je me propose :

I. D'indiquer quelques-unes des raisons pour lesquelles il est criminel de taire des choses de la légitimité desquelles on doute.

II. De montrer l'application de ce principe à plusieurs cas particuliers.

III. De tirer quelques conclusions et de faire quelques remarques, selon que le temps me le permettra.

I. Je vais donc donner quelques raisons qui démontrent l'exactitude du principe posé dans notre texte, à savoir que si un homme fait une chose de la légitimité de laquelle il doute, il est condamné.

1. Il est condamné parce que si Dieu éclaire son esprit de manière à lui faire mettre en doute la légitimité d'un acte, il est tenu de s'arrêter, d'examiner cette question de légitimité et de la résoudre à sa complète satisfaction.

Supposez que votre enfant ait envie de faire une chose ou qu'il soit invité par ses compagnons à aller en quelque lieu, et qu'il doute de votre consentement, ne penserez-vous pas que son devoir est de vous consulter avant d'agir ?

Si l'un de ses camarades l'invite à venir chez lui et qu'il doute que cela vous fasse plaisir et que cependant il y aille, ne sera-ce pas évidemment mal de sa part ?

Ou supposez un homme jeté au loin sur une île désolée, où il ne rencontre aucun être humain. Cet homme fait sa demeure dans une caverne solitaire, se considérant comme entièrement seul, privé d'amis, de tout secours et de toute espérance ; mais chaque matin il trouve une provision de nourriture saine et fortifiante préparée pour lui ; déposée à l'entrée de sa caverne et suffisante pour tous les besoins du jour. Quel est son devoir ? Direz-vous qu'il ne sait pas s'il y a dans l'île quel qu'autre être que lui, et que par conséquent il n'a d'obligation envers personne ?

La reconnaissance ne demande-t-elle pas qu'il recherche, qu'il découvre son ami invisible et qu'il le remercie de sa bonté ? Il ne peut pas dire : *« Je doute qu'il y ait quel qu'autre être que moi ici, je ne veux par conséquent rien faire d'autre que de manger les provisions qui me sont allouées, prenant mes aises et ne me mettant en peine de rien ! »* Le fait qu'il ne s'occuperait pas de rechercher son bienfaiteur suffirait à lui seul à le convaincre d'une méchanceté de cœur aussi grande que celle dont il ferait preuve si, connaissant ce bienfaiteur, il refusait de lui témoigner de la reconnaissance.

Maintenant, voyez l'athée, il ouvre ses yeux à cette lumière bénie qui nous vient du ciel et respire cet air qui envoie la santé et la vigueur dans nos membres ; il y a là assez d'évidence en faveur de l'existence de Dieu, pour le pousser à faire des recherches au sujet de cet Être Suprême qui nous dispense tous ces moyens de vie et de bonheur. Et s'il ne fait pas de recherches pour acquérir plus de lumière, s'il ne s'en soucie pas, s'il se tourne au contraire contre Dieu, il montre qu'il a non seulement l'intelligence mais encore le cœur d'un athée.

Il a, pour dire le moins, la preuve qu'il peut y avoir un Dieu. Qu'a-t-il donc à faire ? Il a évidemment à faire des recherches, honnêtement, avec respect, et d'un cœur semblable à celui du petit enfant, pour acquérir toute la connaissance que l'on peut avoir de ce Dieu, et parvenir enfin à lui payer le tribut de sa reconnaissance et de son adoration. Si, au contraire, quand il a assez de lumière pour concevoir des doutes au sujet de l'athéisme, il continue à faire comme s'il n'en avait pas, ne recherchant point la vérité pour lui obéir, il montre que le mal est dans son cœur, et qu'il ne veut pas entendre parler de l'existence de Dieu.

Voici maintenant un déiste, et voici un livre qui prétend être une révélation de Dieu. Beaucoup d'hommes excellents l'ont admis comme tel. Les preuves à l'appui sont telles que les esprits les plus pénétrants et les plus droits ont été parfaitement convaincus de la vérité de ce livre. Ces preuves, soit externes, soit internes, sont d'un grand poids ; celui qui nierait, l'existence de ces preuves nous obligerait à douter ou de la rectitude de son esprit ou de son honnêteté. Pour dire le moins, il y a, en faveur de ce livre, assez d'évidence pour faire douter de la thèse déiste qui en fait une fable ou une imposture. En être arrivé à ce doute n'est encore que bien peu de chose, mais cela nous suffit comme point de départ. À partir de là, que fera-t-on ? A-t-on le droit de rejeter le livre ?

Aucun déiste n'osera prétendre qu'il est si parfaitement persuadé en son esprit, qu'aucun doute n'existe pour lui. Tout ce qu'il pourra faire, sera de soulever des difficultés et des doutes quant à l'affirmation contraire. Son devoir est donc de s'arrêter et de cesser toute opposition à la Bible, jusqu'à ce qu'il puisse démontrer d'une façon absolument concluante qu'elle n'est pas de Dieu.

De même pour l'unitaire. Étant admis, ce qui n'est nullement vrai, que la divinité de Jésus-Christ ne soit pas proclamée dans la Bible avec une évidence suffisante pour exclure tout doute, il est cependant évident que la Bible présente assez de clarté pour faire douter de la doctrine unitaire qui veut que Jésus-Christ ne soit pas Dieu. Personne n'a donc le droit de rejeter la divinité de Jésus-Christ ; au contraire, chacun est tenu de sonder humblement les Écritures jusqu'à ce qu'il soit convaincu sur ce point.

Aucun homme intelligent et honnête ne peut dire que les Écritures ne présentent aucune preuve de la divinité de Jésus-Christ. Elles présentent au contraire des preuves qui ont convaincu et pleinement satisfait des milliers d'esprits des plus pénétrants, esprits précédemment opposés à cette doctrine de la divinité du Sauveur.

Personne ne peut rejeter cette doctrine sans avoir de doute, parce qu'il y a ici de fortes raisons de penser qu'elle peut être vraie. Et si elle peut être vraie, celui qui la rejette, la rejette à ses risques et périls.

Voyez enfin l'universaliste. Qui peut dire qu'il croit, sans avoir aucun doute, qu'il n'y a point d'enfer où les pécheurs vont après la mort dans les tourments éternels ? Celui qui a quelque doute à ce sujet est tenu de s'arrêter, de faire des recherches, de sonder les Écritures. Il ne lui suffit pas de dire qu'il ne croit pas à l'enfer. Il se peut qu'il y en ait un, et s'il ne veut point l'admettre et qu'il continue à vivre en ne se souciant pas de connaître la vérité à cet égard, il se constitue ainsi rebelle envers Dieu.

Il n'a pas la certitude qu'il n'y ait point d'enfer à éviter et cependant il agit comme s'il avait cette certitude. Il est condamné. J'ai connu un médecin qui était universaliste et qui est allé dans l'éternité éprouver la valeur de ses spéculations. Ce médecin me dit un jour qu'il avait beaucoup de doutes sur la vérité de l'universalisme et qu'il avait exprimé ses doutes à un ministre universaliste qui, lui aussi, lui avait confessé ses doutes sur le même sujet. Ce Ministre ne pensait pas qu'il y eût un universaliste au monde qui n'eût pas les mêmes doutes.

2. Si un homme fait une chose en doutant de sa légitimité, il montre qu'il est égoïste, et qu'il a d'autres objets en vue que de faire la volonté de Dieu.

Il est évident qu'en faisant cette chose, c'est sa propre satisfaction qu'il cherche. Il doute que Dieu l'approuve et il la fait quand même. N'est-ce pas être un rebelle ? Quand il est ainsi dans le doute, s'il désirait sincèrement servir Dieu, il s'arrêterait, il ferait des recherches, il examinerait jusqu'à ce qu'il fût pleinement persuadé. Mais, passer outre tout en étant dans le doute, montre qu'il est égoïste et méchant, et qu'il a la volonté de faire la chose qu'elle plaise à Dieu ou qu'elle ne lui plaise pas, qu'elle soit juste ou qu'elle soit injuste. Il agit donc non parce que la chose est bonne, mais parce qu'il lui plaît d'agir ainsi.

3. Se conduire de la sorte, c'est accuser la bonté de Dieu.

C'est admettre en effet que Dieu n'a pas manifesté sa volonté assez clairement pour que chacun puisse connaître son devoir quand il le veut. C'est dire implicitement que le sentier du devoir a été laissé dans une telle obscurité que l'on est obligé de marcher à l'aventure.

4. Cela dénote de la paresse et de la stupidité.

Celui qui se conduit ainsi montre qu'il aime mieux agir mal que de prendre la peine et le soin nécessaires pour apprendre à connaître le sentier du devoir. Il montre qu'il est ou négligent ou malhonnête dans ses recherches.

5. Cela montre un esprit insouciant.

C'est la preuve, en effet, d'un manque de conscience ; cela dénote de l'indifférence pour le droit et la justice ; cela montre une disposition à mettre de côté l'autorité de Dieu, ne point faire sa volonté et à ne point se soucier de savoir ce qui lui plaît et ce qui ne lui plaît pas ; c'est la preuve d'une profonde insouciance et d'un caractère léger. C'est une véritable perversité.

Ce principe qui est si nettement posé dans notre texte et dans son contexte, ainsi que dans le chapitre des Corinthiens que j'ai lu, ce principe si clairement exprimé est donc pleinement confirmé par l'examen. Il établit que quiconque fait une chose tout en doutant de sa légitimité, pèche, attire sur lui la condamnation de Dieu, et doit, ou se repentir ou être condamné.

II. Je dois maintenant montrer l'application de ce principe à différents cas particuliers.

Premièrement je mentionnerai quelques cas où un chrétien peut réellement être dans le doute, la légitimité de l'abstention étant à ses yeux tout aussi incertaine que celle de l'action. Prenons le sujet du vin dans la Sainte Cène.

Depuis que les promoteurs de l'œuvre de la tempérance ont soulevé la question de l'usage du vin et que l'on a reconnu la difficulté qu'il y a en ce pays d'avoir des vins autres que des vins très fortement alcooliques ; la légitimité de l'emploi du vin dans la Sainte Cène est devenu un sujet de doute et de controverse. Les uns ont douté sérieusement qu'il fût bien de prendre pour la cène des vins aussi alcooliques que les nôtres. D'autres au contraire estiment que le vin est un élément essentiel dans l'ordonnance du Seigneur et que nous devons user du meilleur vin que nous puissions obtenir, sans nous préoccuper d'autre chose.

D'autres encore disent que nous ne devons pas user du tout de vin alcoolique ou enivrant, et connue selon leurs vues, le vin n'est pas essentiel dans l'ordonnance du Seigneur, ils affirment qu'il est mieux de se servir d'une autre boisson.

Indubitablement, les uns et les autres sont également consciencieux et désireux de faire de qui est le plus agréable à Dieu. Je conçois facilement que des personnes consciencieuses puissent être très sérieusement dans le doute quant au chemin qu'ils ont à prendre ; elles doutent soit bien d'user de vin alcoolique et elles doutent qu'il soit bien d'user d'une autre boisson dans le sacrement.

C'est le cas prévu par la règle déjà rappelée du Président Edwards, on la légitimité de l'action et celle de l'abstention sont également douteuses. Dans ces circonstances chacun doit se décider selon la plus grande lumière qu'il aura pu acquérir, après l'avoir recherchée loyalement, dans le simple désir de connaître ce qui est le plus agréable à Dieu, afin de le faire.

Je n'ai pas l'intention de discuter cette question de l'usage du vin dans la communion, ce n'est point ici le lieu ; je ne vous l'ai présentée que comme exemple, mais maintenant qu'elle est devant vous, je ferai deux ou trois remarques.

1. Je n'ai jamais craint que l'usage du vin ordinaire dans la communion fût autant de mal que quelques-uns le craignent.

Je n'ai jamais été alarmé à la pensée du danger ou du mal qu'il pourrait y avoir à prendre quelques gouttes de vin, environ une cuillerée à café, une fois par mois ou une fois tous les deux ou trois mois. Je ne crois pas que la maladie de l'intempérance (car l'intempérance, vous le savez, est en réalité une maladie du corps) puisse être ni engendrée, ni perpétuée par une cause aussi insignifiante.

Je ne crois pas non plus qu'il y ait là de quoi porter atteinte à la cause de la tempérance, autant que quelques-uns l'ont supposé. Je crois par conséquent que si l'on use ici du vin ainsi que nous avons été accoutumés à le faire, et que l'on soit pleinement persuadé en son esprit, l'on ne pêche point.

2. D'un autre côté, je ne pense pas que l'usage du vin soit essentiel dans l'ordonnance du Seigneur.

Sur ce sujet, l'on a dit et écrit beaucoup de choses, de sorte que le conseil du Seigneur a été obscurci par des paroles sans connaissance. Il y a des raisons qui sont pour moi plus fortes que toutes celles que j'ai entendu donner et qui me conduisent à croire que le vin ne fait pas nécessairement partie de l'ordonnance du Seigneur. On a pris beaucoup de peine pour établir que notre Sauveur s'était servi de vin non fermenté quand il institua la Sainte Cène, vin qui par conséquent n'aurait pas contenu d'alcool.

Tel a été, en effet, jusqu'à ce jour, le point principal du débat Mais cela me semble aussi déplacé que si l'on avait discuté la question de savoir s'il a employé du pain de froment ou du pain d'avoine, ou si ce pain était levé ou non. Pourquoi n'a-t-on pas discuté cette dernière question avec véhémence ? parce que tous la regardaient comme non essentielle.

Pour résoudre cette question du vin, il faudrait se demander quel est le sens de l'institution de la Sainte Cène ; qu'est-ce que le Sauveur se proposait de faire ? Il se proposait de prendre les deux substances qui contribuent le plus à l'alimentation de l'homme, nourriture et breuvage, et de s'en servir pour exprimer la vertu aussi bien que la nécessité de l'expiation. Il est évident que Jésus-Christ avait cette pensée, car elle correspond à ce qu'il dit : « *Ma chair est véritablement une nourriture, et mon sang est véritablement un breuvage* » (Jean 6.55). De même, dans le temple, il s'écriait : « *Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive* » (Jean 7.37).

Il est appelé le « pain de vie ». Ces images n'ont d'autre but que celui d'exprimer la valeur des souffrances de Christ. Pourquoi Christ prend-il ici le pain plutôt que tout autre aliment ? Ceux qui connaissent l'histoire et les usages du Pays où il vivait comprendront qu'il choisit l'aliment dont l'usage était le plus commun. Quand j'étais à Malte, le pain semblait être l'unique nourriture d'une grande partie du peuple ; les gens se rendaient en foule au marché, achetaient un morceau de grossier pain et le mangeaient sur place.

Ainsi, Christ choisit pour représenter sa chair, le plus commun, le plus universel des aliments. Maintenant pourquoi choisit-il le vin ?

Par la même raison. Dans toutes ces contrées, le vin est la boisson commune du peuple, surtout aux repas. Il coûte là environ un sou la bouteille ; moins que la petite bière ne coûte ici. En Sicile, on me dit que le vin coûtait cinq sous le gallon et je ne sais pas s'il n'était pas aussi bon marché que l'eau. Et vous observerez que la cène fut prise, la première fois, à la fin du repas pascal, moment où les Juifs usaient toujours de vin.

La pensée du Seigneur dans l'institution de la Sainte Cène est donc celle-ci : comme la nourriture et le breuvage sont essentiels à la vie du corps, de même son corps et son sang, ou son expiation, sont nécessaires à la vie de l'âme. Quant à moi, je suis pleinement, convaincu que le vin n'est pas essentiel à la communion et je n'hésiterais pas à me servir d'eau avec quiconque la préférerait consciencieusement.

Qu'un aliment et qu'une boisson soient l'aliment le plus commun et la boisson la plus commune d'un pays, qu'ils constituent le fond de l'alimentation des gens de ce pays, et j'estime que cet aliment et cette boisson, quels qu'ils soient, pris comme espèces de la

Sainte Cène, répondront entièrement à la pensée du Seigneur. Si j'étais missionnaire parmi les Indiens Esquimaux qui vivent de viande de phoque séchée et de neige fondue, j'administrerais la cène avec ces substances-là ; ce qui leur enseignerait qu'ils ne peuvent pas vivre sans Christ.

J'estime donc que si quelqu'un est « pleinement persuadé en son esprit », il ne pèche point en abandonnant l'usage du vin. Qu'une église agisse avec pleine persuasion et je n'aurai aucun scrupule à suivre avec elle l'une ou l'autre voie, soit qu'elle veuille substituer au vin quelque boisson saine et d'un commun usage, soit qu'elle veuille suivre l'ancienne manière de faire.

Mais ne perdez pas de vue le grand principe que nous examinons. Si un homme doute sincèrement, qu'il soit légitime de faire une chose et qu'il doute également qu'il soit légitime de ne point la faire, il doit prier à ce sujet, sonder les Écritures, s'éclairer de son mieux, et agir ensuite selon ses lumières. Agissant ainsi, il ne doit ni être jugé, ni être blâmé par ses frères : « *Qui es-tu toi qui juges le serviteur d'autrui ?* » Personne n'est autorisé à faire de sa propre conscience la règle de la conduite de son voisin.

Un cas semblable est celui où un ministre est dans la nécessité d'aller prêcher au loin, le dimanche ; comme c'est le cas lorsqu'il a deux églises. S'il voyage, il peut paraître n'avoir point égard au jour du repos ; et s'il ne voyage pas, une de ses églises sera privée de sa prédication. Il peut douter sincèrement de son devoir. Ce qu'il doit taire, c'est d'en faire un sujet de prières, de sonder les Écritures, de s'éclairer le mieux possible, examinant la chose à fond, puis d'agir en conséquence.

Il en est de même pour un directeur d'école du dimanche qui est obligé de voyager le dimanche pour se rendre à son école, sans quoi les enfants n'auraient pas d'école. Il peut être sincèrement dans le doute quant à son devoir : Ou rester dans sa propre église le dimanche, ou faire un voyage de cinq, huit ou dix milles pour aller tenir son école dans quelque localité dénuée de ressources spirituelles. Que cet homme s'éclaire de son mieux et juge lui-même du parti qu'il doit prendre ; et qu'aucun homme ne se lève pour le juger, lui, humble et consciencieux serviteur de Jésus-Christ !

Vous le voyez, il est bien entendu et il est évident que, dans tous ces cas, le but est d'honorer Dieu, et que le doute ne porte que sur la voie à suivre pour l'honorer réellement. Paul dit à ce sujet : « Celui qui distingue entre les jours agit ainsi pour le Seigneur, et celui qui ne distingue pas entre les jours agit aussi pour le Seigneur ». Le but est de bien faire, le doute ne peut porter que sur le moyen.

Secondement, je mentionnerai quelques cas où le but est mauvais, c'est-à-dire où il n'est autre que la satisfaction d'un désir personnel et où l'on doute s'il est permis ou non de s'accorder cette satisfaction. Je mentionnerai plusieurs choses sur lesquelles on diffère d'opinion, et de la légitimité desquelles, pour dire le moins, on ne peut s'empêcher de douter.

1. Telle est, par exemple, la fabrication ou la vente des liqueurs.

Après tout ce qui a été dit sur ce sujet et toute la lumière dont il a été éclairé, y a-t-il un homme, en ce pays, qui puisse dire qu'il n'a aucune raison de douter de la légitimité de ce genre d'affaires ? Le moins que l'on puisse dire, c'est qu'aucun homme droit ne peut faire autrement que d'en douter ; nous croyons même qu'il n'y a pas d'honnête homme qui ne reconnaisse que ces affaires-là sont illégitimes et criminelles.

Mais faisons la supposition la plus charitable que l'on puisse faire à l'égard du distillateur et du vendeur ; supposons qu'ils ne soient pas entièrement convaincus du caractère illégitime de leur commerce. Ils doivent au moins douter qu'il ne soit légitime. Que doivent-ils faire alors ? Doivent-ils fermer les yeux à la lumière, et continuer leur chemin insouciant de la vérité, aussi longtemps du moins qu'ils ne sont pas forcés de la regarder en face ? Non ! Ils peuvent contester et élever autant d'objections qu'il leur plaira, toujours est-il qu'ils savent qu'ils ont des doutes au sujet de la légitimité de leurs affaires ; si, après cela ils les continuent, sans prendre la peine d'examiner et de voir ce qui est bien, ils peuvent être précisément aussi certains d'être condamnés que s'ils péchaient avec pleine connaissance de cause.

Vous entendrez cependant ces hommes dire : « *Mais je ne suis pas entièrement convaincu que la Bible défende de fabriquer ou de vendre des liqueurs alcooliques !* » Bien ! Supposons en effet que vous n'en soyez pas pleinement convaincu et que l'on n'ait pu répondre à toutes vos objections, qu'est-ce à dire ? Vous savez que vous avez des doutes relativement à la légitimité de vos affaires et vous les continuez.

2. J'appliquerai la même règle à la violation du jour du repos.

Comme c'est le cas, par exemple, pour les employés de la poste, pour ceux des péages, des octrois, des bateaux à vapeur, des chemins de fer, et pour quiconque est employé le dimanche à toute œuvre qui n'est pas absolument nécessaire. Il y aura toujours des œuvres qui devront être faites ce jour-là : telles sont les œuvres de miséricorde et les œuvres d'absolue nécessité.

Mais lorsqu'il s'agit d'un travail qui n'a pas ce caractère, le moins qu'on puisse dire au sujet de ceux qui s'y livrent, c'est qu'à leurs yeux la légitimité de ce travail du dimanche est douteuse. Or c'est assez pour les condamner.

3. Je tiens pour blâmables, d'après le même principe, les loteries, jeux à la bourse, etc (1).

(1) Nous omettons ici quelques détails sur le placement des capitaux et sur l'usage de différentes boissons, détails inutiles pour nos lecteurs (Note du traducteur).

4. Même objection relativement à l'usage du tabac.

Y a-t-il un homme qui puisse prétendre qu'il n'a aucun doute que son habitude de fumer ne soit agréable à Dieu ? D'autre part, personne ne doute qu'il soit parfaitement légitime de ne pas fumer. Or, le fumeur qui doute de la légitimité de son habitude, et qui la garde, est condamné.

5. Appliquons ce principe à divers amusements.

(1.) Le théâtre. Il y a beaucoup de gens qui font profession d'être chrétiens et qui vont au théâtre. Ils prétendent que la Bible ne le défend nulle part. Mais pensez-y, quel chrétien de profession n'a jamais été au théâtre sans avoir de doutes au sujet de la légitimité de son action ? Je n'admets nullement qu'il s'agisse là d'une action qui ne serait que douteuse ; je crois au contraire que la question est ici fort claire et qu'il est facile de montrer combien un tel acte est mauvais. Mais ce que j'ai dit suffit pour ceux d'entre vous, s'il y en a, qui iraient au théâtre et qui essayeraient de s'excuser en disant que nulle part la Bible ne le défend expressément.

(2.) Parties de plaisir où l'on mange et boit à l'excès. N'y aucune raison de douter que ce soit bien là l'usage que Dieu veut qu'on fasse de son temps et de son argent ? Considérez les pauvres qui souffrent de la faim et rendez-vous compte de l'effet que produisent votre gaîté et vos extravagances, puis voyez si vous ne pourrez jamais retourner à de tels amusements sans avoir de doutes sur leur légitimité. Où trouverez-vous un homme ou une femme qui, dans ce cas, irait jusqu'à dire qu'il n'a aucun doute ? Y a-t-il ici un seul homme droit qui le pourrait ? Or, si vous avez de tels doutes et que vous persistiez néanmoins à prendre part à de telles parties de plaisir, vous êtes condamné.

Vous voyez que ce principe touche à toute une catégorie de questions controversées ayant trait à des actions que l'on a coutume d'excuser en disant qu'elles ne sont pas plus mauvaises que d'autres.

(3.) J'en dirais autant des bals, de la lecture des romans et de tant d'autres choses où l'on a coutume de perdre son temps. Est-ce de cette façon-là que Dieu vous appelle à dépenser votre vie ? Pouvez-vous dire que vous n'avez aucun doute à cet égard ?

(4.) Visites faites le dimanche. On veut faire une visite ce jour-là et l'on se justifie en disant : « *Je ne sais pas si cela est bien, mais je m'en vais toujours le tenter !* » Qu'en elle-même cette visite soit bonne ou mauvaise, celui qui parle ainsi est, au fond de son cœur, un violeur du dimanche, car il agit malgré ses doutes.

(5.) Se conformer aux coutumes mondaines du jour de l'an (1). Ce jour-là les dames restent à la maison et les messieurs courent toute la ville pour leur rendre visite. Les dames font leurs grands préparatifs ; elles reçoivent leurs visiteurs avec gâteaux, vins, punch, etc., assez pour les empoisonner presque complètement ; et tous ensemble s'inclinent jusqu'en terre devant la déesse de la fashion. Y a-t-il ici une dame qui ne concevrait aucun doute sur la légitimité de tout ceci ?

On peut démontrer que c'est mauvais, mais je me borne à poser cette question aux dames de cette ville : n'est-il pas douteux que cela soit bien ? L'on pourrait avoir des craintes au sujet de l'état mental de tout homme ou de toute femme qui ne concevrait aucun doute sur la légitimité d'une telle coutume, au milieu d'une intempérance pareille à celle qui règne en cette ville. Qui parmi vous pratiquera encore de telles choses ? Pratiquez-les, si vous l'osez, au péril de votre âme ! Si vous faites ce qui est simplement douteux, Dieu réprovoque et condamne ; et Sa voix doit être respectée.

Je sais que l'on cherche à excuser la coutume dont je viens de parler en disant qu'il est bon d'avoir un jour exprès pour de telles visites, un jour où les dames sont à la maison et où les messieurs sont libres de toute affaire ; et que tout cela est très bien. Mais quand on voit tous les abus et tout le mal dont ces visites sont l'occasion, je le demande à chacun ici, un chrétien peut-il se défendre d'avoir quelque doute sur la légitimité d'une pareille coutume ? Et si cette coutume est d'une légitimité douteuse, elle tombe sous la règle : « *Il est bien de ne pas manger de viande, de ne pas boire de vin, et de s'abstenir de ce qui peut être pour ton frère Une occasion de chute, de scandale ou de faiblesse !* »

(1) Ces paroles étaient prononcées le soir même du jour de l'an (Note du traducteur).

6. Suivre toujours la dernière mode, la mode du jour, la fashion extravagante.

Dames chrétiennes, n'avez-vous jamais douté, ne doutez-vous point maintenant qu'il soit bien de copier ces modes venues de lieux que l'on n'oserait pas seulement nommer dans une assemblée comme celle-ci ? N'avez-vous vraiment aucun doute à cet égard ? Si vous en avez et que vous persistiez dans votre manière de vous vêtir, vous péchez ; vous devez vous repentir de votre péché ou subir la condamnation.

7. Mariages entre chrétiens et pécheurs inconvertis.

Voici la réponse qu'on nous fait toujours : « *Après tout, vous savez, il n'est pas certain que ces mariages ne soient pas permis !* » Supposons qu'il en soit ainsi, la Bible et la nature du cas ne nous feront-elles pas au moins douter que ces mariages ne soient selon la volonté du Seigneur ? L'on peut parfaitement démontrer qu'ils sont contraires à la loi de Dieu ; mais supposons que l'on ne puisse pas le faire, je demande alors si jamais un chrétien a pu se marier avec une personne inconverte sans avoir de doutes sur la légitimité d'un tel mariage.

Voyez ce chrétien, homme ou femme, qui est sur le point de s'unir avec un inconverti. Il doute continuellement que ce soit là le chemin que Dieu l'appelle à suivre ; il essaie de prier contre sa conscience sous prétexte de prier pour être éclairé ; il prie tournant tout autour de son devoir ; et cependant il continue à marcher dans la voie qu'il a prise. prenez garde ! Vous savez que vous avez des doutes au sujet de la légitimité de la voie que vous suivez ; souvenez-vous « *que celui qui doute est condamné !* »

Vous voyez, mes chers auditeurs, qu'il y a ici un principe qui viendra à votre aide quand vous reprendrez le péché, et que l'on essaiera de vous réduire au silence ou de vous embarrasser en vous demandant des preuves absolument probantes de l'iniquité de certaines pratiques auxquelles l'on ne veut point renoncer. Rappelez-vous alors que vous n'êtes point tenus de prouver jusqu'à évidence entière l'illégitimité de ces pratiques. Si vous pouvez indiquer des raisons suffisantes pour douter de leur légitimité, si vous pouvez ainsi faire naître des doutes sérieux sur leur accord avec la volonté de Dieu, vous rejetez sur la partie adverse cette obligation de donner des preuves dont on voulait vous charger.

Et, à moins que l'on ne puisse dissiper ces doutes et établir avec certitude la légitimité de la pratique contestée, l'on n'a aucun droit d'y persister ; si on le fait, on pèche contre Dieu.

Remarques

1. La connaissance du devoir n'est pas indispensable pour que nous soyons responsables, il suffit que les moyens d'arriver à cette connaissance soient à notre disposition.

Si quelqu'un a les moyens de connaître si ce qu'il veut faire est bien ou mal, il est tenu d'user de ces moyens ; il est tenu de faire des recherches à ses risques et périls et d'arriver à la certitude quant à la conduite qu'il doit tenir.

2. Si ceux-là sont condamnés qui font des choses de la légitimité desquelles ils doutent, que dire de la multitude de ceux qui font continuellement ce qu'ils savent et confessent être mal ?

Malheur à celui qui pratique ce qu'il condamne. « *Heureux celui qui ne se condamne pas lui-même dans le parti qu'il adopte !* »

3. Les hypocrites essaient souvent de se retrancher derrière leurs doutes pour se soustraire à leur devoir.

L'hypocrite ne tient pas à s'éclairer, il ne désire pas connaître la vérité, parce qu'il ne désire pas obéir au Seigneur ; c'est pour cela qu'il se retranche derrière ses doutes, détourne ses yeux de la lumière et ne veut point examiner ni faire des recherches pour voir quel est son devoir ; c'est ainsi qu'il cherche à se débarrasser de toute responsabilité ; mais Dieu l'arrache de ses cachettes de mensonge par le principe qu'expose notre texte : il doute, ses doutes le condamnent

L'on ne veut point être éclairé au sujet de la tempérance et l'on persiste à boire ou à vendre de l'absinthe, sous prétexte que l'on n'est pas pleinement convaincu que cela soit mal. On ne veut lire ni traité, ni journaux combattant ces pratiques, on ne veut assister à aucune réunion de tempérance, de peur d'être convaincu.

Cela montre que l'on est décidé à excuser le péché et que l'on espère pouvoir cacher sa perversité derrière son doute. Quelle démonstration plus complète pourrait-on donner de son hypocrisie ?

Quel est l'homme, dans tous les États-Unis, qui pourrait dire qu'il n'a aucun doute sur la légitimité de l'esclavage ? (1) Cependant la grande majorité de la nation ne veut rien entendre sur ce sujet ; il suffit de le nommer pour que l'on s'emporte aussitôt ; et l'on a même proposé sérieusement, dans le nord et dans le sud, d'édicter des lois défendant de l'examiner et de le discuter.

Supposons maintenant qu'elles passent, ces lois qui ont pour but de permettre à la nation de se retrancher derrière ses doutes. Qu'y gagnera-t-on ?

Si nos compatriotes continuent à faire de leur prochain leur propriété, le tenant dans l'esclavage, tout en doutant que cela soit juste, ils sont condamnés devant Dieu ; et nous pouvons être sûrs que leur péché les trouvera et que Dieu leur montrera de quel œil il regarde leur conduite. Il est étonnant de voir la folie des gens à cet égard ; ils pensent donc qu'en refusant de se débarrasser de leurs doutes, ils se débarrassent de leur péché.

Pensez un peu : dans le sud, des chrétiens et même des ministres refusant de lire un écrit concernant la question de l'esclavage et le renvoyant avec insultes et menaces ! Des menaces ! et pourquoi ? Parce qu'on a osé les entretenir de leur devoir.

On peut démontrer absolument que l'esclavage est inique, qu'il faut s'en repentir, et l'abandonner comme tout autre péché ; mais supposons que tout ce qu'on puisse dire de ceux qui le soutiennent, c'est qu'ils doutent de sa légitimité et qu'ils n'entendent point être éclairés ; cela suffit ; ils sont condamnés devant Dieu. Ils ne pourront jamais sortir de là. Aussi longtemps qu'ils douteront s'il est juste ou non de tenir son prochain dans l'esclavage, ils ne pourront avoir des esclaves sans pécher ; et qu'ils aient des doutes sur la légitimité de l'esclavage, c'est ce que démontre leur refus d'examiner la question.

Nous pouvons supposer ce cas-ci, et peut-être qu'il se rencontre dans le sud ; un homme doute de la légitimité de l'esclavage et doute également de la légitimité de l'émancipation des esclaves en leur présent état d'ignorance et de dépendance. C'est le cas prévu par la règle d'Edwards.

Le devoir sera, pour un tel homme, non pas de se mettre en colère contre ceux qui attireront son attention sur ce sujet, ni de renvoyer, sans les lire, les écrits qu'on pourra lui faire parvenir ; mais au contraire de chercher à s'éclairer, examinant la question loyalement à la lumière de la Parole de Dieu, jusqu'à ce que tout doute ait disparu. Le moins qu'il pourra faire pendant ce temps, ce sera de s'appliquer de tout son pouvoir à faire l'éducation de ses esclaves, en sorte qu'ils soient le plus tôt possible en état de se suffire à eux-mêmes et de recevoir la liberté.

(1) Ces paroles étaient prononcées en 1836 (Note du traducteur).

4. Il est manifeste qu'il n'y a que très peu de conscience, dans l'église.

Qu'ils sont nombreux en effet ceux qui persistent à faire une chose sans cependant être certains qu'elle soit bonne !

5. Il y a encore moins d'amour pour Dieu que de conscience.

Vous ne pouvez pas prétendre que l'amour pour Dieu soit le mobile qui vous pousse à suivre les modes du jour, à vous livrer à des plaisirs, à des amusements et à tant d'autres choses de la légitimité desquelles vous doutez. Vous ne persistez pas dans toutes ces choses parce que vous aimez Dieu. Non, non, vous y persistez parce que vous y trouvez votre agrément, votre convenance ; et vous préférez courir le risque de faire mal plutôt que de voir vos doutes dissipés : tout cela vient de ce que vous avez si peu d'amour pour Dieu, et de ce que vous prenez si peu de souci de sa gloire.

6. Ne dites pas dans vos prières : « Ô Seigneur, si j'ai péché en cette chose, pardonne-moi ! »

Si vous avez fait la chose en doutant qu'elle fût bien, vous avez péché ; que la chose en elle-même soit bonne ou qu'elle soit mauvaise. Dans un cas comme dans l'autre, vous devez vous repentir et demander pardon.

Et maintenant, laissez-moi vous le demander, à vous tous qui êtes ici présents : êtes-vous convaincus que faire une chose dont la légitimité vous paraît douteuse, soit un péché ? Si vous l'êtes, je n'ai plus qu'une question à vous faire.

Êtes-vous décidés à abandonner dès ce moment-ci toute chose dont la légitimité ne vous paraît pas certaine, tout amusement, toute complaisance pour vous-même, toute pratique, toute occupation, qui seraient dans ce cas ? Voulez-vous le faire ? ou préférez-vous être condamné au dernier jour devant le tribunal de Christ, on nous devons tous comparaître ?

Si vous ne voulez pas délaisser ces choses douteuses, vous montrez que vous êtes un pécheur impénitent qui n'a point l'intention d'obéir à Dieu ; et si vous ne vous repentez pas, vous attirez sur votre tête la condamnation et la colère de Dieu pour l'éternité.

4. LA RÉPRÉHENSION EST UN DEVOIR.

« *Tu reprendras soigneusement ton prochain, et tu ne souffriras point de péché en lui* » (Lévitique 19.17). Voici le verset entier, traduit très exactement : « *Tu ne haïras point ton frère dans ton cœur. Tu reprendras soigneusement ton prochain, et tu ne porteras pas de péché à cause de lui !* »

La pensée est donc : **Si tu ne reprends pas soigneusement le pécheur, tu deviens son complice** ; mais si tu le reprends soigneusement, comme je te le recommande, tu n'es point son complice, tu ne participes pas à son péché, « et tu ne porteras pas de péché à cause de lui ».

En vous parlant de ce commandement de Dieu, je me propose :

- **De vous en montrer les motifs.**
- **De vous montrer à qui il s'adresse.**
- **De mentionner quelques exceptions que Dieu a faites à son accomplissement.**
- **De vous montrer la manière de l'accomplir.**
- **De vous présenter quelques cas particuliers où il doit être accompli.**
- **D'examiner quelques difficultés qu'on élève parfois contre son accomplissement**

I. Les raisons du commandement que Dieu nous donne ici.

1. L'amour pour Dieu en exige évidemment l'exécution.

Si vous aimez réellement Dieu, vous vous sentirez tenus de reprendre ceux qui le haïssent, qui l'outragent et qui violent ses commandements. Si j'aime le gouvernement de ce pays, ne reprendrai-je pas celui qui insultera et outragera ce gouvernement ? Si un enfant aime ses parents, n'en résultera-t-il pas tout naturellement qu'il reprendra celui qui parlera mal d'eux en sa présence ?

2. L'amour pour cet univers que Dieu a créé en demande autant.

Si un homme, aime la création de Dieu, s'il est animé d'une bienveillance universelle, il comprend parfaitement que le péché est incompatible avec le plus grand bien de l'univers, qu'il tend directement à en renverser l'ordre et à en détruire le bonheur ; qu'il est fait pour le gâter, le ruiner, et qu'il ne manquerait pas de le faire, s'il n'était rendu impuissant. Lors donc qu'un tel homme voit le péché à l'œuvre, sa bienveillance le conduit à le reprendre et à le combattre.

3. L'amour pour la société dans laquelle vous vivez est une autre raison.

Ce n'est pas seulement l'amour pour l'univers en général, c'est l'amour pour la société particulière, quelle qu'elle soit, dont vous êtes membre, qui doit vous pousser à reprendre le péché. Le péché est l'opprobre d'un peuple ; et celui qui pèche, quel qu'il soit, produit un état de la société qui est nuisible à tout ce qui est bon ; son exemple tend à corrompre la société, à détruire sa paix, à introduire le désordre et la ruine, et c'est le devoir de quiconque aime son peuple de résister au péché et de le réprimander.

4. L'amour pour le prochain doit vous conduire ça la même conclusion.

Le prochain est ici quiconque pèche dans le milieu où s'étend votre influence ; non seulement en votre présence, mais encore dans votre voisinage, ou dans votre nation, ou dans le reste du monde, partout où votre influence peut s'exercer.

Si votre prochain pèche, il se fait du tort à lui-même, si donc vous l'aimez, vous devez reprendre son péché. L'amour pour celui qui tombe dans l'intempérance doit nous conduire à l'avertir des conséquences de sa conduite.

Supposez que nous voyions notre prochain exposé à quelque grand péril extérieur, par exemple que le feu soit à sa maison. Un véritable amour nous poussera à l'avertir et à ne pas le laisser périr dans les flammes. S'il arrivait qu'il demeurât, volontairement au milieu du péril, nous n'épargnerions aucun effort pour le sauver de sa propre folie et nous ne souffririons pas qu'il se détruise lui-même, pour peu qu'il nous fût possible de l'en empêcher. Beaucoup plus encore devons-nous l'avertir des conséquences du péché, le reprendre et nous efforcer de l'amener à la repentance avant qu'il soit trop tard.

5. Il serait cruel d'agir autrement.

Si vous voyez votre voisin pécher et que vous passiez outre, négligeant de le reprendre, c'est tout aussi cruel que si vous voyiez sa maison en feu et que vous passiez votre chemin sans l'en avertir, Pourquoi ne l'avertiriez-vous pas ? S'il est dans la maison et que la maison brille, il perdra la vie ; s'il pêche et qu'il reste dans son péché, il ira en enfer ; ne serait-ce pas cruel que de le laisser, aller en enfer sans l'avertir ?

Il y a des gens qui semblent penser que ce n'est pas cruel de laisser son prochain marcher dans le péché jusqu'à ce que la colère de Dieu éclate sur lui ; leurs sentiments sont si tendres qu'ils craignent de le blesser en lui parlant de son péché et du danger qu'il court. Certainement, « les tendres compassions du méchant sont cruelles ». Au lieu d'avertir son prochain des conséquences du péché, il l'encourage à persévérer dans sa mauvaise voie.

6. Refuser de reprendre son prochain quand il pêche, c'est se révolter contre Dieu.

Voir la rébellion et ne point la blâmer, ni s'y opposer, c'est être soi-même rebelle ; les lois humaines elles-mêmes le considèrent ainsi. Si quelqu'un a connaissance d'un complot de trahison et qu'il ne le dévoile point, ou n'entreprenne point de le mettre à néant, il sera tenu pour complice et condamné comme tel par la loi. De même si quelqu'un voit la révolte contre Dieu s'organiser et qu'il ne s'y oppose point et ne fasse aucun effort pour la supprimer, il est lui-même un révolté.

7. Si vous ne reprenez pas votre prochain quand il pêche, vous êtes responsable de sa mort.

Dieu nous tient responsables de la mort de ceux que nous laissons marcher dans le péché sans les reprendre ; et cela est juste, Dieu doit agir ainsi. Si nous les voyons pécher et que nous ne fassions pas d'opposition, ne leur adressant aucune réprimande, nous consentons à leur péché et nous les encourageons à le commettre. Si vous voyez un homme se préparer à tuer son prochain et que vous restiez tranquille, ne faisant rien pour l'en empêcher, vous consentez au crime et vous en êtes responsable comme complice ; aux yeux de Dieu et d'après les lois humaines vous êtes coupable exactement comme le meurtrier.

Le sang du meurtrier sera sur sa propre tête, mais de quelle main Dieu le redemandera-t-il ? Que dit Dieu à celui qu'il a établi comme sentinelle ? « *Fils de l'homme, je t'établis comme sentinelle sur la maison d'Israël.* »

Tu écouteras la parole qui sortira de ma bouche, et tu les avertiras de ma part. Quand je dirai au méchant : Tu mourras, si tu ne l'avertis pas, si tu ne parles pas pour détourner le méchant de sa mauvaise voie et pour lui sauver la vie, ce méchant mourra dans son iniquité, et je redemanderai son sang de ta main » (Ézéchiel 3.17-18) : Ceci s'applique à tous les hommes, et non pas seulement ceux qui sont réputés avoir charge d'âmes. Si vous souffrez que votre prochain, quand il peut être atteint par votre influence, marche dans le péché sans être averti, il mourra dans son iniquité, mais son sang sera redemandé de votre main.

8. Votre silence l'encourage à pécher.

Votre silence l'autorise à penser que vous approuvez son péché, ou tout au moins, que vous ne vous en mettez point en peine. Il pensera cela d'autant plus, s'il sait que vous faites profession de christianisme. Comme le dit une maxime bien connue : « *...qui ne dit rien, consent !* » Les pécheurs regardent votre silence comme une sanction implicite de leur conduite.

9. En reprenant votre prochain lorsqu'il pèche, vous pouvez le sauver.

Combien de gens ont été réformés par une répréhension venant à propos ! La plupart de ceux qui sont sauvés l'ont été par quelqu'un qui les a repris à cause de leur péché et qui les a pressés de se repentir. Vous pouvez être l'instrument par lequel un homme sera sauvé éternellement, si vous lui parlez, si vous le reprenez et si vous priez pour lui comme vous le devez.

Dans combien de circonstances une simple répréhension n'a-t-elle pas été pour le transgresseur comme la flèche empoisonnée qui demeure dans la plaie et qui brûle jusqu'à ce que le feu ait envahi tout le corps, de sorte qu'enfin le pécheur n'a pu que se soumettre à Dieu ! J'ai connu des cas où un regard de réprobation a suffi pour accomplir l'œuvre.

10. Si vous ne sauvez pas celui que vous reprenez, votre répréhension peut sauver quelque autre personne qui en aurait connaissance.

Il est arrivé souvent que le transgressant n'a pas été corrigé, mais que d'autres ont été détournés de suivre son exemple par la répréhension qui lui avait été adressée. Sans contredit, si tous les chrétiens de profession étaient fidèles au devoir d'exercer la répréhension, les pécheurs craindraient souvent d'encourir leur blâme et cette crainte les arrête-

rait dans leur mauvaise conduite. Des multitudes de gens qui poursuivent leur mauvaise voie sans honte et sans crainte s'arrêteraient alors, réfléchiraient, s'amenderaient, et seraient sauvés. Cette raison d'être fidèle étant mise sous vos yeux, pourriez-vous encore laisser les pécheurs sans avertissement, et les voir ainsi se précipiter vers l'enfer ?

11. Dieu requiert expressément que vous repreniez votre prochain.

L'expression de notre texte, dans l'original, est extrêmement, forte. Le mot qui signifie tu reprendras est répété, répétition qui, en hébreu, redouble la force du terme et par conséquent celle de la pensée ; cette répétition est destinée à ne pas laisser dans l'esprit la moindre incertitude relativement au devoir imposé à chacun de reprendre son prochain quand il pèche ; de façon à ce que celui qui manquerait à ce devoir ne pût trouver aucune excuse à sa conduite.

Il n'y a pas, dans toute la Bible, de commandement plus formel que celui-là ; Dieu lui a donné l'expression la plus, forte qu'il pût prendre : « *Tu reprendras, tu reprendras ton prochain !* », tu n'auras aucune excuse si tu ne le fais pas ; « *et tu ne porteras pas son péché !* », tu ne seras pas complice dans sa ruine. C'est une maxime de jurisprudence que si un homme a connaissance d'un meurtre qui va se commettre et qu'il n'emploie pas les moyens à sa portée pour le prévenir, il doit être tenu pour « complice avant le fait » ; et que s'il a connaissance d'un meurtre déjà commis et qu'il ne fasse rien pour amener le criminel en justice, il doit être tenu pour « complice après le fait ». De même, selon la loi de Dieu, si, quand cela vous est possible, vous ne vous efforcez pas d'amener un transgresseur à la repentance, vous êtes impliqué dans le crime et vous en êtes responsable devant le trône de Dieu.

12. Si vous observez le commandement de Dieu, vous garderez une conscience sans reproche à l'égard de votre prochain, quelle que soit sa fin.

Vous ne pouvez pas avoir cette conscience sans reproche si vous n'êtes pas fidèle quant au devoir de reprendre le péché. En effet, ce n'est point vivre consciencieusement envers Dieu et envers les hommes, que de négliger de reprendre les transgresseurs qui sont sous votre influence. Nous rencontrons ici une des principales raisons pour lesquelles il y a si peu de conscience dans l'église.

En effet, s'il est un point où les chrétiens de profession aient l'habitude de résister à leur conscience, c'est bien le devoir de reprendre le péché. Nous avons ici un des commandements les plus positifs de la Bible, et cependant la plupart n'y font absolument aucune attention. Peuvent-ils avoir une conscience pure ?

Ils pourraient tout aussi bien prétendre avoir une conscience pure en s'enivrant tous les jours. Aucun homme n'observe la loi de Dieu, ni ne garde une conscience pure, s'il peut voir le péché sans le reprendre. C'est là pécher à un double égard. Premièrement, devenir complice de la transgression de son prochain ; ensuite, désobéir au commandement formel renfermé dans notre texte.

13. À moins que vous ne repreniez les hommes au sujet de leur péché, vous n'êtes pas prêts à les rencontrer au Jugement dernier.

Êtes-vous préparés à rencontrer vos enfants au jour du Jugement, si vous ne les avez pas repris, ni châtiés, ne veillant point sur leur caractère moral ? « *Certainement non !* », me répondez-vous. Et pourquoi ? « *Parce que, dites-vous, c'est là la tâche que Dieu nous a assignée, c'est notre devoir, nous en sommes responsables devant lui !* » Très bien ! Et cette personne qui pèche, là, sous vos yeux, ou dans le cercle où s'étend votre influence, qui est en route pour l'enfer et que vous n'avez jamais reprise, vous n'auriez aucune responsabilité à son égard ! Oh ! combien de gens qui gémissent maintenant dans l'enfer et que vous avez vus pécher sans les avertir !

14. À moins que vous n'exerciez la répréhension vous n'êtes point préparés à la rencontre de votre Dieu.

Combien de gens qui font profession d'aimer Dieu et qui cependant, de leur propre aveu, ne l'aiment pas assez pour pouvoir dire qu'ils obéissent à son commandement ! De telles gens sont-ils préparés à la rencontre de Dieu ? Quand il dit : « Tu reprendras soigneusement ton prochain », il n'admet aucune excuse.

II. À qui le commandement s'adresse.

Il s'adresse manifestement à tout homme qui a un prochain. Il était adressé à tout le peuple d'Israël, et à travers Israël, il est adressé à tous ceux qui sont sous le gouvernement de Dieu, à ceux qui sont haut placés et à ceux qui sont plus bas, aux riches et aux pauvres, aux vieux et aux jeunes, aux hommes et aux femmes, à tout individu, quel qu'il soit, qui est sous le gouvernement de Dieu ou qui est tenu d'obéir à ses commandements.

III. Quelques exceptions à observer dans l'exécution de ce commandement universel.

Celui qui fait la loi a le droit d'établir des exceptions. Or, il y a quelques exceptions faites par la Bible à la règle qu'établit notre texte.

1. Dieu dit : « *...ne reprends point le moqueur, de peur qu'il ne te haïsse* » (Proverbes 9.8).

Il y a des gens qui sont connus pour être des moqueurs, des gens qui méprisent toute religion, qui haïssent Dieu, qui n'ont aucun respect pour sa loi et qui ne sont influencés ni par crainte, ni par souci d'un Dieu quelconque. Pourquoi reprendriez-vous ces gens-là ? Cela ne ferait que provoquer une querelle, sans aucun profit pour qui que ce soit. C'est pour cela que Dieu a fait une exception à la règle à l'égard de cette classe de personnes.

2. Jésus-Christ dit : « *Ne jetez pas vos perles aux pourceaux de peur qu'ils ne les foulent aux pieds et que se retournant ils ne vous déchirent* » (Matthieu 7.6).

Quoi que ce passage puisse signifier d'autre, il me paraît signifier ceci : les gens sont parfois dans un tel état d'esprit que leur parler de religion serait à la fois irrationnel et dangereux, comme de jeter ses perles aux pourceaux. Ils ont un tel mépris pour la religion, un cœur si stupide, si sensuel, si profane, si brutal, qu'ils fouleraient aux pieds toutes vos réprimandes et qu'ils se retourneraient contre vous avec colère.

Il est conforme à la loi de Dieu de laisser de telles gens poursuivre leur chemin ; et ne vous point mêler avec eux sera plus sage que de chercher à les attirer. Mais ici il faut user d'une grande charité pour ne point regarder comme pourceaux ceux de vos semblables qui ne méritent pas d'être regardés comme tels, et qui pourraient tirer profit d'une réprimension convenable.

3. Ceux qui sont pétrifiés dans leur propre justice, vaut mieux les laisser de côté.

Jésus disait des scribes et des pharisiens : « *Laissez-les, ce sont des aveugles...* » (Matthieu 15.14). C'est à dire : Ils sont si remplis d'orgueil et de suffisance, si satisfaits de leur haute sagesse et de leur bonté, qu'ils ne peuvent être atteints par aucune réprimension.

Il semble mieux de les laisser, car si vous vous mettez à les reprendre, autant vaudrait prétendre émouvoir la pierre et le bois que de songer à faire la moindre impression sur eux ; ils vous feront baisser les yeux ; ils sont tellement remplis d'arguments, de disputes, de menaces et de forfanterie, que vous ne gagnerez absolument rien

IV. La manière d'exercer la répréhension.

1. Elle doit toujours être faite au nom du Seigneur.

Il est important, quand vous reprenez votre prochain, qu'il sente qu'il n'y a là aucune controverse personnelle, aucune pensée égoïste de votre part, aucune idée de prétendre à quelque supériorité, aucune tentative de prendre autorité sur lui ; mais que vous venez au nom du Seigneur, et pour l'honneur de Dieu, parce que sa loi a été violée. Si, par votre manière de faire, vous produisez l'impression qu'il y a là une controverse personnelle, ou que vous agissez par quelque motif d'amour-propre, votre prochain s'élèvera invariablement contre vous ; il vous résistera, et peut-être retournera contre vous tout ce que vous lui aurez dit. Mais si vous faites sur lui l'impression que vous venez au nom de Dieu et que vous le transportiez d'emblée en la présence du Seigneur, comme un violateur de sa loi, il trouvera extrêmement difficile de vous échapper sans confesser au moins qu'il a tort.

2. La répréhension doit toujours être faite avec une grande solennité.

Par-dessus toutes choses, n'allez pas lui faire penser qu'il s'agit là de quelque bagatelle, vous devez lui faire sentir que vous le reprenez pour un péché contre Dieu, et que c'est là pour vous une chose terrible.

3. Vous devez user d'une sévérité plus ou moins grande selon la nature du cas et selon les circonstances dans lesquelles le péché a été commis.

a) Il faut considérer la relation qu'il y a entre vous et celui que vous devez reprendre. Si un enfant doit reprendre son père ou sa mère, qu'il le fasse d'une manière qui convienne à sa position d'enfant. Si quelqu'un doit reprendre un magistrat ou un vieillard, qu'il le fasse en « l'exhortant comme un père », ainsi que le dit l'apôtre Paul ; sa manière d'exercer la répréhension devra être tout entière inspirée par cet esprit filial. Il faut tenir compte de même des différentes relations qu'il y a entre parents et enfants, entre maris et femmes, entre frères et sœurs ; il faut tenir compte aussi des différences d'âge et des diverses circonstances de la vie de chacun.

Il serait inconvenant que des serviteurs reprissent leurs maîtres de la même manière qu'ils reprendraient leurs égaux. Ce point ne doit jamais être oublié, car s'il l'est, tout le bon effet de la répréhension sera perdu. Mais rappelez-vous ceci : Ni rapports de position, ni circonstances quelconques de votre vie ou de celle du transgresseur, ne peuvent vous soustraire à l'obligation de le reprendre. Quels que soient les rapports dans lesquels vous êtes avec le pécheur, vous êtes tenu de reprendre le péché et de le faire au nom du Seigneur.

Faites-le, non comme vous plaignant, ou comme trouvant à redire pour quelque tort fait à votre personne, mais comme reprenant un péché commis contre Dieu. Ainsi quand un enfant doit reprendre l'un de ses parents, il ne doit pas agir comme s'il faisait quelque remontrance pour une injure qu'il aurait reçue lui-même ; mais avec l'œil fixé sur le fait que son père ou sa mère a péché contre Dieu ; il doit le faire par conséquent avec toute la simplicité ; la fidélité et la fermeté nécessaires.

b) La répréhension doit tenir compte de la connaissance plus ou moins grande que le transgresseur a de son devoir.

S'il est un ignorant, la répréhension doit s'exercer plutôt sous forme d'instruction que sous forme de sévère réprimande. Comment faites-vous avec votre jeune enfant ? Vous l'instruisez et vous vous efforcez de l'éclairer sur son devoir. Naturellement vous agissez tout autrement qu'avec un pécheur endurci.

c) Il faut aussi tenir compte de la fréquence du péché.

Vous ne reprendrez pas un premier péché de la même manière qu'une transgression habituelle. Si votre prochain a l'habitude de pécher, bien qu'il sache qu'il fait mal, vous devez user d'une plus grande sévérité ; mais s'il pêche pour la première fois, il se peut qu'une simple allusion suffise pour prévenir la répétition du fait.

d) Vous devez considérer aussi la fréquence de la répréhension qui a pu être déjà exercée.

S'il s'agit non seulement d'un péché fréquent, mais encore, d'un péché fréquemment repris et que le pécheur ait raidi son cou, il est extrêmement nécessaire d'user de sévérité. Il a résisté aux répréhensions précédentes et s'est ainsi endurci, aussi ne sera-ce pas une répréhension ordinaire qui pourra le tirer de là. Il a besoin que les terreurs du jugement fondent sur lui comme une tempête de grêle.

4. Faites en sorte qu'à la façon dont vous reprenez, on reconnaisse toujours qu'il n'y a point chez vous de susceptibilité personnelle.

Ne manifestez jamais à l'égard du transgresseur un déplaisir qu'il pourrait prendre pour de la mauvaise humeur. Néanmoins il est souvent, nécessaire de manifester le plus, grand déplaisir au sujet de ses actions, autrement il penserait que vous n'êtes point sérieux. Supposez que vous repreniez un homme pour un meurtre et que vous le fassiez d'une façon qui ne dénoterait aucune horreur pour le crime ; il est clair qu'alors vous n'auriez à attendre aucun bon résultat de votre répréhension.

Celle-ci doit être en rapport avec la nature du crime, sans jamais produire l'impression qu'elle procède de quelque sentiment personnel. Nous touchons ici à l'un des grands défauts de la répréhension telle qu'elle est pratiquée actuellement soit dans la chaire, soit ailleurs. De peur de blesser, l'on n'exprime pas d'horreur pour le péché, aussi les transgresseurs ne sont-ils que rarement corrigés.

5. Reprenez toujours avec l'Esprit de Dieu.

Vous devez être toujours tellement rempli du Saint-Esprit que lorsque vous reprenez quelqu'un à cause de son péché, il sente que cela vient de Dieu. J'ai connu des cas où la répréhension faite par un chrétien dans cet état a transpercé le cœur du transgresseur comme une flèche du Tout-Puissant, de sorte qu'il n'a pu s'en débarrasser jusqu'à ce qu'il se fût repenti.

6. Il y a différentes manières de faire parvenir la répréhension.

Parfois le mieux est d'envoyer une lettre, soit que la personne habite à distance, soit même qu'elle habite dans votre voisinage. Je connais un homme qui traversant l'Atlantique employa ce moyen pour réprimander le capitaine de vaisseau qui se rendait coupable d'intempérance. Ce capitaine buvait énormément, surtout quand le temps était mauvais et que l'on avait le plus besoin de ses services.

Celui qui le reprit fut quelque temps dans une grande angoisse, car le capitaine n'était pas seulement intempérant, il était encore fort méchant quand il avait bu, de sorte qu'à bord la vie de tous était en danger. Mais le serviteur de Dieu en fit un sujet de prières. Le cas était difficile ; il ne savait en effet comment aborder le capitaine de manière à ce qu'il soit probable que du bien et non du mal en résulterait ; car il y avait à craindre de le blesser ; vous savez en effet qu'un capitaine de vaisseau est un parfait despote, et qu'il a, en mer, le pouvoir le plus absolu qu'il y ait au monde.

Après quelque temps, le chrétien dont je parle s'assit et écrivit une lettre, puis il la donna de sa propre main au capitaine. Il lui montrait, dans cette lettre, sa conduite et le péché qu'il commettait envers Dieu et envers les hommes.

Il le faisait simplement et affectueusement, mais fidèlement et de la manière la plus positive. Il fit tout cela avec beaucoup de prières. Le capitaine lut la lettre et se corrigea complètement. Il fit des excuses au serviteur de Dieu et ne toucha plus à aucune boisson autre que le thé et le café pendant toute la traversée.

7. Il est parfois nécessaire d'exercer la répréhension en formant des sociétés, en fondant des journaux, en formant le sentiment public et en le dirigeant contre tel péché particulier, de manière à produire une action continue qui finisse par l'écraser.

Les sociétés de tempérance, les sociétés pour la réforme des mœurs, les sociétés contre l'esclavage, etc., ont été fondées dans ce but.

V. Quelques cas dans lesquels il faut appliquer ces principes.

Ils doivent être appliqués tout particulièrement à ces crimes qui sont de nature à miner toutes les institutions de la société et à exercer leur influence au loin dans le monde. De tels péchés ne peuvent être tenus en échec et vaincus que par la fidélité dans l'exercice de la répréhension.

1. Violation du jour du repos.

Si partout et toujours tous les chrétiens étaient d'accord pour noter tout violateur du dimanche et pour le reprendre, ils feraient plus ainsi pour mettre fin à la violation de ce jour que par tous les autres moyens. S'ils étaient bien unis dans ce but, combien de temps pensez-vous qu'il faudrait pour vaincre ce péché ? Si seulement, un petit nombre d'entre eux étaient fidèles, fermes et persévérants, ils pourraient faire beaucoup. Mais s'il n'y en a que peu qui agissent et qu'ils ne le fassent que de temps en temps, l'effet ne sera pas grand.

Selon ma conviction, si tous ceux qui professent la religion étaient fidèles à exercer la répréhension, toute boutique d'épicerie, tout café, tout dépôt d'huîtres, et tout magasin de fruits seraient fermés le dimanche. Quoi qu'il en soit, ceux qui se disent chrétiens sont tenus de reprendre ceux qui violent le jour du Seigneur, quels qu'en puissent être les résultats ; et aussi longtemps qu'ils négligent ici leur devoir, ils sont responsables devant Dieu de toute la profanation du dimanche qui existe dans le lieu qu'ils habitent.

Si toutes les églises du pays étaient unies pour adresser des remontrances au gouvernement, continuant à le faire avec fermeté, au nom du Seigneur, pensez-vous que le gouvernement continuerait à violer le jour du repos avec ses malles-postes ? Non ! je vous le dis, il ne le ferait pas. L'Église peut obtenir ce résultat en une année, je le crois, si toutes les congrégations sont unies d'un bout à l'autre du pays et qu'elles parlent haut, avec pleine liberté, dans la crainte de Dieu et sans aucune crainte des hommes. Si l'Église agissait ainsi, tout homme qui voudrait être élu à quelque poste se garderait bien de conseiller la violation du jour du Seigneur.

Mais maintenant que l'Église est divisée et que l'on trouve en elle si peu de sérieux, elle élève si peu la voix, que le gouvernement la méprise et ne lui accorde aucune attention. L'Église est donc complice de la violation du jour du Seigneur, et elle reste sans excuse, jusqu'à ce qu'elle élève hautement la voix et reprenne au nom de l'Éternel les gouvernants qui violent sa loi sainte.

2. Intempérance et débits de liqueurs.

Supposez que tout homme qui vend des liqueurs dans cette ville soit continuellement, l'objet des répréhensions que Dieu ordonne, supposez que chaque chrétien en relation avec lui le reprenne pour son péché ; combien de temps encore continuera-t-il son funeste commerce ? Si seulement l'Église faisait son devoir, si ce diacre, si cet ancien le faisait, et si chaque chrétien suivait son exemple, reprenant au nom du Seigneur ceux qui donnent la mort à leurs semblables en les empoisonnant avec leur absinthe, ce péché ne pourrait durer longtemps. Un tel témoignage, résolu et énergique, aurait bientôt arraché tous ces vendeurs de liqueurs à leur commerce de mort. Ils n'auraient plus d'autres moyens de se défendre que de céder à la pression d'une répréhension aussi solennelle.

3. Prostitution sous toutes ses formes.

C'est ici un mal immensément étendu et qui doit être repris universellement. Il doit être repris impitoyablement, non seulement en chaire, mais dans la presse, dans les rues, jusqu'à ce qu'il soit arraché de ses places fortes et obligé de se cacher dans les chambres de l'enfer.

4. Esclavage.

Quoi ! faudra-t-il souffrir que les hommes commettent un péché d'une audace inouïe, un des péchés qui déshonorent le plus Dieu, et qu'ils ne soient pas repris ?

C'est un péché contre lequel tous les hommes doivent apporter leur témoignage, contre lequel tous doivent élever leur voix comme une trompette, jusqu'à ce que ce géant d'iniquité soit banni de notre pays et du monde entier.

VI. Je dois examiner quelques difficultés qu'on élève parfois contre l'accomplissement du devoir de la répréhension.

1. On demande souvent si c'est un devoir de reprendre son prochain quand on n'a pas l'espoir que cela puisse produire quelque bien.

Je réponds : Il peut être très nécessaire de reprendre le péché dans beaucoup de cas où il n'y a pas à attendre que, le transgresseur en retire du profit. Ainsi dans le cas où votre silence serait pris pour de la connivence. Dans le cas encore où le fait que vous auriez repris le pécheur au sujet de son péché empêcherait d'autres personnes de tomber dans le même péché en suivant son exemple. Lorsque le transgresseur présente tous les caractères du moqueur ou du pourceau, Dieu fait une exception et vous n'êtes point tenu de reprendre ; mais dans tous les autres cas, le devoir est votre affaire et les conséquences appartiennent à Dieu.

2. On fait encore cette question : « Dois-je reprendre un étranger ? »

Pourquoi pas ? L'étranger n'est-il pas votre prochain ? Vous n'avez pas à reprendre un étranger de la même manière qu'une personne avec laquelle vous seriez familier ; mais le fait que quelqu'un vous serait étranger n'est pas une raison pour qu'il ne soit pas repris s'il viole le commandement de Dieu. Si un homme jure d'une manière profane, ou viole le jour du Seigneur en votre présence, le fait qu'il est un étranger pour vous ne vous décharge pas de votre responsabilité à son égard, et ne vous dispense pas du devoir d'exercer la répréhension envers lui, ou de vous efforcer de l'amener à la repentance et de sauver son âme.

3. On demande encore si l'on doit reprendre quelqu'un qui est ivre.

Généralement non, car quand une personne est ivre elle n'est pas dans son bon sens ; il peut y avoir des cas cependant où il serait bon de le faire, ainsi quand ce serait un avertissement pour d'autres personnes ; mais règle générale, pour autant qu'il s'agit de l'ivrogne, il n'est pas utile d'exercer la répréhension. Cependant il y a beaucoup d'exemples où la répréhension adressée à un homme ivre a pris un tel empire sur son esprit qu'il en est devenu sobre et qu'il s'est dès lors détourné de son ignoble péché.

4. Dois-je reprendre quelqu'un de considérable ?

Quelqu'un qui est beaucoup plus haut placé que moi dans la société et qui pourrait jeter un regard de mépris sur moi et sur ma répréhension ? Cela ne change pas votre devoir : « *Tu reprendras soigneusement ton prochain, et tu ne porteras pas de péché à cause de lui* » (Lévitique 19.17). Vous devez prendre en considération la position où il se trouve par rapport à vous et le traiter en conséquence. Mais encore une fois, s'il pèche contre Dieu, c'est votre devoir de le reprendre d'une manière convenable.

Remarques.

1. Ne parlez pas des péchés des autres, mais allez à eux et reprenez-les.

Parler des péchés des autres derrière leur dos est très ordinaire, mais c'est là une grande méchanceté. Si vous avez besoin de parler des péchés de quelqu'un, allez en parler à lui-même et efforcez-vous de l'amener à s'en repentir et à les abandonner. N'allez pas parler aux autres contre lui, à son insu, tandis que vous le laissez, lui, sans avertissement dans son péché, poursuivant sa route vers l'enfer.

2. Qu'il y a peu de gens parmi les chrétiens de profession qui soient pleinement consciencieux dans la pratique de ce devoir !

Il y a probablement des milliers de gens dans cette ville qui n'ont jamais pensé à l'accomplir. Oui, il y a des gens qui font profession de piété et qui vivent dans une désobéissance habituelle à ce commandement de Dieu si clair et si fortement exprimé. Et ils s'étonnent ensuite de ce qu'ils n'ont pas l'esprit de prière et de ce qu'il n'y pas plus de réveils !

3. Vous voyez pourquoi si peu de gens trouvent la joie dans la religion.

Ils vivent dans une négligence habituelle du commandement qui nous occupe, donnant toutes sortes d'excuses, là où Dieu n'en a admise aucune. Comment pourraient-ils être heureux dans leur religion ? Qu'est-ce que l'univers penserait de Dieu s'il accordait la joie de la religion à des chrétiens aussi infidèles ?

4. Nous voyons que la grande majorité de ceux qui font profession de piété prennent plus de soin de leur propre réputation que des commandements de Dieu.

En voici la preuve : plutôt que de courir le risque d'être appelés censeurs ou de se faire des ennemis en reprenant le péché, ils laissent les hommes poursuivre leur voie dans le péché, sans avertissement, bien que Dieu ait dit : « *Tu reprendras soigneusement ton prochain !* » « *Mais ! Je vais vraiment l'offenser si je reprends son péché !* » « *Tu le reprendras soigneusement !* » dit l'Éternel.

Ils montrent que leur crainte des hommes est plus grande que leur crainte de Dieu. De peur d'offenser les hommes, ils courent le risque d'offenser Dieu. Oui, vraiment, ils désobéissent complètement à Dieu dans un de ses commandements les plus clairs et les plus pressants, plutôt, que d'encourir le déplaisir des hommes en reprenant leur péché.

5. Aucun homme n'a le droit de nous dire, quand nous reprenons son péché, que ce n'est point notre affaire, que cela ne nous regarde pas.

Qu'elle est fréquente cette réponse ! Ceux qui reprennent fidèlement leur prochain sont appelés des importuns, des brouillons qui se mêlent des affaires d'autrui. Les gens du sud sont entrés dans une grande rage parce que nous nous efforçons de les convaincre que l'institution de l'esclavage est inique. Ils disent que ce n'est pas notre affaire, que la question de l'esclavage est leur affaire propre et ils ne souffrent pas que personne d'autre qu'eux s'en occupe ; ils exigent que nous les laissions tranquilles et ne veulent pas même nous permettre de parler sur ce sujet. Ils demandent que les législatures de nos États du nord fassent des lois nous défendant de reprendre le péché de notre prochain du sud qui tient des hommes en esclavage.

Dieu nous défend de nous taire : L'Éternel lui-même nous a commandé de reprendre notre prochain soigneusement ; peu nous importent les conséquences ! Nous les reprendrons quand bien même tout l'enfer devrait se soulever contre nous.

Nous efforcerons-nous de conserver la paix en participant au péché de l'esclavage ; en demeurant complices de ce péché ? Dieu le défend. Nous parlerons de ce péché, nous apporterons notre témoignage contre lui, nous prierons à son sujet, et nous nous plaindrons de lui à Dieu et aux hommes. Le ciel doit savoir, et le monde doit savoir, et l'enfer doit savoir que nous protestons contre ce péché et que nous voulons continuer à le reprendre jusqu'à ce qu'il ait disparu. Le Dieu tout-puissant dit : « *Tu reprendras soigneusement ton prochain* » ; et nous ne pouvons autrement que de le faire.

De même le marchand de liqueurs ne cesse de dire : « *Ce que je fais ne vous regarde pas, mêlez-vous de vos affaires et laissez-moi tranquille !* »

Mais c'est notre affaire de le reprendre quand il répand son poison ; et c'est l'affaire de chacun ; tout homme est tenu, quand l'occasion lui en est donnée, de reprendre son crime jusqu'à ce qu'il l'ait abandonné et qu'il cesse de détruire le corps et l'âme de son prochain.

6. Nous voyons combien la fermeté est importante dans la religion.

Si un homme prétend aimer Dieu, il doit avoir assez de consistance, assez de fermeté, pour reprendre ceux qui s'opposent à Dieu. Si tous les chrétiens étaient fermes et persévérants dans ce devoir, beaucoup seraient convertis par ce moyen, un sentiment public juste et droit se formerait et le péché serait forcé de reculer devant la majesté de la répréhension chrétienne. Si ceux qui font profession d'être chrétiens n'étaient pas de tels poltrons, absolument désobéissants à un commandement de Dieu clair et net, une de ces deux choses arriverait certainement, ou ils mourraient martyrs, tués dans les rues, parce que les hommes ne pourraient supporter d'entendre la vérité, ou ceux-ci seraient promptement convertis à Dieu.

Que dire donc de pareils chrétiens ? Effrayés à la pensée de reprendre les pécheurs ! Quand Dieu commande, pas préparés à obéir ! Que répondront-ils à Dieu ? Maintenant, bien-aimés, voulez-vous pratiquer ce devoir ? Voulez-vous reprendre le péché fidèlement et ne point porter de péché à cause de votre prochain ? Voulez-vous faire de toute votre vie un témoignage contre le péché ? Voulez-vous purifier vos âmes ; ou voulez-vous conserver votre tranquillité, pour être bientôt écrasés sous le poids des crimes de tous les transgresseurs que vous auriez pu reprendre et que vous n'aurez pas repris ? Dieu dit : « *Tu reprendras fidèlement ton prochain et tu ne porteras aucun péché à cause de lui* ».

5. LES VRAIS CHRÉTIENS.

« *Qui est pour l'Éternel* » (Exode 32.26). Cette question fut adressée par Moïse au peuple qui faisait profession d'être le peuple de Dieu ; elle le fut immédiatement après qu'il se fut empiétement détourné de Dieu pendant que Moïse était sur la montagne, alors que les enfants d'Israël adorèrent le veau d'or que leur fit Aaron. Après avoir fait des remontrances à la nation coupable, Moïse s'écria : « *Qui est pour l'Éternel ?* »

Je n'ai pas l'intention de m'arrêter sur ce cas particulier, j'en viens immédiatement au but que je me propose ce soir, savoir de vous montrer que l'on peut distinguer trois classes de chrétiens de profession :

I. Les vrais amis de Dieu et des hommes.

II. Ceux qui sont mus par l'espérance et la crainte, en d'autres termes par l'amour de soi-même ou par l'égoïsme (voir le 6e discours).

III. Ceux qui sont mus par l'opinion publique (voir le 7e discours).

Ces trois classes sont reconnaissables à différents caractères qui révèlent le motif principal de leur religion. Il est superflu de démontrer qu'en religion les gens sont conduits par des motifs très divers, les uns par un amour réel pour Dieu, les autres par d'autres motifs. Tous font profession d'être serviteurs de Dieu, mais en observant la vie d'un grand nombre, vous reconnaissez qu'au lieu d'être serviteurs de Dieu, en réalité ils s'efforcent de rendre Dieu leur serviteur.

Leur but suprême est de faire leur propre salut ou d'obtenir quel qu'autre avantage pour eux-mêmes, et cela par le moyen des grâces de Dieu. Ils cherchent à faire de Dieu leur ami, afin de le faire servir ensuite à l'accomplissement de leurs desseins.

I. Il y a une classe de chrétiens qui sont de vrais amis de Dieu et des hommes.

Si vous considérez les faits qui trahissent le vrai mobile, le vrai but de leur religion, vous reconnaîtrez que ces chrétiens sont animés d'une affection sincère pour Dieu et pour les hommes.

1. Ils se reconnaissent au soin qu'ils mettent à éviter le péché.

Ils montrent qu'ils le haïssent en eux-mêmes et qu'ils le haïssent chez les autres. Ils ne le justifieront point en eux et ils ne le justifieront pas non plus chez les autres. Ils ne rechercheront pas à cacher leur propre péché, ni à déguiser celui d'autrui. En un mot, leur but est la parfaite sainteté. D'où ressort avec évidence qu'ils sont de vrais amis de Dieu. Je ne veux pas dire que tout vrai ami de Dieu soit parfait, pas plus que je ne voudrais dire que tout enfant vraiment affectueux et obéissant soit un enfant parfait, ne manquant jamais à son devoir.

Mais s'il est un enfant affectueux et obéissant, son but est d'obéir toujours, et s'il y manque à quelque égard, il ne se justifie nullement et ne cherche point à cacher sa faute ; au contraire, aussitôt qu'il y est rendu attentif, il est mécontent de lui-même et condamne sa conduite. De même, les vrais amis de Dieu et de l'homme sont toujours prêts à se plaindre d'eux-mêmes, et à se condamner pour tout ce qu'ils ont pu faire de mal.

Vous ne les entendrez jamais s'excuser et jeter le blâme sur leur Créateur, en parlant de leur impuissance à obéir à Dieu ou en s'exprimant comme si Dieu exigeait l'impossible de ses créatures. En les entendant, on sent qu'ils comprennent combien ce que Dieu commande est juste et raisonnable, et qu'ils n'accusent qu'eux-mêmes de leurs désobéissances.

2. Ils montrent toujours une grande horreur pour les péchés des autres.

Ils ne déguisent pas les péchés des autres, ils ne parlent point en faveur de ces péchés, ils n'en nient point la gravité. Vous ne les entendrez jamais faire l'apologie du péché. Comme ils sont indignés contre le péché quand ils le trouvent en eux-mêmes, ainsi le sont-ils, et dans la même mesure, quand ils le rencontrent chez d'autres ; ils connaissent son caractère odieux et ils l'abhorrent toujours.

3. Ils sont pleins de zèle pour l'honneur et la gloire de Dieu.

Ils montrent la même ardeur pour l'honneur et les intérêts de Dieu que le patriote pour l'honneur et les intérêts de son pays. Si le patriote aime ardemment son pays, son gouvernement et les intérêts de son peuple, il se met de tout son cœur à leur service ; il n'est jamais si heureux que lorsqu'il peut faire quelque chose pour la gloire et la prospérité de sa patrie. De même pour un enfant qui aime véritablement son père ; il n'est jamais si heureux que lorsqu'il peut faire quelque chose qui l'honore et favorise ses intérêts ; et il n'est jamais si indigné que lorsqu'il le voit injurié ou lésé.

S'il voit qu'il est désobéi ou outragé par ceux qui doivent lui obéir, l'aimer et l'honorer, son cœur éclate de douleur et d'indignation.

Il y a beaucoup de chrétiens de profession et même des pasteurs qui sont très zélés pour défendre leur propre honneur ; mais il n'y a que les chrétiens dont nous parlons, qui se sentent directement atteints, et de la façon la plus douloureuse, lorsque l'honneur de Dieu est compromis. Ils sont les véritables amis de Dieu et de l'homme.

4. Ils montrent qu'ils sympathisent avec Dieu dans ses sentiments à l'égard de l'homme.

Ils ressentent pour les âmes la même sorte d'affection que Dieu. Je ne dis pas que leur affection soit aussi grande que celle de Dieu, mais elle est de même nature. C'est un fait que l'on peut aimer les âmes des hommes et haïr leur conduite ; cela se voit chez plusieurs. C'est un fait aussi que l'homme est fait de telle sorte qu'il ressent de la sympathie pour ceux qui sont dans la détresse ; il en est toujours ainsi à moins qu'il n'ait quelque raison égoïste d'être malveillant. Si vous voyez un meurtrier pendu, vous ressentirez de la compassion pour lui. Le méchant lui-même a cette sympathie naturelle pour ceux qui souffrent.

Il y a pareillement une espèce particulière de sympathie que le vrai enfant de Dieu ressent pour le pécheur et qu'il lui témoigne. C'est un mélange d'horreur et de compassion, d'indignation contre ses péchés et de pitié pour sa personne. Il est possible d'avoir une grande horreur pour le péché mélangée d'une profonde compassion pour l'âme capable d'un bonheur sans fin et cependant prête à tomber dans une éternelle misère.

Je m'explique. Il y a deux sortes d'amour, l'un qui est un amour de bienveillance ; un amour qui ne considère point le caractère de la personne aimée, mais qui ne voit en elle que l'être sensible et exposé au péril. C'est celui que Dieu ressent pour tous les hommes. L'autre est un amour qui renferme estime pour la personne et approbation de son caractère. Cet amour-ci, Dieu ne le ressent que pour le juste ; il ne le ressent jamais pour le pécheur.

Le pécheur, il l'abhorre infiniment. Il ressent pour lui, tout à la fois, une compassion infinie et une horreur sans bornes. Les chrétiens éprouvent les mêmes sentiments, ils les éprouvent à un degré moindre, mais ils les éprouvent en même temps. Il est probable qu'ils n'ont jamais les sentiments qu'ils doivent avoir tant qu'ils n'éprouvent pas ces deux sentiments en même temps. Aussi longtemps qu'il n'en est pas ainsi, leurs sentiments vis-à-vis des pécheurs ne sont en harmonie ni avec ceux de Dieu, ni avec le vrai caractère des pécheurs eux-mêmes.

Un fait très frappant le démontre. Le chrétien reprendra, de la façon la plus catégorique et la plus fréquente précisément ceux pour lesquels il ressent la plus profonde compassion. N'avez-vous jamais remarqué cela ? N'avez-vous jamais vu un père ému de compassion envers son enfant, le reprendre avec larmes et cependant avec une sévérité propre à le dompter entièrement ?

Jésus-Christ pleura sur Jérusalem tout en éprouvant une brûlante indignation contre la conduite de ses habitants : « *Ô Jérusalem, toi qui tués les prophètes et qui lapides ceux qui te sont envoyés !* » (Matthieu 23.37). Ah ! Quelle vue profonde de leur méchanceté il avait, au moment même où, dans sa compassion, il pleurait à la pensée du jugement suspendu sur leurs têtes ! Il en est précisément de même de cette classe de chrétiens qui nous occupe. Vous n'entendrez aucun d'eux parler à un pécheur de manière à le faire pleurer parce qu'un autre pleure sur lui, par un effet de pure sensibilité. Car les plus tendres appels de ces chrétiens sont accompagnés de blâmes énergiques au sujet du péché.

Je désire que vous vous rappeliez ce point : Le vrai ami de Dieu et de l'homme ne prend jamais le parti du pécheur, parce qu'il n'agit jamais par pure et simple compassion. Il ne dénonce jamais non plus au pécheur la condamnation qui pèse sur lui, sans montrer en même temps de la compassion pour son âme, ainsi que le plus ardent désir de la sauver de la mort.

5. La grande affaire de ces chrétiens : Dans tous leurs rapports avec leurs semblables, c'est de faire de ceux-ci des amis de Dieu.

Qu'ils conversent, ou prient, ou accomplissent leurs devoirs journaliers, leur grand but est toujours de recommander la religion de Jésus-Christ et de conduire chacun à glorifier Dieu. Il est très naturel qu'on agisse ainsi, si l'on est un vrai ami de Dieu. Un vrai ami du gouvernement désire que chacun soit ami du gouvernement. Un vrai fils, rempli d'amour filial, désire que chacun aime et respecte son père ; si quelqu'un montre quelque inimitié à son égard, il s'efforcera constamment de le réconcilier avec lui, De même, le trait dominant chez tout vrai ami de Dieu, c'est qu'il fera toujours de la réconciliation des pécheurs avec Dieu la grande affaire de sa vie. Maintenant, attention ! Je vous en supplie. Si la réconciliation des hommes avec Dieu n'est pas la pensée qui vous absorbe, si elle n'est pas le but constant de vos efforts, si la poursuite de cette réconciliation n'est pas le trait caractéristique de votre vie, vous n'avez « ni part, ni lot dans cette affaire », c'est la source même de la vie qui vous manque. Quelque apparence de religion que vous puissiez avoir, je le répète, c'est le trait caractéristique et la base même de toute vraie piété qui vous manque.

Ce qui fait le fond du caractère et le but de la vie chez Jésus-Christ, chez les apôtres et chez les prophètes, fait défaut en vous. Considérez ces hommes de Dieu, et vous verrez que ce qui vous manque ressort chez eux en un relief ineffaçable et d'une netteté incomparable ; c'est chez eux le trait dominant du caractère, le but suprême de la vie.

Maintenant laissez-moi vous demander quel est le grand objet de votre vie, celui qui se montre dans tous les détails de votre conduite de chaque jour. Est-ce de soumettre à Dieu tous ses ennemis ? S'il n'est pas celui-là, arrière toutes vos prétentions en fait : de religion quoi que ce soit que vous puissiez posséder, vous n'avez pas l'amour de Dieu en vous.

6. Partout où vous trouverez des personnes de la catégorie qui nous occupe, vous verrez qu'elles évitent scrupuleusement tout ce qui leur semble aller à l'encontre de ce grand but.

Elles désirent toujours éviter toute chose propre à empêcher le salut des âmes, détourner leur attention et à les éloigner de la conversion. Quand l'on propose une chose dont la légitimité est douteuse, la question qui, pour elles, s'élève naturellement n'est pas : « *Est-ce que Dieu le défend expressément ?* » Non. La première question qui se pose pour elles est celle-ci : « *Quel effet cela peut-il produire quant à l'avancement du règne de Dieu ? Cela tendra-t-il à empêcher la conversion des pécheurs, à ralentir les progrès les réveils, à rejeter les âmes dans le péché ?* » S'il en est ainsi il n'y a pas besoin que les tonnerres du Sinaï retentissent à leurs oreilles pour leur défendre cette chose. Elles la voient contraire à l'esprit de sainteté, contraire au grand objet qu'elles ont en vue, cela suffit.

Comme exemple, prenons l'œuvre de la tempérance. Remarquons tout d'abord que ce sont les obstacles que l'intempérance apporte à la conversion des pécheurs qui ont déterminé à l'action les hommes excellents qui ont inauguré cette œuvre. Et ceux qui la continuent sont animés des mêmes sentiments. Vous ne verrez pas de tels hommes s'arrêter et discuter à chaque pas en disant : « *Boire du rhum n'est nulle part défendu dans la Bible, et je ne me sens pas tenu d'y renoncer !* »

Ils voient qu'il y a là un obstacle à la grande œuvre à laquelle ils ont voué leur vie ; cela leur suffit ; il va de soi qu'ils abandonnent le rhum. Ils évitent tout ce qui leur semble être contraire au réveil des âmes ; rien de plus naturel. Un négociant évite de même tout ce qui pourrait nuire à son crédit, tout ce qui pourrait, aller à l'encontre de son but, qui est de faire de l'argent. Supposez qu'un tel homme soit sur le point de faire une chose qui ruinerait son crédit ; vous allez à lui amicalement et vous l'avertissez de ne pas faire cette chose, vous répliquera-t-il :

« Montrez-moi dans la Bible le passage où Dieu le défend ? » Non certes ! il n'aura pas l'idée de vous faire une autre question que celle-ci : est-ce vraiment incompatible avec le but que je me propose ?

Prenez donc bien note de ceci, vous tous : celui qui désire ardemment la conversion des pécheurs n'a pas besoin d'une défense expresse pour ne pas faire ce qu'il voit être un obstacle à cette conversion. Il n'y a pas à craindre qu'il aille faire ce qui anéantirait l'œuvre à laquelle il a consacré toute sa vie.

7. Les chrétiens de cette classe sont toujours en détresse à moins qu'ils ne voient avancer l'œuvre de la conversion des pécheurs.

Quand les pécheurs ne se convertissent pas, ils disent que l'église est dans un état lamentable. Quels que soient d'ailleurs les avantages dont cette église jouit, sa situation financière, la popularité de son pasteur, le nombre de ses membres, etc., les cœurs de ces justes sont angoissés à moins qu'ils ne voient l'œuvre de conversion se poursuivre actuellement. Ils comprennent que, sans cela, les moyens de grâce eux-mêmes font plus de mal que de bien.

De tels chrétiens sont un grand sujet de trouble pour ceux qui sont religieux par d'autres motifs que l'amour pour Dieu et pour les âmes, et qui désirent conserver toutes choses calmes et tranquilles, marchant régulièrement selon la « bonne vieille méthode ».

Et remarquez cela, si une église renferme quelques esprits semblables, le pasteur sera mal à son aise à moins que sa prédication ne soit propre à convertir les pécheurs. Vous entendez parfois ces chrétiens reprendre l'église et répandra leurs lamentations et leurs blâmes au sujet de sa froideur et de sa mondanité, mais l'église réplique : « *Nous n'allons pas mal du tout, ne voyez-vous pas combien nous prospérons ? Vos récriminations proviennent de ce que vous êtes des esprits inquiets !* » En réalité, le cœur de ces chrétiens saigne et leur âme est comme en agonie, parce que les pécheurs ne sont pas convertis et que les âmes se précipitent dans l'enfer.

8. Vous trouverez en eux un esprit de prière et vous les -verrez priant non pour eux-mêmes, mais pour les pécheurs.

Si vous avez connaissance de la teneur habituelle des prières de quelqu'un, vous pourrez savoir par-là quel est le cours de ses sentiments. Si l'on est mu surtout par le désir d'être sauvé soi-même, l'on priera surtout pour soi-même, pour avoir ses péchés pardonnés, pour « jouir » davantage de l'Esprit de Dieu et ainsi de suite.

Mais quant à celui qui est véritablement l'ami de Dieu et de l'homme, ses prières seront pour la gloire de Dieu dans le salut des pécheurs ; il ne sera jamais si abondant ni si puissant dans ses prières que lorsqu'il s'agira de ce sujet-là.

Allez dans les réunions de prières formées par de semblables chrétiens, et vous verrez qu'au lieu de s'enfermer tous dans l'étroite sphère de leurs propres intérêts, dépensant toutes leurs prières pour eux-mêmes et terminant par quelques mots concernant le royaume de Christ, comme en guise d'ornement, ils répandent, au contraire, leurs âmes en prières pour le salut des pécheurs.

Je crois qu'il y a eu des cas où de tels chrétiens ont été tellement possédés du désir de voir les pécheurs sauvés, tellement absorbés par cette pensée, qu'ils ont été pendant des semaines successives sans prier pour leur propre salut. Et si ces chrétiens prient quelque peu pour eux-mêmes, c'est pour être revêtus du Saint-Esprit, afin d'aller à la recherche des âmes et, par la puissance de Dieu, de les arracher du feu.

Vous qui êtes ici, vous pouvez dire ce qui en est de vos prières ; vous pouvez dire si c'est pour vous-mêmes que vous êtes le plus émus et que vous priez le plus ; ou si c'est pour les pécheurs.

Si vous ne connaissez rien de l'esprit de prière en faveur des pécheurs, vous n'êtes pas de vrais amis de Dieu et de l'homme. Quoi ! Le cœur insensible quand, à côté de vous, les pécheurs s'en vont en enfer ! Aucune sympathie pour le Fils de Dieu qui donna sa vie pour les sauver ! Arrière toutes vos professions de foi et toutes vos apparences de religion ! « *Si quelqu'un n'a pas l'Esprit de Christ, il n'est pas à Lui* » (Romains 8.9).

Qu'on ne me dise pas que des hommes sont véritablement pieux quand leurs prières s'élèvent paresseusement et comme au hasard ! Affaire de forme tout autant que les prières du papiste qui défile son chapelet. De telles gens se séduisent eux-mêmes, s'ils pensent être de vrais amis de Dieu et de l'homme.

9. Ces chrétiens n'ont pas besoin de demander quelles sont les choses « qu'il leur est commandé de faire » pour conversion des pécheurs.

Quand on leur présente un moyen qui promet du succès dans l'œuvre de la conversion des pécheurs, ils n'ont pas besoin, pour l'employer, que cela leur soit commandé sous peine d'encourir quelque pénalité. Il leur suffit de connaître que ce moyen est fait pour avancer l'œuvre à laquelle ils ont mis leur cœur ; en ce cas, ils l'adoptent aussitôt et le mettent en œuvre de tout leur pouvoir. Pour eux, la question qui se pose n'est pas tout le temps : « *Qu'est-ce qui m'est expressément commandé ?* »

Mais bien « *de quelle façon pourrais-je faire davantage pour le salut des âmes, pour la conversion du monde à Dieu ?* » Ils n'attendent pas d'avoir un commandement exprès de la Bible pour s'engager dans l'œuvre des missions, ou des écoles du dimanche ou dans toute autre entreprise qui a en vue le salut des âmes ; ils sont toujours prêts pour toute bonne parole et toute bonne œuvre.

10. Un autre trait caractéristique de ces chrétiens est la disposition à renoncer à soi-même pour faire du bien aux autres.

Donner est une loi que Dieu a établie d'un bout à l'autre de l'univers. Même dans le monde de la nature ; les rivières, l'océan, les nuages, le soleil, tout donne. Il en est ainsi partout dans le royaume de la grâce. Donner est le véritable esprit de Jésus-Christ. Jésus-Christ n'a pas cherché sa propre satisfaction, mais le bien des autres. De même en est-il de cette classe de personnes qui nous occupe maintenant, elles sont toujours prêtes à renoncer à elles-mêmes, à leurs joies, leur confort et même à des choses nécessaires, dès qu'elles voient que par-là elles peuvent faire plus de bien.

11. Ces chrétiens sont continuellement à l'affût de nouveaux moyens et de nouvelles mesures pour faire du bien.

C'est un effet naturel de leur continuel désir de faire du bien. Au lieu d'être satisfaits de ce qui ne donne aucun succès, ils inventent continuellement de nouvelles méthodes et de nouveaux moyens pour atteindre leur but. Ils ne ressemblent pas à ceux qui sont satisfaits parce qu'ils font ce qu'ils appellent leur devoir.

Quand un homme a en vue surtout son propre salut, il se dit que pourvu qu'il fasse son devoir, il est déchargé de toute responsabilité. Cela fait il est content ; il se persuade qu'il est à l'abri de la colère à venir, et qu'il a gagné le ciel en faisant ce que Dieu requérait de lui.

Après cela, que les pécheurs soient sauvés ou perdus, ce n'est pas son affaire, il n'y peut rien. Mais pour le vrai chrétien, il ne s'agit pas tant d'éviter la colère à venir et de gagner le ciel que de sauver les âmes pour la gloire de Dieu ; et si ce dernier but n'est pas atteint, il est dans l'angoisse. Un tel homme recherche, invente, essaie toujours quelque nouveau moyen, quelque généreuse entreprise, et si cela ne réussit pas, il essaie autre chose, puis autre chose encore ; il ne peut rester tranquille jusqu'à qu'il ait trouvé quelque chose qui ait du succès dans l'œuvre du salut des pécheurs.

12. Ces chrétiens manifestent toujours une grande douleur quand ils voient l'église endormie et ne faisant rien pour le salut des pécheurs.

Ils connaissent la difficulté, l'impossibilité de faire quelque chose de considérable pour le salut des pécheurs tant que l'église est endormie. Allez dans une église où la plupart ne font rien pour la conversion des pécheurs et se laissent emporter par le courant du monde, vous verrez que les vrais amis de Dieu et de l'homme y sont navrés d'un tel état de choses. Ceux qui sont religieux d'une autre façon, trouveront que tout va très bien et ne seront point affligés quand ils verront ceux qui prétendent être le peuple de Dieu courir après la vanité et la folie. Mais les chrétiens de la classe qui nous occupe auront le cœur rempli de douleur et de détresse en voyant l'église dans un pareil état.

13. Ils souffrent quand ils voient leur pasteur se comporter lâchement et ne point reprendre l'église sévèrement et fidèlement à cause de ses péchés.

Les autres chrétiens de profession veulent être bercés afin de bien dormir, ils veulent que leur pasteur prêche des sermons pleins de douceurs, fleuris, éloquents, des sermons qui les flattent, sans rien d'incisif et sans puissance. Mais les chrétiens dont nous parlons ne sont point satisfaits à moins que le pasteur ne prêche avec puissance et d'une manière incisive, hardiment, « *reprenant, censurant, exhortant, avec toute patience et en instruisant* » (2 Timothée 4.2). Leurs âmes ne sont point nourries, ni édifiées, ni satisfaites de ce qui ne saisit pas et n'opère pas l'œuvre pour laquelle le ministère a été institué par Jésus-Christ.

14. Ils soutiendront toujours un pasteur fidèle qui prêche la vérité hardiment et d'une manière incisive.

Alors même que la vérité qu'il prêche les atteint, personnellement, loin de s'en plaindre, ils disent avec le Psalmiste : « *Que le juste me frappe, ce sera de l'huile sur ma tête* » (Psaumes 141.5). Quand la vérité est proclamée avec puissance, leurs âmes sont nourries et se fortifient dans la grâce. Ils prient pour leur pasteur, ils se répandent en larmes et en supplications dans leur cabinet pour que l'Esprit de Dieu soit toujours avec lui. Pendant que d'autres murmurent, disputent contre lui et l'accusent d'extravagance, ils le soutiendront ; oui, certes ! ils monteraient même sur le bûcher avec lui pour le témoignage de Jésus. Et ce qu'ils font est basé sur la meilleure de toutes les raisons : la prédication de leur pasteur va droit au but auquel ils ont voué toute leur vie.

15. Ils sont particulièrement angoissés quand les pasteurs prêchent des sermons qui ne sont pas propres à convertir les pécheurs.

Je veux dire quand le sermon n'est pas spécialement adressé à l'église de manière à la réveiller. D'autres peuvent approuver le sermon, le louer, ils peuvent dire : Quel beau sermon nous avons eu ! qu'il était éloquent, lucide, magnifique, sublime ! Cependant il ne leur était pas approprié puisqu'il ne tendait pas à convertir les pécheurs. Il y a des gens qui sont grands partisans de la doctrine de l'élection et qui ne veulent pas croire qu'un sermon soit évangélique à moins qu'il ne contienne cette doctrine ; et si cette doctrine y est, les voilà contents, que le sermon soit propre ou non à convertir le pécheur.

Mais quand un homme a mis son cœur à la conversion des pécheurs, s'il entend un sermon qui n'est point fait pour la produire, il a l'impression qu'il y manque la « grande chose » qui fait le sermon évangélique. Si au contraire il entend un sermon propre à sauver les âmes, il est alors nourri et son âme se réjouit.

Nous trouvons ici la raison de la différence étonnante qu'il y a souvent entre les divers jugements que l'on porte sur la prédication ; et c'est ici encore que l'état spirituel de chacun se révèle admirablement. Il est aisé, en effet, de voir, selon le jugement que l'on porte sur la prédication, quels sont ceux qui sont remplis de l'amour de Dieu et des âmes. Les vrais amis de Dieu et de l'homme ne voudront pas d'un sermon qui ne sera pas particulièrement propre à sonder, à réveiller l'église et à la porter à l'action, et qui, par conséquent, sera impuissant à humilier et à convertir celui qui pèche.

16. Vous entendrez toujours les chrétiens de cette classe se reprocher de ne point faire assez pour le salut des pécheurs.

Quoi qu'ils fassent en réalité dans ce but, il semble que plus ils font, plus ils désirent faire encore. Ils ne sont jamais satisfaits ; il n'y a jamais de bornes à leur désir de convertir les pécheurs. Je me rappelle un homme excellent qui avait coutume de prier pour les individus, pour les localités, pour la conversion du monde, jusqu'à ce qu'il fût à bout de forces. Il s'écriait un jour, complètement épuisé par la prière : « *Oh ! Quel feu, quelle douleur dans mon cœur ! Rien ne peut apaiser ce désir insatiable de sauver les pécheurs ; mon âme défaille de douleur !* » Bien qu'il eût été plus utile que presque tous ceux de son âge, cet homme voyait tant à faire encore, et son désir de voir les pécheurs sauvés était si ardent, que sa constitution physique ne le pouvait supporter. « *Je me trouve, disait-il un jour, mourant du désir de posséder plus de force pour faire davantage pour le salut des âmes !* »

17. Si vous désirez émouvoir les chrétiens de cette sorte ; vous devez leur présenter des considérations qui touchent à la gloire de Dieu dans le salut des pécheurs.

Si vous voulez les émouvoir, présentez-leur la situation des pécheurs et montrez-leur combien ils déshonorent Dieu ; vous verrez que cela les touchera et les enflammera bien plus que tous les appels que vous pourriez faire à leurs craintes et à leurs espérances. Pressez ce sujet sur leurs cœurs ; montrez-leur comment ils peuvent convertir les pécheurs : émus et palpitants ils lutteront avec Dieu dans la prière ; ils seront en travail pour les âmes jusqu'à ce qu'ils voient converties et que Christ « l'espérance de la gloire » soit formé en elles.

Si le temps et les forces me le permettaient, je pourrais mentionner beaucoup d'autres traits qui caractérisent cette classe de chrétiens, les vrais amis de Dieu et de l'homme. Mais je dois m'arrêter ici. Nous remettons l'examen des deux autres classes vendredi prochain, si nous sommes conservés jusque-là et si le Seigneur le permet.

Maintenant, appartenez-vous à cette classe des vrais amis de Dieu et de l'homme, ou ne lui appartenez-vous pas ? J'ai mentionné certains faits considérables et fondamentaux qui indiquent le vrai caractère de ces chrétiens en montrant quelle est l'affaire capitale et le but suprême de leur vie. Chacun de vous peut juger s'il se reconnaît ou non à ces traits.

Quand j'aborderai l'autre partie de mon sujet, j'entreprendrai de décrire les chrétiens de profession dont le zèle religieux, les prières et les efforts ont un autre but ; je montrerai leur vrai caractère et comment se révèlent leurs vrais motifs.

Et maintenant, mes bien-aimés, je vous le demande devant Dieu, avez-vous les caractères de l'enfant de Dieu ? Est-ce que vous savez que ces caractères sont les vôtres ? Pouvez-vous vraiment dire « *Seigneur, tu sais toutes choses, tu sais que je t'aime, tu sais que je suis un de ces chrétiens-là ?* »

6. RELIGION LÉGALE.

« *Qui est pour l'Éternel* » (Exode 32.26). Vous vous souvenez que vendredi passé, en parlant sur ce texte, je mentionnai trois classes de chrétiens de profession : ceux qui aiment véritablement Dieu et les hommes, ceux qui ne sont mus que par l'égoïsme (ou par l'amour de soi) et ceux qui sont mus par la pensée du qu'en dira-t-on. J'ai mentionné plusieurs des traits qui caractérisent la première classe ; j'ai l'intention maintenant de vous en présenter plusieurs qui caractérisent la deuxième classe.

II. Ceux qui sont mus par l'amour de soi.

Je montrerai comment le motif principal de la religion de ceux-ci se manifeste dans leur conduite. La conduite d'un homme, en effet, révèle toujours le vrai but de sa vie ; et son caractère correspond invariablement à ce but. Si donc, par la conduite, vous pouvez découvrir quel est le but suprême de la vie, vous aurez aussi par-là, et d'une manière certaine, le caractère de la personne. Et, je pense qu'en observant avec candeur et à fond la conduite de quelqu'un, vous pourrez généralement juger de son état d'âme avec une grande certitude.

Les trois classes que nous avons distinguées s'accordent en beaucoup de choses ; il va de soi que ce n'est pas par l'observation de ces choses-là que vous pourrez les distinguer. Mais il y a d'autres choses dans lesquelles elles diffèrent ; et, pour un observateur attentif, ces différences se trahiront dans leur conduite et révéleront leur vrai caractère. Ces points sur lesquels elles diffèrent sont ceux qui touchent aux fondements mêmes de la religion.

Je vais donc indiquer quelques traits qui distinguent ceux qui sont mus par l'amour d'eux-mêmes, par l'égoïsme, et chez lesquels l'espérance et la crainte inspirent tout ce qu'ils font en fait de religion.

1. Ils font de la religion une affaire secondaire.

Ils montrent par leur conduite qu'ils ne regardent pas la religion comme l'affaire capitale de leur vie, mais comme une chose subordonnée à d'autres. Ils la regardent comme une chose qui doit venir à propos, et trouver sa place entre beaucoup d'autres.

Une affaire bonne pour le dimanche, ou qui ne doit pas sortir du cabinet ou du culte de famille ; mais ils ne la regardent pas comme la grande affaire de la vie. Ils font une distinction entre les devoirs religieux et les affaires, et les considèrent comme étant d'ordre entièrement différent. Tandis que s'ils y voyaient clair, ils comprendraient que la religion est la seule affaire de la vie, et qu'aucune chose n'est légitime à moins qu'elle ne serve les intérêts de la religion. S'ils avaient des sentiments chrétiens, tous leurs actes auraient un caractère religieux et seraient accomplis manifestement en vue d'obéir à Dieu.

2. Ils remplissent leurs devoirs religieux comme une tâche.

Il s'en faut que l'amour de Dieu brûle en eux et les presse de travailler pour Lui ; ils ne prennent pas leur plaisir dans les exercices religieux auxquels ils se sont assujettis ; et quant à la communion avec Dieu, ils n'en connaissent absolument rien ; la prière elle-même est une tâche pour eux. Ils font leurs devoirs religieux comme le malade prend ses remèdes, non parce qu'ils les aiment, mais parce qu'ils espèrent en retirer quelque profit.

Et vous qui êtes ici devant moi, trouvez-vous votre plaisir dans vos devoirs religieux ou les accomplissez-vous parce que vous espérez en retirer quelque avantage ? Soyez honnêtes, en cet instant, répondez à cette question en toute vérité et jugez quel est l'état de votre âme.

3. Il est manifeste qu'ils ont un esprit légal et non l'esprit de l'Évangile.

Ce qu'ils font en religion, ils le font parce qu'ils sont obligés de le faire, non parce qu'ils l'aiment. Ils ne perdent pas de vue les commandements de Dieu et y obéissent en accomplissant leurs devoirs religieux, mais ce n'est pas qu'ils y aient mis leur cœur. Ils se demandent toujours non pas : « *Comment pourrai-je faire du bien ?* » Mais « *comment pourrai-je être sauvé ?* » Il y a entre eux et les vrais amis de Dieu et de l'homme la même différence qu'entre le pécheur convaincu de péché et le vrai converti ; le premier demande : « *Que dois-je faire pour être sauvé ?* » et le second s'écrie : « *Seigneur, que faut-il que je fasse ?* » (*Actes 9.6*). Ils sont constamment à demander : « *Que dois-je faire pour aller au ciel ?* » Et non point : « *Que puis-je faire pour y amener les autres ?* » Leur grande affaire n'est pas de sauver le monde, mais de se sauver eux-mêmes.

4. Ils sont mus par la crainte beaucoup plus que par l'espérance.

Ils accomplissent leurs devoirs religieux surtout parce qu'ils n'osent pas les négliger. Ils prennent la communion non parce qu'ils aiment à rencontrer Christ ou à communier avec leurs frères, mais parce qu'ils n'osent pas rester à l'écart. Ils ont peur en négligeant la cène d'encourir la discipline ecclésiastique ou d'être damnés. Ils prient dans leur cabinet, non parce qu'ils jouissent d'être en rapport direct avec Dieu, mais parce qu'ils n'osent pas négliger la prière.

Ils ont l'esprit servile et sont au service de Dieu comme des esclaves au service de leur maître, avec le sentiment qu'il faut faire tant, sous peine d'être battu. Ils ont toujours la pensée qu'il faut avoir tant de religion, accomplir tant de devoirs religieux, sous peine d'être châtié par sa conscience ou de perdre ses espérances de vie à venir. Ils cheminent, en conséquence, péniblement, laborieusement, remplissant tant de devoirs religieux, année commune ; et ils appellent, cela de la religion !

5. Leur religion porte un caractère négatif des plus prononcés.

Ils sont satisfaits surtout de ce qu'ils ne font rien de très mal. N'étant pas spirituels, ils regardent la loi de Dieu surtout comme un recueil de défenses destiné à préserver l'homme de certains péchés ; ils n'y voient, point une dispensation de la bienveillance divine, une règle qui ne peut être accomplie que par l'amour. Ainsi, pourvu que leur conduite soit morale, leur manière d'être sérieuse et décente et qu'ils accomplissent la somme exigée des devoirs religieux, les voilà contents.

Leur conscience les tracasse moins au sujet des péchés d'omission qu'au sujet des péchés de commission. Ils font une différence entre négliger de faire ce que Dieu demande positivement et faire ce qu'il défend expressément. Ce qu'on peut dire de mieux sur leur compte, c'est qu'ils ne sont pas très mauvais. Ils ne semblent guère se soucier d'être utiles à la cause de Christ. Aussi longtemps qu'on ne peut les convaincre de quelque transgression positive, ils sont satisfaits.

6. Leur piété est plus ou moins stricte, suivant leurs lumières et la délicatesse de leur conscience.

Quand leur intelligence est éclairée et leur conscience, délicate, ils sont souvent les chrétiens les plus rigides qu'on puisse trouver. Ils paient la dîme de la menthe, de l'aneth et du cumin (Matthieu 23.23). Ils sont raides jusqu'à la morosité. En fait de rigorisme, personne n'ira plus loin qu'eux. Ce sont de parfaits pharisiens.

7. Plus leur conscience est délicate, plus ils sont misérables.

En dépit de leur rigorisme, ils ne peuvent ignorer qu'ils sont de grands pécheurs, ce qui les rend très malheureux, vu qu'ils ne se font pas une idée juste de la justification ; et plus leur conscience est éclairée et délicate, plus ils sont malheureux. Malgré la rigueur de leur piété, ils se sentent toujours au-dessous de leur devoir, et n'ayant pas la foi que demande l'Évangile, ni l'onction du Saint-Esprit qui apporte la paix à l'âme, ils sont toujours mécontents, inquiets, misérables.

Beaucoup d'entre vous peut-être connaissent de telles personnes. Il y en a sûrement ici. Ces personnes-là n'ont, jamais su ce que c'est que de se sentir justifié devant Dieu par le sang de Jésus-Christ ; elles n'ont jamais su ce que c'est que de se sentir accepté et, adopté comme sien par Jésus-Christ. Elles n'ont jamais possédé la réalité contenue dans ces paroles : « *Il n'y a maintenant plus de condamnation pour ceux qui sont en Jésus-Christ, qui marchent non selon la chair, mais selon l'Esprit* » (Romains 8.1).

Pouvez-vous dire que toutes ces paroles réchauffent votre cœur parce que vous avez fait, en votre âme, l'expérience de la réalité qu'elles contiennent ? Ou vous sentez-vous encore condamnés et coupables, n'ayant pas conscience du pardon de vos péchés, ne jouissant point de la paix avec Dieu et ne sachant ce que c'est que de se confier en Jésus-Christ ?

8. Ils sont encouragés et réjouis quand ils lisent l'histoire des saints de l'ancien temps qui sont tombés dans de grands péchés.

Ils se sentent, en effet, admirablement instruits et édifiés quand les péchés du peuple de Dieu sont remis en lumière. Ils sont alors tout réconfortés et leurs espérances se ravivent merveilleusement. Ils ne sont point humiliés et désolés ; considérant combien une pareille vie de péché est contraire à toute religion, ils ne se disent point qu'il leur serait bien de tenir de tels hommes pour des saints, si la Bible ne les considérait pas comme tels ; encore moins pensent-ils que si ces gens avaient vécu dans la lumière de l'économie actuelle, ils ne pourraient absolument pas porter le titre de saints ; ils se sentent au contraire tout réjouis, tout fortifiés, tout remplis de nouvelles espérances.

J'ai connu un homme, un ancien, qui fut cité à comparaître devant son église pour crime d'adultère et qui s'excusa en alléguant qu'on n'aurait pas dû s'attendre à ce qu'il fût meilleur que David, l'homme selon le cœur de Dieu.

9. Moins le prédicateur est exigeant en fait de piété, plus ils sont contents.

S'il est disposé à espérer charitablement que presque tout le monde est chrétien, les voilà satisfaits et ils le complimentent sur sa grande charité ; ils le louent comme un homme excellent, charitable, etc. Il est aisé de comprendre pourquoi ces chrétiens sont contents de cette façon d'entendre le christianisme ; c'est qu'elle concourt à les affermir dans leurs plus chères espérances ; elle les aide, en effet, à entretenir ce qu'ils appellent leur « consolante espérance, » et cela, bien qu'ils fassent si peu pour Dieu.

Ah ! Qu'elle est différente la conduite de l'homme dont le but suprême est d'arracher le monde au péché ! Il a besoin de voir tous les hommes devenir saints ; il veut en conséquence que l'étendard de la sainteté soit maintenu haut et ferme. Il désire que tous les hommes soient sauvés, mais il sait qu'ils ne peuvent pas l'être à moins qu'ils ne soient véritablement saints. Faire aller un homme au ciel en rabaissant « charitablement » l'idéal de sainteté que nous présente la Bible lui paraîtrait aussi impossible que d'admettre Satan lui-même dans le Paradis.

10. Ils veulent qu'on leur prêche des doctrines « consolantes ».

Ils aiment qu'on leur prêche les doctrines de la persévérance des saints et de l'élection, qu'on s'y arrête, qu'on s'y étende et qu'on y insiste. Souvent même ils ne veulent autre chose que ce qu'ils appellent la doctrine de la grâce ; et s'ils peuvent obtenir une prédication abstraite qui leur apporte jouissance et consolation sans remuer leur conscience, les voilà « nourris ».

11. Ils aiment, en effet, que leur pasteur leur prêche des sermons pour « nourrir les chrétiens ».

Comme leur grande affaire n'est pas de sauver les pécheurs, mais d'être sauvés eux-mêmes, ils choisiront toujours non pas un pasteur capable de prêcher convenablement la conversion aux pécheurs, mais un pasteur qui ait le talent de nourrir l'église avec de pures abstractions.

12. Ils mettent une grande importance à posséder ce ils appellent une « bonne espérance ».

Vous les entendrez, en effet, parler avec une grande solennité de l'importance qu'il y a à posséder cette espérance. Et, qu'ils puissent la nourrir, dissipant leurs craintes, se réjouissant en leurs cœurs, savourant leurs privilèges : Cela leur suffit. Que ceux qui les entourent soient sauvés ou non, ils s'en inquiètent peu.

Ah ! Que nous sommes loin des vrais amis de Dieu et de l'homme, oublieux d'eux-mêmes et tous occupés à arracher du feu les pécheurs !

Dans leurs prières de même, ils demandent que leur assurance soit affermie, qu'ils puissent sentir qu'ils vont au ciel, qu'ils sont acceptés de Dieu, etc., au lieu de demander que leur foi devienne puissante et qu'ils soient remplis du Saint-Esprit afin de délivrer beaucoup d'âmes de la mort.

13. Ils vivent sur leurs sentiments.

Ils ajoutent beaucoup d'importance aux émotions qu'ils éprouvent de temps à autre. S'il leur arrive d'avoir, à l'occasion, des élans de ferveur religieuse, ils y arrêtent complaisamment leur pensée et s'appuient longtemps sur cette preuve de leur piété. Ces temps d'émotions religieuses entretiendront leurs espérances aussi longtemps qu'ils en conserveront un souvenir distinct.

Peu importe qu'actuellement ils ne fassent rien pour Dieu et n'éprouvent aucun sentiment d'amour pour lui : ils se rappellent avoir eu tels sentiments à telle époque ; cela leur suffit. S'ils ont été mêlés à des scènes de réveil et que leur imagination ait été excitée au point de faire couler leurs larmes et de les pousser à prier et à exhorter leurs frères, ce souvenir va nourrir leurs espérances pendant des années. Quoique, le réveil passé, ils ne fassent rien pour l'avancement du règne de Christ et que leurs cœurs soient aussi durs que le roc, ils sont pleins d'assurance, et attendent patiemment qu'un nouveau réveil vienne les pousser derechef en avant.

14. Ils prient presque exclusivement pour eux-mêmes.

Si vous pouviez entendre les prières qu'ils font dans le secret du cabinet vous verriez que les huit dixièmes de leurs demandes sont pour eux-mêmes. Cela montre à quel taux ils mettent leur propre salut en regard de celui des autres.

C'est le quatre cents pour cent, huit contre deux. Et s'ils prient dans les assemblées, il en sera très souvent de même ; à les entendre prier, vous ne supposeriez pas qu'il y ait sur la terre un seul pécheur allant en enfer ; ils prient là comme dans leur cabinet, à cela près qu'ils s'associent le reste de l'église en disant « nous » au lieu de « je ».

15. Dans leurs prières ils demandent bien plutôt d'être préparés pour la mort que d'être rendus capables de mener une vie utile.

Ils s'inquiètent bien plus d'être préparés à mourir que d'être préparés à sauver les pécheurs autour d'eux.

S'ils demandent l'Esprit de Dieu, c'est bien plus pour qu'il les prépare à mourir que pour pouvoir « *enseigner les voies de Dieu à ceux qui les transgressent, de sorte que les pécheurs reviennent à Lui* », ainsi que le demandait le Psalmiste (Psaumes 51.14-15).

Plusieurs d'entre vous, mes frères, ne se reconnaissent-ils pas à ce trait ? Leurs prières ne sont-elles pas exactement telles que je viens de les décrire ?

Un homme tout occupé de faire du bien et de sauver les pécheurs ne songe pas tant à se demander quand, où et comment il mourra ; il se demande plutôt comment il pourra faire le plus de bien possible pendant sa vie. Et quant à la mort, il s'en remet pleinement à Dieu et sans aucune crainte. Il y a longtemps qu'il a remis son âme à Dieu, et il ne s'occupe plus que de vivre à la gloire de Christ.

16. Ils craignent plus le châtement que le péché.

C'est précisément le contraire de ce que vous remarquerez chez les vrais amis de Dieu et de l'homme qui ont plus peur du péché que du châtement.

Quant à ceux qui nous occupent maintenant, ils se livrent au péché lorsqu'ils parviennent à se persuader que Dieu leur pardonnera, ou quand ils pensent qu'ils pourront se repentir. Ils raisonnent souvent ainsi : « *Le pasteur un tel fait telle chose, pourquoi ne la ferais-je pas ?* » Un membre de cette Église était moniteur dans l'école du dimanche, mais voyant que d'autres membres qui auraient pu l'être, ne l'étaient pas, il se dit : « *Pourquoi ferais-je ce travail plutôt qu'eux ?* », et il abandonna, son groupe.

Oui, c'est ici l'esprit qui anime toute cette classe de chrétiens de nom : « *Les autres ne font pas ceci, ils ne font pas cela, pourquoi me tourmenterais-je pour être meilleur qu'eux ?* » Je le répète, ce n'est pas du péché qu'ils ont peur, c'est du châtement... Ils pêchent et ils le savent ; mais ils se flattent d'échapper au châtement ! Qui ne voit combien cet esprit est contraire à celui des vrais amis de Dieu dont la préoccupation dominante est d'ôter le péché du monde ? Quant à ceux-ci, l'enfer ne les effraie pas la moitié autant que la pensée de commettre le péché.

17. Les chrétiens qui nous occupent manifestent plus d'inquiétude au sujet de leur propre salut qu'ils n'en ressentiraient si le monde entier allait en enfer.

Un tel homme, si son espérance vient à faiblir, voudrait que chacun se mît en prières pour lui ; il fait grand bruit de sa personne et en préoccupe toute l'église ; lui qui ne

pense jamais à faire quelque chose pour les pécheurs qui l'entourent et qui sont certainement dans la voie large qui mène à la perdition ! Il montre que toute son attention est concentrée sur lui-même et que sa pensée dominante n'est point du tout de chercher quelle est la plus grande somme de bien qu'il pourra accomplir.

18. Ils aiment mieux recevoir du bien que d'en faire.

Ici encore vous pouvez reconnaître que de telles personnes n'ont pas l'esprit de l'Évangile ; elles ne sont jamais entrées dans l'esprit de Jésus-Christ qui disait qu'il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir. Celui qui est mu par le vrai amour de Dieu et de l'homme jouit du bien qu'il fait aux autres plus que les autres ne jouissent en recevant ce bien. Il est réellement bienveillant, et, pour lui, c'est une grâce que de pouvoir montrer de la bonté, son cœur ne bat que pour cela, et lorsqu'il peut le faire, une sainte et délicieuse joie remplit, son âme.

Mais quant à l'autre classe de chrétiens, c'est tout autre chose : Ils sont plus empressés à recevoir qu'à donner. Ils désirent recevoir de l'instruction plus qu'ils ne désirent en répandre. Ils désirent recevoir des consolations, mais ils ne sont jamais prêts à se sacrifier eux-mêmes pour apporter aux autres les consolations de l'Évangile. Chacun voit d'emblée combien une telle disposition est contraire à l'esprit de l'Évangile qui trouve son suprême bonheur à communiquer le bonheur aux autres.

Qui ne connaît ces deux classes de chrétiens ? Les uns cherchant toujours à faire du bien, les autres cherchant toujours à en recevoir. Les uns toujours possédés du désir de donner, les autres toujours possédés du désir de recevoir. Ces deux caractères sont aussi opposés que la lumière et les ténèbres.

19. Quand on parvient à les faire prier pour la conversion des autres, ils le font en présentant les mêmes motifs qu'ils ont eus en priant pour eux-mêmes.

Lorsque leur égoïsme permet chez eux l'éveil d'une certaine sympathie, comme ils ont surtout peur de l'enfer pour eux-mêmes, ils en ont peur aussi pour autrui. Le bonheur étant ce qu'ils cherchent principalement, c'est aussi ce qu'ils demandent pour les autres. Ils prient pour les pécheurs, poussés non par un vif sentiment de l'horreur du péché, mais par l'horrible idée qu'ils se font des tourments de l'enfer. Ce n'est donc pas parce que les pécheurs déshonorent, Dieu qu'ils désirent les voir convertis, mais parce qu'ils sont en danger. Comme la raison d'être de leur religion est d'assurer leur propre sécurité, c'est aussi la sécurité du pécheur qui les pousse à prier pour lui. S'il n'y avait point de danger, ils ne prieraient jamais, ni pour eux-mêmes, ni pour les autres.

Certes ! Les vrais amis de Dieu et de l'homme ressentent de la compassion pour les pécheurs, mais ils s'émeuvent bien plus encore à la pensée de l'honneur de Dieu compromis. Oui, ils sont plus désolés de voir Dieu outragé et déshonoré que de voir les pécheurs aller en enfer. S'il fallait que Dieu fût déshonoré à jamais ou que les pécheurs fussent jetés dans les tourments sans fin, ils choisiraient cette dernière alternative ; cela est aussi certain qu'il est certain qu'ils aiment Dieu par-dessus tout.

Les vrais sentiments de chacun se manifestent dans ses prières. Vous les verrez donc, les vrais amis de Dieu, considérer dans leurs prières les pécheurs comme des rebelles envers Dieu, comme des criminels méritant la colère éternelle, comme des ennemis de Dieu et de tout l'univers ; et tandis qu'ils sont remplis de compassion pour eux, le feu d'une sainte indignation les embrase à la pensée de leur conduite à l'égard du Dieu béni éternellement.

20. La classe de chrétiens qui nous occupe est fort sujette aux angoisses du doute.

Ils sont gens à parler beaucoup de leurs doutes. Et le détail de ces doutes forme un chapitre considérable de leur histoire. Leur grande affaire étant la jouissance d'une consolante espérance, dès que le doute s'empare d'eux, les voilà par terre ; ils font alors grand vacarme de leurs doutes ; et n'allez pas à ce moment leur demander de faire quoi que ce soit pour l'avancement du règne de Dieu : Il va sans dire qu'ils n'y sont pas préparés.

Ah ! Qu'ils sont différents ces vrais amis de Dieu et de l'homme dont la seule pensée est de faire le bien ! Si parfois le diable cherche à leur dire qu'ils vont en enfer, la première réponse qui leur vient à l'esprit est celle-ci : « *Eh bien ! s'il le faut !... Quoi qu'il en soit, il faut, que je tire du feu les pécheur !* » J'admets que de vrais chrétiens puissent avoir des doutes, mais ils y seront d'autant moins sujets qu'ils seront plus complètement consacrés à l'œuvre du salut des pécheurs. Il serait en effet bien difficile à Satan de troubler par des doutes une église qui serait entièrement engagée dans cette œuvre ; l'attention des chrétiens y serait tout entière et les suggestions de l'adversaire n'auraient pas de prise sur eux.

21. Leur horreur du sacrifice va croissant avec les demandes qui leur sont adressées.

Un homme disait : « *Où veut-on en venir avec cette œuvre de la tempérance ? Il ne s'agissait d'abord que d'abandonner les liqueurs ; je l'ai fait et je m'en suis bien trouvé. Ensuite on en est venu à demander l'abandon du vin.*

Maintenant c'est le tabac ; où s'arrêtera-t-on ? » La pensée d'avoir à sacrifier d'abord ceci, puis cela jette cette sorte de chrétiens dans une véritable détresse. Le bien qui en résultera ne leur vient pas à la pensée, parce qu'ils ne songent qu'aux privations à endurer.

Ces entreprises incessantes contre le royaume des ténèbres les jettent dans la détresse parce que leur but n'a jamais été de rechercher et d'ôter de ce monde tout ce qui déshonore Dieu et fait du tort à l'homme. Ils sont entrés dans l'église, il se sont revêtus du manteau de la religion, mais ils ne l'ont pas fait avec la détermination de poursuivre ce but ; jamais ils n'ont été décidés à détruire le péché partout et toujours, aussitôt qu'ils en auraient connaissance et autant qu'il serait en leur pouvoir.

Ces chrétiens sont ennuyés des demandes incessantes des collecteurs pour les missions, pour le colportage, etc. Autrefois quand un homme riche donnait cent vingt-cinq francs par année pour ces œuvres, il trouvait que c'était beaucoup ; mais les demandes se sont tellement multipliées, les contributions ont tellement augmenté, que les chrétiens dont nous parlons sont dans une anxiété continuelle : « *Je n'aime pas ces collectes !* », disent-ils, « *je suis opposé à ce qu'on en fasse dans l'église, cela ne fait que du mal !* » Et leur bile se décharge surtout contre les agents des sociétés religieuses.

Ils sont obligés de donner comme les autres, afin de maintenir leur réputation, ou de ne pas perdre leur « consolante espérance ». Et le niveau spirituel s'étant élevé depuis quelques années, je ne doute pas qu'ils n'aient à donner le quadruple de ce qu'ils donnaient, il y a vingt ans, pour soutenir leur profession. Que deviendront-ils si l'on prend tous les jours de nouvelles mesures, si l'on entreprend tous les jours de nouvelles œuvres ?

22. Quand ils sont appelés à renoncer à eux-mêmes pour faire du bien, au lieu d'en être contents, ils n'en éprouvent que de la peine.

Ils ne connaissent rien de la joie qu'il y a à renoncer à soi-même. Il ne leur entre pas dans l'esprit que le renoncement à soi-même puisse être agréable ; que l'on puisse trouver son plaisir et sa joie à s'oublier pour faire du bien aux autres. Ils pensent que ce sont là, dans la religion, des hauteurs telles que personne ne les a atteintes.

Cependant le vrai ami de Dieu et de l'homme, qui ne pense qu'à faire du bien, ne jouit jamais autant de son argent que lorsqu'il peut le dépenser pour l'avancement du règne de Christ ; il comprend que c'est le meilleur placement qu'il puisse trouver et c'est même avec peine qu'il se voit obligé d'employer son argent pour autre chose, alors surtout qu'il voit se multiplier les occasions de l'employer à faire le bien.

Je désire que vous tous qui m'entendez soyez bien attentifs à ceci : Si un homme a mis tout son cœur à quelque chose, il lui sera fort agréable de pouvoir y consacrer son argent ; et plus il pourra retrancher d'argent aux autres choses pour le mettre à cette chose-là, plus il sera content. Si donc quelqu'un trouve dur de donner son argent pour l'avancement du règne de Dieu, c'est qu'il n'a point mis son cœur à cette œuvre ; s'il l'avait fait, il donnerait avec joie.

Que penseriez-vous de celui qui, refusant de donner de son argent, se mettrait à remuer l'église en faveur de l'œuvre des missions, sollicitant les dons des autres quand il n'aurait lui-même jamais donné un dollar ? Il serait absolument démontré qu'il n'a pas donné son cœur à la cause de Christ ; car s'il l'avait fait, il donnerait pour elle son argent aussi volontiers qu'un verre d'eau fraîche ; et plus il pourrait économiser en faveur de cette cause, plus il serait content.

23. Ils ne sont pas de ceux qui font avancer l'œuvre des réveils.

Ce n'est pas leur affaire. Il faut toujours les traîner à l'ouvrage ; et ce n'est que lorsque le réveil est bien établi et que les émotions deviennent vives, qu'ils paraissent s'y intéresser. Mais vous ne les verrez jamais prendre la direction de l'œuvre, jamais devancer les autres ; vous ne les entendrez jamais dire à leurs frères : « *Allons ! Et faisons quelque chose pour le Seigneur !* »

24. C'est un fait qu'ils ne convertissent pas les pécheurs à Dieu.

Dieu peut se servir d'eux de différentes façons pour faire du bien ; il se sert de Satan aussi ; mais, en général, ils n'arrachent pas les pécheurs du feu ; et la raison en est que ce n'est pas là le but de leur vie. Qu'en est-il de vous ? Avez-vous du succès dans l'œuvre de la conversion des pécheurs ? Y a-t-il quelqu'un qui puisse vous regarder comme l'instrument de sa conversion ? Si vous vous étiez véritablement donnés pour cette œuvre, vous ne pourriez vivre sans la faire ; vous vous y mettriez avec un tel sérieux, avec une telle « agonie de prières » que l'œuvre se ferait.

25. Ils ne manifestent pas une grande détresse à la vue du péché.

Ils ne le reprennent pas : Ils aiment à être mêlés aux scènes dans lesquelles le péché est commis. Ils aiment à se trouver où ils peuvent entendre des conversations vaines ; ils aiment même à s'y joindre. Ils aiment la société mondaine, les livres mondains. Leur esprit est mondain.

Au lieu de « *haïr jusqu'au vêtement souillé par la chair* » (Jude 1.23), ils aiment à se tenir sur les confins du péché, comme trouvaient en lui leur plaisir.

26. Ils ne prennent que fort peu d'intérêt aux récits de réveils, de missions, etc.

Si quelque mission est sévèrement éprouvée, ils ne s'en mettent pas en peine, ils ne le savent même pas ; si les missions prospèrent, ils ne le savent pas non plus ; cela ne les intéresse pas. Il en est de même pour les journaux religieux, ils n'en lisent aucun. Ou s'ils en lisent un et qu'ils en viennent au récit d'un réveil, ils le laissent de côté, pour courir aux nouvelles du jour, à la polémique ou à quelque autre chose.

C'est tout l'opposé des vrais amis de Dieu et de l'homme qui aiment à suivre les progrès des réveils et qui cherchent tout d'abord, dans les journaux religieux, si quelque réveil se montre ; et qui se réjouissent lorsqu'il en est ainsi, et qui rendent grâce et gloire à Dieu de toute leur âme. De même pour les missions, ces vrais amis de Dieu et de l'homme sont de cœur avec les missionnaires et quand ils apprennent que le Seigneur a répandu son Esprit sur une mission, le feu d'une sainte joie remplit toute leur âme.

27. Les chrétiens que nous considérons aujourd'hui ne connaissent qu'une religion toute négative, légale, triste et laborieuse, et ils ne visent pas plus haut.

L'amour de Christ ne les contraint pas à une guerre constante contre le péché, ni une vigilance continuelle pour faire tout le bien qui est en leur pouvoir. Ce qu'ils font est fait uniquement parce qu'ils croient être obligés de le faire ; c'est ainsi qu'ils se font une piété de forme, une piété où le cœur n'est pour rien, piété sans valeur.

28. C'est à contre cœur qu'ils prennent part à toute mesure extraordinaire que prend l'église pour avancer le règne de Dieu.

Si l'on propose quelque réunion prolongée, vous verrez généralement cette sorte de chrétiens battre en retraite, faire des objections et élever toutes les difficultés qu'ils pourront. De même pour tout effort extraordinaire que l'on proposera de faire. Ils préfèrent toujours la « bonne vieille méthode ». Et ils sont fort ennuyés d'avoir chaque année tant de choses à ajouter à leur religion sous peine de voir leur espérance plus ou moins ébranlée.

29. Ils ne jouissent pas de la prière secrète.

Ce n'est pas parce qu'ils aiment à prier, qu'ils prient dans le secret du cabinet, mais parce qu'ils pensent que c'est leur devoir, et qu'ils n'osent pas le négliger.

30. Ils ne jouissent pas de la Bible.

Ce n'est pas parce qu'elle est douce à leur âme : « plus douce que le miel », qu'ils la lisent ; ils ne « jouissent » pas de cette lecture comme on jouit de ce qu'il y a de plus exquis au monde ; ils la font parce que c'est leur devoir et que l'on ne peut pas faire profession d'être chrétien sans lire la Bible. Mais, en réalité, ils trouvent que c'est une lecture bien aride.

31. Ils ne jouissent pas des réunions de prières.

La moindre excuse les dispense d'y aller. Ils n'y vont qu'autant que cela est nécessaire pour maintenir leur réputation de piété ou pour maintenir leur consolante espérance. Vous pourrez les y voir alors, non pas enflammés d'amour, mais froids, distraits, tristes, joyeux seulement quand la réunion est terminée.

32. Ils ne parviennent pas à s'expliquer ce que pourrait bien signifier le mot de désintéressement.

Servir Dieu parce qu'on l'aime et non en vue d'une récompense, voilà ce qu'ils ne peuvent comprendre.

33. Leur pensée n'est pas anxieusement rivée à cette question : « Quand donc le monde sera-t-il converti à Dieu ? »

Leurs cœurs ne sont pas angoissés par des questions comme celles-ci : Combien de temps encore la méchanceté prévaudra-t-elle ? Quand verrons-nous ce monde méchant arraché au péché et à la mort ? Oh ! Quand les hommes cesseront-ils de pécher contre Dieu ? Ils s'occupent beaucoup plus de ces questions : Quand mourrai-je ? Quand irai-je au ciel ? Quand serai-je délivré de tous mes soucis et de toutes mes afflictions ?

Remarques.

1. Je crois que vous ne m'accuserez pas d'exagération si je dis que la religion que j'ai décrite paraît être celle d'un très grand nombre de membres de l'église.

Le moins que l'on puisse dire, c'est qu'il y a grandement à craindre qu'elle ne soit la religion de la grande majorité de ceux qui font profession d'être chrétiens ; et il n'y a ni méchanceté ni manque de charité à dire cela.

2. Cette religion est radicalement fausse.

Il n'y a aucun vrai christianisme en elle. Elle diffère du christianisme autant que le légalisme diffère de l'Évangile, autant que les pharisiens différaient de Jésus-Christ.

Maintenant, laissez-moi vous demander quelle est, entre les deux classes de chrétiens décrites dans ce discours et dans le précédent, celle à laquelle vous appartenez. Ou est-ce que peut-être vous n'appartiendriez ni à l'une ni à l'autre ? Il se peut qu'ayant conscience de ne pas appartenir à la seconde, vous vous disiez que vous appartenez à la première, quand il n'en est rien, et que vous aurez à vous reconnaître dans le tableau que je ferai de la troisième.

Oh ! qu'il est important que vous sachiez avec une entière certitude quel est votre vrai caractère ! que vous sachiez si vous êtes mus en religion par le vrai amour de Dieu et de l'homme, ou si vous n'êtes religieux qu'en vue de vous-mêmes ! Oh ! quelle solennelle pensée ! ces âmes dont j'ai été le pasteur, ne seraient-elles jamais arrivées à juger intelligemment de cette question : sommes-nous de vrais amis de Dieu et de l'homme, ou n'en serions-nous pas ? Hâtez-vous de résoudre cette question, mes bien-aimés ! C'est maintenant le moment de le faire !

Mettez-vous au clair sur ce point, puis allez travailler à l'œuvre de Dieu.

7. LA RELIGION DE L'OPINION PUBLIQUE.

« Car ils aimèrent la gloire des hommes plus que la gloire de Dieu » (Jean 12.43). Ces paroles furent dites de gens qui refusaient de confesser que Jésus était le Christ, parce qu'il était extrêmement impopulaire parmi les scribes, les pharisiens et les principaux du peuple. Il est clair qu'il y a une distinction à faire entre l'amour de soi ou le simple désir de bonheur et l'égoïsme.

L'amour de soi, qui est tout à la fois désir du bonheur et la crainte de la souffrance, est partie essentielle de notre être ; Dieu l'a mis en l'homme lorsqu'il le créa ; et c'est avec cet amour qu'il nous veut. Que cet amour donc obtienne satisfaction dans les limites que lui assigne la loi de Dieu, ce n'est pas un péché ; le péché n'apparaîtrait qu'à partir du moment où ces limites ne seraient pas respectées.

Mais que le désir du bonheur ou la sainte de la souffrance devienne le principe qui dirige notre vie et que nous fassions passer notre propre satisfaction avant quel qu'autre intérêt d'un ordre plus élevé, ce n'est plus simple amour de soi, c'est égoïsme. L'égoïsme est la violation de la grande loi qui commande la bienveillance désintéressée.

Vendredi dernier, j'ai décrit cette classe de chrétiens qui, dans l'accomplissement de leurs « devoirs religieux », sont poussés par l'espérance et par la crainte. Ils sont mus par l'égoïsme. Leur but suprême n'est pas de glorifier Dieu, mais d'accomplir leur propre salut. Et lorsqu'ils font extérieurement les mêmes choses que les vrais amis de Dieu et de l'homme dont le but suprême est de glorifier Dieu, ils les font par des motifs entièrement différents, de sorte que ces mêmes actes ont aux yeux de Dieu un caractère absolument différent suivant qu'ils procèdent des uns ou qu'ils procèdent des autres.

Ce soir, je désire indiquer les caractères qui distinguent la troisième classe de chrétiens.

III. Ceux qui aiment la gloire des hommes plus que la gloire de Dieu.

Je n'ai pas la pensée que ces chrétiens aient généralement été amenés à leur profession religieuse par le seul désir d'acquérir une réputation de piété. La religion n'a jamais été assez populaire pour qu'on puisse faire une telle supposition. Il y a pourtant des milieux où la profession de la piété n'est généralement pas mal vue, et même peut ajouter à la considération d'un homme auprès de beaucoup de personnes.

Dans ces cas-là, les chrétiens qui nous occupent ont embrassé la foi par un double motif : l'espoir d'assurer leur bonheur dans la vie à venir et celui d'accroître leur réputation dans celle-ci. De sorte que beaucoup font profession de piété ayant pour but principal l'approbation de leurs semblables.

S'il leur fallait perdre entièrement cette approbation, ils aimeraient mieux abandonner leur profession chrétienne, celle-ci est donc subordonnée à leur réputation. Bien qu'ils prétendent être de sincères chrétiens, vous pouvez reconnaître, en examinant leur conduite de près, qu'ils ne voudraient rien faire qui pût porter atteinte à la bonne opinion que l'on a d'eux. Ils ne veulent pas s'exposer à la haine dont ils seraient les objets s'ils se vouaient tout entiers à la tâche de déraciner le péché de ce monde.

Je vais maintenant mentionner plusieurs des traits qui les distinguent ; et s'il y a ici des personnes qui appartiennent à leur catégorie, elles vont se reconnaître aux traits que je vais indiquer.

1. Ils font ce que faisaient certaines personnes dont parle l'apôtre Paul.

« *Ils se mesurent eux-mêmes, et se comparent eux-mêmes et eux-mêmes !* » ; aussi n'arrivent-ils jamais à la connaissance de la vérité. Il y a un très grand nombre de gens qui au lieu de prendre leur point de comparaison en Jésus-Christ, et de faire de la Bible la règle de leur vie, procèdent manifestement d'une manière toute différente. La grande question pour eux est de savoir si, en fait de religion, ils font autant que telles ou telles personnes, ou que les membres des églises auxquelles ils appartiennent.

Leur but est de maintenir aux yeux des hommes une profession respectable. Au lieu de rechercher sérieusement pour eux-mêmes ce que la Bible requiert réellement, et de se demander comment Jésus-Christ agirait en tel et tel cas, ils se contentent de regarder à la généralité de ceux qui font profession de christianisme, et si cette généralité approuve ce qu'ils font, ils sont satisfaits. Leur conduite prouve jusqu'à l'évidence que leur but n'est pas tant de faire ce que la Bible présente comme leur devoir, que de faire comme la grande majorité de ceux qui font profession d'être chrétiens ; ils veulent faire ce qui est respectable plutôt que ce qui est bien.

2. Ils ne songent pas à élever le niveau de la piété autour d'eux.

Ils ne sont pas troublés par le fait que le niveau général de la piété est tellement bas dans l'église, qu'il est impossible d'amener la plupart des pécheurs à la repentance. Ils pensent qu'aujourd'hui ce niveau de la piété est assez élevé ; du reste, quel que soit ce niveau, il les satisfait toujours.

Les vrais amis de Dieu et de l'homme se lamentent sur l'état de l'église, ils sont désolés de voir le niveau de sa piété si bas, et ils s'efforcent de la réveiller et de l'élever plus haut ; mais les chrétiens dont nous parlons ne voient là qu'une disposition à la critique, au mécontentement, à l'inquiétude, penchant à créer de l'agitation et du trouble qui, disent-ils, dénote un mauvais esprit.

C'est exactement ce qui arrivait quand Jésus-Christ dénonçait les scribes, les pharisiens et les principaux de ceux qui faisaient profession de piété : « *Il a un démon* » (Jean 10.20). « *Quoi ! Il dénonce nos docteurs en théologie et tous nos hommes les plus excellents ; et même il ose appeler les scribes et les pharisiens les hypocrites, et il vient nous dire que si notre justice ne surpasse la leur, nous n'entrerons point dans le royaume des cieux. Quel mauvais esprit !* »

Une grande partie de l'église actuelle parle de même et le même esprit que ces scribes et ces pharisiens. Tout efforts tenté pour ouvrir ses yeux et montrer aux chrétiens que leur vie est si misérable, si mondaine, si semblable à celle des hypocrites, qu'il est impossible de faire avancer l'œuvre du Seigneur, tout effort dans ce sens excite le blâme et l'irritation générale.

« *Oh ! Dit-on, quel esprit de critique ! Quel mauvais esprit ! Que c'est peu aimable ! Que nous voilà loin de l'esprit si humble, si doux, si bienveillant du Fils de l'homme !* » Ils oublient que Jésus-Christ a prononcé des anathèmes à faire trembler les collines de Juda, et cela précisément contre ceux qui avaient la réputation d'être les plus pieux du peuple. Ils parlent exactement comme si Jésus-Christ n'avait jamais rien dit de sévère à qui que ce soit ; comme s'il avait comblé les scribes et les pharisiens de caresses et de flatteries pour les attirer dans son royaume.

Y a-t-il donc quelqu'un qui ignore que c'était l'hypocrisie de ceux qui professaient la religion qui soulevait son âme, excitait son indignation et faisait jaillir ses dénonciations comme des torrents de feu ? Il se lamentait toujours sur eux-mêmes qui étaient placés à la tête du peuple comme étant des modèles de piété, il les appelait hypocrites et faisait retentir contre eux les plus terribles paroles : « *Serpents, race de vipères, comment échapperez-vous au feu de la géhenne !* » (Matthieu 23.33).

Quand on considère le grand nombre de ceux qui préfèrent la gloire des hommes à la gloire de Dieu, on ne s'étonne pas que la vérité produise du trouble alors qu'elle est annoncée fidèlement. On est très satisfait du niveau actuel de la piété ; l'on pense, qu'avec tout ce qui se fait pour les écoles du dimanche, les missions ; les traités, etc., les choses vont admirablement bien et l'on s'étonne, que quelqu'un puisse demander davantage. Hélas ! Hélas !

Quel aveuglement ! On ne paraît pas s'apercevoir, qu'avec toutes ces bonnes œuvres, les vies de la généralité de ceux qui font profession d'être chrétiens diffèrent presque autant du modèle que nous avons en Jésus-Christ que les ténèbres diffèrent de la lumière.

3. Les chrétiens dont nous parlons font une distinction entre certaines exigences de la loi de Dieu qui sont fortement appuyées par le sentiment public et d'autres qui ne le sont pas.

Ils sont très scrupuleux à observer les commandements de Dieu qui sont en faveur auprès du public, tandis qu'ils font volontiers abstraction de ceux que le sentiment public n'appuie pas. Les exemples en sont nombreux. Voyez comment on se conduit l'égard de l'œuvre de la tempérance.

En ce qui la concerne, que de gens qui font, pour obéir au sentiment public, ce qu'ils ne se résoudraient jamais à faire pour l'amour de Dieu ou de leurs semblables !

Ces gens ont premièrement attendu de voir comment les choses tourneraient. Ils ne voulaient point d'abord qu'on leur parle, d'abandonner l'usage des liqueurs fortes, mais quand ils ont vu que cet abandon devenait populaire, et qu'ils pouvaient sans trop de peine se contenter d'autres boissons alcooliques, ils ont renoncé à ces liqueurs. Mais ils étaient décidés à ne pas faire plus que le sentiment public ne les obligerait de faire. Ils montrent qu'en se joignant à la société de tempérance, leur but n'a pas été de pousser la réforme jusqu'au bout, de manière à tuer le monstre de l'intempérance, mais bien de maintenir à tout prix leur bonne réputation : « *Ils aiment mieux la gloire qui vient des hommes que la gloire qui vient de Dieu* » (Jean 12.43).

Voyez encore, combien de gens qui gardent le jour du Seigneur non parce qu'ils aiment Dieu, mais parce que cela est respectable ! Ils observent ce jour quand ils se trouvent parmi leurs connaissances ou dans un endroit où ils sont connus ; mais dès qu'ils sont dans quelque lieu où personne ne les connaît, ou encore dans quelque contrée où le travail du dimanche n'est pas mal noté, ils en profitent pour voyager ou pour faire leurs affaires ce jour-là. Les personnes que je décris en ce moment s'abstiennent de tous les péchés qui sont réprouvés par l'opinion publique ; mais elles se permettent beaucoup de choses tout aussi mauvaises que l'opinion publique ne réproouve pas ; de même, elles accomplissent tous les devoirs que sanctionne l'opinion publique, mais elles laissent de côté les autres. Ce sont des chrétiens qui suivent le culte public du dimanche, vu qu'il n'est pas possible de conserver sa réputation de piété sans cela ; mais ils négligent d'autres choses que la Parole de Dieu ordonne tout aussi péremptoirement.

Quand un homme désobéit habituellement à un commandement de Dieu connu comme tel, l'obéissance qu'il semble rendre à Dieu sur d'autres points n'est qu'une trompeuse apparence car il n'agit pas par amour pour Dieu et par respect pour son autorité ; il désobéit à Dieu en ayant l'air de lui obéir ; il n'obéit qu'à sa propre convenance ; cela est certain et de toute évidence. L'apôtre Jacques a nettement établi ce point : « *Quiconque gardera toute la loi et bronchera en un seul de ses commandements est coupable à l'égard de tous* » (Jacques 2.10), c'est-à-dire qu'il n'en observe pas véritablement un seul.

L'obéissance à un seul commandement de Dieu implique l'état d'un cœur totalement soumis à Dieu ; et aucun acte extérieur, si parfaitement conforme à la loi de Dieu qu'il puisse être, n'est obéissance, à moins qu'il ne procède d'un cœur ainsi disposé. Quand donc, le cœur d'un homme est tel qu'il doit être, que Dieu commande n'importe quoi, cet homme regardera l'accomplissement de ce commandement comme plus important que toute autre chose. Celui qui regarderait, au contraire, quel qu'autre chose comme plus importante que l'accomplissement de ce commandement, serait un idolâtre ; son idole serait la chose préférée à l'accomplissement du commandement de Dieu.

Notre dieu, c'est la chose à laquelle nous tenons le plus, que ce soit notre réputation, notre bien-être, nos biens, notre respectabilité, peu importe. Quand un homme néglige volontairement une chose sachant qu'elle est voulue de Dieu, ou voyant qu'elle est nécessaire pour avancer le règne de Christ, cherchez quel est le motif de sa conduite et vous saurez quelle est son idole. Rien de ce qu'un tel homme peut faire ne saurait être agréable à Dieu. Toute sa religion n'est que celle du moi et de l'opinion publique.

S'il est avéré qu'un homme néglige de faire une chose exigée par la loi de Dieu, parce que le sentiment public, ne la requiert pas ; ou qu'il fait une chose contraire à la loi de Dieu parce que le sentiment public la requiert ; il est dès lors démontré que dans sa conduite entière son obéissance s'adresse non pas à Dieu, mais à l'opinion publique.

Qu'en est-il de vous, bien-aimés ? Négligez-vous habituellement quelque commandement de Dieu parce qu'il ne serait point appuyé par le sentiment public ? Si vous faites profession d'être chrétien, il est à présumer que vous ne négligez pas l'observation de ceux des commandements de Dieu qui sont fortement appuyés par l'opinion publique, mais comment vous conduisez-vous à l'égard des autres ? N'êtes-vous pas dans l'habitude de négliger quelque devoir ? Ne vivez-vous pas dans quelque habitude bien vue dans le monde et que vous savez cependant être contraire à la loi de Dieu ?

Si cela est, c'est la preuve sans réplique que vous regardez plus à l'opinion des hommes qu'au jugement de Dieu ; en ce cas, prenez note de votre véritable nom, écrivez hypocrite.

4. À l'étranger les gens que je décris se permettent certains péchés qu'ils ne commettraient pas chez eux.

Maint homme, tempérant chez lui, toastera, verre d'eau de vie en main, quand il se trouvera à distance suffisante de sa demeure ; sur le bateau à vapeur, vous le verrez à la buvette avalant son verre de liqueur sans aucune honte. En Europe, il ira au théâtre. Quand j'étais dans la Méditerranée, à Messine, un monsieur me demanda si je voulais aller au théâtre avec lui : « *Quoi ! J'irais au théâtre ! Un ministre au théâtre !* » « *Mais, dit-il, vous êtes loin de chez vous, personne ne le saura !* » « *Et Dieu, ne le saura-t-il pas ?* » Évidemment, il pensait que quoique je fisse un ministre, je pouvais aller au théâtre quand j'étais loin de mon pays. Il importait peu que Dieu le vit ; pourvu que les hommes ne le vissent pas. Et d'où cette idée lui serait-elle venue, s'il n'avait pas vu des pasteurs agir d'après le même principe ?

5. Ils se livrent au péché en secret.

A ce trait ; plusieurs personnes pourront reconnaître ce qu'elles sont. Si vous vous livrez à quelque péché quand vous pouvez le commettre sans qu'aucun être humain en ait connaissance, sachez que Dieu le voit et qu'il a déjà inscrit votre vrai nom, hypocrite. Vous craignez plus de déplaire aux yeux des hommes que de déplaire aux yeux de Dieu. Si vous aimiez Dieu par-dessus tout, ce serait peu de chose pour vous que chacun connût vos péchés, en comparaison du fait que Dieu les connaît. Quand la tentation se présenterait, vous vous écrieriez : « *Comment pourrais-je faire une pareille chose sous le regard de Dieu ?* »

6. Ils se permettent des négligences et des omissions de devoirs qui ne risquent pas d'être découvertes.

Il se peut qu'ils ne commettent pas quelqu'un de ces péchés secrets particulièrement honteux dont on parle quelquefois. Mais ils négligent des devoirs dont l'omission, si elle venait à être connue, compromettrait leur réputation de piété. Ainsi la prière secrète. Ils prendront la communion, quelle communion, et paraîtront très pieux le jour du dimanche et cependant, quant à la piété secrète, ils n'en connaissent rien. Leur cabinet de prière est inconnu de Dieu comme des hommes.

Il est aisé de voir que leur réputation est leur idole ; ils craignent de perdre cette réputation plus que d'offenser Dieu.

Qu'en est-il de vous, bien-aimés ? Est-ce un fait que vous omettez habituellement quelque devoir secret et que vous mettez plus de soin à accomplir vos devoirs publics que vos devoirs privés ? S'il en est ainsi, à quelle classe de chrétiens appartenez-vous ? Avez-vous besoin qu'on vous le dise ? « *Vous aimez la gloire qui vient des hommes plus que la gloire qui vient de Dieu !* »

7. Leur conscience paraît s'être formée sur d'autres principes que ceux de l'Évangile.

Leur conscience a de la sensibilité à l'égard des devoirs imposés par l'opinion publique et n'en a point pour les autres. Vous pouvez leur prêcher leur devoir et le leur démontrer aussi clairement que possible, le leur faire reconnaître, et même leur faire confesser que c'est bien là, en effet, leur devoir ; ils n'en continueront pas moins à vivre exactement comme auparavant, aussi longtemps, du moins, que le sentiment public ne réclamera, pas l'accomplissement de ce devoir, et que ce ne sera pas pour eux affaire de réputation.

Montrez-leur un : « Ainsi a dit le Seigneur », faites-leur toucher au doigt que leur conduite est opposée à la perfection chrétienne et contraire aux intérêts du royaume de Christ, ils ne changeront pas pour cela. Il est clair que ce n'est pas aux exigences de la loi de Dieu qu'ils regardent, mais à celles de l'opinion publique.

8. Ils ont, en général une crainte excessive d'être considérés comme fanatiques.

Ils ignorent pratiquement l'un des premiers principes de la religion, à savoir que le monde entier est mauvais, que le sentiment public de ce monde est entièrement opposé Dieu et que quiconque veut servir Dieu doit être prêt à heurter de front le sentiment public. Leurs yeux n'ont jamais été ouverts sur ces vérités élémentaires.

Les voies de Dieu sont diamétralement opposées à celles de notre monde ; il est en conséquence vrai, et il l'a toujours été, que « *tous ceux qui veulent vivre pieusement dans le Christ, Jésus, seront persécutés* » (2 *Timothée* 3.12). Ils seront appelés fanatiques, superstitieux, exagérés, etc., ils l'ont toujours été et le seront toujours, aussi longtemps que le monde sera mauvais.

Mais ces chrétiens de nom n'iront jamais plus loin que le permettent les opinions des gens du monde. Ils prétendent être obligés d'adopter telle ou telle façon d'agir mondaine pour ne pas compromettre leur influence.

Qu'elle est différente la conduite des vrais amis de Dieu et de l'homme ! Leur but suprême est de renverser l'ordre que suivent les choses de ce monde, de tourner ce monde entier sens dessus dessous, d'amener tous les hommes à obéir à Dieu, toutes les opinions des hommes à se conformer à la Parole de Dieu, et tous les usages et institutions de ce monde à se mettre d'accord avec l'esprit de l'Évangile.

9. Les chrétiens dont nous parlons sont toujours très désireux de se faire des amis des deux côtés, du côté de Dieu et du côté du monde.

Ils prennent toujours une voie moyenne. D'un côté, ils évitent de paraître justes à l'excès ; de l'autre, ils évitent de paraître relâchés ou irréligieux. C'est ainsi que, dans tous les siècles, on a pu faire profession de piété sans jamais être taxé de fanatisme. Le niveau général de la piété est toujours si bas que la plupart probablement dans nos églises protestantes s'efforcent de suivre une voie moyenne entre le monde et Dieu. Ils veulent avoir des amis des deux côtés. Ils ne veulent pas être comptés parmi les réprouvés, mais ils ne veulent pas non plus passer pour fanatiques ou pour bigots.

Ce sont des chrétiens à la mode, des chrétiens « comme il faut ». On peut les appeler ainsi pour deux raisons. Premièrement parce que leur façon de pratiquer la religion est populaire, à la mode ; secondement, parce qu'ils suivent en général les modes du jour. Le but de leur religion est de ne rien faire qui soit contraire aux goûts du monde : Peu importe ce que Dieu demande ; ils sont décidés à rester prudents, à ne pas s'attirer les censures du monde et à ne pas offenser les ennemis de Dieu.

Ils ont évidemment plus d'égard pour les boraines que pour Dieu ; s'ils ont à choisir entre déplaire à leurs amis et à leurs voisins et offenser Dieu, ils offenseront Dieu.

10. Ils feront plus pour gagner les applaudissements des hommes : Que pour avoir l'approbation de Dieu.

Cela résulte du fait déjà établi qu'ils ne veulent rendre obéissance qu'aux commandements de Dieu qui sont appuyés par l'opinion publique. Ils refusent de pratiquer le renoncement pour obtenir l'approbation de Dieu, mais ils pratiqueraient les plus grands renoncements pour gagner les applaudissements des hommes. Ils ont abandonné l'usage des liqueurs fortes parce que le sentiment public le demandait et ils iraient jusqu'à abandonner le vin si un sentiment public assez fort leur en faisait un devoir, mais ils ne le feraient pas auparavant.

11. Ce que les hommes pensent d'eux les préoccupe beaucoup plus que le jugement que Dieu porte sur eux.

Si l'un d'entre eux est pasteur et prêche un sermon, il s'inquiète beaucoup plus de savoir ce que le public pense de sa prédication que de savoir ce que Dieu en pense ; et s'il a échoué ou commis quelque bévue, la défaveur des hommes est pour lui dix fois pire que la pensée d'avoir déshonoré Dieu ou empêché le salut des âmes. Vous pourrez faire la même observation au sujet de tout ancien ou membre d'église appartenant à cette même classe de chrétiens ; si l'un d'eux prie ou exhorte dans une réunion, il est plus préoccupé de savoir ce que l'on pense de lui que de savoir s'il est agréable à Dieu.

Si un tel homme a quelque péché secret qui vienne à être découvert, l'opprobre qui en résulte pour lui l'attriste beaucoup plus que la pensée d'avoir déshonoré Dieu.

Quand une femme de cette catégorie vient à l'église elle se préoccupe plus de son extérieur, de sa toilette et de reflet qu'elle produit sur le public, que de l'état de son cœur devant Dieu. On la verra, toute la semaine occupée à des préparatifs qui tendent à la faire paraître à son avantage devant les hommes, le dimanche suivant, et peut-être ne passera-t-elle pas une demi-heure dans son cabinet afin de préparer son cœur à paraître en la présence de Dieu.

Que cette religion-là soit dépouillée de son masque et chacun voit aussitôt ce qu'elle vaut. Son vrai nom est hypocrisie, personne n'en doute. De telles gens iront dans la maison de Dieu le cœur noir comme les ténèbres de l'enfer, et tout dans leur extérieur, jusqu'aux plus petits détails, sera décent, gracieux, magnifique. Il faut qu'ils aient belle apparence aux yeux des hommes ; après cela, peu leur importe l'état de cette partie de leur être sur laquelle Dieu arrête ses regards. Que leur cœur soit noir, en désordre, souillé, ils ne s'en mettent pas en peine aussi longtemps que l'œil de l'homme n'y découvre aucune tache.

12. Ils refusent de confesser leurs péchés de la manière requise par la loi de Dieu, de peur de perdre leur réputation.

Quand on les presse de confesser leurs fautes plus qu'ils ne jugent convenir à leur réputation, ils sont fort en peine sujet du tort que cela peut leur faire dans l'opinion du public ; mais que Dieu soit satisfait ou non, cela leur importe beaucoup moins. Vous qui avez fait des confessions de péché, sondez vos cœurs. Qu'est-ce qui vous préoccupe le plus, ce que Dieu en a pensé ou ce que les hommes en ont pensé ? Avez-vous refusé la confession que Dieu demandait, parce qu'il en coûtait trop à votre réputation ? Dieu ne jugera-t-il pas vos cœurs ? Soyez sincères et répondez à ces questions.

13. Ils se soumettent à des coutumes qu'ils savent préjudiciables à la cause de Christ et au bonheur de l'humanité.

Une preuve frappante de cette assertion est la manière dont on célèbre ici le premier de l'an. Qui ne sait que cette profusion de vins fins et de gâteaux, ces somptueux festins, et tout l'emploi que l'on fait de cette journée, n'est que gaspillage d'argent, de santé et de temps, et que tout cela est fort préjudiciable à l'âme et aux intérêts du royaume de Dieu ? Et cependant l'on suit la coutume.

Mais qui au monde osera dire que ceux qui la suivent, et qui la savent mauvaise aiment Dieu par-dessus tout ? Je ne m'inquiète pas de savoir qui essaye de défendre une pareille coutume ; elle est mauvaise, chaque chrétien doit savoir qu'il en est ainsi, et ceux qui y persistent la sachant mauvaise montrent avec une parfaite évidence que la volonté de Dieu n'est point la règle de leur vie.

14. Pour obéir à l'opinion publique ils feront beaucoup d'autres choses qui ont, même à leurs propres yeux, un caractère des plus douteux.

Vous vous le rappelez, je traitai ce sujet le soir du premier jour de l'an et je vous montrai que ceux qui font une chose sans être convaincus de sa légitimité sont condamnés devant Dieu.

15. Ils ont souvent « honte » de leur devoir, et tellement honte qu'ils ne le font pas.

Quand quelqu'un a tellement honte de faire ce que Dieu commande, qu'il ne le fait pas, il est bien clair que sa réputation est son idole. Combien de gens qui ont honte de reconnaître Jésus-Christ, honte de reprendre le péché chez ceux qui sont haut placés, honte aussi de le reprendre chez d'autres, honte de parler quand la religion est attaquée. S'ils regardaient à Dieu avant tout, le respectant et l'honorant par-dessus tout, pourraient-ils jamais avoir honte de faire ce qu'il commande ?

Si un homme voit sa femme calomniée, aura-t-il honte de la défendre ? S'il voit ses enfants insultés, aura-t-il honte de prendre leur parti ? Ou s'il aime le gouvernement de son pays et qu'il l'entende calomnier, aura-t-il honte de le défendre ? Il se peut qu'il juge convenable de se taire pour d'autres raisons, mais s'il est un vrai ami de ce gouvernement, il n'aura jamais « honte » de parler en sa faveur, où que ce soit qu'il se trouve. Les personnes dont je parle ne prennent pas une position franche quand elles se trouvent au milieu des ennemis de la vérité ; quand elles sont au contraire avec ses amis, elles sont pleines de hardiesse et font grand étalage de leur courage.

Cependant vienne l'épreuve, elles vendront le Seigneur Jésus-Christ, elles le renieront devant ses ennemis, elles l'exposeront publiquement à l'ignominie. Oui ! elles le trahiront plutôt que de reprendre le méchant, plutôt que de défendre sa cause au milieu de ses ennemis.

16. Ces mêmes chrétiens s'opposent à toute nouvelle lumière sur des sujets pratiques qui menacent de leur imposer de nouveaux sacrifices.

Ils sont troublés par toute nouvelle proposition qui risque d'entamer leur bourse et de porter atteinte à leur complaisance envers eux-mêmes. Vous pouvez parler longtemps, prêcher autant que vous voudrez en faveur de votre proposition, c'est peine perdue, il n'y a qu'un seul moyen d'atteindre cette sorte de gens, c'est de créer un sentiment public nouveau capable d'agir sur eux. Quand, en vous adressant à la conscience et avec la puissance que donne l'amour, vous aurez gagné assez de membres de la communauté pour créer un fort mouvement d'opinion en faveur de votre proposition, ils l'adopteront en effet, mais non pas auparavant.

17. Ils sont toujours en détresse au sujet de ce qu'ils appellent les exagérations religieuses de notre temps.

Ils craignent que ces « exagérations » ne détruisent l'église. Ils disent que nous poussons les choses trop loin, que cela produira une réaction, etc (1).

(1) Ici Finney cite un exemple concernant la réforme de la tempérance en Amérique. Nous l'omettons, vu que ce qu'il en dit ne s'applique évidemment pas à nos contrées (Note du traducteur).

18. Tant que des choses, des mesures, des hommes sont critiqués et impopulaires, ils s'y opposeront ; mais que ces mêmes choses, ces mêmes mesures, ces mêmes hommes deviennent populaires, ils en seront partisans.

Qu'un homme parcoure les églises pour les réveiller, tant qu'il est peu connu, ils ne se font pas faute de parler contre lui ; mais qu'il fasse son chemin, qu'il acquière de l'influence, ils sont alors ses partisans ; ils le louent, ils le recommandent, ils professent être ses plus chauds amis. Il en était ainsi à l'égard de Jésus-Christ. Avant d'être conduit au Calvaire, il eut quelque popularité ; quand il parcourait les rues, les multitudes le suivaient en criant : « *Hosanna, hosanna !* » (*Matthieu 21.9*).

Mais remarquez-le, elles ne le suivirent pas un instant de plus que ne dura sa popularité. Dès qu'il fut arrêté comme un criminel, elles lui tournèrent le dos et commencèrent à crier : « *Crucifie-le ! crucifie-le* » (*Luc 23.21*).

Les chrétiens dont nous parlons sont tour à tour emportés et ramenés par le flot de l'opinion publique ; emportés par le flot de la critique et du blâme contre celui que le sentiment public désavoue ; et ramenés à lui par le flot de la louange et des honneurs quand le sentiment public le veut ainsi. À cela, il n'y a qu'une exception, je veux parler du cas où ils se sont tellement avancés dans leur opposition qu'ils ne peuvent plus battre en retraite sans se couvrir de confusion. Dans ce cas, ils garderont le silence, jusqu'à ce qu'une autre occasion se présente de laisser déborder un peu de l'amertume qui fermente au fond de leur cœur.

Très souvent quand un réveil commence dans une église, certains membres de l'église lui sont opposés. Ce qui se passe ne leur plaît pas ; ils craignent beaucoup ce qu'ils appellent de l'excitation charnelle. Mais que l'œuvre continue et grandisse, et peu à peu ils semblent y entrer ; ils suivent la multitude. Si plus tard, au contraire, le réveil commence à baisser, si l'église redevient froide, il ne se passera pas longtemps avant qu'on voie cette classe de chrétiens renouveler leur opposition, et plus l'église déclinera, plus ils manifesteront leur opposition aux réveils, tellement qu'à la fin peut-être ils amèneront l'église entière à se prononcer contre ce même réveil qui l'avait tant réjouie.

C'est là exactement la conduite qu'ont tenue certains chrétiens dans les réveils de cette contrée-ci. Et il y a beaucoup d'exemples d'une semblable conduite. Pleins de respect et de crainte devant l'opinion publique, ces chrétiens s'inclinent devant le réveil quand il est dans sa puissance ; mais quand il décline, ils montrent de plus en plus l'opposition de leurs cœurs.

Il en a été exactement de même quant à la cause des missions. Et si celle-ci éprouvait quelque revers assez fâcheux pour ébranler l'appui que le sentiment public lui donne, vous verriez aussitôt la foule de ses amis qui ne paraissent qu'aux jours du bonheur se joindre à l'opposition naissante.

19. Si l'on propose quelque mesure à prendre pour avancer le règne de Dieu, ils se montrent très délicats et très scrupuleux dans leur crainte que l'on ne fasse quelque chose d'impopulaire.

S'ils habitent une ville, ils demandent ce que les autres églises penseront de cette mesure ; et s'il paraît probable qu'elle attirera des reproches à leur église ou à leur pasteur, soit devant le monde, soit devant les églises, les voilà dans la plus grande anxiété.

Peu importe le bien que cela pourra faire, peu important toutes les âmes qui pourront être sauvées, ils ne veulent, pas que l'on fasse quoi que ce soit qui puisse porter atteinte à la respectabilité de leur église.

20. Cette classe de personnes n'a jamais pour but de créer un sentiment public favorable à la parfaite piété.

Les vrais amis de Dieu et de l'homme ont toujours pour but de former le sentiment public, de le redresser partout où il est en faute. Ils se mettent de tout leur cœur à l'œuvre pour réformer le monde, pour déraciner et bannir de la terre toute espèce de mal. Mais les personnes dont nous parlons suivent toujours le sentiment public, ayant bien garde de s'éloigner de tout ce qui va à l'encontre de ce sentiment, et étant toujours prêtes à gratifier du titre d'imprudent ou de téméraire tout ce qui, homme ou chose, s'oppose au grand courant de l'opinion publique et s'efforce de lui faire prendre une autre direction.

Remarques.

1. Il arrive aisément que certaines personnes se savent bon gré de leurs péchés ; et en appréciant leurs propres actes, appellent piété ce qui n'est au fond qu'hypocrisie.

Ces gens font certaines choses qui extérieurement appartiennent à la piété et ils se persuadent qu'ils sont pieux, quand en réalité leurs motifs ne sont tous fausseté et corruption, pas un seul de ces motifs ne procédant d'un souverain respect pour l'autorité de Dieu. Tout cela est rendu manifeste par le fait qu'ils ne font rien de ce que Dieu commande à moins que ce ne soit appuyé par le sentiment public.

Si vous n'avez pas pour but de faire tout votre devoir, de rendre obéissance à Dieu en toute chose, la piété que vous prétendez avoir n'est que pure hypocrisie et péché contre Dieu.

2. Il y a, dans l'église, beaucoup plus de piété apparente que de piété réelle.

3. Il y a beaucoup de choses que les pécheurs supposent bonnes et qui sont abominables aux yeux de Dieu.

4. Si l'amour de la réputation et la crainte du déshonneur ne les retenaient, combien n'y a-t-il pas de membres de l'Église qui se jetteraient ouvertement dans l'apostasie !

Combien y a-t-il de personnes ici qui savent qu'elles se livreraient ouvertement au vice, n'étaient les barrières qu'y opposent l'opinion publique, la crainte du déshonneur et le désir de passer pour vertueux ?

Quand une personne pratique la vertu par respect pour l'autorité de Dieu, que le sentiment public y soit contraire ou favorable, c'est de la vraie piété. Celui qui a d'autres mobiles reçoit ici-bas toute sa récompense ; il agit pour acquérir l'approbation des hommes, il l'aura ; mais s'il espère recevoir quelque récompense auprès de Dieu, il sera sûrement désappointé. La seule récompense que Dieu décernera à un tel homme, égoïste et hypocrite, sera la condamnation éternelle.

Et maintenant, je désire savoir combien d'entre vous sont déterminés à faire leur devoir, tout leur devoir, suivant en toutes choses toute la volonté de Dieu, quel que puisse être le sentiment public. Qui d'entre vous s'engage à prendre la Bible pour règle et Jésus-Christ pour modèle, à faire ce qui est bien dans tous les cas, n'importe ce qu'homme au monde peut dire ou penser ? Quiconque n'est pas résolu à faire cela, doit se regarder comme étranger à la grâce de Dieu. Il n'est nullement en état de justification.

Vous, chrétiens de nom, pécheurs impénitents qui êtes ici présents, vous voyez ce que c'est que d'être chrétien. C'est être gouverné non par le sentiment public, mais par l'autorité de Dieu ; et cela, en toutes choses ; ce n'est point être mu par des espérances et des craintes, c'est vivre dans une entière consécration de sa personne à Dieu.

Vous voyez que si vous voulez être chrétiens vous devez calculer la dépense. Je ne veux pas vous flatter, ni essayer de vous amadouer pour vous gagner à la religion, en vous cachant la vérité. Si vous voulez être chrétiens vous devez vous donner vous-mêmes totalement à Jésus-Christ. Impossible d'arriver au ciel si vous vous laissez guider par le sentiment public.

Vous demandez, pécheurs, ce qu'il adviendra de tous ces gens qui professent la religion, et qui se conforment au monde et aiment la gloire des hommes plus que la gloire de Dieu. Je réponds : Ils vont, en enfer avec vous et avec tous les autres hypocrites, c'est exactement aussi certain qu'il est certain que l'amitié du monde est inimitié contre Dieu. *« C'est pourquoi, sortez du milieu d'eux mon peuple et vous en séparez, et je vous recevrai, dit le Seigneur ; je vous serai pour Père et vous serez mes fils et mes filles » (2 Corinthiens 6.17).*

Et maintenant, qui veut le faire ? Parmi les membres de l'église, et parmi ceux qui ne le sont pas, qui veut le faire ? Qui est pour le Seigneur, qui veut faire cette déclaration :

Nous ne voulons pas marcher plus longtemps avec la multitude pour faire le mal, nous sommes résolus à faire la volonté de Dieu en toutes choses, quelle qu'elle soit et quoi que le monde puisse penser et dire de nous.

Que tous ceux d'entre vous qui veulent faire cette déclaration le témoignent en se levant à leur place devant cette congrégation ; puis qu'ils se mettent à genoux, pendant que nous prions, demandant à Dieu qu'il accepte et scelle leur engagement solennel de lui obéir désormais en toute chose, à travers la mauvaise comme à travers la bonne réputation !

8. LA CONFORMITÉ AU MONDE.

« *Ne vous conformez pas au monde* » (Romains 12.2). Voulez-vous rompre avec le monde maintenant et entrer en alliance avec Dieu ? Vous déclarez-vous décidés à être assez singuliers pour vivre séparés du monde ; décidés à « dresser vos faces pour marcher avec une sainte inflexibilité dans la voie du Seigneur », et lui rendre pleine obéissance, quoi que le monde puisse dire ? L'osez-vous ? Le voulez-vous ?

Je traiterai ce sujet dans l'ordre suivant :

I. Je montrerai quel n'est pas le sens de notre texte.

II. Quel en est le sens.

III. Je mentionnerai quelques-unes des raisons de ce commandement.

IV. Je répondrai à quelques objections.

I. Je montrerai quel n'est pas le sens de notre texte.

Ce commandement ne signifie pas que les chrétiens ne doivent pas profiter des arts utiles, des inventions qui se font dans le monde et de tous les perfectionnements qu'on y apporte. C'est non-seulement le privilège, c'est encore le devoir des amis de Dieu de les utiliser pour le service de leur Maître.

II. Je veux montrer ce que signifie le commandement donné dans notre texte.

Il veut dire que les chrétiens sont tenus de ne point se conformer au monde dans les trois ordres de choses que je vais mentionner (je n'en mentionne que trois, non qu'il n'y en ait beaucoup d'autres dans lesquels les chrétiens ne doivent pas se conformer au monde, mais parce que ces trois ordres de choses sont tout ce que je puis examiner ce soir, vu le temps dont je dispose, et ensuite parce qu'il est particulièrement nécessaire à notre époque d'appeler l'attention sur ces trois ordres de choses-là.) Ces trois ordres de choses sont :

Les affaires, la mode, la politique, trois départements de la vie dans lesquels le chrétien ne doit ni recevoir les maximes, ni adopter les principes, ni suivre les pratiques des gens du monde.

III. Je mentionne quelques-unes des raisons du commandement.

«... ne vous conformez, pas au monde ». Vous ne devez nullement agir d'après les mêmes principes, ni pour les mêmes motifs, ni par les mêmes moyens que le monde, soit dans les affaires, soit en ce qui concerne la mode, soit encore dans la politique. J'examinerai les raisons du commandement à l'égard de chacune de ces trois sphères de la vie considérée séparément.

Premièrement, à l'égard des affaires.

1. La première raison de ne pas nous conformer au monde dans les affaires, c'est que le principe du monde n'est autre qu'un égoïsme absolu.

Cela se voit partout dans les affaires ; le monde ne connaît ici d'autres maximes et d'autres motifs que ceux du plus pur égoïsme ; il règle les affaires sans le moindre égard pour les commandements de Dieu, sans le moindre souci pour sa gloire et sans se préoccuper davantage du bonheur d'autrui. Les habitudes, les usages des gens d'affaires procèdent tous d'un égoïsme extrême. Qui ne sait qu'en faisant un marché les hommes d'affaires de ce monde consultent leur propre intérêt, cherchent leur propre bénéfice, et non pas le bénéfice de ceux avec lesquels ils traitent.

Qui a jamais vu un mondain, homme d'affaires concluant un marché ou poursuivant une affaire quelconque en vue de procurer du bénéfice à ceux avec lesquels il traite ? Cela ne se voit jamais ; c'est toujours pour son propre bénéfice qu'agit un tel homme. Les chrétiens peuvent-ils agir ainsi ?

Ils sont tenus d'agir par un principe tout opposé : « *Que chacun de vous, au lieu de considérer ses propres intérêts, considère aussi ceux des autres* » (Philippiens 2.4). Ils sont appelés à suivre l'exemple de Jésus-Christ. Jésus-Christ fit-il jamais un marché en vue de privilégier son propre avantage ? Et ses disciples adopteraient le principe du monde, un principe qui renferme en lui-même la « semence de l'enfer ». Si les chrétiens agissent de la sorte, n'est-ce pas le plus chimérique des rêves que de croire que le monde va se convertir à l'Évangile ?

2. Ce commandement nous est donné parce que la conformité au monde est totalement opposée à l'amour pour Dieu et pour l'homme.

Le monde des affaires tout entier ne reconnaît d'autre amour que l'amour de soi. Passez en revue tous les rangs de l'armée des hommes d'affaires, depuis le marchand de sucre candi qui dresse sa petite table au coin des rues jusqu'au plus grand négociant en gros ou armateur des États-Unis, et vous verrez que le même principe les dirige tous : Acheter aussi bon marché et vendre aussi cher que l'on peut ; tout d'abord prendre bien soin de sa propre maison.

Autant que le permettent les règles vulgaires de l'honnêteté, chercher son intérêt personnel sans se préoccuper de l'intérêt d'autrui qui sont étrangers à la piété reconnaîtront que c'est bien là, en effet, le principe d'après lequel se font les affaires en ce monde. Maintenant, que penser de ce principe ? Est-il d'accord avec la sainteté, avec l'amour de Dieu et de l'humanité, avec l'esprit de l'Évangile, avec l'exemple parfait de Jésus-Christ ? Peut-on tout à la fois se régler sur un tel principe et aimer Dieu ? Impossible. Ces deux choses ne peuvent pas être plus contraires l'une à l'autre. Les chrétiens ne peuvent donc en aucune façon se conformer, quant aux affaires, aux maximes du monde.

3. Les règles et les principes que le monde suit dans les affaires, sont directement opposés à l'Évangile.

Ils sont opposés à l'esprit que montre Jésus-Christ et aux enseignements qu'il donna et que tous les siens doivent suivre, sous peine de se perdre éternellement.

Quel fut l'esprit que Jésus-Christ montra sur la terre ? Ce fut l'esprit de bienveillance et de renoncement, l'esprit de celui qui se sacrifie pour faire du bien aux autres. Il montra le même esprit que Dieu le Père, qui trouve un bonheur infini à sortir de lui-même, et à satisfaire son cœur plein de bienveillance en faisant du bien à ses créatures. C'est en cela que consiste la religion de l'Évangile ; être semblable à Dieu, non seulement faire le bien mais jouir de faire le bien, trouver son bonheur à sortir de soi-même pour faire le bien d'autrui.

C'est ce qu'exprime cette parole : « *Il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir* » (Actes 20.35).

C'est ce qu'ordonne ce commandement : « *Ne regardez pas chacun à votre propre intérêt, mais que chacun regarde aussi à l'intérêt des autres* » (Philippiens 2.4).

Mais quelle est la maxime du monde en fait d'affaires ? Elle est : « *Chacun pour soi !* » Et elle a été inventée par des gens qui étaient aussi étrangers à la connaissance et à la pratique de l'Évangile que peuvent l'être les païens eux-mêmes. Comment les chrétiens pourraient-ils adopter de pareilles maximes ?

4. Se conformer au monde dans les affaires c'est se mettre en flagrante contradiction avec les engagements que l'on prend en entrant dans l'Église.

Quel est l'engagement que vous prenez en entrant dans l'Église ? N'est-ce pas de renoncer au monde et de vivre pour Dieu, d'être conduits par l'Esprit de Jésus-Christ, d'avoir pour Dieu un amour suprême, de renoncer à vous-même et de vous consacrer au service de Dieu et au bien de vos semblables ? Ne faites-vous pas alors profession de ne point aimer le monde et ses pompes, ses honneurs et ses richesses ? À la table de la communion, en recevant le corps du Sauveur rompu pour vous, ne déclarez-vous pas les mêmes choses ? Et ensuite, que faites-vous ? Vous vous en allez et vous suivez les principes et les règles de ceux dont la vie, la volonté et le but avoués sont d'aimer le monde, de gagner le monde et de jouir du monde !

Les chrétiens de profession sont doublement coupables. Ils se sont engagés solennellement devant Dieu à suivre le chemin qui mène à la vie, puis ils se sont mis, dans leurs affaires, à suivre les principes de ce monde ; il est évident qu'ils sont de misérables parjures.

5. La conformité au monde est si évidemment contraire aux principes de l'Évangile, que lorsque les pécheurs la rencontrent chez ceux qui font profession de christianisme, elle les empêche de comprendre la nature et le but de l'Évangile.

Comment, en effet, dans de telles conditions, les pécheurs comprendraient-ils que le but de l'Évangile est d'élever les hommes au-dessus de l'amour du monde, au-dessus de l'influence du monde, de les placer sur un terrain plus élevé, de leur apprendre à vivre d'après des principes totalement différents ? Comment les pécheurs comprendraient-ils ce que sont les dispositions d'une âme toute remplie de la vie du ciel, comment connaîtraient-ils le renoncement à soi-même, la bienveillance, etc. ?

6. C'est cet esprit de conformité au monde qui a chassé de l'Église l'amour de Dieu.

Voyez ce nouveau converti, il est bouillant de zèle, l'amour de Dieu remplit son cœur et s'échappe de ses lèvres en paroles de feu. Que lui importe le monde !

Appelez son attention sur ses richesses, ses plaisirs, ses honneurs, et engagez-le à les poursuivre, vous ne réussirez qu'à exciter son dégoût. Mais mettez-le dans les affaires, laissez-le pendant une année faire du négoce selon les principes admis dans le monde, et vous ne reverrez plus en lui ce brûlant amour de Dieu qui remplissait son cœur ; sa religion ne sera plus pour lui qu'un devoir ; religion sèche, maigre, sans influence ; tout autre chose que cet ardent amour de Dieu qui pousse aux actes de bienveillance.

J'en appelle à tout homme ici présent, et si ma voix était assez forte j'en appellerais à tous ceux qui professent être chrétiens dans cette ville, et je demanderais : N'en est-il pas ainsi ? Et si quelqu'un me répondait : « *Non, il n'en est pas ainsi !* », cette réponse prouverait seulement que celui qui la fait n'a jamais su ce que c'est que le feu du premier amour chez un nouveau converti.

7. Cette conformité au monde dans les affaires est un des plus grands obstacles à la conversion des pécheurs.

Que pensent, en effet, les incrédules quand ils voient que ceux qui se disent chrétiens et prétendent croire ce que la Bible enseigne, n'en recherchent pas moins les biens de ce monde tout aussi ardemment que tous les autres hommes, faisant les meilleurs marchés, achetant au plus bas prix et vendant aussi cher que les plus zélés serviteurs de Mammon ? Ce qu'ils pensent ? Je puis, moi, vous le répéter. Ils disent : « *Ces chrétiens font exactement comme nous tous, ils suivent les mêmes principes !* » ; « *chacun pour soi !* » est leur devise tout aussi bien que celle de tout le monde ; ils marchent comme les autres et placent leur argent à aussi gros intérêts que qui que ce soit. Et ces accusations ne sont pas des calomnies.

C'est un fait notoire que la plupart des membres des églises recherchent le monde et les choses qui sont au monde, au même degré, avec le même esprit et selon les mêmes maximes que ceux d'entre les incrédules qui passent pour honnêtes et humains. Le mondain dit : « *Voyez ces chrétiens, je ne vois pas qu'ils soient en rien meilleurs que moi, ils vont tout aussi loin que moi en fait de recherche des biens terrestres !* »

Si ceux qui professent être chrétiens agissent selon les mêmes principes que les gens du monde, aussi vrai que l'Éternel est vivant, ils auront le même salaire. Ces chrétiens sont inscrits au livre de Dieu comme de noirs hypocrites, attendu qu'ils prétendent être des amis de Dieu tandis qu'ils aiment le monde. Aimer le monde c'est être ennemi de Dieu.

8. Une autre raison du commandement : « *Ne vous conformez pas au monde* » (Romains 12.2).

C'est l'influence salubre, instantanée, immense, qu'auraient ceux qui professent le christianisme s'ils se mettaient à conduire leurs affaires d'après les principes de l'Évangile.

Voyez, en effet, ce qui arriverait si, pendant une année, les chrétiens se réglèrent dans leurs transactions commerciales d'après les principes de l'Évangile. Le retentissement en serait plus grand que celui du tonnerre ; le monde en serait ébranlé. Que les incrédules voient ceux qui professent le christianisme, consulter en toute affaire le bien de la personne avec laquelle ils traitent, cherchant l'intérêt d'autrui autant que le leur vivant au-dessus du monde, ne lui attribuant d'autre valeur que celle d'un instrument pour glorifier Dieu ; quel ne serait pas l'effet d'une conduite pareille ?

Quels effets vit-on se produire à Jérusalem quand tous les chrétiens renoncèrent à leurs affaires particulières pour se donner sans réserve à l'œuvre du salut du monde ? Ce n'étaient que quelques pêcheurs ignorants et quelques humbles femmes, mais ils mirent le monde sens dessus dessous. Que l'Église fasse de même maintenant et le monde sera couvert de confusion et accablé sous la conviction de péché. Oui ! que seulement l'église s'élève au-dessus du monde et traite les affaires d'après les principes de l'Évangile, chacun cherchant non pas seulement ses propres intérêts mais aussi les intérêts des autres, et l'incrédulité cachera, sa tête, l'hérésie sera arrachée de l'Église et l'esprit d'amour, esprit délicieux, béni entre tous, se répandra sur le monde comme les vagues de la mer.

Secondement. Raisons pour fuir toute conformité au monde en ce qui concerne la mode.

Pourquoi est-il commandé aux chrétiens de ne pas suivre les modes du monde ?

1. Parce qu'elles sont diamétralement opposées à l'esprit de l'Évangile, et que les suivre, c'est mettre son affection aux choses de la terre.

Qu'est-ce que « avoir ses pensées aux choses de la terre », si ce n'est pas entre autres choses suivre la mode, qui, semblable à la marée, ne cesse son mouvement de va et vient, changeant toujours ses formes et renouvelant sans cesse les attraits de ce monde ? Il y a de grands commerçants, des possesseurs de grandes fortunes qui se vantent de n'avoir aucun souci de la mode ; ils sont occupés de tout autre chose et ils laissent le soin des modes à leur tailleur, c'est son affaire et l'on compte qu'il fera tout pour le mieux.

Mais représentez-vous que ce tailleur fasse un habillement hors de mode, l'on verrait alors si ces messieurs ne font aucun cas de la mode et s'ils voudraient encore employer le même tailleur.

Pour le moment, il est vrai, ils ne s'occupent pas beaucoup de la mode ; ils ont de plus hautes ambitions, aussi pensent-ils que prêcher sur la mode c'est abaisser la dignité de la chaire chrétienne. Ils oublient que pour la plus grande partie de l'humanité, la mode est la chose essentielle. La plus grande partie de ceux qui composent l'Église ne sont pas riches et ne s'attendent pas à le devenir ; leur grande affaire c'est d'avoir un extérieur « respectable », et d'élever leur famille d'une manière « respectable » ; ce qui veut dire de suivre la mode. Les neuf dixièmes de la population ne regardent jamais plus haut que cela : Faire comme le monde, c'est-à-dire suivre la mode. Pour y parvenir, aucun effort, aucun sacrifice ne leur coûte ; tout leur cœur est là, c'est pour cela qu'ils vivent.

Le grand négociant, l'homme opulent, le personnage important se trompent donc s'ils pensent que la mode soit une petite chose. La très grande majorité des gens ont toute leur attention, tout leur cœur tourné vers cet objet : dans leurs vêtements, leur mobilier, et le reste, imiter les gens à la mode, les gens respectables, comme on dit.

2. Se conformer au monde est contraire à la profession chrétienne.

Quand on se joint à l'église on fait profession d'abandonner cet esprit qui a donné naissance à la mode. On déclare renoncer aux « pompes et aux vanités du monde », se repentir de son orgueil, vouloir désormais suivre celui qui fut « doux et humble de cœur », et vivre pour Dieu.

Après cela, que fait-on ? On suit la mode et souvent avec une ardeur extrême ; on n'acceptera rien qui ne soit à la dernière mode ; de sorte qu'une faiseuse de robes qui par motif de conscience refuserait de suivre la mode ne pourrait pas gagner son pain.

Oui, c'est un fait, une couturière en robes ne peut trouver du travail, même auprès des dames qui font profession d'appartenir à Jésus-Christ, à moins qu'elle ne suive la mode dans toutes ses extravagances ; Dieu sait qu'il en est ainsi ; et ces couturières doivent abandonner leur gagne-pain si leur conscience ne leur permet pas de suivre tous les caprices de la mode.

3. Cette conformité au monde dans l'obéissance à la mode est une franche et complète approbation donnée à l'esprit du monde.

Quelle est en effet la raison d'être de tout ce changement de décors, de tout cet éclat, de tout ce somptueux étalage ? C'est l'amour de la louange et des applaudissements. Et quand les chrétiens suivent la mode, ils affirment par-là, autant qu'il est en eux, l'innocence de cet amour de la vaine gloire. Tout ce gaspillage d'argent, de temps et de pensées, tout ce soin qu'on prend de la vanité, toute cette pâture qu'on lui donne, et cet amour, cette passion des applaudissements, l'église innocente tout cela ; elle y met le sceau de son approbation quand elle se conforme au monde.

4. En suivant les modes du monde les chrétiens montrent qu'ils aiment le monde.

Ils montrent par leur conduite qu'ils aiment le monde, exactement comme les incroyants le montrent par la même conduite. En suivant, comme eux, les modes, ils démontrent avec évidence qu'ils sont mus par le même principe, l'amour de la mode.

5. Quand les chrétiens de profession se conduisent ainsi, ils montrent avec la plus grande évidence qu'ils aiment la gloire qui vient des hommes.

Ils montrent qu'ils aiment l'admiration et la flatterie exactement comme les pécheurs. N'est-il pas clair que c'est se mettre en contradiction avec le principe chrétien, que de chercher ces choses mêmes qui sont l'objet de l'orgueil et la convoitise des incroyants ?

6. Si vous vous conformez au monde en suivant la mode, vous montrez que vous ne vous regardez pas comme responsable envers Dieu de l'emploi de votre argent.

C'est pratiquement méconnaître et abandonner votre vraie position, celle d'administrateur de l'argent qui vous a été confié. En employant l'argent à satisfaire votre vanité et vos convoitises, vous enlevez à l'épée de la vérité cette pointe qui devrait transpercer le pécheur égoïste. Votre vie est un démenti donné à la parole du Seigneur : « *La terre est à moi avec tout ce qu'elle contient* » (Psaumes 50.10).

7. Vous montrez par-là que la réputation est votre idole.

Quand de toutes les nations vous arrive ce cri des âmes qui perdent leur âmes : « *...passe vers nous et viens nous secourir !* » et que chaque semaine vous apporte quelque appel nouveau à envoyer l'Évangile, des traités, des Bibles, des missionnaires, à ceux qui périssent faute de connaissance, et que vous préférez dépenser votre argent pour suivre la mode, n'est-ce pas déclarer que la réputation est votre idole.

Supposons, pour les besoins de notre démonstration, qu'il ne soit pas défendu par la Parole de Dieu de suivre la mode, et que ceux qui font profession de christianisme puissent la suivre innocemment (je nie que la chose soit innocente, mais supposons qu'elle le soit) ; est-ce que le fait que vous la suiviez, tandis que tant d'appels d'argent, de temps et de travail se font entendre en vue du salut des âmes, est-ce que ce seul fait, dis-je, ne démontrerait pas d'une manière parfaitement concluante que vous n'aimez ni Dieu, ni les âmes de vos frères ?

Voici une femme dont le mari est en esclavage. Cette femme fait tout ce qu'elle peut pour ramasser assez d'argent pour le rachat de son mari. Elle est toujours peinant et économisant, se levant tôt, se couchant tard, mangeant le pain de douleur, parce que son époux, le père de ses enfants, l'ami de sa jeunesse, est dans l'esclavage. Maintenant, dites à cette femme que c'est chose innocente pour elle que de suivre la mode, d'avoir vêtement haute nouveauté, dernière mode, grands étalages, comme ses voisins. Vous écouterait-elle ? Aura-t-elle le moindre désir des choses dont vous lui parlez ? C'est à peine si elle achètera des souliers pour ses pieds ; elle en est presque à regretter le, pain qu'elle porte à sa bouche, tant est grand le désir qu'elle a de parvenir à son but.

Maintenant, supposez qu'une personne aime Dieu, les âmes des hommes et le règne de Christ, aura-t-elle besoin d'une défense expresse de Dieu pour ne pas dépenser son argent et son temps à suivre les modes ? Non certes ! elle, aurait plutôt besoin d'un ordre positif pour s'accorder ce qui est nécessaire à l'entretien de sa vie. Voyez Timothée, eut-il besoin d'une défense expresse pour être gardé de trop de complaisance envers lui-même quant à l'usage du vin ? Il était au contraire si réservé, qu'il fallut une injonction formelle de la part de Dieu pour le décider à prendre un peu de vin comme remède.

Quoiqu'il fût malade, il n'en voulait pas prendre à moins d'y être formellement autorisé de Dieu, tant il voyait clairement les mauvais côtés de la chose. Maintenant, montrez-moi un homme ou une femme qui suive les modes, et je vous dirai de quel esprit cette personne-là est animée, sans m'inquiéter de la profession qu'elle peut faire. Ne me demandez pas pourquoi Abraham, David, Salomon, qui étaient si riches, n'employèrent pas leur argent à l'avancement du règne de Dieu ; je vous demanderais, moi, si ces anciens serviteurs de Dieu jouissaient de la lumière que possèdent les chrétiens de nos jours. Savaient-ils seulement que le monde peut être converti, ainsi que le savent les chrétiens d'aujourd'hui ?

Mais supposons qu'il vous soit permis, aussi bien qu'à Abraham et à David, d'être riche et d'employer vos richesses à faire étalage de luxe, suivant tous les caprices de la mode, qui d'entre vous voudrait le faire, s'il aimait le Seigneur Jésus-Christ ? Qui voudrait employer son argent à des vanités de ce genre quand il pourrait l'employer à satisfaire la passion qui adsorberait tout dans sa vie, celle de faire du bien à l'âme de ses semblables ?

8. En vous conformant au monde en obéissant à la mode, vous montrez que vous ne différez pas de ceux qui sont ouvertement impies.

Ces impies et ces incrédules déclarés disent : « *Nous ne voyons pas que ces chrétiens aiment moins la mode que nous !* » Et qui ne sait que ce scandale fait tomber beaucoup de gens ?

9. En suivant la mode, vous tentez Dieu, vous l'engagez à vous abandonner à l'esprit de ce monde.

Il y a, à l'heure qu'il est, beaucoup de chrétiens de profession qui ont suivi le monde et la mode jusqu'à ce qu'enfin Dieu semble les avoir livrés à Satan pour la destruction de la chair. Ils n'ont que peu ou point de sentiment religieux, pas d'esprit de prière, pas de zèle pour la gloire de Dieu ou pour la conversion des pécheurs : Le Saint-Esprit semble les avoir abandonnés.

10. Vous tentez l'Église, vous la poussez à suivre les modes.

Là où les anciens et les principaux membres de l'église sont des chrétiens fashionables, ils entraînent toute l'église après eux dans leur obéissance à la mode et chacun les imite autant qu'il peut, jusqu'à la plus humble servante. Que seulement une riche dame « chrétienne » vienne à l'église en costume grande mode, aussitôt toute l'église est prise du désir de la suivre dans cette voie, fallût-il s'endetter pour cela.

11. Vous vous tentez vous-mêmes à l'orgueil, à la folie et à la mondanité.

Représentez-vous un buveur corrigé qui s'entourerait de vin, d'eau-de-vie et de toutes sortes de liqueurs enivrantes, et qui ne les quitterait pas du regard, et qui en goûterait de temps en temps quelque peu. Cet homme-là ne se tenterait-il pas lui-même ?

Et maintenant voyez cette femme qui a été élevée dans l'orgueil et la vanité ; elle s'est corrigée et a professé abandonner son ancienne vie ; mais elle garde ses ornements et continue à suivre les modes : La ramènera en arrière, cela est immanquable. Elle se tente elle-même au péché et à la folie.

12. Vous tentez le monde.

Vous le jetez dans une recherche encore plus ardente et plus fiévreuse de toutes ces vanités. Le monde a parfois des scrupules au sujet de ces choses-là ; mais, en les recherchant avec lui et après lui, les chrétiens de profession encouragent les mondains à se livrer tout entiers à ces convoitises qui précipitent leurs âmes dans l'enfer.

13. En suivant la mode, vous tentez le diable à vous tenter.

En suivant la mode, vous ouvrez votre cœur à Satan. Après s'être donné à Dieu, vouloir suivre la mode, c'est vouloir garder son cœur « vide, balayé et paré » pour Satan. Toute femme qui veut suivre la mode peut en être sûre, elle aide Satan à la tenter à l'orgueil et au péché.

14. C'est la plus grande partie de ceux qui vous entourent que vous tentez en suivant les modes.

Il y a un petit nombre de personnes qui se proposent comme but des objets plus considérables que la conformité aux modes, et qui poursuivent ces objets avec ardeur. Les uns sont engagés dans une lutte très vive pour arriver au pouvoir politique, d'autres font tous leurs efforts pour acquérir une réputation littéraire, d'autres pour gagner des richesses ; et les uns comme les autres ne se doutent pas que leur cœur est attaché à la mode ; leur égoïsme se déploie sur une plus grande échelle.

Mais la plupart sont beaucoup influencés par la mode ; et pour eux c'est une pierre d'achoppement des plus funestes que l'ardeur et la promptitude que les chrétiens de profession mettent à suivre tous les caprices de la mode. Ils se disent : « *Que signifie donc leur profession puisqu'ils suivent les modes avec autant d'empressement que qui que ce soit ?* » Ou bien encore, ils se disent : « *Il est sans doute légitime de suivre la mode, car les chrétiens eux-mêmes la suivent tout autant que nous !* »

15. Une autre raison pour laquelle les chrétiens ne doivent pas se conformer au monde en suivant les modes.

C'est la grande influence qu'une conduite tout opposée aurait infailliblement sur les gens du monde. Si ceux qui font profession d'être chrétiens montraient un complet mépris de la mode, il y aurait là un vivant reproche et un sujet de confusion pour les gens du monde qui les entourent ; ces chrétiens démontreraient par-là qu'ils vivent pour Dieu et pour l'éternité. Quelle ne serait pas la puissance d'un pareil fait ! Quel témoignage accablant il constituerait en faveur de la religion de Jésus-Christ ! L'apparente renonciation au monde faite par beaucoup d'ordres religieux, a certainement plus fait que toute autre chose pour persuader les hommes de la réalité de leur religion, et pour étendre cette religion dans le monde en augmentant son influence.

Supposez maintenant qu'un tel renoncement soit sincère et cordial ; ajoutez-y par la pensée non seulement tout ce qu'il y a de beau et d'aimable dans le caractère chrétien, mais encore toute la puissance d'une activité pleine de hardiesse et de zèle pour arracher les âmes au péché et les gagner à la sainteté ; quelle influence un pareil exemple n'exercerait-il pas ! Ne serait-ce pas comme un tonnerre qui retentirait aux oreilles du monde, et qui obligerait beaucoup de pécheurs à se réveiller et à se tourner vers Dieu ?

Troisièmement. Raisons pour fuir toute conformité au monde en ce qui concerne la politique.

Je veux montrer pourquoi ceux qui professent être chrétiens sont tenus de ne pas se conformer au monde à l'égard de la politique.

1. Parce que la politique de ce monde est parfaitement malhonnête.

Qui l'ignore ? Qui ne sait que chaque parti cache à dessein les défauts de son propre candidat, ainsi que les qualités du candidat du parti opposé ? Est-ce que cela n'est pas malhonnête ? Chaque parti porte son candidat aux nues ; il en fait une perfection et n'a qu'un but, le faire élire ; et pour cela tous les moyens sont bons. Il est donc impossible d'être un honnête homme quand on s'inféode à un parti. Et le chrétien pourrait agir de la sorte et garder en même temps une conscience pure.

Qui l'ignore ? Qui ne sait que chaque parti cache à dessein les défauts de son propre candidat, ainsi que les qualités du candidat du parti opposé ? Est-ce que cela n'est pas malhonnête ? Chaque parti porte son candidat aux nues ; il en fait une perfection et n'a qu'un but, le faire élire ; et pour cela tous les moyens sont bons. Il est donc impossible d'être un honnête homme quand on s'inféode à un parti. Et le chrétien pourrait agir de la sorte et garder en même temps une conscience pure.

2. Se conformer au monde en ce qui concerne la politique, c'est tenter Dieu.

En marchant avec le monde dans les affaires politiques, les chrétiens commettent la faute de donner au pays, par leur vote, des chefs qui ne craignent ni n'aiment Dieu, gens qui bravent ouvertement ses lois, qui violent le jour du repos, qui jouent, qui commettent adultère, qui se battent en duel, qui jurent d'une manière impie, qui laissent les lois inexécutées quand tel est leur bon plaisir, et ne se soucient ni du bonheur ni du malheur de leur pays, pourvu qu'ils puissent conserver leurs places.

Oui, les chrétiens sont responsables de ce que le pouvoir tombe entre de telles mains. Car il est clair que là où les partis sont divisés, comme ils le sont dans ce pays, les chrétiens sont assez nombreux pour déterminer le sens du vote. Qu'ils se montrent résolus à ne jamais voter pour un malhonnête homme, un violateur du sabbat, un joueur, un débauché, un duelliste, et aucun parti ne pourra proposer de tels personnages au suffrage populaire avec quelque chance de succès.

Mais aujourd'hui on voit les partis se prêter à tout, consentir à la violation des lois, donner pleine licence aux fureurs populaires, aux exécutions sommaires (loi de Lynch), aux vols des malle-poste, en un mot à toute sorte d'iniquité, pourvu qu'ils puissent porter leur candidat au pouvoir et, avec son appui, occuper les emplois publics. J'affirme que tous les auteurs d'un pareil système sont de malhonnêtes gens, quelle que soit leur profession religieuse. Et si des chrétiens s'en rendent complices, les déclarons-nous innocents ?

3. En marchant avec le monde dans les affaires politiques, les chrétiens contristent le Saint-Esprit.

Demandez à un homme politique chrétien s'il a jamais pris le Saint-Esprit pour guide et pour compagnon dans une campagne politique. Jamais, vous répondra-t-il. Je suis loin de prétendre que les chrétiens doivent s'abstenir de voter et se priver de leur part légitime d'influence sur les affaires publiques. Mais ils ne doivent pas s'enrôler dans un parti.

4. En faisant de la politique comme on en fait aujourd'hui, vous contribuez à saper par la base tout ordre et tout gouvernement dans le pays.

Qui ne sait qu'en ce moment (1) cette grande nation vacille et chancelle, parce que les lois sont violées et foulées aux pieds et que le gouvernement ne veut ou n'ose pas s'y opposer ? soit que le magistrat ne désire pas mettre fin au désordre, soit qu'il tempore, toujours est-il que le mal règne dans toutes les contrées de notre grand pays.

Et que celui qui fait profession d'être chrétien ne peut pas donner son suffrage à des hommes tels que ceux qui sont aux affaires. (1) Paroles prononcées il y a cinquante ans. Depuis lors de grands progrès ont été accomplis : réveils religieux, abolition de l'esclavage, etc (Note du traducteur).

5. Votre façon d'agir est une pierre d'achoppement pour les pécheurs.

Que pensent les pécheurs quand ils voient ceux qui se disent chrétiens se joindre à eux dans les mesures politiques qu'ils prennent, et faire des choses qu'ils savent, eux, mondains, être déshonnêtes et corruptrices ? Ils disent : « *Nous savons, très bien, nous, ce que nous faisons, nous voulons que notre parti arrive au pouvoir, nous poursuivons notre propre intérêt, nous voulons les places, les honneurs, la puissance, rien de plus simple. Mais ces chrétiens qui font profession de vivre pour autre chose, pour un but plus élevé, les voilà qui se joignent à nous et les voilà qui recherchent « des pains et des poissons » tout aussi avidement que qui que ce soit d'entre nous !* » Les gens du monde pourraient-ils rencontrer une pierre d'achoppement pire que celle-là ?

6. Vous démontrez aux incroyants que ceux qui professent être chrétiens sont mus par le même esprit qu'eux.

Qui peut s'étonner que les gens du monde soient incroyants quant à la réalité de la religion ? S'ils ne font pas des recherches dans les Écritures et n'apprennent pas par elles ce qu'est la religion, s'ils se laissent conduire par ce qu'ils voient de la conduite de ceux qui se disent chrétiens, ils doivent être incroyants. Ils doivent inférer de ce qu'ils voient que ceux qui professent la religion n'y croient pas eux-mêmes. Et cette conclusion est fondée. Je suis moi-même loin d'être sûr que le plus grand nombre de ceux qui font profession d'être chrétiens croient à la Bible.

7. Vous montrez que votre cœur n'est pas changé.

Qu'est-ce que le changement du cœur ? Est-ce prendre la sainte cène une fois ou deux par mois et aller quelquefois à la réunion de prières ? A-t-on le cœur changé pour cela, quand on est à la poursuite des places et des honneurs ? Le monde serait stupide s'il croyait à un changement de cœur pour de pareilles raisons.

8. Vous devriez renoncer à toute conformité avec le monde à l'égard de la politique, quand ce ne serait qu'en vue de l'influence bénie qu'une pareille conduite ne manquerait pas d'avoir sur le monde.

Supposez un moment que les chrétiens deviennent parfaitement consciencieux et conséquents en matière politique et qu'ils disent d'une commune voix : « *Nous n'accorderons nos votes qu'à des hommes qui craignent Dieu et qui sont décidés à gouverner selon la justice !* » Dès ce moment, les incroyants n'oseraient plus porter comme candidats des hommes qui ne respectent pas les lois. Loin de là.

Tout candidat devrait désormais présenter assez de garanties morales pour que l'on pût reconnaître en lui un homme dévoué au bien du pays, décidé à encourager la vertu, à réprimer le vice, l'injustice et le désordre, à faire en un mot tout ce qui est en son pouvoir pour rendre le peuple heureux et saint. Les chrétiens feraient ainsi honte aux politiciens malhonnêtes en montrant que le seul mobile de toute leur activité est l'amour de Dieu et des hommes. Semblable à une vague immense, leur influence bénie ne tarderait pas à s'étendre sur tout le pays.

IV. J'ai maintenant à répondre à quelques objections qui sont faites contre les principes que j'ai avancés

1. Objections contre nos principes relativement aux affaires.

1° Objection : « *Si nous ne suivons pas dans les affaires les mêmes principes que les gens du monde, nous ne pourrons pas soutenir leur concurrence et toutes les affaires tomberont entre leurs mains. Si, dans les achats et les ventes, nous avons en vue le bien d'autrui, nous ne recherchons pas notre bénéfice mais celui des gens avec qui nous traitons, nous ne pourrons jamais lutter avec les commerçants animés d'un tout autre esprit et ils ne tarderont pas à être maîtres de tout le commerce !* »

Eh bien, soit ! Vous pouvez trouver un moyen plus modeste de gagner votre vie, et laisser les affaires aux gens du monde.

2° Objection : « *Mais où trouverons-nous de l'argent pour répandre l'Évangile* » ?

Une église sainte qui agirait d'après les principes de l'Évangile contribuerait plus à hâter les progrès du règne de Dieu que ne le ferait jamais tout l'argent qu'on pourrait trouver à New York.

Donnez-moi une église sainte, une église dont la vie soit au-dessus de ce monde, et l'œuvre du salut avancera plus vite qu'elle ne pourrait le faire avec tout l'argent de la chrétienté.

3° Objection : « *Il nous faut pourtant beaucoup d'argent pour former des ministres instruits* ».

Ah ! Si nous avions des pasteurs saints ce serait un avantage bien plus grand que d'avoir des pasteurs d'une haute culture. Si le corps pastoral est assez saint, il pourra au besoin se passer d'études si prolongées ; Dieu me garde de méconnaître la valeur des études ; que les Ministres aient autant d'instruction que possible, ils n'en auront jamais trop, pourvu qu'ils aient aussi la sainteté. Mais il est absurde de penser qu'un corps pastoral lettré soit, comme tel, en état de convertir le monde.

Que les pasteurs aient l'esprit de prière, que le baptême du Saint-Esprit, la « puissance d'en haut » soit sur eux et ils répandront l'Évangile. Que les chrétiens vivent comme ils doivent vivre et l'Église ébranlera le monde. Si seulement tous les chrétiens de New York entraient dans cette voie, chaque navire qui quitte le port de cette grande cité en porterait la nouvelle, les vents la disperseraient aux quatre bouts des cieux, bientôt un esprit de réveil et de recherche du salut remplirait la terre entière, et les conversions se multiplieraient comme les gouttelettes de la rosée du matin.

Supposons un moment que vous abandonniez vos affaires pour vous consacrer exclusivement à l'œuvre de l'évangélisation. L'église l'a fait une fois, et vous savez quelle en fut la conséquence. Quand ce petit groupe de fidèles de Jérusalem oublièrent leurs intérêts temporels pour se donner tout entiers à l'œuvre de Dieu, le salut se répandit avec une rapidité merveilleuse. Je crois que si, de nos jours encore, toute l'église chrétienne se levait, et, laissant tout le reste, marchait à la conquête du monde, en fort peu de temps le monde se convertirait.

Au surplus, le fait est que vous ne seriez pas obligés d'abandonner vos affaires. Si les chrétiens voulaient s'occuper de leurs affaires dans l'esprit de l'Évangile, ils auraient bientôt accaparé tout le commerce du monde. Que seulement les gens du monde constatent que chaque fois qu'ils ont affaire à un chrétien, celui-ci les traite non seulement avec loyauté, mais avec bienveillance, qu'il a égard à leur intérêt comme au sien propre, et ils ne voudront plus guère avoir affaire qu'à des chrétiens.

Quel négociant voudra pour une affaire quelconque, s'adresser à un incrédule qu'il sait être exclusivement préoccupé de son propre avantage et fort capable de le tromper et de le duper.

Alors qu'en s'adressant à un négociant chrétien il sera sûr d'obtenir de lui la même application et la même bonne volonté que s'il s'agissait de ses propres intérêts ?

Du reste, c'est un fait connu qu'il y a maintenant ici, dans cette ville, des marchands chrétiens qui, grâce à leur intégrité, fixent le prix des articles dont ils sont détenteurs. Quand des marchands viennent de l'intérieur en vue de faire des achats dans notre ville, ils se rendent chez les marchands chrétiens dont nous parlons, ils leur demandent quel est le prix raisonnable de chaque article, et la réponse qu'ils reçoivent fait loi pour eux.

Quand l'homme d'affaires suit les principes de l'Évangile, l'avantage est tout de son côté. L'Église peut faire en sorte que les incrédules mêmes aient intérêt à conduire leurs affaires d'après les véritables principes. Elle peut ainsi régler le commerce du monde. Et malheur à elle si elle ne le fait pas !

2. Objections contre nos principes relativement à la mode.

1° Objection : « *Est-il bon que le chrétien se singularise ?* »

Certainement ! Les chrétiens sont tenus de se singulariser. Ils sont appelés à être un « peuple particulier », c'est-à-dire un peuple singulier, essentiellement différent du reste de l'humanité. Soutenir que nous ne devons pas être singuliers c'est dire que nous devons nous conformer au monde. « Ne sois pas singulier » signifie : « Sois semblable au monde » ce qui est juste le contraire du commandement donné dans notre texte.

Mais la question qui nous occupe maintenant concerne la mode dans les vêtements, les équipages, les ameublements, etc. Ici je confesse que j'étais autrefois dans l'erreur ; je croyais et j'enseignais que le mieux pour le chrétien était de se vêtir de manière à n'être pas remarqué, qu'il fallait suivre de loin les changements de la mode de manière à ne pas paraître singulier. Mais j'ai vu mon erreur et maintenant je m'étonne de l'aveuglement dans lequel j'étais.

Votre devoir est de vous vêtir avec une simplicité telle que vous montriez au monde que vous ne faites aucun cas de la mode, que vous la négligez et la méprisez absolument. En effet, si vous n'êtes pas singuliers, si vous ne vous séparez pas entièrement des modes de ce monde, vous montrez que vous y attachez du prix. Vous ne pouvez rendre un témoignage clair contre les modes du monde que par une entière simplicité ; je ne veux pas dire que vous deviez vous étudier à être singuliers ; je veux dire que vous devez rechercher la commodité et l'économie, bien qu'en le faisant, vous puissiez paraître singuliers.

2° Objection : « *Mais si nous nous habillons avec une simplicité exagérée, toute l'attention des gens se portera sur ces détails extérieurs !* »

S'il y a de la vérité dans cette observation, c'est parce que la chose est si rare que chacun ouvre de grands yeux quand il voit un chrétien assez fidèle à sa profession pour ne tenir aucun compte des modes. Mais que tous les chrétiens se mettent à en faire autant, et votre simplicité ne prouvera plus rien, sinon que vous êtes un chrétien et que vous ne voulez pas être confondu avec les incroyants. Ne serait-ce pas un coup porté à l'orgueil du monde, si tous les chrétiens étaient d'accord pour rendre un témoignage pratique contre le vain étalage de son luxe ?

3° Objection : « *Vous mettez la religion trop haute, vous la mettez hors de la portée du plus grand nombre. Il vaut mieux ne pas établir une distinction artificielle entre l'église et le monde !* »

Cette objection est directement contraire à la vérité. Plus vous rapprocherez l'église du monde, plus vous affaiblirez les raisons qui devraient persuader au monde de se convertir et de se joindre à l'église.

À moins que vous ne sortiez décidément du monde et que vous ne montriez que vous n'êtes en aucune façon des siens, à moins que vous ne placiez l'église assez haut pour qu'il y ait une ligne de démarcation bien tranchée entre les saints et les pécheurs, comment ferez-vous comprendre aux incroyants la nécessité d'un changement aussi grand que la conversion ?

4° Objection : « *Mais le changement nécessaire est celui du cœur !* »

Sans doute ! Mais ce changement ne produira-t-il pas le changement de la vie ?

5° Objection : « *Vous mettez ainsi des obstacles à ce que l'on devienne chrétien ; beaucoup de gens respectables seront dégoûtés de la religion ; et s'ils ne peuvent être chrétiens en prenant soin de leur toilette, ils se décideront tout à fait pour le monde !* »

Cette objection est aussi raisonnable que le serait la conduite d'un membre de la Société de tempérance qui s'enivrerait de temps en temps pour ne pas rebuter les intempérants et pour garder son influence sur eux. Il importe au contraire que les gens sachent bien, et que la vie des chrétiens leur déclare hautement que s'ils veulent se ranger du côté de la foi, ils doivent être sevrés du monde.

Ils doivent abandonner entièrement l'amour du monde, son orgueil, ses pompes et sa folie pour vivre d'une vie sainte, dans la vigilance, dans le renoncement à eux-mêmes et dans une active charité.

6° Objection : « *N'est-il pas mieux que nous n'accordions aucune attention à de pareilles bagatelles, que nous laissons la modiste et la couturière faire comme il leur plaît, et que nous suivions les usages de la société dans laquelle nous vivons ?* »

Est-ce là une manière de montrer tout son mépris pour modes de ce monde ? Pour montrer le dédain que vous avez pour un usage, vous mettez-vous à l'adopter ? Est-ce une bonne manière de montrer votre éloignement du monde que de suivre docilement ses coutumes et ses modes ? Étrange manière de raisonner !

7° Objection : « *Qu'importe l'habit, si le cœur est pur !* »

Votre cœur peut-il donc être pur pendant que votre conduite est mauvaise ? À tout aussi bon droit le jureur pourrait dire : « *Qu'importent les mots que je prononce, si mon cœur est pur ? Qu'est-ce que la conduite extérieure, si ce n'est l'activité du cœur se montrant au dehors ? Si votre cœur était pur, vous ne désireriez pas suivre les modes de ce monde !* »

8° Objection : « *Quelle règle, quel modèle devons-nous suivre dans la confection de nos vêtements ; nous ne voyons pas l'utilité de tout ce que vous nous prêchez, ni à quoi sert de prescrire la simplicité dans les vêtements, tant que vous ne nous donnez pas ce modèle !* »

C'est là une grande pierre d'achoppement pour beaucoup de gens : Je trouve cependant le sujet extrêmement simple ; il est renfermé tout entier en deux règles très faciles à entendre. La première est celle-ci : Ayez soin de n'avoir rien de commun dans votre costume, vos ameublements, etc., avec les mobiles et les principes de ceux qui visent à l'effet et recherchent les applaudissements des hommes.

Et voici ma seconde règle : Consultez d'abord l'économie et ensuite la commodité. Soyez d'abord saintement économes, c'est-à-dire épargnez tout ce que vous pouvez pour le service de Christ ; puis, que tout soit aussi commode, convenable, que cette économie le permettra.

9° Objection : « *Prétendez-vous faire de nous tous des Quakers, et nous obliger à nous habiller à leur manière ?* »

Qui est-ce qui ignore que la mise simple des quakers leur a conquis le respect des incrédules les plus sérieux ? S'ils y avaient joint le zèle pour Dieu, le complet renoncement au monde, le mépris des richesses et l'activité dévouée pour la conversion des pécheurs que nous commande l'Évangile et enfin une vue claire du plan du salut tel qu'il est exposé dans les Écritures, il y a longtemps qu'ils auraient converti le monde. Et si tous les chrétiens les imitaient quant à leur mise simple, qui peut douter que par-là la conversion du monde ne fût hâtée ? Je ne veux pas dire cependant qu'il faille adopter la coupe et la façon particulière de leurs vêtements ; je ne parle que de la simplicité de leur mise qui ne tient aucun compte des goûts et des modes du monde.

10° Objection : « *Faut-il être tous méthodistes ?* »

Qui ne sait qu'à l'époque où les méthodistes se faisaient remarquer par la simplicité de leurs vêtements et par leur renoncement aux modes et aux vanités de ce monde, ils étaient puissants auprès de Dieu par la prière, et que le monde les honorait et les regardait comme de sincères chrétiens ?

Et qui ne sait que depuis qu'ils ont mis de côté leur simplicité et qu'ils se sont conformés au monde dans leurs vêtements et en d'autres choses encore, depuis qu'ils paraissent faire tous leurs efforts pour s'élever eux-mêmes comme dénomination et acquérir de l'influence dans le monde, ils n'ont plus cette puissance de la prière qu'ils avaient au commencement ? Plût à Dieu qu'ils n'eussent jamais renversé la muraille qui les séparait du monde ! C'était un des traits les plus excellents du Wesleyanisme que cette simplicité dans les vêtements qui distinguait les membres de ses églises.

11° Objection : « *Un vêtement simple peut nous inspirer autant d'orgueil qu'un vêtement à la mode, les Quakers sont donc aussi orgueilleux que nous !* »

On peut abuser de tout ce qui est bon ; mais tout le monde sait que l'abus ne condamne pas l'usage. À ceux qui font cette objection, je poserai à mon tour la question suivante : Est-il bien qu'une femme chrétienne, qui a dans son cœur la crainte de Dieu et l'amour des âmes, néglige un moyen très efficace de montrer qu'elle est séparée du monde et de témoigner son mépris pour ces vanités du luxe et de la mode au milieu desquelles les impies descendent en dansant vers l'enfer ?

12° Objection : « *Ce sont là de bien petites choses qui ne devraient point venir jusque dans la chaire prendre tant de temps au prédicateur !* »

Voilà une objection faite souvent par les chrétiens mondains. Mais le ministre qui craint Dieu ne se laissera pas arrêter par elle ; il ira de l'avant jusqu'à ce que de tels chrétiens soient ou dépouillés et purifiés de toute conformité au monde, ou retranchés de l'église. Ce n'est pas le vêtement comme tel, mais la conformité au monde dans les modes et les vêtements qui est une des pierres d'achoppement les plus funestes aux pécheurs.

Comment le monde se convertira-t-il, tant que ceux qui font profession d'être chrétiens se conforment au monde ? Quel bien cela peut-il faire de donner de l'argent pour faire porter l'Évangile aux païens, quand chez eux les chrétiens vivent d'une pareille façon ? En les voyant, les païens ne diront-ils pas : « *Quel profit peut-il y avoir à devenir chrétiens ? Les chrétiens recherchent les vanités du monde avec autant d'ardeur que ceux qui n'ont aucune religion !* »

La grande chose, nécessaire à l'église, c'est qu'elle rejette toute conformité au monde ; elle aura alors pouvoir auprès de Dieu par la prière, et le Saint-Esprit descendra et bénira ses efforts, et le monde se convertira.

13° Objection : « *Si nous nous habillons de la sorte, nous serons appelés fanatiques !* »

De quelque nom que vous nomment les impies, que ce soit fanatiques, méthodistes, ou quelque autre nom encore, toujours est-il que vous serez connus comme chrétiens ; dans le secret de leurs consciences les hommes vous reconnaîtront comme tels. Il n'est pas au pouvoir des incrédules de répandre le mépris sur une église sainte qui est séparée du monde.

Qu'en était-il des premiers chrétiens ? Ils vivaient séparés du monde et cela faisait une telle impression, que même des auteurs incrédules disaient d'eux : « *Ces gens gagnent le cœur de la masse du peuple parce qu'ils se vouent aux œuvres de la charité et n'ont que mépris pour les choses du monde !* » Soyez-en certains, si les chrétiens veulent vivre ainsi, l'enfer aura beau redoubler d'efforts, la victoire sera bientôt à l'Évangile. Vague après vague, les eaux vives s'étendront au loin sur le monde, jusqu'à ce qu'elles couvrent les plus hauts sommets de la terre.

3. Objections contre nos principes relativement à la politique.

1° Objection : « *En se conduisant d'après ces principes, en refusant de s'unir au monde en ce qui concerne la politique, nous ne pouvons avoir aucune influence sur la marche des affaires du pays !* »

Je réponds, premièrement : Il en est ainsi maintenant. Les chrétiens, comme tels, n'ont pas d'influence. Nous ne voyons pas qu'aucun principe chrétien soit adopté parce qu'il est chrétien, ou parce qu'il est conforme à la loi de Dieu.

Deuxièmement. Si les chrétiens n'ont pas d'autre moyen d'avoir de l'influence sur le gouvernement du pays que celui de se conformer au monde dans les affaires politiques, alors, laissez les incroyables manier les affaires et gouverner le pays à leur manière, et vous allez servir Dieu.

Troisièmement. Mais il n'en sera pas ainsi ; c'est précisément le contraire qui arrivera. Que seulement l'on sache bien que les citoyens chrétiens n'aideront en aucune façon à mettre au pouvoir des hommes sans principes ; qu'il soit bien connu que l'église n'appuiera que des hommes ayant pour loi le bien du pays, et les partis s'accorderont certainement pour ne jamais mettre en avant d'autres hommes que ceux-là. De cette façon, l'Église exercera une légitime influence dans les affaires politiques.

2° Objection : « *N'est-ce pas faire de l'église et du monde deux camps opposés ?* »

Non. Le monde est trop égoïste pour que les partis puissent se diviser ainsi, et surtout pour que cette division-là puisse se maintenir. Il se peut que pendant une année les incroyables s'unissent contre l'église et laissent les chrétiens former une petite minorité. Mais ils se diviseraient bientôt en deux camps, chacun d'eux brigant les suffrages des chrétiens et leur offrant des candidats pour lesquels ils pussent voter consciencieusement.

Remarques.

1. En ne vous conformant point au monde, vous pouvez épargner beaucoup d'argent et l'employer à faire du bien.

En une année, l'église pourrait réunir ainsi, pour l'évangélisation, une somme plus grande qu'elle n'a jamais pu le faire.

2. En ne vous conformant point au monde, vous pourriez ainsi sauver beaucoup de temps, de ce temps précieux que vous perdez aujourd'hui à suivre les modes du monde, à vous conformer à ses maximes, à vous associer à ses entreprises.

3. En même temps les chrétiens garderaient la paix de leur conscience, ils jouiraient de la communion avec Dieu, ils auraient l'esprit de prière et seraient beaucoup plus utiles qu'ils ne sont.

N'est-il pas temps d'agir dans ce sens ? N'est-il pas temps qu'une église quelconque ouvre la voie, rompant avec toute conformité au monde pour suivre l'exemple et l'esprit de Jésus-Christ ?

Vous faites profession de désirer la conversion des pécheurs ; mais à quoi bon les convertir, si c'est pour qu'ils retombent dans la conformité au monde ? Frères, je le confesse, je suis rempli de douleur en voyant la conduite, de l'église. Où sont les résultats des glorieux réveils que nous avons eus ? Je le crois, ces grâces que l'église a reçues pendant ces dix dernières années, c'étaient de véritables, réveils, des effusions du Saint-Esprit. Je crois que les convertis de ces dix dernières années sont au nombre des meilleurs chrétiens du pays ; cependant, tout bien compté, ils ne sont, la plus grande partie d'entre eux, qu'un déshonneur pour la religion.

À quoi pourrait-il servir d'ajouter à l'église mille membres qui seraient exactement comme ceux qu'elle a déjà ? La religion en serait-elle plus honorable aux yeux des infidèles ? Une seule église sainte qui serait réellement crucifiée au monde, le monde étant crucifié à son égard (Galates 6.14), ferait plus pour recommander le christianisme que toutes les églises du pays ne le font en vivant comme elles vivent maintenant. Ah ! Si j'avais assez de force corporelle pour m'en aller de nouveau parcourir les églises, au lieu de prêcher encore la conversion aux pécheurs, je voudrais travailler surtout à amener les églises la sainteté que réclame l'Évangile.

À quoi sert de convertir les pécheurs, pour en faire des chrétiens tels que ceux que nous avons maintenant ? À quoi bon nous efforcer de les convertir et de leur faire sentir qu'il y a quelque chose de réel dans la religion, pour qu'ensuite quand ils sont en relation d'affaires avec vous, ou quand ils vous rencontrent dans les rues, ils trouvent dans votre exemple la réfutation vivante de tout ce qui leur a été prêché et pour que votre conformité au monde leur persuade qu'il n'y a rien de réel dans la religion de Jésus-Christ ?

Où trouverai-je, où le Seigneur lui-même trouvera-t-il une église pareille à l'église des premiers jours, une église qui veuille sortir du monde et en rester séparée, pour se donner entièrement au service de Dieu ? Oh ! Si cette église-ci voulait le faire ! Je le répète, il y a peu d'utilité à faire des chrétiens s'ils ne doivent pas être meilleurs que ceux que nous avons.

Comprenez-moi bien, je ne dis pas que les conversions amenées par nos réveils aient été fausses, mais je dis que ces convertis vivent de manière à être un déshonneur pour la religion. Ils ont été tellement gâtés par les chrétiens ou prétendus chrétiens de vieille date, que beaucoup d'entre eux font aujourd'hui plus de mal que de bien. Plus il y a de chrétiens de cette sorte, en effet, et plus l'incrédulité trouve matière à blâmer et à railler.

Maintenant, croyez-vous que Dieu vous commande de ne plus vous conformer au monde ? Le croyez-vous ? Êtes-vous déterminés à obéir à ce commandement, quoi que l'on puisse dire de vous ? Avez-vous le courage de vous séparer du monde, voulez-vous prendre la résolution de ne plus vous laisser conduire par ses maximes, de ne plus imiter ses pratiques, de ne plus suivre les caprices de ses modes ? Je connais un homme qui vit ainsi, je pourrais vous dire son nom, il ne fait aucune attention aux coutumes du monde ; et quel en est le résultat ?

Où que ce soit qu'il aille, il laisse l'impression qu'il est un chrétien. Oh ! Si une église voulait agir ainsi et y mettre toute l'énergie que les hommes du monde mettent dans leurs affaires, elle mettrait le monde sens dessus dessous. Voulez-vous le faire ? Voulez-vous rompre avec le monde maintenant et entrer en alliance avec Dieu ?

Vous déclarez-vous décidés à être assez singuliers pour vivre séparés du monde ; décidés à « dresser vos faces pour marcher avec une sainte inflexibilité dans la voie du Seigneur », et lui rendre pleine obéissance, quoi que le monde puisse dire ? L'osez-vous ? Le voulez-vous ?

9. LA VRAIE ET LA FAUSSE REPENTANCE.

« La tristesse selon Dieu produit une repentance à salut dont on ne se repent jamais, tandis que la tristesse du monde produit la mort » (2 Corinthiens 7.10).

Dans ce chapitre, l'apôtre Paul s'en réfère à une autre épître écrite par lui précédemment aux Corinthiens au sujet de fautes graves qu'ils avaient commises. Il mentionne l'effet excellent produit par cette lettre précédente. Les fidèles de Corinthe avaient été amenés à une vraie repentance : Ils s'étaient attristés selon Dieu : *« Et voici, cette même tristesse selon Dieu, quel empressement n'a-t-elle pas produit en vous ! Quelle justification, quelle indignation, quelle crainte, quel désir ardent, quel zèle, quelle punition ! Vous avez montré à tous égards que vous étiez purs dans cette affaire ! »*

Dans le verset que j'ai pris pour texte, Paul parle de deux sortes de tristesse au sujet du péché ; l'une produit la repentance pour le salut ; l'autre produit la mort. Ces deux tristesses sont ce que l'on nomme ordinairement « la vraie et la fausse repentance » et c'est de quoi nous parlerons ce soir. Je désire montrer :

I. En quoi consiste la vraie repentance ?

II. À quoi on la reconnaît.

III. En quoi consiste la fausse repentance.

IV. À quoi on la reconnaît.

Il est grand temps que ceux qui font profession de piété apprennent à distinguer beaucoup mieux qu'ils ne le font entre les différents sentiments religieux, entre les différents états d'âme ; si l'on avait eu la lumière à cet égard, l'église ne serait pas envahie par d'inutiles et faux chrétiens.

J'ai été souvent conduit, ces derniers temps, à rechercher pourquoi il y a tant de fausse religion et je me suis efforcé de remonter aux causes premières de ce mal. Fait notoire et considérable, il y a un très grand nombre de gens qui croient être religieux et qui, à moins que la Bible ne soit fausse, ne le sont point. Comment se fait-il qu'ils se trompent ainsi ?

Pourquoi y a-t-il tant de pécheurs impénitents qui s'imaginent avoir passé par la repentance ? C'est sans doute parce qu'on ne leur a pas appris à discerner les vrais fondements de toute vie religieuse, et tout spécialement qu'ils ne savent pas faire la différence entre la vraie et la fausse repentance.

I. En quoi consiste la vraie repentance ?

La vraie repentance est un changement complet et de l'idée que l'on se fait du péché et des sentiments que l'on éprouve à son égard. Le mot du texte grec traduit en français par repentance implique cela, il signifie changement d'opinion et de disposition. Le sentiment est un résultat de la pensée. Si l'idée que l'on se fait du péché est juste et si elle est accompagnée du sentiment qui lui correspond, la repentance sera vraie. L'idée que l'on se fait du péché étant semblable à celle que Dieu en a, la tristesse selon Dieu découlera de cette idée.

Premièrement. Il doit y avoir changement d'opinion à l'égard du péché.

1. Changement d'opinion sur la nature du péché.

À celui qui se repent véritablement, le péché paraît tout différent de ce qu'il est pour celui qui ne s'est pas repenti. Au lieu de se montrer désirable et plein d'attraits, il se montre souverainement odieux et détestable, tellement que le pénitent s'étonne d'avoir jamais pu désirer chose pareille. Les pécheurs impénitents peuvent comprendre que le péché causera leur ruine parce qu'il attirera sur eux le châtement de Dieu ; mais il leur paraît, en somme, désirable ; ils l'aiment ; ils le caressent dans leur imagination ; et s'il pouvait avoir une fin heureuse, l'idée ne leur viendrait jamais de l'abandonner.

Mais quant à celui qui se repent, c'est tout autre chose ; le péché lui apparaît dans sa propre conduite comme absolument haïssable ; « *quelle chose abominable et digne de l'enfer ? S'écrie-t-il, comment ai-je pu l'aimer ?* »

2. Changement d'opinion touchant le jugement que Dieu porte sur le péché.

Les pécheurs ne voient pas pourquoi Dieu menace le péché d'un si terrible châtement. Ils l'aiment tant eux-mêmes, qu'ils ne peuvent comprendre pourquoi Dieu le juge digne d'un châtement éternel. Lorsqu'ils sont fortement « convaincus de péché », ils pensent tout différemment ; l'opinion qu'ils se font du péché est alors d'accord avec celle qu'en ont les chrétiens, et pour devenir chrétiens eux-mêmes, il ne leur manque plus qu'une chose : Un changement correspondant dans leurs sentiments.

Maint pécheur, en effet, voit que sa conduite à l'égard de Dieu le rend digne de la mort éternelle, mais son cœur ne suit pas les lumières de son esprit. C'est le cas des démons et des méchants qui sont en enfer. En résumé : un changement d'opinion est indispensable à la vraie repentance et la précède toujours. Il peut y avoir changement d'opinion sans vraie repentance ; mais il ne peut y avoir vraie repentance sans changement d'opinion.

3. Changement d'opinion quant aux tendances du péché.

Le pécheur doit arriver à reconnaître que le péché ne tend vraiment qu'à le détruire ; qu'à perdre tout homme, corps et âme, pour le temps et pour l'éternité, et qu'il est en complète opposition avec tout ce qui est aimable et heureux dans l'univers. Il faut qu'il comprenne qu'il n'y a pour lui d'autre remède à ce mal que le rejet absolu, la délivrance complète de tout péché. Satan lui-même sait cela, et il est possible que bien des pécheurs, ici, dans cette assemblée, le sachent aussi.

4. Changement d'opinion touchant le salaire du péché.

Le pécheur insouciant est presque complètement dénué d'idées justes sur la rétribution que mérite le péché. En supposant même qu'il admette en théorie que le péché mérite la mort éternelle, il ne le croit pas.

S'il le croyait, il lui serait impossible de demeurer pécheur insouciant ; il serait tout au moins pécheur angoissé. Il se trompe quand il s'imagine croire sincèrement que le péché mérite la colère éternelle de Dieu. Mais quant à celui qui est véritablement réveillé et convaincu de péché, il n'a pas plus de doute à cet égard qu'il n'en a sur l'existence de Dieu ; il voit clairement que le péché mérite un châtement éternel de la part de Dieu.

Secondement. Ce changement d'opinion doit être accompagné d'un changement de sentiments.

En toute vraie repentance, il y a changement de sentiment à l'égard du péché sous tous les rapports : Changement de sentiment à l'égard de sa nature, changement de sentiment à l'égard de sa relation avec Dieu, changement de sentiment au sujet de ses tendances, changement de sentiment au sujet de la rétribution qu'il mérite.

1. Celui qui se repent véritablement ne voit pas seulement que le péché est en lui-même détestable, vil, absolument exécrationnel.

Il l'abhorre réellement, il le hait du plus profond de son cœur. On peut voir que le péché est pernicieux, abominable, et cependant l'aimer, le désirer et lui demeurer attaché. Mais quand on se repent véritablement, on l'abhorre de tout son cœur et l'on rompt absolument avec lui.

2. De même, considéré dans sa relation avec Dieu, le péché fait éprouver au pécheur repentant un sentiment tout nouveau.

C'est là qu'est la source de ces flots de tristesse qui envahissent parfois le cœur du chrétien à la vue du péché. Quand il le considère en lui-même, il éprouve un sentiment d'horreur ; mais quand il le voit dans sa relation avec Dieu, il pleure ; navré, désolé, son cœur se brise, il se jette sur sa face et répand des flots de larmes sur ses péchés.

3. Quant aux tendances du péché, il en est encore de même.

Celui qui se repent véritablement sent tout ce qu'elles ont de funeste. Quand il considère ces tendances, il éprouve un désir véhément de mettre un terme au péché, d'en sauver ses semblables et de faire reculer cette vague de mort qui s'étend sur la terre.

Plein d'une brillante ardeur, il prie, il travaille, il fait tous ses efforts pour arracher les pécheurs du feu, pour les sauver des suites effroyables du péché. Voir pécher les autres, c'est pour lui comme s'il les voyait prendre un poison mortel ; il ne peut faire autrement que d'élever sa voix pour leur crier de prendre garde.

4. Enfin le pécheur repentant sent qu'elle doit être l'horreur de la rétribution méritée par le péché.

Il n'est pas seulement intellectuellement convaincu que le péché mérite une punition éternelle, mais il sent qu'il aurait été raisonnable et juste que Dieu le condamnât, lui personnellement, à l'éternelle mort ; il approuve donc la sentence de mort que la loi prononce contre sa personne et regarde comme le miracle des miracles que Dieu puisse lui pardonner.

Au lieu de trouver dur, sévère ou cruel que Dieu envoie en enfer les pécheurs incorrigibles, il adore Dieu, le cœur rempli de gratitude et d'étonnement de ce qu'il n'a pas été envoyé lui-même en enfer et de ce que ce monde criminel tout entier n'a pas été depuis longtemps déjà précipité dans le feu éternel.

Que celui qui pèche soit condamné, c'est la dernière chose au monde dont il songerait à se plaindre ; et quand il songe au salut d'un pécheur, son cœur se remplit d'un sentiment de gratitude tel qu'il n'en a jamais connu de semblable avant d'être chrétien.

II. Les effets ou les fruits de la vraie repentance.

Et j'espère apporter assez de lumière sur ce point pour que chacun de vous puisse reconnaître d'une manière infaillible s'il s'est repenti ou non.

1. Si votre repentance est vraie, vous aurez conscience qu'il s'est opéré en vous un changement de vues et de sentiments à l'égard du péché.

Vous serez tout aussi conscients de ce changement que vous n'avez jamais pu l'être de tout autre changement qui s'est accompli en vous. En est-il ainsi ? Avez-vous conscience qu'il y ait eu en vous changement de vues et de sentiments à l'égard du péché ? Que sur ce point, les choses anciennes sont bien passées et que toutes choses sont devenues nouvelles ?

2. Quand la repentance a été vraie, la disposition à commettre de nouveau le péché n'existe plus.

Si vous vous êtes vraiment repentis, vous n'aimez plus le péché ; et vous pouvez constater que vous ne vous en abstenez pas par crainte du châtement, mais parce que vous le haïssez. Où en êtes-vous à cet égard ? Avez-vous connaissance que votre disposition à commettre le péché ait pris fin ? Rappelez-vous les péchés que vous aviez coutume de pratiquer lorsque vous étiez inconvertis. Sous quel jour les voyez-vous maintenant ? Vous paraissent-ils agréables et aimeriez-vous à les pratiquer de nouveau ? S'il en était ainsi, si la disposition à pécher était encore en vous, vous seriez seulement convaincus de péché.

Votre opinion quant au péché a pu être changée, mais si l'amour pour votre péché d'autrefois est encore en vous, aussi vrai que votre âme vit, vous êtes encore un pécheur impénitent.

3. La vraie repentance produit la réforme de la conduite.

Je crois que c'est la vérité que Paul avait surtout en vue dans la parole de notre texte traduite par ces mots : « La tristesse selon Dieu produit la repentance » ; le mot traduit ici par repentance indique le changement de la conduite.

S'il n'en était pas ainsi, notre texte reviendrait à dire que la repentance produit la repentance. Or Paul parlait, à ce qu'il me semble, d'un changement de sentiment produisant un changement de conduite, et aboutissant par conséquent au salut.

Maintenant, permettez-moi de vous le demander, êtes-vous réellement réformés ? Avez-vous délaissé vos péchés ? Ou les pratiquez-vous encore ? s'il en était ainsi, vous seriez encore un pécheur (1). Il peut y avoir eu changement dans votre esprit, mais si le résultat n'a pas été le changement de votre conduite, la réforme actuelle de votre vie, vous : n'avez pas connu la « repentance selon Dieu », celle que Dieu approuve.

(1) Dans la Parole de Dieu, le chrétien n'est jamais un pécheur, il en est toujours le contraire. Voyez par exemple Romains 5.8 ; Galates 2.17 ; 1 Timothée 1.9 ; etc., dans le grec ou dans la version de Lausanne. Il serait manifestement absurde d'objecter 1 Timothée 1.15.

Paul était auparavant pécheur (1 Timothée 1.13) et le premier des pécheurs, dit-il, mais il est maintenant un pécheur sauvé (1 Timothée 1.15), sauvé du péché le modèle de ceux qui doivent arriver à la foi (1 Timothée 1.16) (Note du traducteur).

4. La repentance, quand elle est vraie, produit la confession et la restitution.

Le voleur ne s'est pas repenti tant qu'il garde l'argent qu'il a volé ; il peut être convaincu de péché, mais il n'a pas la repentance ; s'il l'avait, il s'empresserait de rendre l'argent qui ne lui appartient pas. Si vous avez dupé quelqu'un et que vous ne lui ayez pas rendu ce que vous lui avez pris injustement, ou si vous avez injurié quelqu'un et que vous n'ayez pas réparé, autant qu'il est en vous, le mal que vous avez fait, vous ne vous êtes pas repenti véritablement.

5. La vraie repentance est un changement permanent et de caractère et de conduite.

Notre texte dit que c'est une repentance à salut, littéralement : changement de disposition, une conversion à salut, dont on ne se repent point ; qu'est-ce que cela signifie si ce n'est que cette vraie repentance est un changement si profond, si fondamental, que celui en qui elle a eu lieu ne retourne plus jamais en arrière.

L'amour du péché a été véritablement abandonné ; et le changement de vues et de sentiments a été tel, qu'il n'y aura plus de retour à cet amour. Mettez bien cela dans votre esprit maintenant, vous toutes et tous qui m'entendez : Le pécheur qui s'est véritablement repenti est animé de sentiments tels qu'il n'en changera plus jamais :

Notre texte dit : « repentance à salut » ; dire que cette vraie repentance conduit droit au repos du et la vraie raison en est que cette repentance est celle dont on ne se repent jamais.

Ici, je ne puis m'empêcher de le remarquer, vous apercevez que la doctrine de la persévérance des saints est vraie, et comment il faut l'entendre. La vraie repentance est un changement de sentiments si complet, elle produit une horreur du péché telle, que celui qui l'éprouve persévéra, cela va de soi ; il n'annulera jamais sa repentance pour retourner au péché.

III. En quoi consiste la fausse repentance ?

La fausse repentance est appelée mondaine, elle est une tristesse du monde. C'est une tristesse occasionnée par le péché, mais provenant de considérations mondaines qui sont toutes relatives au bonheur personnel et temporel du pécheur, tout au plus à son bonheur dans une vie future. Cette douleur-là n'a pas pour objet le péché comme tel.

1. Elle n'est pas fondée sur un changement d'opinion tel que celui que j'ai signalé comme appartenant à la vraie repentance.

Le changement qui la constitue ne porte pas sur des points fondamentaux. Vous pouvez voir les conséquences déplorables du péché en vous plaçant à un point de vue mondain, et en être rempli de consternation. Vous pouvez considérer qu'il porte atteinte à votre réputation, à votre honorabilité, qu'il met en danger votre vie ; que si votre conduite cachée venait à être découverte, cela vous ferait le plus grand tort, et tout cela peut vous remplir de frayeur et de détresse... Cette sorte de tristesse selon le monde se rencontre très fréquemment elle a toujours pour principe une considération mondaine quelconque (1).

(1) Pour être complet, il faudrait ajouter que la fausse repentance peut comprendre un changement d'opinion analogue à celui qu'on remarque dans la vraie repentance ; mais que ce changement d'opinion n'est pas suivi du changement de sentiment qui doit lui correspondre. Voir partie I, no 2 (Note du traducteur).

2. La fausse repentance est fondée sur l'égoïsme.

La repentance peut n'être qu'un vif sentiment de regret éprouvé par le pécheur au sujet de la conduite qu'il a tenue, parce qu'il en voit les conséquences désastreuses pour lui-même et qu'il voit que cette conduite le rend malheureux, qu'elle l'expose à la colère

de Dieu, qu'elle déshonore sa famille ou ses amis ; en un mot, qu'elle lui cause du dommage soit pour le temps, soit pour l'éternité. Or, tout cela est pur égoïsme. La repentance peut être le remords de la conscience, remords rongeur, cuisant, implacable, mais non pas vraie repentance.

Elle peut être de la frayeur, une frayeur extrême de la colère de Dieu et des peines de l'enfer, et cependant n'être que pur égoïsme. L'on peut être rempli de terreur à la pensée des justes jugements de Dieu, sans avoir jamais eu en son cœur l'horreur du péché, sans avoir jamais eu le cœur brisé à sa vue, et par conséquent sans avoir jamais senti tout ce qu'il a de grave et d'odieux.

IV. À quoi l'on peut reconnaître cette fausse repentance ?

1. Elle ne change pas les sentiments.

Elle laisse indomptée dans le cœur la disposition au péché. Les sentiments de celui qui n'a connu que cette fausse repentance ne sont pas tellement changés à l'égard de la nature du péché, qu'il n'éprouve encore le désir de pécher. Et s'il s'abstient de commettre le péché, ce n'est pas à cause de l'horreur qu'il lui inspire, c'est à cause de la crainte qu'il a des conséquences.

2. Elle produit la mort.

Elle conduit à une dissimulation hypocrite. Celui qui a passé par la vraie repentance veut bien que l'on sache qu'il un pécheur et qu'il s'est repenti. Celui qui ne connaît que la fausse repentance recourt aux excuses et aux mensonges pour couvrir ses péchés : Il a honte de sa repentance. Quand on l'appelle à venir au banc des pénitents, il s'efforce de cacher ses péchés, il emploie toutes sortes d'excuses pour en voiler l'énormité.

Quand il parle de sa conduite passée, il le fait toujours dans les termes les plus indulgents et les plus favorables. Il est toujours porté à cacher ses péchés. Cette repentance conduit à la mort. Elle fait commettre un péché pour en couvrir un autre. Et comment se manifeste-t-elle ? c'est un triste spectacle ! Au lieu de la confession nette et franche d'un cœur ouvert et candide, vous ne trouvez qu'une sorte de verbiage insipide et doucereux.

Quelque chose de froid et de forcé ; minauderies, aveux faits du bout des lèvres, qui ont la prétention d'être une confession et qui ne confessent rien.

Qu'en est-il de vous ? Avez-vous honte que quelqu'un vienne vous parler de vos péchés ? S'il en est ainsi, votre tristesse n'est que la tristesse du monde qui produit la mort. Qu'il est fréquent de voir des pécheurs s'esquiver pour éviter un entretien au sujet de leurs péchés, tout en continuant cependant à se donner pour des âmes angoissées qui recherchent le salut ! comment peut-on espérer devenir chrétien en suivant, cette voie-là ?

L'angoisse de ces âmes n'est autre que celle qui se trouve dans l'enfer. Il n'y a pas de doute que tous les méchants habitants de l'abîme ne désirent fuir loin des regards de Dieu. Ni angoisse, ni désir de ce genre ne se trouvent parmi les saints dans le ciel. Leur tristesse est franche et ouverte, intègre et cordiale. Une pareille tristesse n'est pas incompatible avec le vrai bonheur. Les saints sont remplis de bonheur et cependant ils sont remplis d'une tristesse non déguisée, vive et profonde au sujet, du péché. Mais la tristesse selon le monde a honte d'elle-même, elle est vile et misérable ; elle ne produit que la mort.

3. La fausse repentance ne produit qu'une réformation partielle de la conduite.

La tristesse selon le monde ne réforme la conduite d'un homme que dans les choses au sujet desquelles il a été fortement convaincu de péché. Elle ne change pas le cœur. Celui qui n'a, connu que cette repentance évite les péchés scandaleux, ceux auxquels il a été rendu particulièrement attentif.

Quand un nouveau converti retombe dans le péché, cherchez-en la cause et vous trouverez qu'il n'y a eu qu'un changement partiel dans sa conduite. Il s'est réformé en certaines choses, mais il y a beaucoup de choses qui sont décidément mauvaises et qu'il continue à pratiquer. Si vous faites sa connaissance intime, vous verrez qu'au lieu d'avoir une grande crainte du péché quel qu'il soit, et d'être prompt à découvrir en toute chose tout ce qui est contraire à l'esprit de l'Évangile, il sera relâché dans ses vues et dans sa conduite en beaucoup de choses, quoique strict peut-être et bien éclairé sur plusieurs points. Il n'a pas cet éloignement pour tout péché qui caractérise le chrétien.

4. Le changement de conduite produit par la fausse contrition non seulement est limité, mais n'est ordinairement que temporaire.

Celui qui ne connaît que cette fausse repentance retombe continuellement dans ses anciens péchés. La raison en est que sa disposition à pécher n'a pas disparu ; elle n'a été que comprimée par la crainte.

Aussi, dès que la crainte s'est dissipée et que l'espérance est revenue ; dès que le néophyte s'est trouvé dans bien vu, bien soutenu, il est revenu graduellement en arrière. Maintenant il retourne à ses anciens péchés. C'est ce qu'on remarque dans l'histoire du peuple d'Israël.

La vraie repentance faisait défaut ; aussi ce peuple retournait-il sans cesse à son idolâtrie et à ses autres péchés. Les enfants d'Israël n'avaient que la tristesse selon le monde. Il en est de même aujourd'hui partout dans l'Église. Les gens sont changés pour quelque temps, ils sont reçus dans l'église, puis ils retournent à leurs anciens péchés. Ils aiment à appeler cela : Se refroidir, rétrograder, décliner, etc., mais la vérité est qu'ils ont toujours aimé le péché, et quand l'occasion leur en a été donnée, ils sont retournés à ce qu'ils aimaient ; comme la truie lavée est retournée se vautrer dans le borbier, parce qu'elle était toujours truie.

Combien je désire que vous compreniez cela à fond ! C'est ici que se trouve la raison d'être de toute cette vie de hauts et de bas que vous connaissez si bien. Les gens sont réveillés, puis convaincus de péché, et peu à peu ils reprennent espoir et s'établissent dans une fausse sécurité. Ils s'éloignent alors de plus en plus de Dieu.

Ils peuvent veiller assez sur eux-mêmes peut-être pour pouvoir rester dans l'église, mais comme le germe du péché n'a pas été détruit en eux, ils retournent à leurs anciennes voies. La femme qui aimait la toilette l'aime encore et peu à peu elle retourne à ses rubans et à ses colifichets. L'homme qui aimait l'argent l'aime encore ; bientôt il glisse sur la pente, et le voilà qui s'enfonce de nouveau dans les affaires et poursuit les liens de ce monde aussi ardemment qu'il l'a jamais fait vaut de se joindre à l'église.

Parcourez tous les rangs de la société, et si vous trouvez des gens vraiment convertis, vous verrez que les péchés qui leur étaient le plus habituels avant leur conversion, sont ceux dont ils sont le plus éloignés. Celui qui est réellement converti est moins exposé que tout autre à tomber dans ce qui était précédemment son péché habituel, car il en a plus d'horreur que personne.

Mais celui qui est dans l'illusion et dont les dispositions sont mondaines a toujours la tendance à retomber dans les mêmes péchés. Vous verrez la femme qui aime la toilette sortir de nouveau dans toute sa gloire et briller comme elle en avait l'habitude autrefois. La source du péché n'a pas été tarie, le cœur n'a pas été purifié ; au contraire, l'iniquité y est toujours demeurée.

5. C'est une réforme forcée.

La réforme de la conduite produite par la fausse repentance est non seulement partielle et temporaire, elle est encore contrainte et forcée ; tandis que chez celui qui a passé par la véritable repentance, cette réforme vient du cœur, de sorte que la disposition à pécher n'est plus en lui. La promesse de la Bible est accomplie à son égard ; il fait actuellement l'expérience que « les voies de la Sagesse sont des voies agréables » et que « *tous ses sentiers sont des sentiers de paix* » (*Proverbes 3.17*). Il fait l'expérience que « *le joug du Sauveur est doux et son fardeau léger* » (*Matthieu 11.30*) ; aussi que « *les commandements de Dieu ne sont pas pénibles* » (*1 Jean 5.3*) ; qu'ils sont au contraire une joie : « *...qu'ils sont plus désirables que l'or, que beaucoup d'or fin ; plus doux que le miel, que celui qui coule des rayons* » (*Psaumes 19.11*).

Mais la fausse repentance est toute différente ; elle est légale, elle provient de la peur et non de l'amour, c'est une repentance égoïste. Qu'il y a loin de cette repentance stérile à ce changement libre, volontaire et cordial par lequel on quitte le péché pour s'adonner à l'obéissance !

S'il y a ici des personnes qui ne connaissent que la fausse repentance, elles savent qu'elles ne s'abstiennent pas du péché par choix, parce qu'elles le haïssent, mais par d'autres considérations. Elles s'en abstiennent parce que la conscience le défend et qu'elles veulent être en paix avec leur conscience ; elles s'en abstiennent par crainte de perdre leur âme, ou de compromettre leur réputation, bien plus que par horreur du mal et par amour pour le devoir.

De telles personnes ont toujours besoin d'être poussées à faire leur devoir ; si vous ne pouvez pas les y contraindre en plaçant sous leurs yeux quelque déclaration expresse des Saintes Écritures, elles excusent le péché, le commettent et pensent qu'après tout il n'y a pas si grand mal à agir comme elles font. La raison en est qu'elles aiment leur péché et que tant qu'il n'y a pas quelque commandement formel de Dieu qui s'y oppose et qu'elles n'osent fouler ouvertement aux pieds, elles ont la volonté de le commettre.

Avec la vraie repentance, tout cela est changé : Quand une chose semble contraire à la grande loi de l'amour, celui qui a passé par la repentance selon Dieu a horreur de cette chose et par conséquent l'évite, qu'il y ait à ce sujet un commandement exprès ou qu'il n'y en ait pas. Montrez-moi un homme qui se soit véritablement repenti, et je vous certifie que cet homme-là n'a pas besoin d'un commandement exprès pour s'abstenir de boire, de fabriquer ou de vendre des liqueurs fortes. Il voit que ces choses sont contraires à la grande loi de la charité, aussi les abhorre-t-il, et il ne voudrait pas plus les faire qu'il ne voudrait blasphémer, voler ou commettre quelque autre abomination.

De même, celui qui a passé par la vraie repentance n'a vraiment pas besoin d'un : « Ainsi a dit le Seigneur » pour être gardé d'opprimer son semblable (Allusion à l'esclavage (Note du traducteur)) ; il ne voudrait pas faire quoi que ce soit de mal. Que tout cela est clair ! Chacun aurait horreur de semblables choses s'il s'était véritablement repenti de ses péchés.

6. Cette fausse repentance conduit à la propre justice.

Celui qui n'a connu que cette repentance peut savoir que Jésus-Christ est le seul Sauveur, il peut faire profession de croire en lui et de se confier en lui seul pour son salut, mais en réalité, il place actuellement dix fois plus de confiance, pour son salut, en la réforme de sa conduite qu'en Jésus-Christ. S'il veut veiller sur son propre cœur, il verra qu'il en est ainsi. Il peut dire qu'il attend son salut de Christ, mais en fait, son espérance repose sur ses œuvres plus que sur l'expiation de Christ. En réalité tous ses efforts ne tendent qu'à rapiécer sa propre justice.

7. Elle conduit à la fausse sécurité.

On prend la tristesse selon le monde pour la vraie repentance et l'on s'en fait un oreiller de sécurité. C'est un fait étrange : Autant que j'ai pu le voir, ceux qui ne connaissent que cette repentance du monde tiennent pour assuré que Christ les sauvera, parce qu'ils ont été affligés au sujet de leurs péchés, bien qu'ils n'aient pas conscience d'avoir, jamais goûté le repos qui est en Christ. Ils ont éprouvé de la tristesse, puis un certain soulagement ; c'est assez pour qu'ils comptent que Jésus-Christ les sauvera, quoique leur conscience même atteste qu'ils ne se sont jamais confiés de tout leur cœur en lui.

8. Elle endurecit le cœur.

Celui qui n'a connu que cette repentance du monde a le cœur endureci, et son cœur est dur à proportion du nombre de fois qu'il s'est ainsi repenti. Si la conviction de péché a été forte en lui, qu'il en ait éprouvé de vives émotions, et que malgré cela, son cœur ne se soit point brisé, ni épanché au dehors, la source du sentiment en a été de plus en plus desséchée et le cœur de plus en plus difficile à atteindre. Prenez au contraire un chrétien réel, celui qui a passé par la vraie repentance, chaque fois que vous lui appliquerez la vérité de manière à l'humilier devant Dieu, il en deviendra plus doux, plus sensible, plus tendre ; il en sera tout à la fois plus ardent et, plus humble, et cela, jusqu'à la fin de sa vie et jusque dans l'éternité. Son cœur s'accoutume à suivre les convictions de son esprit, et il devient docile et maniable comme un petit enfant.

Oui, c'est bien là qu'est la véritable ligne de démarcation. Qu'un réveil se produise : vous verrez les églises et les individus qui ne connaissent que la repentance selon le monde s'éveiller, s'agiter un moment, puis se refroidir. Que la chose se répète plusieurs fois, et vous trouverez que ces gens-là sont de plus en plus difficiles à arracher au sommeil ; ils finiront par devenir aussi durs que la pierre, de sorte que, rien au monde ne pourra les rallier de nouveau à un réveil.

Ceux qui ont passé par la vraie repentance sont entièrement différents ; qu'ils traversent plusieurs réveils successifs et vous les trouverez de plus en plus doux, tendres, sensibles ; jusqu'à ce qu'ils arrivent à un état où le moindre appel les trouve toujours embrasés d'ardeur et prêts. à se mettre à l'œuvre.

La différence qu'il y a entre ces deux classes de chrétiens est aussi grande que celle qu'il y a entre les ténèbres et la lumière. Partout vous retrouverez cette même différence soit entre les églises, soit entre les membres des églises.

Quant, aux pécheurs déclarés, la loi de l'endurcissement du cœur se manifeste chez eux telle que nous venons de la constater chez les « chrétiens » qui ne connaissent que la repentance selon le monde. Ceux d'entre ces pécheurs qui ont vu plusieurs réveils en viennent à se moquer de toute religion, et bien que le ciel soit comme chargé de nuages de miséricorde au-dessus de leur tête, ils n'y font aucune attention et rejettent tout ce qu'on peut leur en dire.

9. Elle cautérise la conscience.

Ceux qui n'ont pas passé par la vraie repentance courent le risque de tomber dans le désespoir chaque fois que la vérité illumine leur esprit. Le chrétien réel pourra avoir une conviction de péché plus forte que la leur, mais la paix remplira son cœur au moment même où cette conviction de péché lui fera verser les larmes les plus abondantes.

Et chaque fois que cette conviction de péché se renouvellera, il deviendra, plus vigilant, plus attentif, plus sensible, jusqu'à ce que, semblable à la prunelle de son œil, sa conscience soit si délicate que la moindre apparence de mal l'offusque. Mais, quant à cette repentance qui n'est point le renoncement du cœur au péché, elle laisse le cœur plus dur qu'auparavant, et peu à peu, semblable au fer rouge, elle cautérise la conscience et produit la mort.

10. Elle n'accepte pas Jésus-Christ comme fondement de toute espérance.

Celui qui n'a que la repentance du monde, compte sur le changement de sa conduite, sur sa repentance, ou sur quelque autre chose, ce qui ne le conduit pas à mettre en Jésus-Christ cette confiance qui produit l'amour et qui pousse à travailler sans relâche à l'avancement du règne de Dieu.

11. C'est une repentance dont on se repent.

C'est immanquable, ceux qui n'ont que cette repentance en arriveront peu à peu à avoir honte des sentiments sérieux qu'ils ont eus. Ils n'oseront plus en parler, ou s'ils en parlent, ce sera toujours légèrement et froidement. Ils se sont peut-être beaucoup agités au moment du réveil, ils semblaient engagés dans l'œuvre autant que personne, souvent même on les a vus donner dans les extrêmes en tout ce qui se faisait. Mais une fois le réveil passé, on les voit s'opposer aux mesures nouvelles, revenir en arrière, et avoir honte de leur zèle précédent. Il est de fait qu'ils se repentent de leur repentance.

Après que ces personnes-là se sont jointes à l'église, elles ont honte d'être venues au banc des pénitents. Quand le moment de la plus grande ferveur du réveil est passé, elles commencent à parler du trop d'enthousiasme que l'on aurait eu et de la nécessité de revenir à une « religion plus sobre et plus égale ». La raison secrète de toute cette conduite, c'est qu'elles n'ont eu qu'une repentance dont elles se repentent maintenant.

On rencontre parfois des personnes qui font profession d'avoir été converties dans un réveil et qui combattent les mesures mêmes, les doctrines et les moyens par lesquels elles font profession d'avoir été converties. Vous ne verrez jamais cela chez le vrai chrétien ; vous ne le verrez jamais avoir honte de sa repentance. Les émotions qu'il a ressenties dans un réveil sont la dernière chose au monde dont il aurait honte.

Remarques.

1. Ce que j'ai dit a dû mettre en évidence, pour vous, l'une des raisons pour lesquelles il y a tant de religion intermittente dans l'église.

On a confondu la conviction de péché avec la conversion, la tristesse selon le monde avec la tristesse selon Dieu. Après des années d'observation, je demeure convaincu que telle est bien la véritable cause de l'état déplorable de l'église dans tout le pays.

2. Nous voyons ici pourquoi tant de pécheurs convaincus de péché considèrent comme une lourde croix le fait de devenir chrétiens.

Ils regardent comme une grande épreuve l'obligation d'abandonner leurs péchés et leurs compagnons incrédules, tandis que s'ils avaient la vraie repentance, ils n'auraient pas l'idée d'y voir un sacrifice à faire. Je me rappelle les sentiments que j'éprouvai, lorsqu'encore inconverti, je vis pour la première fois des jeunes gens devenir chrétiens et se joindre à l'église. Je pensais qu'après tout c'était une bonne chose que d'avoir de la religion, parce que l'on sauvait son âme et que l'on s'assurait le ciel ; mais pour le présent, la conversion me semblait être une chose fort triste, et je ne supposais pas que ces jeunes gens pussent être heureux actuellement.

Cette manière de penser est fort commune ; on regarde la religion comme bonne en somme, bonne particulièrement pour la fin de la vie ; mais, on regarde comme impossible d'être heureux présentement dans la piété. Tout cela vient de ce qu'on se méprend sur la nature de la vraie repentance. On ne comprend pas que cette repentance conduit, à prendre en horreur les choses qu'on aimait. Les pécheurs ne comprennent pas que lorsque leurs jeunes amis deviennent de vrais chrétiens, ils ont horreur de leurs bals, de leurs amusements et de toutes leurs folies pleines de péché, et que tout amour pour ces choses est désormais crucifié en eux.

J'ai connu une demoiselle qui fut convertie à Dieu et dont le père était un mondain très orgueilleux. Elle aimait beaucoup la toilette, les leçons de danse et les bals. Une fois convertie, son père voulut la forcer à aller aux leçons de danse. Il l'accompagna, comme il avait coutume de le faire, et la força à danser. Mais elle se prit à pleurer, et sa tristesse et son horreur de la danse devinrent tels, qu'elle ne put que se retirer à l'écart et éclater en sanglots. Vous en voyez la cause, je pense. Elle s'était vraiment repentie de toute sa vie passée et de tous ses amusements mondains, et sa repentance était celle « dont on ne se repent jamais ».

Quelle compassion elle avait pour ses gaies compagnes des jours précédents ! et quelle horreur pour leur étourdie gaîté ! Combien il lui tardait que l'heure de la réunion de prières eût sonné ; et combien grandie était la joie qu'elle y trouvait ! Les impénitents et ceux qui n'ont connu que la repentance du monde sont dans une bien grande erreur au sujet du bonheur qu'éprouve le chrétien réel.

3. Vous voyez maintenant ce qui en est de ces chrétiens qui regardent comme une croix l'obligation d'être strict dans sa conduite.

Ces chrétiens-là font toujours l'apologie de leurs péchés, ils plaident toujours en faveur de certaines choses qui ne sont pas compatibles avec un vrai christianisme.

C'est ce qui montre qu'ils aiment encore le péché, et qu'ils iront dans le péché aussi loin qu'ils l'oseront. S'ils étaient de vrais chrétiens, ils auraient le péché en horreur, ils se détourneraient de lui et regarderaient comme une croix d'être mis forcément en contact avec lui.

4. Vous voyez pourquoi il y a tant de chrétiens qui ne sont pas heureux dans leur religion.

Ils ne sont ni joyeux ni heureux. Ils sont au contraire très chagrinés de ce qu'il y a tant de choses qu'ils aiment et auxquelles ils doivent renoncer, ou de ce qu'ils doivent donner tant d'argent ; ils sont toujours dans l'anxiété. Au lieu de se réjouir de chaque occasion qui leur est donnée de renoncer à eux-mêmes, au lieu de voir avec bonheur la vérité exposée de la façon la plus évidente et la plus incisive, c'est une grande peine pour eux qu'on leur dise quel est leur devoir, quand ce devoir contrarie leurs inclinations et leurs habitudes. La vérité claire et nette les jette dans la détresse. Pourquoi ? Parce qu'ils n'aiment pas à faire leur devoir. S'ils aimaient à le faire, chaque rayon de la lumière divine venant à l'éclairer serait pour eux le bienvenu et les rendrait de plus en plus heureux.

Si quelqu'un fait profession d'être chrétien et se sent gêné et malheureux parce que la vérité le presse, et si son cœur ne cède point à cette vérité et ne s'attache point à elle pour faire tout ce qu'elle exige, hypocrite est le vrai nom de cet homme-là. Quand vous verrez des gens qui font profession de piété être dans la détresse comme les pécheurs angoissés, et que vous verrez leur détresse augmenter à mesure que vous leur signalerez leurs péchés, soyez sûrs qu'ils ne se sont jamais repentis véritablement et qu'ils n'ont point renoncé à eux-mêmes pour se donner à Dieu.

5. Vous voyez pourquoi beaucoup de gens qui ont fait profession d'être convertis, et qui ont passé par une grande angoisse au temps de leur conversion, apostasient ensuite.

Ils eurent de profondes convictions de péché et une grande détresse dans leur âme, puis ils trouvèrent le soulagement, et leur joie fut très grande, de sorte qu'ils jouirent pendant quelque temps d'un bonheur extraordinaire. Mais peu à peu ils déclinaient et enfin ils apostasièrent. Ceux qui ne font pas la distinction convenable entre la vraie et la fausse repentance et qui pensent qu'une âme ne peut pas être « profondément travaillée » sans l'intervention du pouvoir divin, appellent cela « *déchoir de la grâce* ». Mais la vérité est « *qu'ils se sont retirés parce qu'ils n'étaient pas des nôtres* » (1 Jean 2.19). Ils n'ont jamais eu cette repentance qui tue et anéantit la disposition à pécher.

6. Vous voyez pourquoi les chrétiens rétrogrades sont si malheureux.

De ce que j'ai dit que la disposition à pécher doit être anéantie et remplacée par la disposition contraire, vous inférez peut-être que selon moi tout vrai chrétien est parfait. Mais cette conclusion ne serait pas juste. Il y a une différence radicale entre un chrétien rétrograde et un hypocrite dont la vie ne correspond pas à la profession. L'hypocrite aime le monde et jouit du péché chaque fois qu'il en goûte il peut éprouver des frayeurs, des remords, de l'appréhension au sujet des risques que court sa réputation, son honorabilité ; mais en somme il jouit du péché. Il n'en est pas ainsi du chrétien rétrograde. Il a perdu son premier amour ; puis il est tombé dans la tentation et a marché dès lors dans le péché.

Mais il n'aime pas le péché ; le péché lui est toujours amer ; il se sent toujours malheureux et loin de la maison paternelle. Il est vrai qu'il n'a pas actuellement l'Esprit de Dieu ; il n'a pas non plus l'amour de Dieu actif en lui de manière à le garder du péché ; mais il sent qu'il est un misérable, et il en est malheureux. Il est aussi différent de l'hypocrite que possible. Quand il a abandonné l'amour de Dieu, il a pu être livré à Satan pour un temps, pour la destruction de la chair, afin que l'esprit pût être sauvé ; mais il ne peut plus jouir du péché comme autrefois ; il ne trouve plus aucune jouissance dans les plaisirs du monde, comme c'était le cas avant sa conversion. Il ne pourra plus jamais « boire l'iniquité comme de l'eau ».

Mais il souffrira aussi longtemps qu'il vivra en cet état. S'il y a, ici de telles gens ils savent tout cela.

7. Vous voyez pourquoi des pécheurs « convaincus », mais non encore vraiment repentants, sont effrayés à la pensée de s'engager à abandonner leurs péchés.

Ils disent qu'ils n'osent pas promettre cela, parce qu'ils craignent de ne pas tenir leur promesse. La raison en est qu'ils aiment le péché. L'ivrogne sait qu'il aime les boissons alcooliques et bien qu'il puisse être contraint de tenir sa promesse de s'en abstenir, sa passion en réclamera toujours. Ainsi en est-il du pécheur convaincu de péché. Il sent qu'il aime le péché, que le lien qui l'attache au péché n'a jamais été brisé, aussi n'ose-t-il pas faire de promesse.

8. Vous voyez pourquoi certains chrétiens de profession sont si opposés aux engagements à prendre.

C'est toujours par la même raison. Ils aiment tant leurs péchés, ils savent si bien que leurs cœurs plaideront en faveur de ces péchés, qu'ils sont effrayés à la pensée de promettre de les abandonner. Beaucoup de gens qui font profession d'être chrétiens refusent néanmoins de se joindre à l'église. La raison secrète en est qu'ils sentent leur cœur encore attaché au péché et qu'ils n'osent prendre les engagements que suppose l'entrée dans l'église ; ils redoutent la discipline ecclésiastique pour le cas où ils viendraient à pécher. Ces gens-là savent qu'ils sont des hypocrites.

9. Ceux d'entre vous qui ne connaissent que la tristesse selon le monde peuvent maintenant voir où est l'obstacle à leur salut, et quelle est la raison pour laquelle ils ne sont pas convertis.

Il se peut que leur intelligence juge si bien du péché, que si leur cœur était en harmonie avec elle, ils seraient chrétiens. Et peut-être croient-ils que cet état de leur pensée constitue la vraie repentance. Mais si vraiment ils avaient la volonté d'abandonner tout péché, ils n'hésiteraient pas à en prendre l'engagement, et ils ne craindraient pas de le faire à la face du monde. S'il y a ici des personnes de cette catégorie, je les prie de s'approcher maintenant et de prendre ces sièges.

Si vous avez la volonté d'abandonner le péché, vous aurez la volonté de le promettre et vous accepterez que l'on sache que vous l'avez fait. Mais si vous résistez à votre conviction, si votre cœur se décide à suivre vos péchés, bien que votre intelligence éclairée voie très bien ce que vous devez faire, tremblez alors dans l'attente des choses qui doivent fondre sur vous ! Toutes vos convictions ne vous serviront de rien ; elles ne serviront qu'à vous précipiter plus profondément dans l'enfer, parce que vous leur aurez résisté.

Si vous avez la volonté d'abandonner vos péchés, vous pouvez le témoigner de la façon que j'ai indiquée. Mais si vous aimez encore vos péchés et si vous voulez continuer à les pratiquer, vous pouvez rester sur vos sièges. Et maintenant, après nous être levés pour la prière, dirons-nous à Dieu que ces pécheurs ne veulent pas abandonner leurs péchés, que tout en étant convaincus qu'ils ont tort, ils aiment leurs idoles et veulent aller après elles ? Que le Seigneur ait pitié de ces âmes, car leur cas est affreux.

10. MALHONNÊTE DANS LES PETITES CHOSES.

J'entends ce principe en ce sens que si quelqu'un est malhonnête dans les petites choses, cela montre qu'il obéit à des motifs d'un autre ordre lorsqu'il paraît agir honnêtement dans les grandes choses : « *Celui qui est injuste dans les petites choses l'est aussi dans les grandes* » (Luc 16.10). C'est le principe que pose Jésus-Christ, et que je me propose d'exposer en montrant successivement :

I. En quel sens il ne faut pas le prendre.

II. Ce qu'il signifie.

III. Je prouverai ce qu'il affirme, à savoir que celui qui est malhonnête dans les petites choses, n'est en réalité pas honnête du tout.

IV. Je montrerai par quel principe agissent ceux qui, malhonnêtes dans les petites choses, semblent être honnêtes et même religieux dans les grandes.

V. Je mentionnerai plusieurs cas où l'on manque souvent de principes dans les petites choses.

I. Le sens que je ne donne pas au principe.

Je ne veux pas dire que si une personne est malhonnête dans les petites choses et se fait indûment de petits profits en de petites affaires, il soit certain que dans les affaires de grande importance, cette personne ne se conformera pas aux règles généralement admises de la loyauté commerciale.

Je ne veux pas dire que si un homme commet de petits vols ou se rend coupable de légères déprédations, il deviendra infailliblement un voleur de grand chemin. Il pourra, en effet, avoir bien des raisons pour ne pas commettre des délits plus graves. Je ne veux pas dire que si l'on tolère en soi des pensées impures, on en arrivera certainement à commettre l'adultère.

Que si l'on nourrit dans son cœur des pensées de convoitise, on ne manquera pas d'en arriver à commettre le vol. Que si l'on se livre à des sentiments malveillants envers quelqu'un, on sera fatalement conduit au meurtre.

Ou que si l'on tient un de ses semblables dans l'esclavage et qu'on le prive d'instruction et de tous les droits de l'homme, on en arrivera certainement à commettre d'autres crimes d'une pareille énormité. Ou encore que si quelqu'un fait tort au gouvernement en de petites choses, comme l'affranchissement des lettres, les droits de douane, etc., il pillera le trésor public.

II. Quel est donc le sens du principe que pose ici Jésus-Christ, à savoir que si l'on est malhonnête dans les petites choses, l'on n'est réellement honnête en rien ?

J'entends ce principe en ce sens que si quelqu'un est malhonnête dans les petites choses, cela montre qu'en aucune chose il n'agit par principe. Il est donc certain que ce n'est pas la réelle honnêteté du cœur qui le conduit à agir correctement dans les grandes choses. Il obéit à des motifs d'un autre ordre lorsqu'il paraît agir honnêtement dans les grandes choses tandis qu'il agit malhonnêtement dans les petites.

III. Preuve de la vérité du principe.

Je ne veux pas le tenir pour accordé, malgré la déclaration formelle du Seigneur Jésus-Christ. Je désire au contraire mentionner plusieurs considérations à l'appui. Elles ne seront pas superflues, car on se figure généralement qu'il est possible d'être honnête dans les grandes choses et de mériter la réputation d'honnête homme, tout en étant coupable de malhonnêteté dans les petites choses.

1. Si un homme était pénétré d'un profond respect pour l'autorité de Dieu, et si c'était là la disposition habituelle de son âme, cette disposition se manifesterait tout aussi bien dans les petites choses que dans les grandes.

J'ajoute même que dans les petites choses, il est plus sûr encore qu'un tel homme agira consciencieusement, parce qu'ici la tentation à s'écarter de la droite voie sera plus faible. Qu'est-ce que l'honnêteté ? Si un homme n'a pas d'autres motifs pour agir honnêtement que l'égoïsme, le démon est aussi honnête que lui ; car je ne doute pas que le démon ne soit honnête dans ses rapports avec les autres mauvais esprits autant que le demande son propre intérêt. Mais, est-ce là de l'honnêteté ? Certainement non ! Si donc un homme n'a pas de motifs plus élevés pour agir honnêtement, il n'est pas honnête du tout.

2. Il est certain que si quelqu'un est malhonnête dans les petites choses, ce n'est pas l'amour de Dieu qui est le principe de ses actions.

Autrement, il sentirait que la malhonnêteté dans les petites choses est tout aussi incompatible avec cet amour que la malhonnêteté dans les grandes. Celle-là est une violation de la loi de Dieu aussi réelle que celle-ci, et celui qui aime véritablement. Dieu ne se permettra pas plus l'une que l'autre.

3. Il est certain que celui qui est malhonnête dans les petites choses n'est pas inspiré par un réel amour pour le prochain tel que le requiert la loi de Dieu.

S'il aimait son prochain comme lui-même, il ne voulait pas plus lui faire du tort dans les petites choses que dans les grandes. On s'expliquerait même mieux qu'il dans quelque grande chose, sous l'empire d'une puissante tentation. Rappelez-vous l'histoire de Job. Ce patriarche aimait vraiment Dieu et vous savez quelle souffrance il endura sans jamais vouloir prononcer un mot qui pût donner tort à Dieu.

Quand sa détresse devint intolérable et que son âme entièrement dans les ténèbres ne pouvait trouver aucune raison à tant de souffrances ; quand sa femme elle-même osa l'inciter à maudire Dieu avant de mourir, il demeura ferme et dit :

« Tu parles comme une femme insensée. Quoi ! nous recevons de Dieu les biens et nous n'en recevons pas les maux ! » (Job 2.10). Supposez-vous que Job aurait abandonné son intégrité en de petites choses ou dans de petites tentations ? Jamais ! Il aimait Dieu. Montrez-moi un homme qui aime son prochain, vous ne le verrez pas lui faire du tort en cédant à de légères tentations.

IV. J'examinerai quelques-uns des mobiles qui font agir celui qui, malhonnête dans les petites choses, semble néanmoins honnête dans les grandes.

Au premier abord, il semble que les faits contredisent notre texte. Jésus-Christ a dit : *« Celui qui est injuste dans les petites choses, le sera aussi dans les grandes » (Luc 16.10).* Or, il y a beaucoup de gens qui dans les petites choses manquent visiblement de principes et qui dans les grandes semblent honorables et même pieux. Comment expliquer cela ? La contradiction disparaîtra dès que nous aurons montré qu'ici l'honnêteté apparente dans les grandes choses s'explique par des motifs qui n'ont rien de commun avec l'intégrité du cœur.

1. On peut agir honnêtement dans les grandes choses par crainte du déshonneur.

On sait que certaines petites choses peu avouables ne parviendront certainement pas à la connaissance du public, qu'on ne fera pas du bruit pour si peu, aussi se les permet-on ; mais on se garde bien de se conduire d'une manière répréhensible en des choses plus importantes, parce qu'on sait que cela ferait du bruit. Ce qui revient à dire qu'une considération égoïste l'emporte sur une autre, toujours égoïsme et non pas honnêteté !

Un commerçant voit qu'il se ferait grand tort s'il était malhonnête avec des hommes d'affaires, aussi traitera-t-il honnêtement avec eux pour d'importantes sommes ; mais en de petites choses, où il ne risque pas de compromettre sa réputation, il fera autant de profits illicites qu'il pourra. Il paiera une couturière un peu moins que cela n'est juste, tandis qu'il se gardera bien de tromper sur une balle de marchandise. Quand il a affaire à un homme qui n'a ni crédit, ni rang dans la société, il lui extorque quelques sous, vu qu'il n'y a pas là de scandale à craindre ; mais aucune considération ne le déterminera à faire un acte qui l'exposerait au blâme et au mépris du public.

2. La crainte des lois humaines peut porter un homme à agir honnêtement en des choses que la loi prendrait en considération ; tandis qu'en de petites choses que la loi dédaigne, ce même homme se permettra d'agir frauduleusement.

3. L'amour de la louange porte beaucoup de gens à agir extérieurement d'une manière honnête, honorable, et même pieuse, en ce qui doit, selon toute apparence, arriver à la connaissance du public.

On retiendra injustement quelques sous à un pauvre ouvrier sur le prix de son travail, tandis que dans les grandes occasions, on fera montre d'une libéralité princière. Les mêmes hommes qui font preuve de la plus sordide avarice vis-à-vis de leurs domestiques, de leurs couturières, et autres pauvres gens qu'ils emploient, leur disputant jusqu'au dernier centime, enverront par un hiver rigoureux des charretées de combustibles pour les pauvres, ou donne ont de grosses sommes d'argent aux différents comités de bienfaisance. Il est visible qu'ils agissent par amour pour la louange, c'est-à-dire par amour pour eux-mêmes, et non par amour pour Dieu et pour les hommes.

4. La peur de Dieu.

On sera effrayé à la pensée de la colère de Dieu, de sorte que l'on se gardera de commettre des actes malhonnêtes de quelque importance ; mais l'on sera malhonnête en de petites choses parce que l'on suppose que Dieu ne prendra pas garde à ces bagatelles.

5. L'homme peut mettre un frein à ses convoitises pour obéir à un sentiment de propre justice.

Il agira honnêtement dans les grandes choses afin de conserver la bonne opinion qu'il a de lui-même ; tandis que dans de petites choses il agira comme un coquin.

J'ai dit en commençant que si un homme se permet un gain déshonnête en de petites choses, il n'en faut pas conclure que cet homme n'agira jamais avec une apparente droiture.

6. On peut, en effet, agir correctement dans les grandes choses sous l'empire des motifs les plus divers.

Tel qui commet de petits larcins peut avoir beaucoup de raisons (où l'honnêteté n'a rien à voir) pour ne pas se livrer au brigandage sur les grands chemins et pour ne pas pratiquer l'enlèvement des porte-monnaie dans les foules. Il peut n'avoir pas assez de courage, ou d'adresse, ou d'énergie ; il peut craindre la loi, peur du déshonneur, et bien d'autres motifs de la même espèce.

On peut tolérer habituellement en soi des pensées impures sans arriver à commettre l'adultère. On peut être retenu non par un principe moral, mais par la frayeur, par le manque d'occasion, par toutes sortes de raisons. Mais il est certain que celui qui tolère en son âme des pensées, impures, agira d'une manière impure chaque fois qu'il n'y aura pas quelque raison étrangère à l'amour de Dieu pour l'en détourner.

Un homme peut aimer l'argent et ne pas voler ; mais il est animé d'un esprit qui le conduirait au vol, s'il n'était retenu par des motifs tirés de son intérêt personnel et des circonstances où il se trouve. Un homme peut être colère et néanmoins ne jamais tuer quelqu'un dans sa colère. Mais sa haine le conduirait au meurtre s'il n'existait pas de motif intéressé qui s'y opposât.

Un homme peut opprimer son semblable, le tenir en esclavage, le priver d'instruction, le forcer à travailler pour lui, sans aucun salaire ; et cependant ne pas commettre le meurtre proprement dit, ne pas aller non plus en Afrique faire la traite des esclaves, et cela parce qu'il ne veut pas mettre en péril sa réputation et sa vie.

En effet, si pour satisfaire son orgueil et son avarice, il dépouille son semblable de tout ce qui rend la vie désirable, ce n'est certainement pas par principe, je veux dire par amour pour Dieu ou pour l'homme, qu'il s'abstient d'aller plus loin dans la voie du crime.

De même, un individu qui vole au trésor des États-Unis les dix-huit centimes requis pour le port d'une lettre, ne sera pas empêché par ses principes de mettre le trésor à sec, s'il peut le faire avec la même espérance d'impunité. Les mêmes raisons qui lui permettent de faire l'un, lui permettront de faire l'autre.

Encore un exemple. Un homme se rend coupable d'exagération en racontant ce qu'il a vu, ou bien il présente les faits sous un jour qui n'est pas le vrai ; et cependant il n'oserait pas faire un grossier mensonge. Il est pourtant clair que s'il exagère, s'il colore et dénature les faits avec l'intention de les faire paraître autres qu'ils ne sont, il ment réellement ; et il en viendra à faire de grossiers mensonges quand son intérêt le demandera et qu'il ne sera plus retenu par aucune autre raison que le respect dû à la vérité.

V. Je mentionnerai quelques cas où bien des gens sont malhonnêtes dans les petites choses, tandis qu'ils semblent honnêtes et même pieux dans les grandes.

1. On rencontre souvent des gens qui font preuve d'un manque de principe presque absolu en ce qui concerne le paiement de toutes sortes de petites dettes, tandis qu'ils mettent beaucoup de soin et d'exactitude à payer les traites des banquiers et à faire honneur à leurs affaires.

Voici par exemple un homme qui s'abonne à un journal ; le prix en est minime, de sorte que l'éditeur ne pourrait pas envoyer un agent spécial pour recueillir le prix des abonnements ; aussi notre homme attend-il des années avant de payer le sien, et peut-être ne le paie-t-il jamais. Ce même homme aurait remué ciel et terre plutôt que de ne pas payer à leur échéance les traites qui lui viennent du banquier.

Et pourquoi ? Parce que s'il ne les payait pas, elles seraient protestées et son crédit en souffrirait. Mais une petite dette de quatre ou cinq francs pour un journal n'occasionnera pas un protêt, il le sait bien, aussi ne s'en met-il point en peine ; tant pis pour l'éditeur qui sera dans l'embarras et qui devra faire des frais pour recouvrer son argent, ou s'en passer ! Évidemment cet homme ne paie pas les traites du banquier par vraie honnêteté, mais uniquement par égard pour son propre crédit et pour ses propres intérêts.

2. Voici un industriel qui emploie des couturières et pour pouvoir vendre meilleur marché que ses concurrents, il paie leur travail au-dessous de sa valeur.

Il est clair que cet homme n'est honnête en aucune chose ; s'il semble l'être dans ses transactions publiques, ce n'est pas lui qu'il faut en remercier, car il ne faut pas en chercher la cause dans l'honnêteté de son cœur, mais bien dans son intérêt.

3. Chez d'autres, l'absence de principe se montre dans les petits vols qu'ils se permettent.

S'ils sont pensionnaires dans une maison, ils voleront du combustible, par exemple. Ils ne veulent pas faire la dépense d'en acheter ; il ne leur en faut qu'un peu pour faire de temps en temps du feu le matin ; aussi en prendront-ils une poignée dans la provision du voisin quand le besoin s'en fera sentir. Celui qui agit de la sorte montre que son cœur est entièrement perverti.

Un individu était assis dans une chambre où un monsieur avait laissé sur la table un grand verre de vin et une cruche d'eau. Le monsieur sortit de la chambre et laissa par mégarde la porte légèrement entre baillée ; se retournant, il vit alors l'individu qui buvait une portion du vin, puis qui, pour cacher son méfait, achevait de remplir le verre avec l'eau de la cruche. Il est clair que cet individu prouvait par là qu'il aimait le vin, et que son honnêteté ne l'empêchait pas de voler ; il montrait que ses principes devaient faire, de lui un ivrogne, s'il en avait les moyens, et un voleur s'il en avait l'occasion. En fait et en regardant au cœur, c'est au cœur que Dieu regarde, il était tout à la fois un ivrogne et un voleur.

4. Bien des gens agissent malhonnêtement à l'égard d'objets perdus par autrui, surtout quand il s'agit de quelque objet de peu de valeur.

Ils ont trouvé un canif ou un porte-crayon peut-être, et ils ne font pas de recherches pour en trouver le propriétaire, même quand ils ont quelque raison de soupçonner quel il peut être. Il est clair qu'ils feraient de même pour un portefeuille plein de billets de banque, s'il y avait chance égale de n'être pas connu. Cependant les mêmes gens, trouvant un portefeuille contenant vingt mille francs en billets de banque, publieront la chose dans les journaux et en feront grand tapage, faisant profession d'être des prodiges d'honnêteté. Le tout parce qu'ils savent bien que l'on ferait des recherches, que les billets sont numérotés, qu'ils seraient découverts, etc. Merveilleuse honnêteté que celle-là !

5. Beaucoup de gens se taisent sur de petites erreurs qui sont faites en leur faveur dans des règlements de compte, ou en changeant des valeurs, etc.

Il est clair qu'il ne manque à ces gens-là que l'occasion, avec chance d'impunité, pour commettre des détournements beaucoup plus considérables.

6. On se permettra de la petite contrebande ; cela est fréquent.

Combien de gens qui, revenant d'Angleterre, s'arrangent pour passer en contrebande quantité de petits articles ; ils pensent, que ce qu'ils font là n'est pas grave, vu que la somme qu'ils économisent ainsi est petite. Mais plus elle est petite, et plus le soin qu'ils auraient mis à la payer aurait mis en évidence leur intégrité et leur respect pour la loi.

Le fait que la tentation est petite et qu'elle est cependant plus forte en eux que le principe de l'honnêteté, montre combien est faible en eux ce principe. Ces mêmes gens pas seraient en contrebande un navire s'ils pouvaient le faire avec la même facilité et la même impunité. Si l'on peut consentir à vendre son intégrité pour une petite somme, on n'aura pas d'objection à la vendre pour une grande.

7. On fraudera la poste en mainte petite chose (1).

(1) Suit, dans l'anglais, la mention d'un abus qui a disparu depuis l'invention des timbres-poste. Supprimée ici, en conséquence : en revanche, numéros 8 et 9, ajoutés (Note du traducteur).

8. Beaucoup de gens empruntent des livres, et ne se mettent pas en peine de les rendre.

Ils n'y mettent ni soin, ni importance, ni conscience. Ils les oublient eux-mêmes ; ou bien ils pensent que le prêteur les oublie ; ou bien encore, ils pensent que s'ils ne les rendent pas, le prêteur attribuera le fait à un oubli de leur part. Dans tous les cas, pensent-ils, les conséquences n'en sont pas graves. Mais le principe ? Votre conduite ne montre-t-elle pas qu'il n'a aucune puissance en vous ? Et s'il n'a pas de puissance dans les petites choses, est-ce à lui que sera la puissance dans les grandes ?

9. Falsifications de marchandises.

Vin, denrées alimentaires, lait, etc. etc. Encore ici, beaucoup de gens montrent une totale absence de principe. Un peu d'eau dans le lait, peu de chose, disent-ils.

Peu de chose ? Cependant vous cherchez à en mettre le plus que l'on peut, en mettre sans s'attirer du désagrément. Vous en mettez donc autant que vous pouvez. Et pourquoi ? Parce que votre propre intérêt, votre égoïsme le veut ainsi,

D'autre part, il est vrai, vous en mettez peu, peu en comparaison de ce que, matériellement, vous pourriez mettre encore. Mais si, à ce point de vue, vous en mettez peu, à quoi le devons-nous ? Pas à vos principes assurément ; mais à votre crainte de la police et de tous les ennuis que l'indignation de vos clients pourrait vous susciter, à votre crainte du déshonneur et de la ruine de votre industrie, c'est-à-dire encore une fois à votre propre intérêt, à votre égoïsme.

L'égoïsme est donc ici le seul principe. C'est lui qui vous fait mettre une si forte proportion d'eau et c'est encore lui qui s'oppose à ce que cette proportion soit plus forte. Si vous n'avez en ces petites choses d'autre principe que l'égoïsme, comment peut-on supposer que ce soit l'amour de Dieu et des hommes qui vous inspire en des choses plus considérables ?

Remarques.

1. L'état réel du cœur de l'homme se manifeste souvent avec plus d'évidence dans les petites choses que dans les grandes.

À cet égard, les hommes sont souvent dans une grande erreur ; ils pensent que leur honnêteté dans les grandes choses prouve l'honnêteté de leur cœur, en dépit de la déloyauté dont ils font preuve dans les petites choses. C'est pourquoi ils ne manquent pas d'être sur leurs gardes dans les grandes choses, tandis qu'ils sont pleins d'insouciance dans les petites. C'est ainsi qu'ils manifestent le véritable état de leur cœur. Ils ne voient pas que leur honnêteté dans les grandes choses découle d'un principe mauvais ; qu'elle procède du désir de paraître honnête et non pas de la détermination d'être honnête.

Ils ne font pas attention à leurs petites fraudes, parce que leur attention se porte sur celles des manifestations de leur caractère qui paraissent le plus en public, et qu'ils tiennent leur honnêteté pour bien établie, tandis que leur cœur est profondément corrompu. Celui qui s'écarte de la stricte intégrité dans de petites choses quand il n'est pas surveillé, ne se conduit pas par principe, ce n'est pas l'honnêteté du cœur qui le fait agir. Si vous voulez connaître votre vrai caractère, examinez votre cœur et observez comment la disposition qui y domine se manifeste dans les petites choses.

Vous êtes, par exemple, employé au service d'autrui et vous ne vous faites aucun scrupule de flâner de temps en temps, quand votre maître n'y est pas.

Dans ces moments-là vous abandonnez le travail ou vous le faites mal, ce que vous ne feriez pas sous les yeux de votre maître. L'homme qui agit de la sorte est complètement (1) malhonnête et ne mérite aucune confiance ; il prendrait de l'argent dans la bourse de son maître s'il n'était pas retenu par la crainte d'être découvert ou par tout autre motif également égoïste. On ne pourra se fier à lui que dans les circonstances où son intérêt exigera de lui une conduite honnête.

Ceux qui, le sachant et le voulant, rapportent inexactement dans leurs conversations les faits qu'ils connaissent, seront faux témoins devant les tribunaux quand ils y seront poussés par l'intérêt et que l'impunité leur sera assurée. Ils ne disent jamais la vérité parce qu'elle est la vérité ; ils ne la disent pas parce qu'ils l'aiment. N'ayez jamais confiance en eux.

Ceux qui sont impurs dans leurs paroles, le seront dans leur conduite, moyennant opportunité et impunité. Tenez à distance tout homme et toute femme qui se permettra des discours impurs, ne fût-ce qu'en conversant avec ceux de son sexe. Ceux qui sont chastes par principe n'auront pas moins d'éloignement pour les paroles impures que pour les actes impurs. Ils auront, en horreur « *même la tunique souillée par la chair* » (Jude 1.23).

(1) Complètement, dit Finney ; peut-être n'en sera-t-il pas ainsi aux yeux des hommes, qui regardent aux apparences ; mais il en sera ainsi aux yeux de Dieu qui regarde au cœur ; il en sera ainsi en réalité (Note du traducteur).

2. Quiconque se livre volontairement à un péché quelconque montre par là qu'il ne s'abstient pas des autres péchés parce qu'ils sont des péchés.

S'il haïssait le péché comme tel, il ne se livrerait pas plus à un péché qu'à un autre. Si quelqu'un s'en va choisir parmi les péchés évitant l'un, pratiquant l'autre, il est évident qu'il ne s'abstient d'aucun péché par haine du péché ou par respect pour l'autorité de Dieu (1).

(1) Nous omettons ici, à propos de l'œuvre de la tempérance, une remarque qui, à sa place en Amérique, ne le serait pas parmi nous (Note du traducteur).

3. Celui qui pour gagner de l'argent vend des liqueurs enivrantes et présente à son prochain la coupe qui va ruiner son corps et son âme.

Il consentirait à vendre son semblable comme esclave, s'il y trouvait son bénéfice et sa convenance, et s'il pouvait, le faire avec impunité.

Si l'égoïsme est si puissant en lui, qu'il puisse consentir à donner des liqueurs fortes à son prochain, afin d'en retirer de l'argent, l'égoïsme seul, sous quelque autre forme venant à prévaloir sur l'amour de l'argent, pourra l'empêcher d'assassiner son prochain ou de le vendre comme esclave. Il peut aimer assez sa réputation, craindre assez les pénalités de la loi humaine, ou redouter assez la destruction de sa propre âme pour renoncer à commettre un pareil crime ; mais ce n'est certainement pas le principe de l'amour de Dieu et des hommes qui l'en préservera.

4. Celui qui tient dans l'esclavage quelques-uns de ses semblables.

Il veut parvenir à ses fins égoïstes, réduire en esclavage beaucoup d'autres personnes et même tout le monde, si ses intérêts le demandaient et s'il avait pour cela les facilités qu'il a eues à l'égard des esclaves qu'il possède déjà.

Si un homme s'empare des droits d'un seul de ses semblables, il n'aura aucune répugnance à s'emparer des droits de tous les hommes, s'il peut le faire avec la même impunité. Celui qui dépouille un homme noir de sa liberté et en fait un esclave, ne se fera aucun scrupule de réduire en esclavage un homme blanc, s'il rencontre pour cela des circonstances également favorables.

Celui qui soutient que le travailleur noir du sud doit être tenu en esclavage, soutiendrait une thèse semblable, s'il l'osait, afin de réduire en esclavage les travailleurs blancs du nord ; il se servirait pour cela des mêmes arguments ; il dirait que la paix et l'ordre l'exigent et que les travailleurs s'en trouvent beaucoup mieux quand ils ont un maître qui prend soin d'eux. Le fameux argument biblique, lui aussi, se trouverait aussi bon en faveur de l'esclavage des blancs qu'en faveur de l'esclavage des noirs ; il faudrait seulement avoir assez de puissance pour le traduire par des faits.

Il est clair que celui qui détient, son prochain comme sa propriété, pourra de même le prendre comme sa propriété, s'il peut le faire avec la même impunité. En principe, les deux choses sont parfaitement identiques. Ce ne sont donc point leurs principes qui empêchent les esclavagistes de faire, en Afrique, le métier de voleurs d'hommes ou de faire la guerre afin de réduire en esclavage les libres travailleurs du Nord.

5. Celui qui ne veut pas renoncer à lui-même dans les petites choses afin d'avancer le règne de Dieu, ne serait pas prêt à endurer la persécution pour la cause de Dieu.

Il est clair que ceux qui ne peuvent renoncer à leur confort ne voudraient ni du fouet ni du bûcher.

Peut-être cependant que si la persécution venait à sévir, quelques-uns l'endureraient à cause des louanges qui leur en reviendraient ; ils se piqueraient d'honneur et tiendraient à montrer leur vaillance.

Il y a naturellement chez l'homme un esprit de résistance qui est souvent réveillé par la lutte et qui est capable de lui faire accepter le bûcher plutôt que de céder en un seul point. Toujours est-il que ce n'est pas le vrai amour pour la cause de l'Évangile qui pousse un homme à endurer la persécution, alors qu'il ne veut pas renoncer à lui-même dans les petites choses pour le même motif.

6. Les petites circonstances manifestent souvent le véritable état du cœur.

Si nous voyons quelqu'un être malhonnête dans de petites choses, nous en concluons naturellement qu'il le serait encore plus dans de grandes choses si les circonstances étaient également favorables.

Si vous trouvez une personne qui, par vanité, porte de petits ornements, vous pouvez être sûr que le cœur de cette personne-là est encore mauvais. Si une telle personne le pouvait, elle s'adonnerait tout entière à la vanité ; elle le ferait certainement, si elle n'avait pas d'autres considérations pour la retenir que le respect pour l'autorité de Dieu et l'honneur de la religion. Vous avez tous les jours dans les rues l'occasion de faire de semblables réflexions. Vous y voyez des hommes portant leurs manteaux très soigneusement arrangés sur leurs épaules, de manière à en montrer le velours ; des femmes faisant balancer dans l'air les plumets de leurs chapeaux. Il est étonnant de voir de combien de façons l'orgueil et la perversité du cœur se montrent dans les petites choses.

Vous dites que ce sont de petites choses ; je le sais, et c'est précisément parce que ce sont de petites choses que je les mentionne. C'est parce qu'elles sont petites qu'elles montrent si clairement le vrai caractère des gens. Si l'orgueil n'était pas si profondément enraciné, il ne se montrerait pas en ces petites choses. Si un homme pouvait s'accorder la satisfaction d'habiter dans un palais et de vivre à l'avenant, on s'étonnerait moins qu'il succombât à une tentation si forte ; mais quand sa vanité se montre dans les plus petites choses, il est évident qu'elle possède son âme entière.

Qu'il est important de connaître tout cela et de rester dans la vigilance, l'œil ouvert sur les petites choses, de manière à savoir réellement ce que l'on est aux yeux de Dieu ! Qu'il est important de garder la plus stricte honnêteté de manière à ce qu'elle règle la conduite dans les plus petites choses aussi bien que dans les grandes ! C'est quelque chose de si beau que de voir un homme agissant dans les petites choses avec le même soin, la même conscience, la même droiture que dans les choses de la plus grande importance !

Tant que ceux qui font profession de piété ne cultiveront pas cette honnêteté en toutes choses, ils seront un opprobre pour la religion.

Quel immense gain ne serait-ce pas pour la cause du Seigneur, si ceux qui font profession d'être chrétiens voulaient montrer une entière honnêteté, une entière pureté en toutes choses, vis-à-vis de tout le monde, de manière à rendre la religion recommandable aux yeux des incrédules ! Qu'il est fréquent de voir ceux-ci fixer leur regard sur quelque petite infidélité du chrétien et s'étonner de rencontrer semblable chose dans la vie de celui qui prétend avoir la crainte de Dieu !

C'est un sujet constant de reproches adressés à la religion que toutes ces petites mal-honnêtetés dont se rendent coupables beaucoup de ceux qui la professent. Le méchant ne manque pas de raisons pour croire que ces chrétiens de nom sont dénués de tout principe d'honnêteté, que la religion qu'ils professent n'est bonne à rien et qu'il ne vaut pas la peine de l'acquérir.

De quelle utilité peut-il être que cette dame parle de religion à sa servante inconverte, quand celle-ci sait fort bien que sa maîtresse n'hésiterait pas à tromper et à tricher en quantité de petites choses ?

Ou à quoi servirait-il que ce marchand parlât à ses commis du salut de leurs âmes, tant qu'ils le voient peu consciencieux dans les petites choses, malgré tout le soin qu'il a de conserver les apparences de l'honnêteté dans des affaires plus considérables et mieux connues du public ? Les exhortations de cet homme-là feraient plus de mal que de bien.

11. CONNAÎTRE LE VÉRITABLE ÉTAT DE SON ÂME.

Jésus veut que nous connaissions notre propre cœur, que nous fassions ce qui est nécessaire pour nous éprouver nous-mêmes et arriver à connaître le vrai état de notre âme devant Dieu. Chacun de nous est tenu de connaître le véritable état de son âme : « *Examinez-vous vous-mêmes, pour savoir si vous êtes dans la foi ; éprouvez-vous vous-mêmes* » (2 Corinthiens 13.5). En parlant sur ce texte, je me propose de montrer :

I. Ce qu'il demande,

II. La nécessité de faire ce qu'il demande.

III. La possibilité de le faire.

IV. La manière de l'accomplir.

V. Plusieurs points sur lesquels on est tenu de s'éprouver soi-même.

I. Ce que demande notre texte

Il veut que nous connaissions notre propre cœur, que nous fassions ce qui est nécessaire pour nous éprouver nous-mêmes et arriver à connaître le vrai état de notre âme devant Dieu. Il ne nous demande pas de mettre à l'épreuve notre force ou notre connaissance, mais notre caractère moral. Il veut que nous sachions ce que Dieu en pense, s'il nous tient pour des saints ou pour des pécheurs, et que nous ayons ainsi la certitude ou que nous sommes héritiers du ciel ou que nous le sommes de l'enfer.

II. La nécessité de cet examen.

1. Sans lui la paix n'est pas possible.

On peut être dans une apathie plus ou moins grande, mais l'apathie n'est pas la paix, loin de là. Il n'y a que bien peu de chrétiens de profession, bien peu d'auditeurs de l'Évangile qui puissent rester longtemps dans cette apathie et se garder de toute anxiété à la pensée de l'incertitude dans laquelle ils sont à l'égard de leur âme et de leur destinée éternelle. Je ne parle pas des hypocrites qui ont cautérisé leur conscience, ni des moqueurs qui peuvent avoir été abandonnés de Dieu.

Mais, mettant à part ces deux classes de gens, je dis qu'un homme ne peut être en paix jusqu'à ce que la question indiquée par mon texte soit résolue pour lui.

2. Si ce point n'est pas réglé, l'entière loyauté chrétienne n'est pas possible non plus.

Un homme qui ne sait pas où il en est au point de vue spirituel, n'est pas parfaitement honnête dans sa religion. S'il fait profession d'être chrétien sans être sincèrement persuadé qu'il l'est, qui ne voit qu'il y a là un manque de loyauté ? Un tel homme est au fond à demi hypocrite. Quand il prie, il est toujours dans le doute ; il ne sait pas si ses prières sont agréables à Dieu, comme lui étant adressées par un de ses enfants.

3. Avoir cette vraie connaissance de soi-même est indispensable pour être utile.

Si quelqu'un en est réduit à agiter constamment en son esprit cette question : « *Suis-je un chrétien ?* », et à regarder sans cesse à l'état de son âme, se demandant avec angoisse quel il peut être ; il est impossible qu'il n'y ait pas là un grand obstacle au bien qu'il pourrait faire. Si, quand il parle aux pécheurs, il n'est pas certain de n'en être pas un lui-même, il ne peut pas les exhorter avec cette assurance et cette simplicité qu'il aurait s'il sentait ses pieds sur le roc.

C'est une idée chère à beaucoup de gens, qu'il est bon pour les saints d'être toujours dans l'obscurité, afin d'être gardés dans l'humilité. Comme si c'était un sujet d'orgueil pour un enfant de Dieu de se savoir enfant de Dieu !

Au contraire, une des plus puissantes considérations qu'il y ait au monde pour le garder de déshonorer Dieu est de savoir qu'il est son enfant. Aussi longtemps qu'un homme est dans l'incertitude à cet égard, il ne peut avoir qu'une faible foi et son utilité ne peut être grande.

III. Il nous est possible de connaître quel est le véritable état de notre âme.

C'est, l'idée favorite de beaucoup de gens, qu'en ce monde nous ne pouvons jamais savoir avec certitude quel est l'état de notre cœur devant Dieu. Des personnes dont le nombre est étonnamment grand semblent se faire une vertu de tous les doutes qu'elles ont sur leur état spirituel. Depuis des siècles on regarde assez généralement comme un indice fâcheux qu'un chrétien de profession ne soit pas rempli de doutes.

On y voit, en effet, presque une preuve certaine qu'il ne connaît pas son propre cœur. Une des questions qui sont posées partout aux candidats à l'admission dans les églises, est celle-ci : « *Avez-vous quelque doute quant à l'état de votre âme ?* » Si le candidat répond : « *Oh ! Oui, j'ai beaucoup de doutes !* » on est satisfait, on y voit une preuve de spiritualité, de connaissance profonde de soi-même et surtout d'humilité. S'il n'a point de doutes, on est persuadé qu'il n'a qu'une connaissance très superficielle de son propre cœur et n'est probablement qu'un hypocrite. À l'encontre de tout cela, je maintiens que le devoir prescrit dans notre texte est un devoir praticable, et que les chrétiens peuvent se soumettre eux-mêmes à une épreuve telle qu'elle les amènera à la connaissance certaine de leur véritable état.

1. C'est ce qui ressort avec évidence du commandement donné dans notre texte.

« *Examinez-vous vous-mêmes, pour savoir si vous êtes dans la foi ; éprouvez-vous vous-mêmes* ». Y a-t-il quelqu'un qui puisse croire que Dieu nous demanderait de nous examiner nous-mêmes et de reconnaître quel est notre vrai caractère, quand il saurait qu'il est impossible que nous n'y arrivions jamais ?

2. Nous avons, pour nous éprouver nous-mêmes, le de tous les instruments, la conscience.

Votre conscience prononce avec la plus haute certitude possible sur tous les faits qui répondent à la grande question : « *Quel est mon état devant Dieu ?* » Nous pouvons, nous devons avoir, quant à cette question, la même certitude qu'au sujet de notre existence. Car le témoignage de notre conscience existe ; il est continuellement devant nous, indépendamment même de notre volonté. Il suffit que nous fassions attention pour arriver à être sûrs de notre état spirituel, comme nous sommes sûrs de notre existence personnelle.

3. Dieu nous donne des occasions si fréquentes de montrer par nos actes ce qui est dans notre cœur, que l'ignorance de notre état intérieur ne peut être attribuée qu'à la négligence.

Si nous vivions enfermés dans des cachots et que nous n'eussions aucune occasion d'agir, de mettre en œuvre ce qui, est caché dans nos cœurs, nous ne serions pas autant à blâmer pour ne pas nous connaître nous-mêmes.

Mais Dieu nous a placés exprès dans cette vie et dans telles et telles circonstances pour que nous puissions, comme il le disait à Israël, nous éprouver nous-mêmes, connaître ce qui est dans notre propre cœur, et voir si nous voulons garder ses commandements.

Les circonstances si diverses où nous sommes placés ne peuvent manquer de faire impression sur notre esprit et de nous amener à sentir et à agir d'une manière ou d'une autre. Ce sont là autant d'occasions de nous connaître nous-mêmes.

4. Nous avons de plus une règle parfaite qui nous permet de constater quel est notre véritable caractère.

La loi de Dieu nous donne la vraie pierre de touche qui nous permet d'apprécier l'état de notre cœur ; elle est la règle infaillible et invariable par laquelle nous devons lier et juger nous-mêmes. Nous pouvons apporter nos sentiments et nos actions à sa lumière, les comparer avec ses exigences, et connaître ainsi quelle est leur valeur aux yeux de Dieu, car Dieu nous jugera par cette même règle.

5. Nos circonstances sont telles que l'illusion quant à l'état de notre cœur ne peut s'expliquer que par un manqué de droiture.

Celui qui se fait illusion sur lui-même n'est pas seulement insouciant et négligent, il est décidément peu sincère. Il doit être possédé par l'orgueil, aveuglé par la volonté propre, autrement il saurait qu'il n'est pas ce qu'il fait profession d'être. Les circonstances qui l'appellent à se juger lui-même sont si nombreuses et si variées, que son illusion ne peut être qu'aveuglement volontaire.

S'il n'avait jamais eu l'occasion d'agir, si jamais aucune circonstance n'avait éveillé de sentiments en lui, on comprendrait qu'il ne se connût pas lui-même. Une personne qui n'aurait jamais vu un mendiant, pourrait n'être pas capable de dire quels seraient ses sentiments à la vue d'un mendiant. Mais faites-en sorte que cette personne rencontre des mendiants chaque jour, et si elle ne se rend pas compte des véritables dispositions de son cœur à l'égard des mendiants, alors qu'elle y est invitée, il y aura la mauvaise volonté de sa part.

IV. Quelques remarques quant à la manière de s'examiner soi-même.

Conseils négatifs. Comment il n'y faut pas procéder.

1. Il n'y a pas à attendre que l'évidence se produise d'elle-même.

Beaucoup de gens semblent attendre dans une attitude passive que la lumière se fasse pour eux et leur montre, s'ils sont chrétiens ou non. Ils attendent que certains sentiments leur viennent. Peut-être prient-ils pour cela, et prient-ils même avec ferveur ; puis ils espèrent que tels ou tels sentiments viendront leur montrer avec une évidence entière qu'ils sont en état de grâce.

Souvent ils refusent d'agir (dans le domaine religieux) jusqu'à ce que clarté leur soit accordée ; ils demeurent assis dans une inaction absolue, attendant, attendant toujours qu'un jour ou l'autre l'Esprit de Dieu vienne les tirer du borbier où ils restent stupidement plongés. Ils peuvent attendre ainsi jusqu'au jour du jugement : Ils ne recevront jamais l'Esprit de cette façon-là.

2. Il ne faut pas songer non plus à produire d'une manière directe et artificielle les sentiments qui apporteront la réponse désirée.

L'esprit de l'homme est ainsi constitué que ce n'est pas en s'efforçant d'avoir des sentiments qu'il réussira à en avoir. Nous aurions beau faire pour cela les plus grands efforts ; ces efforts seraient contraires à toute bonne philosophie, ils seraient totalement absurdes. Il faut présenter à notre esprit l'objet capable d'éveiller en nous l'émotion ou le sentiment. Tant que notre esprit est occupé de nos propres efforts, le sentiment ne peut pas se produire. Nous devons donc oublier nos sentiments et nos efforts et contempler l'objet propre à éveiller en nous les sentiments que nous devons avoir, et ces sentiments se produiront.

Mais quant à vouloir produire directement en soi le sentiment, autant vaudrait s'efforcer de voir en fermant les yeux ou dans une chambre obscure. Comme il n'y a dans la chambre obscure aucun objet propre à éveiller en nous le sens de la vue, nous aurions beau faire tous nos efforts pour voir, nous ne verrions rien. Si le regard de l'âme se fixe sur elle-même et s'occupe à observer l'émotion intérieure, l'émotion aussitôt cesse d'exister, parce que l'attention est détournée de l'objet qui l'a produite.

3. Vous ne serez jamais éclairé sur votre situation, en perdant votre temps à vous lamenter sur l'état de votre cœur.

Beaucoup de gens perdent leur temps à gémir : « Hélas je ne sens rien, je ne puis rien sentir, mon cœur est si dur ! » Et peut-être s'efforcent-ils de produire en eux des sentiments. C'est aussi philosophique que s'ils essayaient de voler dans les airs.

Tant qu'ils sont là à ne rien faire, à se lamenter et à s'occuper de la dureté de leur cœur, ils sont la risée du démon. Représentez-vous un homme qui s'éloigne lui-même du feu et qui se lamente au sujet du froid qu'il ressent ; les enfants mêmes riront de lui.

Conseils positifs. Comment il faut y procéder.

1. Si vous désirez connaître les vraies dispositions de votre cœur à l'égard d'un objet, fixez votre attention sur cet objet.

Si vous voulez éprouver l'excellence de votre vue, vous vous appliquez à regarder un objet ; si vous voulez éprouver votre ouïe, vous vous appliquez à discerner des sons.

Et si vous éloignez les objets capables d'agir sur les autres sens, de manière à ce que votre attention se porte aussi fortement que possible sur celui que vous voulez éprouver, l'épreuve que vous en ferez sera d'autant plus parfaite. La multiplicité des objets distrait l'esprit. Quand nous portons notre attention sur quelque objet propre à éveiller nos sentiments, il est impossible que nos sentiments ne s'éveillent pas.

Notre âme est ainsi faite que dans ces conditions elle ne peut pas ne pas sentir. Il n'est pas nécessaire pour cela, de s'arrêter et de se demander : « *Est-ce que je sens ?* » Si vous mettez votre main près du feu, vous n'avez pas besoin de vous poser cette question : « *Est-ce que j'éprouve la sensation de la chaleur ?* » Vous savez d'une manière immédiate que vous avez cette sensation. Si vous passez votre main rapidement au-dessus de la lampe, la sensation de chaleur pourra être si légère que vous n'y ferez pas attention ; mais elle n'en sera pas moins réelle, et vous en aurez conscience si votre attention est assez éveillée.

De même, les sentiments qui naissent dans notre cœur peuvent être si faibles ou passer si rapidement, qu'ils n'occupent pas notre pensée, en ce cas nous ne nous en rendons pas compte ; mais ils n'en sont pas moins réels. Mais tenez votre main sur la lampe pendant une minute, et la sensation que vous éprouverez vous forcera bien de vous en rendre compte, quelles que soient dit reste vos autres préoccupations.

Si donc notre attention est fixée sur un objet propre à éveiller nos sentiments, il est impossible que ces sentiments ne se produisent pas à quelque degré ; et si notre attention est intense, il est impossible que ces sentiments ne soient pas tels que nous ayons conscience de leur existence. Ces principes nous montrent comment nous pouvons faire l'épreuve de notre cœur et connaître l'état réel de nos sentiments à l'égard de quelque objet. Il s'agit seulement de fixer notre attention sur l'objet jusqu'à ce que nos émotions soient telles que nous ayons conscience de leur existence.

2. Soyez bien assuré que l'objet sur lequel vous portez votre attention, et à l'égard duquel vous voulez éprouver les dispositions de votre cœur, est une réalité.

Il y a dans le monde une très grande quantité de religion imaginaire ; et ceux qui ont cette religion-là se figurent qu'elle est réelle. Ils ont de beaux sentiments, leur âme est parfois très émue, et leurs sentiments correspondent à l'objet qu'ils contemplent.

Mais voici la cause de l'illusion : L'objet qu'ils contemplent est imaginaire. Ce n'est pas que le sentiment soit faux ou imaginaire il est réel. Ce n'est pas non plus qu'il ne corresponde pas à l'objet contemplé ; il lui correspond parfaitement. Mais, je le répète, cet objet est une fiction.

L'on s'est formé de Dieu, de Jésus-Christ et du salut des notions tout à fait fausses ; et les sentiments que l'on éprouve pour ces objets imaginaires sont analogues à ceux que l'on devra éprouver pour les objets réels. C'est ainsi que l'on se trouve adorer un faux dieu, un dieu que l'on s'est fait soi-même. C'est là une cause de beaucoup d'espérances trompeuses et de beaucoup de professions mensongères il n'y a pas à en douter.

V. Je dois mentionner maintenant quelques objets au sujet desquels nous sommes tenus de mettre à l'épreuve les dispositions de notre cœur.

1. Le péché, non pas nos péchés particuliers, mais le péché, le péché considéré comme outrage à Dieu.

Si vous trouvez en vous un vif sentiment de réprobation pour le péché, ne vous hâtez pas de conclure que votre cœur soit dans un état satisfaisant. Ce sentiment de réprobation pour le péché est inhérent à la nature de tout être intelligent. Tous les êtres intelligents l'éprouvent quand ils considèrent le péché d'une manière abstraite, sans qu'il ait aucun rapport avec leur satisfaction égoïste. Il n'y a pas de doute que le démon ne l'éprouve. En effet, tant que le péché est considéré en lui-même, d'une manière abstraite, nous pouvons être assurés que Satan ne l'approuve pas plus que ne fait l'ange Gabriel.

Il blâme les pécheurs et condamne leur conduite partout où il n'a aucune raison égoïste pour prendre plaisir à ce qu'ils font. Sur cette terre, vous trouverez souvent chez le méchant une grande horreur pour le péché ainsi considéré. Et même, vous n'y trouverez pas un seul méchant qui ne condamne le péché et qui ne l'ait en aversion, quand il l'envisage abstraitement.

L'homme est ainsi constitué que le péché est contraire à sa raison et à sa conscience ; toutes les puissances de son âme se révoltent à la vue du péché ; il ne prend plaisir en ceux qui commettent l'iniquité que dans le cas où il a quelque raison égoïste de s'applaudir du péché qu'ils commettent. Cette répulsion abstraite pour le péché est, chez l'homme, naturelle, universelle et nécessaire.

Mais quelle différence entre la répulsion pour le péché considéré abstraitement et cette aversion du cœur pour le mal qui est fondée sur l'amour de Dieu ! Si un jeune homme souffre d'une mauvaise action comme d'un outrage fait à son père, c'est tout autre chose pour lui que de sentir qu'une action est mauvaise en soi. Il n'éprouve pas seulement un sentiment d'indignation à l'égard d'un acte mauvais, il éprouve encore cette douleur toute particulière qui provient de l'amour qu'il porte à son père. Il en est de même pour celui qui aime Dieu : Il ne désapprouve pas seulement le péché comme mauvais en soi, il ressent encore à son égard un sentiment de douleur mêlée d'indignation, parce qu'il voit en lui un outrage à Dieu.

Si donc vous voulez savoir quels sont vos sentiments à l'égard du péché, demandez-vous ce que vous ressentez quand vous êtes parmi les pécheurs et que vous les voyez violer la loi de Dieu. Que ressentez-vous quand vous les entendez prendre le nom de Dieu en vain, quand vous les voyez violer le jour du Seigneur, s'enivrer, mentir, ou médire ? Éprouvez-vous les sentiments qu'avait le Psalmiste lorsqu'il écrivait : « J'ai considéré les transgresseurs et mon cœur a été rempli de douleur parce qu'ils n'observent pas ta parole ».

« Des ruisseaux d'eau coulent de mes yeux parce qu'ils ne gardent pas tes commandements » (Psaume 119.136). « J'ai été saisi d'horreur parce que le méchant oublie ta loi ? » (Psaume 119.122).

2. Vous devez mettre à l'épreuve les dispositions de votre cœur à l'égard de vos propres péchés.

Considérez vos péchés passés, rappelez-vous votre conduite d'autrefois et sachez si vous la condamnez de tout votre cœur, sachez si cette vie loin de Dieu vous remplit d'horreur et de dégoût. Vos sentiments sont-ils ceux d'un fils affectionné qui se rappellerait ses désobéissances envers un père bien-aimé ? C'est une chose que d'avoir la ferme conviction que votre conduite précédente était mauvaise ; et c'est une autre chose que d'avoir en outre une douleur profonde parce que cette Conduite offensait Dieu.

Il y a peu de chrétiens probablement qui n'aient pas jeté un regard en arrière, avec une profonde émotion, sur leur conduite envers leurs parents, et qui n'aient pas repassé en leur esprit nombre de désobéissances et de torts de toute espèce dont ils se sont rendus coupables à leur égard.

Ceux qui l'ont fait n'ont pas seulement désapprouvé fortement leur conduite passée, ils ont encore ressenti une douleur profonde, de sorte qu'ils ont eu peine à retenir leurs larmes et que peut-être même ils n'ont pu s'empêcher d'éclater en sanglots. Voilà la vraie repentance à l'égard d'un père. La repentance envers Dieu est de même nature et son degré d'intensité correspond à celui de l'attention qui s'est portée sur les péchés passés.

3. Vous devez vous rendre compte de ce que sont vos sentiments à l'égard des pécheurs inconvertis.

Pour cela, rendez-vous au milieu d'eux, entretenez-vous avec eux au sujet de leurs âmes, avertissez-les, écoutez ce qu'ils disent, examinez quels sont leurs sentiments, apprenez à connaître l'état réel de leur cœur, et vous saurez aussi quels sont vos sentiments à l'égard des inconvertis. N'allez pas vous enfermer dans votre cabinet et vous efforcer d'imaginer un pécheur impénitent. Votre imagination pourrait, en effet, se faire une représentation qui éveillerait vos sympathies et vous ferait pleurer et prier ; mais cela ne prouverait rien.

Allez plutôt auprès des pécheurs, apportez-leur votre cœur, mettez-le en contact avec le leur, raisonnez avec eux, exhortez-les, mettez au jour la vanité de leurs objections, leur obstination, leur manque de sincérité, et priez avec eux si vous le pouvez. Vous ne pourrez pas faire cela sans éveiller en vous des émotions ; si vous êtes un chrétien, ces expériences éveilleront en vous un mélange de douleur, de compassion et d'indignation, comme nous le voyons en Jésus-Christ, et elles ne vous laisseront aucun doute sur les dispositions de votre cœur envers les pécheurs.

4. Vous devez sonder les dispositions de votre esprit l'égard de Dieu.

Fixez fortement vos pensées sur Dieu. Ne vous mettez pas à imaginer un Dieu selon la folie de votre cœur ; ne cherchez à vous représenter quelque apparence ou quelque figure ; mais prenez la Bible et apprenez d'elle ce qu'est Dieu ; fixez votre attention sur ce qu'elle vous dit des sentiments, des actes et des paroles de Dieu ; et vous ne pourrez faire autrement que de sentir. C'est alors que vous découvrirez l'état réel de votre cœur.

5. À l'égard de Jésus-Christ.

Vous êtes tenus de savoir si vous aimez le Seigneur Jésus-Christ ou non. Passez en revue les circonstances de sa vie et voyez si elles vous apparaissent comme des réalités ; considérez ses miracles, ses souffrances, sa perfection morale, sa mort, sa résurrection, son ascension, son intercession actuelle à la droite du trône de Dieu. Et voyez si vous croyez à toutes ces choses. Sont-elles des réalités pour vous ? Quels sentiments éprouvez-vous quand vous les considérez ?

Quand vous pensez à Jésus, à sa mort expiatoire, à son pouvoir et à sa volonté de sauver, si ces choses sont des réalités pour vous, vous éprouverez des sentiments dont vous aurez conscience et au sujet desquels il ne vous sera pas possible de vous méprendre.

6. À l'égard des chrétiens.

Si vous désirez savoir si vraiment vous aimez les chrétiens, ne laissez pas courir vos pensées jusqu'aux extrémités de la terre ; mais fixez votre attention sur les chrétiens qui vivent auprès de vous et voyez si vous les aimez, si vous désirez leur sanctification, si vraiment vous avez un grand désir de les voir croître dans la vie spirituelle, si votre cœur les porte avec foi au trône de la grâce, demandant -à Dieu de les combler de bénédictions.

7. À l'égard des réveils.

Si vous désirez connaître les vraies dispositions de votre cœur à l'égard des réveils, lisez ce qui se rapporte aux réveils et fixez votre attention sur ce sujet ; il ne se peut pas que vous n'éprouviez des sentiments qui dénoteront le véritable état de votre cœur.

Vous pourrez faire de même à l'égard des païens, des esclaves, des ivrognes ; de même encore à l'égard de la Bible et de tout objet en rapport avec la piété. Il n'y a pas d'autre voie pour connaître l'état de votre cœur que de fixer votre esprit sur ces réalités, jusqu'à ce que les sentiments qui s'élèveront en vous deviennent assez forts pour qu'il ne vous soit pas possible de vous méprendre sur leur nature.

Si vous trouvez de la difficulté à fixer suffisamment votre attention sur ces objets pour que le sentiment se produise, cela vient d'une ou de deux raisons : ou votre esprit est absorbé par d'autres objets religieux ; ou, distrait et léger, il erre d'un bout du monde à l'autre. J'ai connu quelques chrétiens qui étaient dans le premier cas ; ils étaient en grande détresse parce qu'ils ne pouvaient pas, sur quelques points particuliers, sentir autant qu'ils le jugeaient nécessaire. Il s'agissait surtout de leurs péchés.

Or, j'ai constaté à ce sujet, que l'on peut être en un tel travail pour les pécheurs, que l'on peut être tellement absorbé par la prière en leur faveur, tellement occupé du ministère à poursuivre auprès d'eux, qu'il faut un effort pour penser à sa propre âme de manière à sentir profondément en ce qui la concerne. Celui qui, en cet état, se mettra à genoux afin de prier au sujet de ses propres péchés, verra aussitôt l'image de tel pécheur au salut duquel il travaille se présenter si fortement à son esprit qu'il lui sera difficile de prier pour lui-même. Mais ce ne sera point un mauvais signe quant à son état spirituel.

Si, par contre, vos pensées errent d'un bout du monde à l'autre, se portant sur mille sujets divers, de sorte que vous ne puissiez pas arriver à des sentiments assez profonds pour pouvoir discerner leur vrai caractère ; si par exemple vous ne pouvez attacher votre attention sur quelque sujet biblique propre à éveiller vos sentiments ; faites-vous alors violence, fixez vos pensées avec une énergie désespérée sur l'objet qu'il vous importe de considérer, et persévérez jusqu'à ce que vos sentiments s'éveillent. Vous pouvez commander à vos pensées ; Dieu vous a donné pouvoir sur votre propre esprit ; et par ce moyen vous avez pouvoir sur vos sentiments. Apportez-y une absolue résolution et vous arriverez au but.

Remarques.

1. Être actif dans la piété est une condition indispensable pour arriver à se connaître soi-même.

Jamais personne n'arrivera à connaître le vrai état de son cœur à moins qu'il ne soit actif, travaillant à accomplir les devoirs de la religion. Un homme qui vivrait enfermé dans son cabinet, ne connaîtrait pas l'état réel de ses sentiments à l'égard de ceux qui sont au dehors. De même, vous ne saurez jamais quelle est votre véritable disposition à l'égard des pécheurs, avant d'être allé vers eux et de vous être mis à l'œuvre pour les sauver.

On s'enferme chez soi, puis l'imagination excite tels ou tels sentiments ; mais ces sentiments sont trompeurs : ils ne sont pas produits par des réalités.

2. À moins que l'on n'éprouve son cœur en le mettant en contact avec des réalités, on vit constamment dans l'illusion.

Représentez-vous un individu qui s'enferme dans un cloître, qui se sépare absolument du monde de la réalité, pour vivre dans le monde de l'imagination. Cet homme-là deviendra un être tout d'imagination.

De même en est-il chez tous ceux qui ne mettent pas leur esprit en contact avec la réalité. De telles personnes s'imaginent aimer l'humanité et cependant ils ne font pas de bien ; ils s'imaginent avoir en horreur le péché et cependant ils ne font rien pour le détruire.

Combien de gens qui se trompent eux-mêmes en excitant leur imagination au sujet des missions, par exemple ? rien de plus commun on se fait une grosse provision de sentiments, puis l'on tient des réunions de prières pour les missions, quand en réalité on ne fait rien pour sauver les âmes.

Des femmes dépenseront une journée tout entière en réunions de prières pour la conversion du monde, tandis que dans leur cuisine se trouve une servante inconverte à laquelle elles ne diront pas un mot de toute une journée, de tout un mois peut-être, afin de l'amener au salut !

On préparera une assemblée publique pour discourir sur les sentiments qui doivent nous animer envers les païens, tandis qu'on ne fait aucun effort direct pour sauver les pécheurs qui nous entourent. Fiction, imagination que tout cela ! Il n'y a aucune réalité dans une religion de cette espèce. Si l'on avait un réel amour pour Dieu et pour les âmes, une réelle pitié, on ne serait pas beaucoup plus ému par la peinture que l'imagination se fait des païens que par la vue des misères morales dont on est entouré.

Et s'il en est ainsi chez beaucoup de chrétiens, ce n'est pas que leur attention ne soit pas tournée du côté des pécheurs qui les entourent. Au contraire, ils entendent leurs imprécations profanes ; ils voient leur violation du jour du Seigneur et leurs autres vices ; ils ont la réalité toute nue chaque jour devant les yeux. Si ce spectacle n'éveille en eux aucun sentiment, c'est en vain qu'ils prétendent avoir pour les païens les sentiments que Dieu demande.

Prenez ce même individu si plein de généreuses sympathies pour les païens, et placez-le aux îles des Amis ou ailleurs, loin des fictions de son imagination, en face de la nue et froide réalité du paganisme, et tous ses beaux sentiments auront disparu. Il pourra écrire à ses compatriotes des lettres décrivant les abominations que commettent ces païens, mais tous les sentiments qu'il avait au sujet de leur salut se seront évanouis.

Il y a des gens qui discourent sur le salut des païens et qui n'ont jamais converti une âme dans leur propre pays ; soyez-en sûrs, tout ce qu'ils disent est pure imagination. S'ils ne travaillent pas à propager les réveils dans leur propre pays où ils comprennent la langue de tous et ont un accès direct et facile auprès de leur prochain, beaucoup moins encore travailleraient-ils à réveiller les âmes en pays païen.

Il faut que les églises comprennent cela et qu'elles s'en souviennent lorsqu'elles choisissent tels ou tels hommes pour porter le message du salut aux païens.

Elles doivent savoir que si la réalité toute nue n'excite pas, dans notre pays, un homme à l'évangélisation, cet homme serait un type de missionnaire dont le diable ne ferait que rire, y en eût-il un million d'exemplaires.

Beaucoup de gens se font la même illusion au sujet des réveils. Voici, par exemple, M. N. qui est un grand ami des réveils. Mais remarquez-le, il s'agit toujours des réveils d'autrefois, ou des réveils en principe, ou des réveils qui ont lieu à l'étranger, ou encore des réveils à venir. Mais quant au réveil présent, celui au milieu duquel il se trouve, il doute toujours de son existence. Il lira l'histoire des réveils du temps du président Edwards, celle des réveils d'Écosse ou du pays de Galles et il en sera tout, enthousiasmé ; il s'en délectera. Vous l'entendrez prier : « *Ô Seigneur ravive ton œuvre ! ô Seigneur donne-nous de pareils réveils ! Donne-nous un temps de Pentecôte où nous puissions voir des milliers d'âmes se convertir en un jour !* »

Mais transportez-le dans la réalité des choses, et vous verrez qu'il n'y aura jamais aucun réveil auquel il puisse prendre quelque intérêt. Il est amateur des fictions et des rêves de son imagination ; il crée tout un état de choses qui excite ses émotions ; mais la simple réalité des choses ne l'amène jamais à donner sa coopération à l'œuvre des réveils.

Aux jours de notre Sauveur, les Juifs disaient, et croyaient sans doute, qu'ils avaient en horreur la conduite de ceux qui avaient persécuté les prophètes. « *Si nous avions vécu au temps de nos pères* », disaient-ils, « *nous n'aurions pas participé au meurtre des prophètes !* » Ils s'étonnaient, sans doute, que l'on eût été assez méchant pour commettre de semblables crimes. Mais ils n'avaient jamais vu de prophètes ; tout cela n'existait pour eux qu'en imagination. Dès que le Seigneur Jésus-Christ apparut, lui le plus grand des prophètes, lui vers qui toutes les prophéties convergeaient, ils le rejetèrent aussitôt et le mirent à mort avec autant de froide cruauté que leurs pères n'avaient jamais pu en avoir.

« *Comblez la mesure de vos pères* » (Matthieu 23.32), disait Jésus-Christ, « afin que vienne sur vous tout le sang juste qui a été versé sur la terre ».

Constamment, et dans tous les âges, l'humanité s'est éprise des fictions qu'enfante son imagination, et ces fictions l'ont toujours précipitée vers sa ruine. Voyez les universalistes. Ils imaginent un Dieu qui sauvera tout le monde, à n'importe quelles conditions, et un ciel où il y aura place pour tous ; puis ils aiment le Dieu et le ciel qu'ils ont imaginés et peut-être qu'en y pensant ils pleureront d'attendrissement. Leurs sentiments, en effet, sont souvent profonds, mais ils sont trompeurs, parce qu'ils sont produits non par la vérité mais par une fiction.

3. Plus vous sortirez de vous-mêmes, de manière à ce que vos œuvres soient désintéressées et vous fassent oublier votre personne, plus vous aurez de piété et plus aussi sera nette la conscience que vous en aurez.

La religion consiste dans l'amour, elle consiste à sentir bien et à faire bien ; elle consiste à faire le bien. Si donc quelqu'un veut avoir beaucoup de piété, qu'il se garde de la cultiver d'une façon qui n'a jamais pu la faire croître, je veux dire en se retirant dans un cloître et en évitant le contact de ses semblables. Si notre Seigneur avait jugé cet isolement favorable à la piété, il nous aurait poussés à le rechercher. Mais il connaissait quelque chose de mieux. Il a disposé nos circonstances de manière à ce que nous eussions mille occasions d'exercer notre charité, mille moyens de faire du bien. Si donc vous sortez de vous-mêmes et tournez vos cœurs vers ces occasions d'exercer votre bonne volonté, vous ne pourrez manquer de croître dans la piété et d'en avoir conscience.

4. Il n'y a dans l'examen de soi-même, qu'un point qui puisse exiger une entière solitude.

C'est lorsque nous passons en revue les jours écoulés et que nous avons besoin d'examiner avec soin quels ont été les motifs de notre conduite passée. Il faut, en ce cas, bannir toute autre pensée, éloigner tout ce qui pourrait distraire ; aussi est-il souvent nécessaire de recourir à la retraite, au jeûne et à la prière.

Parfois il est impossible d'arriver à un souvenir assez net des choses que l'on désire examiner. La loi de l'association des idées peut alors être d'un grand secours. Si vous pouvez, en effet, vous rappeler quelque idée ou quelque circonstance associée aux choses dont le souvenir vous échappe, cette idée ou cette circonstance pourra ramener devant votre esprit tout le passé oublié. Je suppose que je sois appelé devant le tribunal comme témoin d'un événement dont j'aurais oublié les détails ; il se peut qu'en retournant au lieu où la chose s'est passée, tout ce que j'ai publié me revienne en mémoire avec une grande netteté. De même il peut arriver, que cherchant à nous rappeler quelque partie de notre passé, ni retraite, ni méditation, ni jeûne, ni prière ne nous fassent réussir, jusqu'à ce que nous nous soyons replacés dans des circonstances qui, par l'association des idées, nous rappellent tout ce passé oublié.

Supposez qu'un pasteur veuille se rendre compte des sentiments qu'il avait et de l'esprit dans lequel il prêchait il y a plusieurs années, dans quelque église autre que celle où il se trouve maintenant. Il désire savoir combien il y avait alors de réelle piété dans les travaux de son ministère.

Il y réussira en grande partie dans la prière du cabinet, par l'assistance de l'Esprit de Dieu. Mais il y réussira encore mieux s'il peut retourner travailler dans son ancien champ de travail. Les dispositions qu'il avait autrefois pourront alors lui apparaître de nouveau avec une grande force.

5. En vous examinant vous-même, n'oubliez pas que vous ne devez pas vous attendre à trouver en vous toutes les grâces à la fois.

Elles ne peuvent être toutes à la fois présentes d'une manière sensible dans votre esprit ; la nature humaine n'est pas constituée de manière à ce que cela soit possible. Vous avez lieu d'être satisfait si vous trouvez en vous de bonnes dispositions à l'égard du seul objet qui occupe présentement votre esprit ; si vous n'y trouvez pas, en même temps, d'autres émotions excellentes, n'en tirez aucune conclusion fâcheuse. Notre esprit est ainsi fait qu'il ne peut éprouver à la fois plus d'un seul genre d'émotions.

6. Vous pouvez voir maintenant pourquoi il y a tant d'insensibilité à l'égard des vérités que proclame la parole de Dieu.

On a bien des sentiments, mais ces sentiments ne sont pas ce qu'ils devraient être, parce qu'on ne porte pas suffisamment son attention sur les objets qui devraient les produire.

7. Vous voyez maintenant pourquoi il y a une si grande, diversité de sentiments parmi les vrais chrétiens.

Il y a des chrétiens dont les sentiments, quand ils en éprouvent, sont habituellement joyeux. D'autres sont habituellement pleins de tristesse et d'angoisse ; ils sont presque constamment comme en agonie au sujet des pécheurs. La raison de cette diversité de sentiments se trouve dans le fait que les pensées de ces différents chrétiens sont dirigées sur des objets différents. Les uns pensent toujours à ce qui est fait pour les rendre heureux ; les autres pensent à l'état de l'église ou à l'état des pécheurs, et sont accablés sous ce fardeau, comme si une montagne pesait sur leurs épaules. Les uns et les autres peuvent être également religieux, leurs sentiments peuvent, être également justes, en tant que se rapportant à des objets différents.

L'apôtre Paul « éprouvait une grande tristesse et un chagrin continuel » par rapport à ses frères ; et il n'y a pas de doute qu'il ne fût dans l'ordre.

La pensée de ses frères qui avaient rejeté le Sauveur, la colère de Dieu qu'ils avaient amassée sur leurs têtes, le jugement terrible qui les attendait, tout cela était si constamment présent à son esprit, qu'il était impossible qu'il ne fût pas triste.

8. Remarquez la valeur respective de ces deux classes de sentiments au point de vue de l'utilité de l'individu.

Considérez ceux des chrétiens qui sont très joyeux et très heureux, et vous verrez que généralement ils ne sont pas des chrétiens très utiles. La plupart du temps ils sont tellement occupés à savourer les joies de la religion qu'ils sont médiocrement actifs. Il y a toute une classe de ministres qui prêchent beaucoup sur ces sujets réjouissants et qui rendent très heureux leurs pieux auditeurs, mais il est rare que ces ministres soient les instruments de beaucoup de conversions, quelque utiles qu'ils soient pour l'édification des chrétiens.

D'autre part, ceux qui sont ordinairement remplis d'une angoisse profonde au sujet des pécheurs seront les instruments de beaucoup de conversions.

La raison en est simple les uns et les autres prêchent l'Évangile, mais ils le prêchent à des points de vue différents, et les sentiments qu'ils éveillent correspondent au point de vue auquel ils se sont placés. Les uns réjouissent les saints, les autres convertissent les pécheurs. Vous retrouverez partout cette différence parmi ceux qui font profession de piété. Il en est dont la société est aimable et pleine de charmes, mais qui sont rarement occupés à arracher les pécheurs du feu ; d'autres, comme le Fils de Dieu quand il était sur la terre, « soupirent en leur esprit » et passent des nuits entières en prières.

9. Le véritable esprit de réveil est un esprit de prière et lutte ardente et, douloureuse pour le salut des pécheurs.

10. Vous voyez comment vous pouvez vous rendre compte de vos sentiments à différentes époques de votre vie.

Beaucoup de gens s'étonnent d'avoir les sentiments qu'ils ont. L'explication est bien simple. Vous sentez de telle façon parce que vous pensez de telle façon. Vous dirigez votre attention sur des objets qui sont faits pour produire les sentiments que vous avez.

11. Vous comprenez aussi pourquoi les sentiments de plusieurs sont si variables.

Il y a en effet des gens dont les sentiments sont toujours variables et inconstants. La raison en est que leur pensée change. S'ils voulaient fixer leur pensée, ils fixeraient par là leurs sentiments.

12. Vous voyez maintenant la voie à suivre pour produire on vous les sentiments désirables ; et comment vous pourrez les produire chez les autres.

Dirigez les pensées sur l'objet qui est de nature à produire ces sentiments et, tenez-les attachées sur cet objet-là ; les sentiments ne manqueront pas de se produire.

13. Il y a une multitude de gens pieux qui déshonorent la religion par leurs doutes.

Ils parlent continuellement de leurs doutes et se persuadent trop vite qu'ils n'ont pas de religion. Si, au lieu de s'arrêter à leurs doutes, ils veulent fixer leur attention sur d'autres sujets, sur Jésus-Christ, par exemple, ou s'ils veulent s'en aller chercher les pécheurs, et s'efforcer de les amener à la repentance, soyez sûrs d'une chose, c'est qu'ils auront des sentiments et que ces sentiments seront tels qu'ils doivent être et dissiperont leurs doutes. Rappelez-vous bien ceci : Vous ne devez pas attendre pour agir de cette manière d'avoir les sentiments que vous souhaitez.

Comprenez-moi bien : J'ai dit que vous ne pouviez rien faire pour Dieu à moins d'avoir les sentiments convenables ; n'en concluez pas que vous deviez vous tenir tranquilles et ne rien faire jusqu'à ce que vous soyez convaincus que vous avez les sentiments convenables.

Placez-vous, au contraire, dans les conditions où vous aurez les sentiments convenables et mettez-vous à l'œuvre. D'une part, il ne faut pas se jeter précipitamment dans l'œuvre sans avoir aucun sentiment ; d'autre part, il ne faut pas s'enfermer dans son cabinet pour attendre que le sentiment vienne.

Ayez soin d'être toujours actifs ; vous n'aurez jamais les sentiments convenables dans d'autres conditions. Et gardez votre esprit constamment sous l'influence des objets faits pour créer et conserver en vous, pleins de vie, les sentiments qui caractérisent le chrétien.

12. LA VRAIE ET LA FAUSSE CONVERSION.

« Voici, vous tous qui allumez un feu, et qui vous armez de flambeaux, marchez à la lumière de votre feu et des flambeaux que vous avez allumés. C'est par ma main que ces choses vous arriveront ; vous vous coucherez dans la douleur » (Ésaïe 50.11). Le contexte montre clairement que le prophète adressait ses paroles à des gens qui faisaient profession d'être religieux et qui se flattaient d'être dans la voie du salut ; gens dont l'espérance était « un feu allumé par eux-mêmes ».

Avant d'examiner avec vous la vraie et la fausse conversion, laissez-moi vous dire que tout ce que nous en dirons ne vous sera d'aucune utilité à moins que vous ne soyez déterminés à vous en faire à vous-mêmes l'application avec une droiture entière. Il faut que vous procédiez ici avec autant de sincérité que vous le feriez si vous saviez devoir comparaître aujourd'hui même devant le tribunal de Dieu, pour y entendre la sentence qui fixera votre sort éternel. Si vous voulez agir ainsi, je vous conduirai, je l'espère, à reconnaître votre véritable état d'âme ; si telle n'est pas votre volonté, j'aurai prêché en vain et vous aurez écouté en vain.

Je désire donc vous montrer la différence qu'il y a entre la vraie et la fausse conversion, et pour cela :

I. Je montrerai que l'état naturel de l'homme est le pur égoïsme ; que ce qui caractérise celui qui est converti c'est la bienveillance.

II. Que la nouvelle naissance consiste à passer de l'égoïsme à la bienveillance.

III. J'indiquerai plusieurs choses dans lesquelles saints et pécheurs, vrais et faux convertis, peuvent se ressembler ; et d'autres dans lesquelles ils diffèrent.

IV. Je répondrai à quelques objections et je conclurai par quelques remarques.

I. Je dois montrer que l'état naturel de l'homme, c'est-à-dire celui dans lequel il se trouve avant la conversion, est l'égoïsme.

Par où j'entends qu'il n'a pas la bonté telle que la comprend l'Évangile. L'égoïste prend son propre bonheur comme but suprême et cherche son propre bien par la seule raison qu'il est le sien propre.

Il place son propre bonheur au-dessus d'intérêts d'une plus grande importance, au-dessus de la gloire de Dieu et du bien de l'Univers. Avant la conversion, il en est ainsi de tout homme ; c'est ce qu'un grand nombre de faits démontrent avec évidence.

Du reste, que l'homme soit égoïste, chacun le sait et règle sa conduite en conséquence. Celui qui ne tiendrait pas compte de ce fait notoire et agirait comme si tout le monde était désintéressé, passerait pour avoir l'esprit dérangé.

II. La bienveillance caractérise celui qui est converti.

Celui qui est converti est bienfaisant et bon et non pas égoïste. La bienveillance consiste à aimer et à vouloir le bonheur des autres. Bienveillance est un mot composé qui signifie bonne volonté, volonté qui veut le bien des autres (1), qui le choisit comme son but suprême. Tel est le caractère de Dieu. Il nous est dit que Dieu est amour ; cela signifie qu'il est bienveillant. La bienveillance est tout son caractère ; tous ses attributs moraux ne sont que des manifestations de sa bienveillance. Celui qui est converti est à cet égard semblable à Dieu.

Je ne veux pas dire que personne ne soit converti à moins d'être d'une bienveillance parfaite, comme Dieu ; je dis que la bienveillance est le caractère dominant du chrétien et le principal motif de ses actions. L'homme converti recherche sincèrement le bien des autres, par amour pour ce bien lui-même, par amour pour les autres et non dans des vues intéressées. Je suis loin de prétendre que l'homme désintéressé ne jouisse pas du bonheur qu'il procure à d'autres ; je dis qu'il recherche le bonheur d'autrui en vue de ce bonheur même, et non en vue de l'avantage et du plaisir qu'il en pourra personnellement retirer.

Dieu est bienveillance pure, désintéressée. S'il rend ses créatures heureuses, c'est parce que leur bonheur lui est cher en lui-même, ce n'est pas en vue d'augmenter le sien propre. Assurément le bonheur de ses créatures est pour lui un sujet de satisfaction, mais ce n'est pas sa propre satisfaction qu'il cherche. Tels sont aussi les sentiments de l'homme vraiment désintéressé.

(1) Les autres, c'est-à-dire, dans la pensée de Finney, les autres hommes et Dieu lui-même. Le choix dont il est question ensuite consiste à mettre le bonheur de tous (Créateur et créatures) au-dessus du bonheur d'un seul (Note du traducteur).

Faire le bien, sans aimer à le faire et sans en jouir, ne serait pas une vertu. La bienveillance est la sainteté.

Elle est ce que la loi de Dieu demande : « *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout, ton cœur, de toute ton âme, de toute ta force, et ton prochain comme toi-même* ». S'il est certain que le converti obéit à la loi de Dieu, il est certain par cela même qu'il est semblable à Dieu, qu'il est bienveillant. Le trait fondamental de son caractère, c'est qu'à la recherche, comme son but suprême, non son propre bonheur, mais le bonheur des autres.

III. Se convertir véritablement, c'est passer de l'égoïsme à la bienveillance.

La conversion véritable est un changement de but et non pas seulement un changement de moyens. Il n'est pas vrai que celui qui est converti et celui qui ne l'est pas ne diffèrent que par les moyens qu'ils emploient, leur but étant le même. Il n'est pas vrai que l'ange Gabriel et Satan poursuivent le même but, chacun d'eux ayant en vue son propre bonheur, et qu'ils ne diffèrent que par le fait qu'ils ne suivent pas la même voie pour atteindre ce même but. Gabriel n'obéit pas à Dieu en vue d'augmenter son propre bonheur.

Un homme peut changer de moyens et cependant avoir toujours le même but, son propre bonheur. Il peut faire le bien en vue des avantages temporels qu'il en retirera. Il peut ne pas croire à la religion, ni à l'éternité et cependant se rendre compte que faire le bien tournera à son avantage en ce monde.

Supposons qu'alors ses yeux s'ouvrent, qu'il voie la réalité de l'éternité, il pourra arriver qu'il adopte la religion comme un moyen d'être heureux dans l'éternité. Mais il est visible que ce changement n'aura aucune valeur morale. C'est le but qui détermine le caractère moral de la conduite.

Or, c'est quant au but que le vrai et le faux converti diffèrent. Le vrai converti choisit comme but de toute sa vie la gloire de Dieu et le bien de son royaume. Il choisit ce but pour l'amour de ce but lui-même, parce qu'il lui apparaît comme le plus grand bien, comme un bien plus grand par conséquent que son propre bonheur. Non qu'il soit indifférent à son propre bonheur, mais il lui préfère la gloire de Dieu parce qu'elle est un bien plus grand. Il fait la part du bonheur de chaque individu pour autant qu'il peut l'apprécier ; mais il ne peut choisir comme but suprême que le plus grand de tous les biens.

IV. J'indiquerai maintenant plusieurs points sur lesquels le vrai et le faux chrétien peuvent se ressembler et plusieurs points sur lesquels ils diffèrent.

1. Ils peuvent se ressembler en menant l'un et l'autre une vie strictement morale.

La différence est dans leurs motifs. Le vrai chrétien mène une vie strictement morale par amour pour la sainteté ; le faux chrétien, par amour pour lui-même. Celui-ci prend la moralité comme un moyen pour parvenir à son but, je veux dire à son bonheur personnel ; le vrai chrétien l'aime et recherche pour elle-même.

2. Ils peuvent vaquer également à la prière, du moins extérieurement.

La différence est toujours dans les motifs. Le vrai saint aime à prier ; l'autre prie parce qu'il espère en retirer quelque avantage. Le vrai saint s'attend bien à retirer de l'avantage, mais ce n'est pas là son motif dominant. L'autre ne prie que par ce motif-là.

3. Ils peuvent être également zélés dans leur religion.

L'un peut avoir un grand zèle parce qu'il a de grandes lumières et qu'il désire et aime sincèrement l'avancement du règne de Dieu, pour l'amour de Dieu lui-même. L'autre peut avoir un zèle égal, mais en vue d'assurer son propre salut ; d'échapper à l'enfer, ou de rassurer sa conscience. Ce n'est pas la religion elle-même qu'il aime.

4. Ils peuvent paraître également intègre dans l'accomplissement du devoir.

Le vrai converti l'accomplit parce qu'il l'aime ; l'autre, parce qu'il n'ose le négliger.

5. L'un et l'autre peuvent être également attentifs à faire ce qui est juste.

Le vrai converti parce qu'il aime la justice ; l'autre, parce qu'il sait qu'il ne peut être sauvé sans faire ce qui est juste. Celui-ci est honnête dans les affaires, parce que c'est le seul moyen de sauvegarder ses intérêts. En vérité, il a sa récompense. Il acquiert auprès des hommes la réputation d'être honnête, mais s'il n'a pas un motif plus élevé que celui-là, il n'aura pas de récompense de la part de Dieu.

6. Ils peuvent s'accorder dans leurs désirs à beaucoup d'égards.

L'un comme l'autre peut désirer de servir Dieu ; l'un, parce qu'il aime le service de Dieu ; l'autre, parce qu'il désire la récompense. L'un comme l'autre peut désirer d'être utile ; le vrai converti désirant l'utilité pour elle-même, parce qu'elle est à la gloire de Dieu ; l'autre la désirant comme un moyen d'obtenir la faveur de Dieu.

Et plus le faux chrétien aura l'œil ouvert sur l'importance qu'il y a pour lui à obtenir la faveur de Dieu, plus il désirera d'être utile.

Ils peuvent s'accorder à désirer la conversion des âmes ; le vrai chrétien la désirera parce qu'elle glorifie Dieu ; le faux chrétien cherchera à l'obtenir afin de gagner la faveur de Dieu. C'est un motif de même ordre qui le portera à donner de l'argent pour de bonnes œuvres. Qui ne sait qu'un homme peut fort bien donner de l'argent à la Société biblique ou à la Société des missions, en vue de son bonheur personnel, de sa réputation, ou de la faveur divine qu'il veut s'assurer ? On peut de même désirer la conversion des âmes et y travailler par des motifs purement égoïstes.

Ils peuvent tous deux chercher à glorifier Dieu. Le vrai chrétien, parce qu'il aime voir Dieu glorifié ; le faux chrétien parce qu'il sait que c'est le moyen d'être sauvé. Le vrai converti a la gloire de Dieu à cœur, c'est là son but suprême ; l'autre désire glorifier Dieu comme un moyen de parvenir à son but à lui, à savoir son propre avantage.

L'un et l'autre se repentent. Le vrai saint abhorre le péché à cause de sa nature abominable, il le hait parce qu'il déshonore Dieu, aussi désire-t-il se repentir de tout péché. L'autre désire se repentir parce qu'il sait que sans cela il sera condamné (1).

(1) Ne blâmons point l'insistance de Finney. Il est absolument nécessaire de savoir distinguer la vraie de la fausse repentance, la vraie de la fausse conversion. N'est-il pas dit 1° que Judas se repentit, 2° qu'il reporta les trente pièces d'argent, 3° qu'il confessa son péché devant les principaux sacrificateurs et les anciens en disant : J'ai péché, en livrant le sang innocent ? Extérieurement, il ne manque rien à cette repentance ; mais Dieu regarde aux motifs, au cœur. Apprenons à discerner nos motifs (Note du traducteur).

L'un et l'autre croient en Jésus-Christ. Le vrai saint croit parce que la foi est à la gloire de Dieu et parce qu'il aime la vérité pour elle-même. L'autre désire croire afin d'avoir une plus ferme espérance d'aller au ciel. L'un s'accorde avec l'autre pour obéir à Dieu. Mais le vrai saint obéit afin de croître en sainteté ; le faux chrétien obéit (extérieurement) parce qu'il désire obtenir une récompense.

7. Ils peuvent se ressembler non seulement dans leurs désirs mais encore dans leurs résolutions.

L'un comme l'autre peut prendre la résolution « d'abandonner le péché, d'obéir à Dieu et de se consacrer à l'avancement de son règne » ; et l'un comme l'autre peut s'y déterminer avec beaucoup de décision ; mais par des motifs différents.

8. Ils peuvent avoir les mères desseins.

L'un comme l'autre peut avoir l'intention de glorifier Dieu, d'avancer son règne, de sauver des âmes. Mais le vrai saint fera tout cela par amour pour la sainteté et pour Dieu ; l'autre le fera pour assurer son propre bonheur. Le premier en fait son but suprême ; le second n'en fait qu'un moyen pour arriver à ses fins égoïstes.

L'un comme l'autre peut se proposer de devenir saint ; le vrai converti parce qu'il aime la sainteté ; l'autre, parce qu'il sait qu'il ne peut être heureux sans cela.

9. Ils peuvent s'accorder non seulement dans leurs désirs, dans leurs résolutions et dans leurs desseins, mais aussi dans leurs affections pour beaucoup d'objets.

a) L'un comme l'autre peut aimer la Bible. Le vrai saint l'aime parce qu'elle est la vérité de Dieu ; et il en fait ses délices ; le festin de son âme ; l'autre l'aime parce qu'il pense qu'elle est en sa faveur et qu'elle est la charte de ses espérances personnelles.

b) Ils peuvent tous deux aimer la doctrine de la grâce ; le vrai saint, parce qu'elle est si glorieuse pour Dieu ; l'autre, parce qu'il la regarde comme une garantie de son propre salut.

c) Ils peuvent tous deux aimer les préceptes de la loi de Dieu ; le vrai saint, parce qu'ils sont si excellents, si saints, si justes, si bons ; l'autre, parce qu'il pense qu'il sera heureux en les aimant.

d) L'un comme l'autre peut aimer Dieu ; l'un, surtout, parce qu'il voit que le caractère de Dieu est souverainement excellent, souverainement aimable considéré en lui-même ; l'autre, surtout parce qu'il pense que Dieu est son ami particulier, et que pour lui l'idée de Dieu est liée à celle de son intérêt personnel.

e) L'un comme l'autre peut aimer Christ. Le vrai converti aime son caractère ; le faux chrétien pense qu'il le sauvera de l'enfer et qu'il lui donnera la vie éternelle ; et pourquoi ne l'aimerait-il pas ?

f) L'un comme l'autre peut aimer les chrétiens ; le vrai converti, parce qu'il voit en eux l'image de Christ ; le faux chrétien, parce qu'ils appartiennent à la même dénomination que lui, ou qu'ils sont de son parti, ou qu'ils ont les mêmes intérêts et les mêmes espérances que lui.

g) L'un et l'autre peuvent aimer les réunions religieuses ; le vrai saint les aime parce que les actes du culte, la prière, les louanges de Dieu, l'audition de sa Parole, la communion

de Dieu et des saints font ses délices ; l'autre les aime parce qu'il les juge propres à affermir ses espérances de vie éternelle. Ce dernier peut avoir cent raisons de les aimer sans cependant aimer le culte et le service de Dieu en eux-mêmes.

h) L'un et l'autre peuvent aimer la société des chrétiens ; le vrai converti l'aime parce qu'il jouit de la communion des saints, l'autre l'aime parce qu'il espère en retirer quelque avantage. Le premier en jouit parce qu'il aime Dieu et ses frères et que « *de l'abondance du cœur la bouche parle* » (Luc 6.45) ; le second en jouit parce qu'il aime à parler des grands avantages qu'il trouve dans la religion, de l'espérance qu'il a d'aller au ciel, etc.

i) L'un comme l'autre peut trouver du plaisir dans la pratique du culte privé. Le vrai chrétien aime la solitude avec Dieu parce qu'elle le rapproche de Dieu. Quand aucun obstacle ne l'empêche plus d'aller droit à Dieu et de converser avec lui, il fait ses délices de la communion de Dieu. Le chrétien de nom peut trouver aussi de la satisfaction à rendre un culte à Dieu dans le secret, parce qu'il sait que c'est un devoir ; il y trouve la satisfaction de sa propre justice. Il peut y avoir plus encore ; le faux chrétien peut trouver dans ce culte solitaire une certaine jouissance, une certaine excitation d'esprit qu'il prend pour de la communion avec Dieu.

10. Ils peuvent s'accorder aussi à haïr les mêmes choses.

L'un comme l'autre peut haïr l'incrédulité et s'y opposer fortement ; le vrai chrétien parce qu'elle est opposée à Dieu et à la sainteté ; le chrétien imaginaire, parce qu'elle porte atteinte à ses plus chers intérêts et que, si elle avait raison, elle détruirait toutes ses espérances pour l'éternité. L'un hait l'erreur parce qu'elle est détestable en elle-même et contraire à Dieu ; l'autre, parce qu'elle est contraire à ses vues et à ses opinions personnelles.

Je me rappelle avoir lu dans les journaux, il n'y a pas longtemps, une vive polémique contre un ministre qui avait publié certaines opinions : « Ces idées-là, disait l'auteur de l'article, détruiraient toutes mes espérances pour l'éternité ! » Une belle raison vraiment ! Raison assez bonne cependant pour un égoïste.

L'un comme l'autre peut haïr le péché ; le vrai converti, parce qu'il est haïssable aux yeux de Dieu ; et le chrétien de nom, parce qu'il lui fait du tort à lui-même. On voit des gens haïr leurs propres péchés et cependant ne pas les abandonner. Souvent, l'ivrogne se rappelant ce qu'il était autrefois et comparant sa dégradation présente à ce qu'il aurait pu être, se prend à haïr sa passion, mais il ne la hait pas parce qu'elle est contraire à la loi de Dieu, il la hait seulement parce qu'elle a été la cause de sa ruine.

Aussi continue-t-il à aimer la boisson et à boire, bien qu'il frémissse d'indignation quand il songe aux effets de sa conduite.

L'un comme l'autre peut être opposé aux pécheurs. Mais l'opposition du vrai saint est une opposition bienveillante, ayant trait au caractère et aux actes du pécheur, qu'il abhorre parce qu'ils sont de nature à détruire le royaume de Dieu ; tandis que l'opposition du chrétien de nom provient de ce que les pécheurs sont opposés à Sa religion et qu'ils ne sont pas de son parti.

11. L'un et l'autre peuvent se lamenter sur le triste état de l'église.

Le vrai converti, parce que cet état de l'église déshonore Dieu ; le chrétien de nom, parce qu'il en résulte que sa propre âme n'est pas heureuse, ou que la religion est vue et qu'il en souffre du dommage.

12. Ils peuvent se réjouir des mêmes choses.

L'un et l'autre peuvent se réjouir de la prospérité de l'Église et de la conversion des âmes ; le vrai converti, parce que son cœur est à ces choses et qu'il les aime pour elles-mêmes comme étant, le plus grand bien ; le faux chrétien parce qu'il considère ses intérêts comme liés à ceux de l'Église.

13. Ils peuvent admettre tous deux les pénalités de la loi.

Mais le vrai saint leur donne son plein assentiment en ce qui concerne sa personne, parce qu'il reconnaît qu'il serait juste en soi que Dieu l'envoyât en enfer. Le chrétien de nom les admet parce qu'il croit être personnellement l'abri. Il a du respect pour les jugements de Dieu parce qu'il sait qu'ils sont justes ; et sa conscience les approuve ; mais il ne leur a jamais donné son assentiment quant à ce qui concerne son propre cas.

14. Ils peuvent donner avec une égale libéralité aux sociétés de bienfaisance.

Aucun de vous ne doute que deux hommes ne puissent donner des sommes égales, mais par des motifs entièrement différents. L'un donne dans le but le faire du bien ; et agirait exactement de même alors que personne d'autre que lui ne voudrait donner. L'autre donne à cause de la réputation qui lui en revient, ou pour calmer sa conscience, ou pour acheter la faveur de Dieu.

15. Ils peuvent également renoncer eux-mêmes en bien des choses.

Le renoncement se remarque ailleurs que chez les vrais chrétiens. Voyez le renoncement du Mahométan faisant son pèlerinage à La Mecque ; voyez celui des païens qui se jettent sous les roues du char de Jaggernaut. Voyez encore celui du pauvre papiste qui, dans son ignorance, marche sur ses genoux jusqu'à ce que le sang en ruisselle. Une église protestante ne saurait attribuer à des actes pareils un caractère vraiment religieux. Mais n'y a-t-il aucun renoncement ? Le vrai saint renonce à lui-même afin de faire plus de bien aux autres. Il fait plus de cas de ce lien qu'il cherche à faire aux autres que de son propre intérêt ou de son propre bien-être. L'autre peut aller aussi loin que lui, extérieurement, mais par des motifs purement égoïstes.

16. L'un comme l'autre peut être prêt à souffrir le martyre.

Lisez les vies des martyrs et vous ne douterez pas que plusieurs n'aient donné leur vie par une finisse idée des récompenses promises au martyre. Quelques-uns couraient à la mort parce qu'ils étaient persuadés que c'était le moyen infallible d'arriver à la vie éternelle.

Dans tous ces cas, les motifs de l'un sont directement opposés aux motifs de l'autre. La différence est dans le but. Comme but suprême, l'un choisit son propre intérêt, l'autre choisit l'intérêt de Dieu. Prétendre que l'un et l'autre ont le même but, c'est prétendre qu'un pécheur impénitent est juste aussi bienveillant qu'un vrai chrétien ; ou que le chrétien n'est pas bienveillant comme Dieu ; qu'il n'a en vue que son propre bonheur et qu'il diffère du mondain par le seul fait qu'il recherche ce bonheur dans la religion et non dans le monde.

C'est ici le lieu de répondre à une question qu'on fait souvent : « Si ces deux classes de personnes se ressemblent en tant de points, comment pouvons-nous savoir à coup sûr à laquelle des deux nous appartenons ? Le cœur est rusé et désespérément malin par-dessus toutes choses ; comment pourrions-nous discerner si nous aimons Dieu pour lui-même et la sainteté pour elle-même, ou si le désir de nous concilier la faveur de Dieu, l'espoir d'aller au ciel, l'intérêt personnel enfin, sont nos véritables motifs ? » Je réponds :

1° La disposition de notre cœur se manifestera dans notre conduite de chaque jour, notamment dans la façon dont nous traitons les affaires commerciales ou autres. Si, dans ce domaine, c'est l'égoïsme qui nous conduit, aussi vrai que l'Éternel règne, nous ne sommes que des égoïstes.

Si nous sommes égoïstes dans nos relations avec les hommes, nous le sommes aussi dans nos relations avec Dieu : « *Car celui qui n'aime pas son frère qu'il voit, comment peut-il aimer Dieu qu'il ne voit, point ?* » (1 Jean 4.20). La religion n'est pas seulement amour pour Dieu, elle est aussi amour pour l'homme. Si vos transactions de chaque jour montrent, que vous êtes égoïstes, vous êtes inconvertis ; autrement la bienveillance ne serait pas essentielle à la religion et l'on pourrait être chrétien sans aimer son prochain comme soi-même.

2° Si vous êtes désintéressé (1) dans votre religion, l'accomplissement de vos devoirs religieux ne sera pas pour vous une tâche pénible. Vous n'irez pas à vos devoirs religieux comme le laboureur (2) à son labourage, uniquement afin d'avoir de quoi vivre. Le laboureur prend plaisir à son travail, mais ce n'est pas pour l'amour de son travail lui-même ; s'il pouvait, il ne labourerait pas ; considéré en lui-même, son labourage n'est pour lui qu'une fatigue, et s'il prend plaisir, ce n'est qu'en vue des résultats, de l'entretien de sa famille, de son bien-être ou de l'accroissement de ses richesses.

Il en est exactement de même pour beaucoup de gens à l'égard de la religion. Ils recourent à elle comme le malade à sa médecine, parce qu'ils en désirent les effets, et parce qu'ils savent qu'ils doivent la prendre ou périr. Elle est pour eux une tâche qu'ils n'accompliraient jamais pour elle-même. Supposez que l'homme aime à travailler comme l'enfant à jouer. Il travaillera toujours et n'en sera jamais dégoûté ; il le fera sans autre motif que le plaisir qu'il prouvera à travailler. Il en est ainsi de la religion quand elle est aimée pour elle-même ; on ne trouve aucune fatigue la pratiquer.

(1) Il ne faut pas prendre cette expression au sens absolu ; elle désigne ici le caractère de l'homme qui met la gloire de Dieu et le bien de ses semblables au-dessus de son intérêt propre. Ni la repentance, ni l'amour du chrétien ne sont absolument désintéressés. Finney le reconnaît pleinement quand il dit plus loin que « *c'est un devoir pour l'homme de rechercher son propre bonheur, et que celui qui ne le fait pas pêche !* » Mais il ne veut pas que cette recherche ait la prédominance dans notre vie (Note du traducteur).

(2) Anglais : travailleur (Note du traducteur).

3° Si l'égoïsme est le trait dominant de votre religion, celle-ci prendra tantôt une forme, tantôt une autre.

Supposons, par exemple, un temps de froideur générale dans l'église.

Les vrais chrétiens n'en goûteront pas moins les joies secrètes de la communion avec Dieu, quoique pour le moment leur piété ne se manifeste pas beaucoup au dehors. En un tel temps, le faux converti, au contraire, ne pensera guère qu'au monde et à ses biens. Mais que tout à coup les chrétiens se lèvent pleins de résolution, qu'ils se mettent à l'œuvre, qu'ils fassent éclater leur joie, en sorte qu'on recommence à parler de la religion ; et vous verrez peut-être les faux chrétiens recommencer à se donner du mouvement jusqu'à paraître plus zélés que les vrais chrétiens. Ils y sont poussés par leurs convictions, non par leurs affections.

Quand la religion n'éveille pas l'intérêt du public, le chrétien de nom reste dans l'indifférence ; mais que l'église réveille, et le voilà convaincu de péché et forcé de se mettre en branle pour conserver la paix de sa conscience. Au fond, ce n'est qu'une forme d'égoïsme succédant à une autre.

4° Si vous êtes égoïste, la jouissance que vous trouverez dans votre religion dépendra surtout de la vivacité de votre espérance d'aller au ciel, elle ne procédera pas de l'exercice de vos affections. Votre bonheur ne consistera pas à avoir une religion active, comme c'est le cas chez le vrai saint ; Il consistera dans l'attente des biens du ciel. On entend souvent des chrétiens dire que leur joie disparaît quand ils perdent leurs espérances. La raison en est bien simple.

S'ils aimaient la religion pour elle-même, leurs jouissances ne dépendraient pas de leurs espérances. Si vous aimiez la charge que vous avez dans le service de Jésus-Christ, vous seriez heureux même en enfer, pourvu que Dieu vous permît d'y accomplir les devoirs de cette charge ; car, en ce cas, vous feriez ce qui vous plairait le plus.

Si votre joie n'est pas puisée dans le service de Dieu, mais uniquement dans vos espérances personnelles, votre religion n'est pas religion, mais égoïsme. Je ne dis pas que les vrais chrétiens ne jouissent pas de leur espérance ; je dis que cette espérance n'est pas pour eux l'essentiel. J'ajoute même qu'ils n'y pensent pas beaucoup. Leurs pensées sont occupées ailleurs.

5° Si vous êtes égoïste dans votre piété, vous jouirez surtout par anticipation. Le vrai saint jouit déjà de la paix de Dieu, le ciel a déjà commencé dans son âme ; il n'en a pas seulement la perspective ; la vie éternelle est actuellement en lui. Il a cette foi qui est « une substance des choses qu'on espère ». Ses sentiments sont véritablement ceux du ciel ; sa joie n'est pas portée au même degré que celle des bienheureux, mais elle est de même nature ; et elle est proportionnée à sa sainteté, non à son espérance.

6° À ceci encore on reconnaîtra si l'on n'a qu'une religion égoïste. Celui dont la conversion est illusoire a seulement l'intention d'obéir à Dieu, tandis que le vrai chrétien PRÉFÈRE l'obéissance à la désobéissance. Cette distinction est importante et je crains qu'il n'y ait que peu de personnes qui la fassent. Ils sont innombrables, en effet, ceux qui ont l'intention d'obéir, sans avoir une préférence véritable pour l'obéissance. Cette préférence est le choix actuel, elle est l'obéissance du cœur.

Vous entendez souvent des gens dire qu'ils ont eu l'intention de faire tel acte d'obéissance ; puisqu'ils ne l'ont pas fait. Et ils vous diront combien il est difficile d'exécuter ses résolutions. Le vrai saint, par contre, préfère réellement l'obéissance et il la choisit dans son cœur, aussi trouve-t-il facile d'obéir. L'un a une intention d'obéir comme celle que Paul avait avant qu'il fût converti, et dont nous parle au chapitre 7 de l'épître aux Romains. Il avait une forte intention d'obéir, mais il n'obéissait pas, parce que son cœur n'y était pas. Le vrai converti préfère l'obéissance pour elle-même, il la choisit et la pratique ; l'autre se la propose parce qu'il sait qu'elle est le seul elle, I in pour parvenir au bonheur.

7° Le vrai converti et le converti imaginaire diffèrent encore dans leur foi. Le premier a dans le caractère de lieu une confiance qui le conduit à une soumission sans réserve à Dieu. On parle beaucoup des différentes espèces de foi, mais ce qu'on en dit n'a pas toujours beaucoup de sens. La confiance dans les promesses spéciales du Seigneur dépend de la confiance dans le caractère de Dieu. Il n'y a que deux principes d'obéissance à un gouvernement quelconque, humain ou divin, à savoir : la crainte et la confiance. Ou l'obéissance procède de l'espérance de la récompense et de la crainte du châtement, ou elle procède de Cette confiance qui produit l'amour.

Un enfant bien né obéit à ses parents parce qu'il a confiance en eux ; il a, à leur égard, la foi qui agit par l'amour. Celui qui est poussé par l'espérance et la crainte n'a qu'une obéissance extérieure, il n'a pas l'obéissance du cœur, il n'a pas l'amour. Le vrai converti obéit parce qu'il aime Dieu ; il cette confiance qui consiste à se remettre soi-même tout entier entre les mains de Dieu, dans la plus absolue soumission, pour faire tout ce que Dieu voudra. L'autre n'a qu'une foi partielle et une soumission partielle. Le démon aussi a une foi partielle. Il croit et il tremble. Nous pouvons croire que Jésus-Christ est venu pour sauver les pécheurs, et en conséquence nous soumettre à lui pour être sauvé, sans cependant nous soumettre entièrement à lui pour qu'il nous gouverne et qu'il dispose de nous comme bon lui semblera ; cette soumission n'est que conditionnelle, et la condition, c'est que nous allions au ciel. C'est ici la religion égoïste. La religion du vrai saint est tout autre, c'est celle de l'amour.

8° Encore une différence. Si votre religion est égoïste, vous vous réjouirez particulièrement de la conversion des pécheurs quand elle aura eu lieu par votre moyen, parce que vous penserez en avoir une grande récompense ; mais cette conversion ne vous donnera qu'une bien mince satisfaction quand elle aura été obtenue par d'autres que vous, vous en serez même envieux.

Le vrai saint se réjouit sincèrement de voir les autres utiles ; il se réjouit quand les pécheurs sont convertis par d'autres, comme s'ils l'étaient par son propre moyen.

Il y a des personnes qui prennent grand intérêt à un réveil tant que ce réveil les touche de près ; mais qui semblent préférer que les pécheurs restent inconvertis, plutôt que de les voir arriver au salut par un évangéliste ou un pasteur d'une église autre que la leur. Le vrai esprit de l'enfant de Dieu consiste à dire : « *Seigneur, envoie qui tu veux envoyer, que seulement les âmes soient sauvées et ton nom glorifié !* »

V. Je vais maintenant répondre à quelques objections.

1. Objection : Ne dois-je pas tenir compte de mon propre bonheur ?

1° Réponse : Il est juste que vous teniez compte de votre propre bonheur, en lui attribuant la part d'importance qu'il a réellement. Mettez-le dans un des plateaux de la balance, mettez dans l'autre la gloire de Dieu et le bien de l'univers ; et n'attribuez plus à votre bonheur que la valeur relative qui est la sienne. C'est ce que Dieu fait, et c'est aussi ce qu'il vous demande de faire quand il vous commande d'aimer votre prochain comme vous-même.

2° Réponse : En fait, vous travaillerez à votre propre bonheur précisément dans la mesure où vous l'oublierez. Votre bonheur sera en proportion de votre désintéressement. Il peut y avoir du plaisir dans la satisfaction des désirs égoïstes mais ce n'est pas un bonheur réel. Le vrai bonheur se trouve surtout dans la satisfaction des désirs vertueux. Or, pour être vertueux le désir doit être désintéressé.

J'aperçois un mendiant dans la rue, assis sur le bord du trottoir. Touché de compassion, j'entre dans la boulangerie voisine et je lui achète un pain. La physionomie du malheureux s'illumine et exprime une profonde gratitude. Ma satisfaction, à moi, sera proportionnée à la pureté de mes motifs. Si j'ai agi par pure bienveillance, le plaisir d'avoir fait du bien me suffira ; si le désir de paraître bon est entré pour quelque chose dans mon action, je ne serai pas tout à fait content à moins qu'elle ne soit connue.

Vous rencontrez un pécheur entièrement corrompu. Votre compassion est excitée ; vous parlez à ce pécheur et vous l'amenez au Sauveur. Si vous avez eu pour motif d'en acquérir de l'honneur auprès des hommes et de vous assurer la faveur de Dieu, vous ne serez pas complètement heureux tant que votre action ne sera pas colportée de bouche en bouche ; peut-être même ne le serez-vous pas à moins qu'elle ne soit publiée dans les journaux. Mais si vous n'avez eu d'autre désir que celui de sauver une âme de la mort, dès que Vous verrez ce désir accompli, votre satisfaction sera complète et votre joie sans mélange. De même en est-il pour tous les devoirs religieux : Le bonheur est exactement proportionné au désintéressement.

Si vous vous appliquez à faire le bien, en vue du bien lui-même, vous serez heureux en proportion du bien que vous ferez. Mais si vous vous proposez comme but votre propre bonheur et que vous fassiez le bien seulement en vue d'être heureux, vous manquez votre but. Vous serez semblable à un enfant qui poursuit sa propre ombre ; il ne peut jamais l'atteindre ; elle reste toujours à la même distance de lui. Supposons que vous soyez dans le cas que j'ai cité plus haut et que vous n'avez aucun désir de secourir le mendiant, mais que vous ayez en vue d'obtenir l'approbation de telle ou telle personne ; vous n'éprouverez alors aucun plaisir du bien fait au mendiant ; seule l'approbation que vous aurez recherchée pourra vous satisfaire.

De même, si travaillant à la conversion des pécheurs, ce n'est pas par amour pour les pécheurs que vous agissez, cette conversion ne peut vous rendre heureux, elle n'a rien qui puisse satisfaire le désir qui vous aura fait agir.

La vérité est que Dieu a fait le cœur de l'homme tel que pour être heureux, il doit se proposer comme but le bonheur des autres. Les gens du monde manquent leur but parce qu'au lieu de rechercher le bonheur des autres, ils recherchent leur propre bonheur. C'est la recherche même du bonheur qui rend le bonheur impossible. Si l'homme voulait abandonner cette recherche et se vouer au bien, il serait heureux.

2. Objection. Jésus-Christ n'a-t-il pas eu en vue la joie qui lui était proposée ?

Moïse n'a-t-il pas eu égard à la rémunération ? Et n'est-il pas écrit que nous aimons Dieu parce qu'il nous a aimés le premier ?

1° Réponse : Il est vrai que Jésus-Christ a méprisé l'ignominie et souffert la croix en vue de la joie qui était devant lui. Mais quelle était cette joie ?

Ce n'était pas son propre salut, ni son propre bonheur, mais le bien immense qu'il voulait faire au monde en le sauvant. Il était parfaitement heureux en lui-même. Le bonheur des autres était son but. C'est ce bonheur qui était la joie mise devant lui, joie qu'il a obtenue.

2° Réponse : Quelle était la rémunération que Moïse avait vraiment en vue (Hébreux 11.24-26) ? Était-ce son propre bonheur ? Loin de là ! C'était le salut du peuple d'Israël. Quand Dieu lui proposa de détruire le peuple et de faire de lui une grande nation, s'il avait été égoïste, il aurait répondu : « *C'est bien, Seigneur, qu'il soit fait à ton serviteur selon ce que tu as dit* ». Mais son cœur était tellement au salut de son peuple et à la gloire de Dieu, qu'il ne songea pas un instant à ce qui le concernait et qu'il répondit à Dieu : « Pardonne leurs péchés ! sinon efface-moi de ton livre ».

Plus tard, Dieu lui renouvela son offre. « *Je détruirai le peuple, lui dit-il, mais je ferai de toi une nation plus grande et plus puissante que lui* ». Mais Moïse se montra toujours uniquement préoccupé de la gloire de Dieu.

« Les égyptiens l'entendront dire, répondit-il, et toutes les nations diront : « C'est parce que l'Éternel n'avait pas le pouvoir de mener ce peuple dans le pays qu'il avait juré de lui donner ». Il ne peut supporter la pensée d'être favorisé aux dépens de la gloire de Dieu. Que Dieu soit glorifié et Israël sauvé, c'était en réalité une plus grande récompense pour lui qu'un avantage personnel quelconque.

3° Réponse : Quand il est dit : « Nous l'aimons parce qu'il nous aima le premier », ce langage ne comporte que deux interprétations ; il signifie ou bien que cet amour de Dieu nous a engagés à retourner à lui et nous a portés à l'aimer, bien que nous aimons Dieu seulement à cause des faveurs qu'il nous accorde.

Or, ce second sens est évidemment inadmissible. Jésus-Christ l'a expressément réprouvé dans son sermon sur la montagne : « Si vous aimez ceux qui vous aiment ; quelle récompense en aurez-vous ? Les publicains n'en font-ils pas autant ? » dit-il. Si nous n'aimons pas Dieu à cause de son caractère souverainement aimable, et que nous ne l'aimions qu'en raison des faveurs qu'il nous accorde, Jésus-Christ l'a déclaré : nous sommes semblables aux païens (1).

(1) Le lecteur comprend que Jésus-Christ ne nous défend pas d'aimer ceux qui nous aiment ; que la reconnaissance est au contraire un devoir ; et l'ingratitude, le comble de l'égoïsme. Il comprend de même que nous devons aimer Dieu aussi à cause des faveurs qu'il nous accorde (Note du traducteur).

3. Objection. La Bible ne présente-t-elle pas le bonheur comme récompense de la vertu ?

Réponse : La Bible parle du bonheur comme résultat de la vertu, mais elle ne déclare nulle part que la vertu consiste poursuivre le bonheur. Elle est partout opposée à une semblable pensée ; elle fait consister la vertu à faire du bien aux autres. Une saine psychologie montre qu'il doit en être ainsi. Si quelqu'un désire le bien des autres, il sera heureux dans la proportion où il pourra satisfaire ce désir.

4. Objection. Dieu se propose pour but notre bonheur, devons-nous être plus bienveillants que Dieu ? Ne devons-nous pas être semblables à lui ? Ne devons-nous pas avoir le même but que lui ?

Réponse : Cette objection est spécieuse, mais futile, sans valeur aucune. Dieu est bienveillant pour « les autres ». Il se propose le bonheur « des autres », il se propose notre bonheur. Être semblable à lui, c'est se proposer le bonheur des autres ; c'est faire nos délices tout d'abord du bonheur et de la gloire de Dieu, puis du bonheur et de la gloire de l'univers.

5. Objection. Pourquoi la Bible fait-elle continuellement appel à nos espérances et à nos craintes, si a considération de notre propre bonheur n'est pas un motif légitime d'action ?

1° Réponse : La Bible fait appel aux instincts constitutifs de notre être, mais non pas à notre égoïsme. L'homme craint le malheur et ce n'est pas mal à lui de l'éviter et de rechercher son propre bonheur, pourvu que cette recherche soit subordonnée à la gloire de Dieu.

2° Réponse : L'humanité a été tellement abruti par le péché, qu'à moins de faire appel à ses espérances et à ses craintes, il n'est pas possible d'attirer son attention sur la beauté du caractère de Dieu et sur les raisons qu'elle a de l'aimer. Mais quand l'homme est rendu attentif et que sa conscience est éveillée, Dieu lui présente l'Évangile. Quand un ministre a prêché les terreurs de Dieu, de sorte qu'il a alarmé, réveillé ses auditeurs et conquis leur attention, il ne doit pas continuer à prêcher dans le même sens, mais exposer dès lors à ses auditeurs tout le caractère de Dieu, de manière à ce qu'ils l'aiment à cause de sa propre excellence.

6. Objection. Les écrivains inspirés ne disent-ils pas : « Repentez-vous, croyez à l'Évangile et vous serez sauvés ? »

Réponse : Oui ; mais ils exigent la vraie repentance qui consiste à abandonner le péché parce qu'il est odieux et abominable en lui-même. Ce n'est pas la vraie repentance que d'abandonner le péché à condition que l'on soit pardonné. La Bible requiert la vraie foi et la vraie soumission. Non pas une foi conditionnelle, non plus qu'une soumission partielle.

Et elle y insiste. Elle dit, il est vrai : « ...vous serez sauvés », mais elle veut pour cela la repentance qui procède de l'amour et la soumission sans réserve ni condition.

7. Objection. L'Évangile ne présente-t-il pas le pardon comme un motif de se soumettre à Dieu ?

Réponse : Cela dépend du sens que vous donnez à ce terme de motif. Si vous entendez que Dieu déploie devant les hommes tout son caractère et toute la vérité concernant la bonne nouvelle du salut, comme motifs qui doivent, les porter à l'amour de Dieu et à la repentance, je réponds : Oui, la compassion de Dieu et sa disposition à pardonner sont des raisons pour aimer Dieu, parce que ce sont là des traits de son glorieux caractère qui est infiniment digne de notre amour.

Mais si vous entendez par « motif » une condition, et que vous vouliez dire que le pécheur doit se repentir à condition que le pardon suive, je réponds que nulle part la Bible ne présente une semblable idée. Nulle part elle n'autorise le pécheur à dire : Je me repentirai Si tu veux me pardonner.

Je termine par deux courtes remarques.

1. Le sujet que nous avons étudié nous montre pourquoi il y a parmi les chrétiens de profession des vues si différentes sur la nature de l'Évangile.

Les uns le regardent comme une concession faite à l'humanité, de sorte que Dieu serait devenu moins strict qu'il ne l'était sous la loi. Aussi pensent-ils qu'il leur est permis de faire une large part à l'amour du monde, et que l'Évangile viendra, combler les lacunes de leur obéissance et les sauver. Les autres reconnaissent, dans l'Évangile la surabondante bienveillance de Dieu ayant pour premier but de détruire le péché et de produire la sainteté ; de sorte que bien loin de donner aux hommes la facilité d'être moins saints

qu'ils devaient l'être sous la loi, toute la valeur de l'Évangile consiste au contraire dans le pouvoir qu'il a de les rendre saints.

2. Nous voyons pourquoi nombre de chrétiens de profession se préoccupent beaucoup plus de la conversion des pécheurs, que de voir l'église sanctifiée et Dieu glorifié par les bonnes œuvres de son peuple.

Beaucoup de chrétiens ressentent une sympathie naturelle pour les pécheurs et désirent les voir sauvés de l'enfer ; cela fait, leur préoccupation ne va pas plus loin. Mais quant aux vrais saints, c'est le péché, en tant que déshonorant Dieu, qui les affecte au plus haut point.

Ce qui cause leur plus grande détresse, c'est de voir le péché des chrétiens, parce que c'est celui-là qui plus que tout autre, déshonore Dieu.

13. LA VRAIE SOUMISSION.

« *Soumettez-vous donc à Dieu* » (Jacques 4.7). Ce qui constitue la vraie soumission, voilà notre sujet. Avant d'y entrer, je désire faire deux remarques :

1° Si vous êtes, déçu dans vos espérances, et si votre édifice religieux repose sur un fondement illusoire, cela provient avant tout de ce que vous avez accepté l'Évangile par des motifs intéressés. Votre cœur égoïste n'a pas été brisé ; s'il l'avait été, il est certain que vous ne seriez pas déçu.

2° Si vos espérances sont illusoires, vous courez le plus grand risque, chaque fois que vos yeux s'ouvrent sur votre véritable condition, de revenir à ces espérances trompeuses pour les raviver et vous y fixer définitivement. Il arrive très fréquemment, en effet, que les chrétiens de nom sont réveillés, et passent quelque temps dans l'anxiété et dans l'examen d'eux-mêmes, puis reviennent à leurs espérances mensongères pour ne plus les quitter. Leur esprit est habitué à cette vieille ornière et il lui est extrêmement difficile d'en sortir. Aussi est-il indispensable, en ce cas, d'amener les chrétiens de profession à voir clairement qu'ils se sont complètement trompés et qu'ils n'ont pas à renouveler les efforts qui les ont faits ce qu'ils sont.

Nous sommes habitués à voir, à peu près partout, la plus grande partie des membres de l'église froids et morts jusqu'à ce qu'un réveil commence. A-t-il commencé, ils s'agitent, ils se démènent et les voilà « engagés dans l'œuvre » comme ils disent. Ils Multiplient leurs efforts et leurs prières pour un temps, et c'est ce qu'ils appellent se réveiller, mais ils ont toujours la même espèce de religion qu'auparavant : une religion qui ne dure pas plus que l'excitation des réunions publiques. Dès que le corps de l'Église ralentit ses efforts pour la conversion des pécheurs, ces membres de l'église reviennent à leur mondanité précédente.

Ils se rapprochent autant de ce qu'ils étaient avant leur prétendue conversion que le leur permettent leur orgueil et la crainte de la discipline de l'église. Qu'un nouveau réveil se produise, ils recommencent à tourner dans le même cercle ; ils vivent ainsi de spasmes religieux toujours à renouveler. Une série de réveils toujours suivis de rechutes, voilà l'histoire de leur vie jusqu'à la fin. La vérité est qu'ils se sont trompés au début de leur carrière religieuse ; leur conversion n'a pas été vraie ; leur égoïsme n'a pas été vaincu ; et plus ils multiplient leurs efforts de réveil, plus certaine est leur perte.

J'entre maintenant dans la discussion directe de notre sujet.

I. Ce que n'est pas la vraie soumission.

1. Elle n'est pas l'indifférence à l'égard du péché et de la sainteté.

Deux choses ne peuvent pas différer plus que l'indifférence ne diffère de la vraie soumission à Dieu. Quelques-uns pensent que celui qui est vraiment soumis acceptera même de rester pécheur, pour la gloire de Dieu. Mais cette pensée est absolument insensée, elle est tout à fait absurde. C'est un péché que d'être disposé à rester pécheur ; et se proposer la gloire de Dieu suppose la volonté de ne plus pécher.

2. La vraie soumission n'est pas non plus l'acceptation de la condamnation.

Ce n'est pas la volonté de Dieu que nous soyons condamnés ; sa volonté est que quiconque se repent et se soumet à lui soit sauvé.

II. En quoi consiste la vraie soumission.

1. Elle consiste dans un acquiescement complet toutes les dispensations de Dieu, à celles qui nous concernent nous-mêmes, comme à celles qui se rapportent à d'autres personnes ou à l'univers en général.

Beaucoup de gens se figurent qu'ils donnent leur plein assentiment aux dispensations de Dieu ; mais si vous conversez avec eux, vous verrez qu'en beaucoup de choses, ils ne craignent pas de révoquer en doute la sagesse de Dieu.

Ils s'étonnent que Dieu ait permis l'entrée du péché dans le monde ; ils demandent pourquoi Dieu a fait ceci, pourquoi Dieu a fait cela, pourquoi il a agi de telle façon plutôt que de telle autre. Bien différente est la vraie soumission ; devant l'action de Dieu, elle s'incline, qu'elle comprenne ou ne comprenne pas, persuadée que tout est pour le mieux dans le gouvernement de Dieu.

2. La vraie soumission implique l'acquiescement aux préceptes de la loi morale que Dieu nous a donnée.

Le résumé est : « *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ta pensée, de toute ton âme, de toute ta force ; et tu aimeras ton prochain comme toi-même* » (Luc 10.27).

Et qui sont ceux qui acquiescent à cette loi ? Plusieurs répondront : « *J'y acquiesce, je sens qu'elle est juste et je n'ai aucune objection à faire contre elle !* » Mais je dois vous faire observer qu'il faut distinguer soigneusement entre une approbation qui résulte de la nature même de notre esprit et la soumission actuelle et pratique.

Vous ne trouverez personne qui tout naturellement, en écoutant sa conscience, n'approuve cette loi de Dieu. Il n'y a pas même un démon dans l'enfer qui ne sache qu'elle est juste. Dieu a ainsi constitué notre esprit qu'il nous est impossible de ne pas donner notre approbation sa loi. Mais ce n'est pas de cet acquiescement que je parle. On peut ressentir pour la loi de Dieu une telle admiration que l'on trouvera ses délices à la contempler, et cependant n'être pas dans la vraie soumission à son égard.

Le véritable acquiescement donné à la loi de Dieu comprend tout d'abord l'obéissance actuelle à cette loi. C'est en vain qu'un enfant prétendrait qu'il donne son plein assentiment aux commandements de son père, s'il ne lui obéit pas présentement ; en vain qu'un citoyen prétendrait donner son entière approbation aux lois de son pays, alors qu'il ne les observerait pas.

Et quel est le point essentiel qui constitue l'obéissance à la loi ? Vous savez comment l'homme s'est comporté à l'égard de Dieu et des intérêts de son royaume ; il leur a retiré son affection suprême ; il leur a substitué comme objet de son amour sa propre personne, son propre intérêt sa propre gloire. Il devait s'oublier lui-même pour Paire le bien, ce qui est l'essence de la loi ; au lieu de cela, il a adopté la hideuse maxime : « Charité bien ordonnée commence par soi-même ».

Or, c'est là le point capital du procès entre Dieu et l'homme. Il faut que l'homme cède sur ce point. Sa première affection ne doit plus être pour sa propre personne ; elle doit être pour Dieu et pour les intérêts de son royaume. Et cette affection doit dépasser toutes les autres autant que l'importance des intérêts du royaume de Dieu dépasse l'importance de tous les autres intérêts. Celui qui refuse de comprendre cela et de restituer à Dieu la place qui lui appartient est un violeur de la loi, un rebelle vis-à-vis de Dieu.

Supposez un souverain qui se voue au bien de son peuple ; il y consacre toutes ses ressources, il fait les lois les plus sages en vue du bonheur de tous, et ordonne à chacun de vivre en vue du bonheur général. Mais un de ses sujets oppose résolument son intérêt personnel à l'intérêt de tous. Ne direz-vous pas que cet individu est un rebelle ? De même dans le royaume de Dieu, vous êtes tenu de subordonner votre bonheur personnel à la gloire de Dieu et au bien de l'univers ; si vous refusez de le faire, vous vous constituez ennemi de Dieu et de l'univers.

Comme la loi, l'Évangile demande le renoncement à soi en vue des intérêts de Dieu. Il est vraiment étonnant que ces dernières années beaucoup de gens aient soutenu qu'il est bien à l'homme de faire de son bonheur l'objet direct et suprême de ses recherches. Si c'était là ce que demande Jésus-Christ, il serait ministre de l'égoïsme et du péché ; il serait venu dans le monde pour proclamer la révolte contre le gouvernement de Dieu.

« *Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice* » (Matthieu 6.33), nous dit-il ; or, chose étrange ! Un auteur a cité dernièrement cette parole pour prouver que nous devons rechercher premièrement notre propre salut ou notre propre bonheur et faire de cette recherche la grande affaire de notre vie. Il est clair que ce n'est pas là le sens de la parole de Jésus-Christ. Cette parole signifie que chacun doit rechercher avant tout la gloire de Dieu, l'extension de son règne. Le but suprême où nous devons tendre, ce n'est pas d'être heureux, mais d'être saints. Le bonheur, il est vrai, est inséparable de la sainteté ; il n'est cependant pas la même chose. Chercher la sainteté, qui est l'obéissance à Dieu, c'est tout autre chose que de chercher avant tout le bonheur.

« *Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, soit que vous fassiez quelque autre chose, nous est-il dit encore, faites tout pour la gloire de Dieu* » (1 Corinthiens 10.31). « *Quoi ! nous dit-on, ne pouvons-nous pas manger et boire pour notre plaisir ?* » Non. La parole que nous venons de citer est suffisamment claire : La satisfaction de notre appétit charnel doit être subordonnée à la gloire de Dieu.

Notre Sauveur nous dit : « *Quiconque veut sauver sa vie, la perdra ; mais quiconque perdra sa vie pour l'amour de moi, la sauvera* » (Marc 8.35) ; ce qui veut dire : Si quelqu'un poursuit, son propre intérêt, il le perdra ; s'il poursuit le salut de son âme comme son but suprême, il perdra son âme ; mais s'il renonce à lui-même et fait son but suprême du bien des autres, il sauvera son âme.

Jésus-Christ nous dit encore : « *En vérité, je vous dis, il n'y a personne qui ait laissé maison, ou frères, ou sœurs, ou père, ou mère, ou femme, ou enfants, ou champs, à cause de moi et de la Bonne Nouvelle, qui ne reçoive maintenant, en ce temps-ci, cent fois autant, des maisons, et des frères, et des sœurs, et des mères, et des enfants, et des champs, avec des persécutions, et dans le siècle à venir, la vie éternelle* » (Marc 10.29).

Dira-t-on qu'une récompense nous est ici présentée comme motif d'action ? Mais remarquez qu'il ne s'agit pas de renoncer à soi-même à cause d'une récompense, mais à cause de Christ et de l'Évangile ; et c'est à cette condition seulement que la conséquence indiquée par Jésus-Christ se réalisera.

Dans le chapitre 13 de la première épître aux Corinthiens, Voyez tout ce que l'on pourrait faire, tout en étant nul et sans valeur pour le règne de Dieu, parce que l'amour manquerait : « *Quand je parlerais les langues des hommes et des anges, si je n'ai pas la charité, je suis un airain qui résonne, ou une cymbale qui retentit. Et quand j'aurais le don de prophétie, la science de tous les mystères et toute la connaissance, quand j'aurais même toute la foi jusqu'à transporter des montagnes, si je n'ai pas la charité, je ne suis rien. Et quand je distribuerais tous mes biens pour la nourriture des pauvres, quand je livrerais même mon corps pour être brûlé, si je n'ai pas la charité, cela ne me sert de rien.*

La charité est patiente, elle est pleine de bonté ; la charité n'est point envieuse ; la charité ne se vante point, elle ne s'enfle point d'orgueil, elle ne fait rien de malhonnête, elle ne cherche point son intérêt, elle ne s'irrite point, elle ne soupçonne point le mal, elle ne se réjouit point de l'injustice, mais elle se réjouit de la vérité ; elle excuse tout, elle croit tout, elle espère tout, elle supporte tout ». Remarquez cette parole : « *Elle ne cherche point son intérêt* ». Elle n'a pas un but égoïste ; son but suprême est le bonheur des autres.

Voilà qui est clair : Où cette même charité ne se trouve pas, il n'y a pas un atome de religion. Toute vraie religion consiste en bienveillance désintéressée. Plusieurs d'entre vous peut-être ne peuvent abandonner l'idée que la religion demande que lions nous propositions noire propre salut comme but suprême ; aussi dois-je répondre à quelques objections avant d'aller plus loin.

1° Objection : Pourquoi les menaces de la Parole de Dieu, si c'est de l'égoïsme que d'être influencé par la peur de la colère à venir ?

Réponse : L'homme est fait de telle sorte qu'il redoute la souffrance. Les menaces de l'Écriture, ont donc, entre autres buts, celui d'arrêter l'attention de l'homme égoïste et de le conduire à examiner quelles sont les raisons d'aimer Dieu et de lui obéir. Quand l'attention du pécheur est ainsi obtenue, le Saint-Esprit travaille à réveiller sa conscience, il lui montre combien il est raisonnable et juste de se soumettre à Dieu et il le pousse à le faire.

2° Objection : Dieu nous ayant créés capables d'éprouver du plaisir et de la peine, peut-on dire qu'il soit mal d'être influencé par la perspective de l'un ou de l'autre ?

Réponse : Ce n'est ni bien ni mal, en ce sens que c'est une chose sans caractère moral. Telles sont, en général, les actions inspirées par l'instinct de la conservation. Vous êtes, par exemple, au bord d'un précipice ; si vous vous y jetez, vous vous tuez ; et vous en êtes avertis. Si vous ne tenez pas compte de l'avertissement et que vous vous tueiez, c'est un péché. Mais si vous en tenez compte et conservez votre vie, il n'y a là aucune vertu ; c'est un simple acte de prudence dicté par l'instinct de la conservation.

De même c'est un péché que de braver la colère de Dieu ; mais ce n'est pas une vertu que d'en avoir peur. Il n'y a pas plus de sainteté à craindre de tomber en enfer qu'à craindre, de tomber dans un précipice ; cette crainte n'est pas quelque chose de moral, elle est un résultat nécessaire de la constitution de notre être.

3° Objection : La Bible ne nous fait-elle pas un devoir de rechercher notre propre bonheur ?

Réponse : Ce n'est pas pécher que de rechercher notre propre bonheur en proportion de sa valeur réelle ; au contraire, c'est un devoir ; et négliger de le faire serait un péché. Mais, si notre nature nous porte à rechercher notre bonheur, elle ne nous prescrit nullement de le poursuivre comme notre but suprême. Si quelqu'un raisonne de cette façon : « Nous sommes ainsi constitués que nous avons besoin de nourriture, nous devons donc chercher la nourriture comme notre bien suprême », ce raisonnement serait-il bon ? Évidemment non.

4° Objection : Le bonheur de chacun dépend tout particulièrement de lui ; si donc chacun travaille à son propre bonheur, le bonheur de tous sera assuré de la façon la plus complète possible.

Cette objection est spécieuse et fautive ; j'en nie absolument la conclusion. Car :

1. Le bonheur n'est pas dans la satisfaction des désirs égoïstes.

Les reproches de la conscience que provoquent ces désirs le rendent impossible. Il n'est que dans la satisfaction des désirs vertueux ; or qu'est-ce que la vertu si ce n'est l'amour de Dieu et du prochain ? et qu'est-ce que l'amour, s'il ne consiste pas à s'oublier soi-même pour rechercher les intérêts et le bonheur des autres ?

2. Si chacun fait de son propre bonheur son but Suprême, les intérêts personnels entreront en conflit les uns avec les autres et rendront impossible le bien général. C'est exactement Ce que nous voyons dans le monde. C'est là, en effet, la cause de la fraude, de la violence, de l'oppression et de la méchanceté qui se trouvent partout sur la terre et dans l'enfer.

5° Objection : Si le bonheur est dans la satisfaction des désirs vertueux et que je cherche à satisfaire ces désirs, je me trouve avoir pour but mon propre bonheur.

Réponse : Le but de l'acte vertueux, ce n'est pas la satisfaction du désir considéré en lui-même, c'est la réalisation du bien auquel le désir se rapporte. Supposons que vous rencontriez un mendiant et que vous lui donniez un morceau de pain. Ce que vous désirez, c'est de restaurer le pauvre homme ; ce but atteint, vous êtes heureux. Mais si, donnant le pain, ce que vous désiriez était votre propre bonheur, le bien qu'éprouverait le mendiant ne satisferait pas votre désir ; vous en auriez rendu la satisfaction impossible. La loi comme l'Évangile requièrent la bienveillance désintéressée comme condition expresse du bonheur.

3. La vraie soumission implique l'approbation donnée aux pénalités que la loi prononce contre nous.

Elle n'implique pas que nous voulions être punis, mais que nous reconnaissons la justice de la sentence de mort que la loi prononce contre nous. Celui qui se soumet véritablement à Dieu se regarde comme digne de la condamnation éternelle.

4. La vraie soumission implique encore l'acquiescement la souveraineté de Dieu.

Puisque vous avez offensé Dieu et qu'il n'est pas en votre pouvoir de réparer vos torts envers lui, vous devez vous remettre entre ses mains sans réserve ni condition, afin qu'il dispose de vous comme il voudra, pour le temps et pour l'éternité.

5. La vraie soumission implique la pleine acceptation des conditions du salut posé par l'Évangile.

Ces conditions sont : La repentance, état d'un cœur navré au sujet de ses péchés. Si vous avez cette repentance, vous serez toujours disposé à prendre le parti de Dieu contre vous-même.

La foi qui est la parfaite confiance en Dieu. Si vous avez cette confiance, elle vous conduira à vous remettre sans hésitation, corps et âme, avec tout ce que vous avez et tout ce que vous êtes, entre les mains de Dieu, afin qu'il vous emploie de la manière qui servira le mieux les intérêts de son royaume.

La sainteté qui est l'amour désintéressé. Toutes conditions qui supposent l'acceptation du salut comme un don purement gratuit ; Christ étant votre médiateur et votre avocat, votre sacrifice expiatoire, votre guide, votre lumière et votre force.

Remarques.

1. Ce que nous avons dit explique pourquoi il y a tant de fausses espérances dans l'église.

La raison en est que beaucoup de personnes embrassent ce qu'elles croient être l'Évangile, sans rendre Obéissance à la loi. Elles ne voient la loi qu'avec frayeur et elles considèrent l'Évangile comme un moyen d'être affranchi de l'obéissance qu'elle exige. Cette manière de voir n'a jamais cessé de se manifester dans l'église. Or, si un homme estime que sous la Nouvelle Alliance il peut, se dispenser de faire de la gloire de Dieu le but suprême de sa vie, et qu'au lieu d'aimer Dieu de tout son cœur, de toute son âme, de toute sa pensée et de toute sa force, il peut faire de son propre salut son but suprême, l'espérance de cet homme-là est illusoire ; il a embrassé un évangile qui n'est point celui de Dieu.

2. Le sujet que nous avons étudié nous montre comment nous devons répondre à ceux qui prétendent que nous ne pouvons croire en Christ sans faire de notre propre salut le but suprême de notre vie.

La foi ne consiste pas à croire que nous serons sauvés ; mais à croire ce que la Parole de Dieu nous dit du Sauveur. Il n'est révélé nulle part dans la Bible que Je serai sauvé ; mais il y est révélé que Jésus-Christ est venu dans le monde pour sauver les pécheurs. Ce que l'on appelle souvent foi est à proprement parler une espérance. Cette attente confiante de notre salut final est une simple conséquence de la foi ; conséquence que nous avons le droit de tirer quand nous avons conscience d'obéir à la loi et de croire à l'Évangile.

3. Désespérer d'obtenir la miséricorde de Dieu n'est point un élément ni une condition de la vraie soumission.

Le désespoir ne provient que de la méchanceté du pécheur qui ne veut, pas saisir la grâce qui lui est offerte. Loin donc d'être nécessaire à la vraie soumission, comme quelques-uns l'imaginent, il lui est au contraire opposé. Il est un péché, une horrible incrédulité ; et dire qu'il est essentiel à la vraie soumission, c'est dire que le péché lui est essentiel. Jamais personne n'a pu recevoir l'Évangile en restant dans le désespoir.

4. Insister auprès du pécheur pour qu'il consente à sa propre damnation est une grande erreur (1).

(1) Nous supprimons ici encore des développements sans utilité au milieu de nous, et nous ne donnons ce n° 4 que comme transition au morceau suivant (Note du traducteur).

5. On nous objecte que la grâce offerte par l'Évangile est faite pour produire une religion égoïste.

On peut abuser de la grâce comme de toute, autre bonne chose et en prendre occasion pour se faire une religion égoïste ; et Dieu le savait lorsqu'il nous donna Jésus-Christ. Cependant, remarquez-le, seule l'offre de la grâce pouvait toucher le cœur rebelle de l'homme.

Voici un père qui a un fils obstiné et rebelle ; il a longtemps essayé de le soumettre par le châtiment. Il l'aime et soupire après le moment où il le verra obéissant et vertueux ; mais l'enfant semble s'endurcir de plus en plus. Finalement, le pauvre père est complètement découragé et il éclate en sanglots : « *Mon fils ! Mon fils ! S'écrie-t-il, que dois-je faire, ne puis-je plus te sauver ? j'ai fait tout ce que j'ai pu, que puis-je faire encore ?* » Le fils qui n'a jeté que des regards de mépris sur le bâton dont on le frappait, éclate à son tour en sanglots quand il voit les larmes de son père : « *Frappe-moi, mon père, s'écrie-t-il, frappe-moi, mais ne pleure plus !* »

Le père a donc trouvé le chemin pour gagner le cœur de son enfant. Au lieu de ne lui faire sentir que la main de fer de la loi, il répandra maintenant son cœur devant lui. Et quel en sera l'effet ? Cela le poussera-t-il à une soumission hypocrite ? Non, certes ! c'est le bâton qui produisait cet effet-là. Les larmes de l'amour paternel ont brisé le cœur du fils et l'ont amené à la vraie soumission, celle de l'amour.

Il en est de même du pécheur dans ses rapports avec Dieu. Il endure son cœur de manière à le rendre invulnérable aux coups les plus terribles ; mais quand il voit l'amour de son père céleste, son cœur se brise.

Il se prend en haine et s'abhorre lui-même quand il voit le Fils de Dieu revêtu de la nature humaine, répandant son cœur en larmes sur l'égarement des pécheurs, suant une sueur de sang, endurant les hontes et les souffrances atroces de la croix et mourant dans l'angoisse indicible de la malédiction due au péché.

Un tel spectacle pousse-t-il à une soumission hypocrite ? Le cœur du pécheur qui le contemple se fond : *« C'est assez ! S'écrie-t-il, je ne puis supporter cette vue, l'amour de Jésus-Christ m'accable ! »*

Ah ! Ne craignons pas de montrer l'amour de Dieu aux pécheurs ! C'est le seul moyen de les amener à la vraie soumission et à la vraie charité. La loi peut faire des hypocrites ; l'Évangile seul peut remplir l'âme de l'amour de Dieu.

14. ÉGOÏSME, FAUSSE RELIGION.

« *L'amour ne cherche pas son propre intérêt* » (1 Corinthiens 13.5). L'apôtre parle ici de l'amour chrétien. La vérité que je désire établir maintenant est celle-ci : La religion vraie ne nous permet pas d'avoir pour préoccupation dominante notre propre bonheur.

Cette vérité est la première de celles que je dois vous présenter dans cette nouvelle série de discours, (1) et c'est la première que j'aurais exposée dans la série précédente si j'avais pu imaginer qu'elle fût sérieusement mise en question par un nombre considérable de chrétiens de profession. Quand je commençai ces discours, je regardais comme accordé à peu près par tous qu'une religion égoïste n'est pas la vraie religion, aussi passai-je sur ce point sans guère penser à le prouver. Depuis lors j'ai constaté qu'un grand nombre de ceux qui font profession d'être chrétiens maintiennent qu'on possède la vraie religion alors qu'on fait de son propre bonheur sa préoccupation dominante. Je vais donc examiner ce sujet avec plus de soin que je ne l'ai fait jusqu'ici.

(1) Les treize premiers discours avaient été prononcés un an auparavant (Note du traducteur).

I. Je désire tout d'abord écarter différentes interprétations qu'il ne faut pas donner à ma thèse fondamentale, à savoir que notre propre bonheur ne doit point faire notre préoccupation dominante.

1. Je ne mets pas en doute que nous ne puissions légitimement prendre plus ou moins en considération notre propre bonheur.

Car je maintiens que c'est Même notre devoir de le faire, en tenant compte de l'importance relative de ce bonheur. Dieu nous a commandé d'aimer notre prochain comme nous-mêmes, ce qui nous fait évidemment un devoir de nous aimer nous-mêmes et de regarder à notre propre bonheur comme à celui des autres.

2. Je ne dis pas que nous ne devons point tenir compte des promesses et des menaces de Dieu.

Il faut évidemment en tenir compte ; mais qui ne voit que les menaces contre un individu n'ont pas la même importance que les menaces contre plusieurs ?

Vous ne penseriez pas qu'une menace faite contre votre seule personne eût autant d'importance qu'une menace adressée à toute votre famille ; et que sera-ce si cette menace s'adresse à toute votre église, à toute votre nation, à tout le monde ?

Il est aisé de voir que, bien que d'une grande importance, le bonheur d'un seul individu ne doit pas nous préoccuper plus que le bonheur d'un grand nombre.

Supposez que Dieu me dise à moi, ministre : « *Si tu ne fais pas ton devoir, tu seras envoyé en enfer !* » Ce danger m'apparaîtra à juste titre comme un grand mal et mon devoir sera de l'éviter. Mais si Dieu me dit : « *Tes auditeurs sont tous sur le chemin de l'enfer ; mais si tu fais ton devoir fidèlement, tu les sauveras probablement tous !* » ; serait-ce bien à moi d'être autant influencé par la crainte du châtement qui pourrait m'atteindre que par la crainte de voir tous mes auditeurs périr éternellement ? Évidemment non.

3. Je ne mets pas en question que nos intérêts éternels ne doivent être recherchés de préférence à nos intérêts temporels.

C'est une vérité que j'ai toujours maintenue, et chacun sait que la Bible nous fait un devoir de nous préoccuper infiniment plus de nos intérêts éternels que de nos intérêts temporels.

Jésus-Christ nous dit : « *Ne travaillez pas pour la nourriture qui périt, mais pour celle qui demeure dans la vie éternelle* » (Jean 6.27) : « *Ne vous amassez pas des trésors sur la terre, où le ver et la rouille détruisent, et où les voleurs percent et dérobent ; mais amassez-vous des trésors dans le ciel, où ni le ver ni la rouille ne détruisent, et où les voleurs ne percent ni ne dérobent* » (Matthieu 6.20).

Quand le Seigneur envoya ses disciples deux à deux pour prêcher et opérer des miracles, ils revinrent, pleins de joie et d'allégresse parce que, disaient-ils, les démons mêmes leur avaient été soumis. Mais Jésus leur répondit : « *Ne vous réjouissez pas de ce que les démons vous sont soumis, mais réjouissez-vous plutôt de ce que vos noms sont écrits dans les cieux* » (Luc 10.20).

La Bible nous enseigne donc que nous devons constamment faire infiniment plus de cas de notre salut éternel que de tous les biens de la terre ; mais cela ne veut pas dire que nous devions nous proposer nos propres intérêts éternels comme but suprême.

4. Je ne veux pas dire que l'espérance et la crainte ne doivent influencer en rien notre conduite.

Je veux dire seulement que si elles l'influencent, les choses que nous espérons, ainsi que celles que nous craignons, ne doivent agir sur nous qu'en raison de leur importance relative dans l'ensemble des intérêts du royaume de Dieu.

5. Je suis donc loin de contester que les saints personnages dont parle la Bible aient bien fait de se laisser influencer en quelque mesure par l'espérance et la crainte, « ayant eu égard à la rémunération » ou à « la joie qui leur était proposée ».

« Noé poussé par la crainte construisit l'arche » (Hébreux 11.7). Mais était-ce simplement la peur d'être noyé lui-même ? Il craignait sans doute pour la vie de toute sa famille ; mais il y avait bien plus, il tremblait à la pensée de la destruction de toute la race humaine. Nulle part la Bible ne nous dit rien qui permette de penser que l'espérance et la crainte relatives à leurs intérêts personnels aient été la préoccupation dominante des hommes de Dieu ; et c'est ce qu'il nous importe de constater.

II. Je dois maintenant montrer le sens de la proposition que j'ai formulée en ces termes : la religion vraie ne vous permet pas d'avoir pour préoccupation dominante notre propre bonheur.

Cette proposition nie qu'il y ait de la religion à faire de notre bonheur notre but suprême. Elle nie que nous devions craindre notre propre perte plus que la perte de tous les autres hommes jointe au déshonneur de Dieu. Elle nie que nous devions rechercher notre propre bonheur plus que la gloire de Dieu et le bonheur de tous les autres hommes et elle affirme que si nous faisons cela, nous allons directement à l'encontre de la loi de Dieu et de toute vraie religion. Maintenant je vous prie de ne pas perdre de vue un seul instant le vrai sens de la question qui nous occupe ; il ne faut plus que les interprétations que nous avons repoussées viennent entraver notre marche.

III. Voyons maintenant quelles sont les preuves de ce que nous avançons.

Remarquons d'abord que toute vraie religion consiste à ressembler à Dieu, à agir suivant les mêmes principes, par les mêmes motifs et dans les mêmes sentiments que lui. Je ne pense pas que jamais personne me contredise sur ce point ; en vérité, aucun esprit raisonnable ne pourrait le faire.

1. Celui qui fait de son propre bonheur sa préoccupation dominante n'agit pas selon l'exemple que Dieu nous donne.

Cette personne agit au contraire d'une façon directement opposée. « Dieu est amour », la bienveillance résume tous les traits de son caractère ; tous ses attributs, sa justice, sa miséricorde, sa fidélité, etc., ne sont que des modifications de sa bienveillance. Son amour se manifeste sous deux formes : La bienveillance qui désire le bonheur des autres et l'amour de communion qui est une approbation donnée à ceux qui sont saints. Il s'exerce sous la première forme envers tous les êtres capables de bonheur ; il est alors un amour universel. Sous la seconde forme, il ne s'exerce qu'envers les saints.

Dieu se conforme à la règle qu'il nous a donnée : « Aimer son prochain comme soi-même », en ce qu'il tient compte des intérêts de chaque être (y compris lui-même) à proportion de sa valeur réelle. Il cherche son propre bonheur ou sa gloire comme le bien suprême ; non parce que c'est son propre bonheur, mais parce que c'est le bien suprême. Le bonheur d'un être infini est chose infiniment plus grande que la somme de tous les autres bonheurs.

Supposez qu'un homme aimant beaucoup les animaux tombe avec son cheval dans une rivière. La vraie bienveillance demandera-t-elle que cet homme se noie lui-même afin de sauver son cheval ? Non. La bienveillance véritable et désintéressée demandera qu'il sauve sa personne, et que pour cela il sacrifie son cheval si cela est nécessaire. Il doit en être ainsi parce que le bonheur d'un homme a une valeur incomparablement plus grande que le bonheur d'un cheval. Il n'y a personne qui n'en juge ainsi. Considérez maintenant que la différence entre Dieu et toutes les créatures est infiniment plus grande que la différence entre un homme et un cheval ; elle dépasse même infiniment celle qui existe entre le plus élevé des archanges et le dernier des insectes.

Si nous sommes semblables à Dieu, nous envisagerons son bonheur et- sa gloire de la même manière qu'il les envisage lui-même ; c'est-à-dire que nous y verrons le bien, suprême de l'Univers. Celui qui désire son propre bonheur plus que la gloire de Dieu, est infiniment dissemblable à Dieu.

2. Avoir pour but suprême notre propre bonheur est contraire à la vraie religion, puisque c'est contraire à l'esprit de Jésus-Christ.

Il nous est dit que si quelqu'un n'a pas l'esprit de Christ, il n'est point à lui. Or Jésus-Christ n'a point cherché son propre intérêt, ni sa propre gloire, ni son propre bonheur.

Il vint par pur amour chercher la gloire de son Père et le bien de l'Univers dans le salut des hommes. C'était là « la joie qui était mise devant lui » et pour laquelle « *il endura la croix et méprisa l'ignominie* » (Hébreux 12.2).

3. Faire de notre propre bonheur notre but suprême est contraire à la loi de Dieu.

Je le répète pour que ma démonstration soit complète, toute la loi est comprise dans ce commandement : « *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta pensée et de toute ta force ; et tu aimeras ton prochain comme toi-même* » (Luc 10.27). La grande chose requise de nous est donc de désirer le bonheur et la gloire de Dieu par-dessus toutes choses, parce que ce bonheur et cette gloire sont infiniment désirables, n'étant autres que le bien suprême.

On a objecté que notre devoir n'était pas de rechercher le bonheur de Dieu parce que ce bonheur ; dit-on, est déjà assuré.

Le président de notre république est tout à fait indépendant de moi, et son bonheur, supposons-le, est assuré indépendamment de tout ce que je puis faire ; s'en suit-il que je sois moins tenu de vouloir son bonheur et sa gloire et de me réjouir de tous les biens dont-il jouit ? Et nous ne serions pas tenus d'aimer le bonheur et la gloire de Dieu, de les rechercher et d'en faire notre joie !

La loi nous ordonne encore d'avoir pour Dieu l'amour d'adoration, parce que Dieu est infiniment saint. Elle requiert aussi que nous ayons pour les autres la même bonne volonté, le même amour de bienveillance que pour nous-mêmes ; c'est-à-dire que nous recherchions leurs intérêts aussi bien que les nôtres, à proportion de leur valeur relative (qui d'entre vous pratique ce commandement ?). La loi veut enfin que nous ayons l'amour de sympathie pour ceux qui sont bons et saints.

En résumé, le sommaire de la loi veut que nous ayons pour Dieu et pour tous les êtres, l'amour de bienveillance ; pour Dieu et pour tous les saints, l'amour de sympathie ; et cela en ayant égard à la valeur relative des objets de notre affection. Il est donc manifeste que faire de notre propre bonheur notre but suprême est contraire à la lettre à l'esprit de la loi.

4. Cela est contraire à l'Évangile comme à la loi.

Dans notre contexte, l'apôtre Paul nous dit : « *Quand je parlerais la langue des hommes et des anges, si je n'ai pas l'amour, je suis un airain qui résonne, ou une cymbale*

qui retentit. Et quand j'aurais le don de prophétie, la science de tous les mystères et toute la connaissance, quand j'aurais même toute la foi jusqu'à transporter des montagnes, si je n'ai pas l'amour je ne suis rien. Et quand je distribuerais tous mes biens pour la nourriture des pauvres, quand je livrerais même mon corps pour être brûlé, si je n'ai pas l'amour, cela ne me sert de rien » (1 Corinthiens 13.1).

Il n'était pas possible d'exprimer plus fortement la pensée que l'amour est essentiel à la vraie religion. Et quel est-il, cet amour ? Le voici : *« L'amour est patient, il est plein de bonté ; l'amour n'est point envieux ; l'amour ne se vante point ; il ne s'enfle point d'orgueil, il ne fait rien de malhonnête, il ne cherche point son intérêt, il ne s'irrite point, il ne soupçonne point le mal, il ne se réjouit point de l'injustice, mais il se réjouit de la vérité ; il excuse tout, il croit tout, espère tout, il supporte tout » (1 Corinthiens 13.4-7).*

Vous le voyez, un des caractères du vrai amour c'est qu'il ne cherche point son intérêt. Ceux d'entre vous qui ont des Bibles avec références peuvent trouver immédiatement, en allant d'une référence à l'autre, une multitude de passages qui enseignent clairement la même vérité. Rappelez-vous, par exemple, les citations de notre dernière conférence, entre autres cette parole : *« Quiconque veut sauver sa vie, la perdra » (Matthieu 16.25).* Ces mots forment une des lois fondamentales du royaume de Dieu, à savoir que quiconque fait de son propre intérêt son but suprême, va contre son propre intérêt.

L'apôtre Paul rappelle aux Corinthiens cette loi sous une autre forme : *« Que personne, leur dit-il, ne cherche son propre intérêt, mais que chacun cherche celui d'autrui » (1 Corinthiens 10.24).* Et peu après, il ajoute : *« Moi aussi je m'efforce en toutes choses de complaire à tous, cherchant non mon avantage, mais celui du plus grand nombre, afin qu'ils soient sauvés ».*

Il est donc parfaitement évident que celui qui fait de son propre avantage son principal but, se conduit d'une manière aussi contraire à l'Évangile qu'à la loi.

5. Cette conduite est également contraire à la conscience.

C'est l'arrêt universel de la conscience humaine elle-même. L'homme sait que son égoïsme est vil et méprisable, aussi prend-il beaucoup de peine pour le cacher et paraître bienveillant. Prenez le premier venu, et à moins que sa conscience ne soit tout-à-fait obscurcie par le péché ou pervertie par de fausses instructions, il saura tout ce que je vous dis là.

6. Cette conduite est contraire aussi à la saine raison.

La raison veut, en effet, que nous nous préoccupions des choses en proportion de leur valeur réelle. Cette faculté nous a été donnée de Dieu pour peser, comparer les choses et donner à chacune son importance relative ; et c'est l'outrager que de nier la thèse que nous soutenons.

7. C'est encore aller à l'encontre du sens commun.

Voyez comment juge le sens commun quand il s'agit de patriotisme, par exemple. Le soldat qui n'a cherché que ses propres intérêts n'est jamais regardé comme un vrai patriote. Il n'a pensé qu'à parvenir lui-même au pouvoir, aussi ne voit-on en lui qu'un égoïste et un ambitieux. Qu'un soldat, au contraire, n'ait d'autre pensée, en combattant, que le bien de son pays, comme Washington, par exemple, et tout le monde sera d'accord pour voir en lui un bon citoyen, un vrai patriote.

8. L'égoïsme, que nous réprouvons, est contraire à la constitution même de notre être.

Je veux dire que nous sommes constitués de telle façon qu'il nous est impossible d'arriver au bonheur si nous faisons du bonheur notre but suprême.

Le devoir de la bienveillance désintéressée est écrit dans la constitution même de notre être, puisque c'est seulement dans la mesure où nous l'accomplissons que nous pouvons être heureux. Nier ce devoir, ce serait dénier à Dieu la sagesse, car se serait prétendre qu'il n'a pas su nous créer tels que le bonheur fût pour nous dans l'obéissance à ses lois.

9. Il est donc contraire à notre propre bonheur que nous fassions de ce bonheur notre but suprême.

Celui qui agit ainsi peut recueillir une sorte de plaisir, mais le vrai bonheur. Tout plaisir, en effet, qui n'est pas la satisfaction d'un désir vertueux ne peut être qu'une illusion décevante ; il est impossible qu'il en soit autrement.

La raison pour laquelle les hommes ne trouvent point le bonheur, alors qu'ils en sont si avides, c'est qu'ils le cherchent. Que chacun cherche la gloire de Dieu et le bien de tous comme le but de son existence, et le bonheur le poursuivra et s'attachera à lui.

10. L'erreur que nous combattons est contraire au bonheur général.

Si chacun prend pour but son propre bonheur, la collision des intérêts est inévitable ; on aura la guerre et la confusion universelles dans l'égoïsme universel.

11. Elle est condamnée par l'expérience de tous les vrais chrétiens.

J'affirme que tout vrai chrétien sait que le bonheur suprême consiste à sortir de soi-même et à regarder à la gloire de Dieu et au bien des autres. Si quelqu'un ne sait pas cela, il n'est point un chrétien.

12. Elle est condamnée par l'expérience de tous ceux qui ont eu une religion égoïste et qui, ayant découvert leur erreur, sont parvenus à la vraie religion.

Ce cas n'est pas rare ; j'en ai connu plus de cent exemples. Ici même, au sein de l'église qui nous reçoit, plusieurs personnes ont récemment reconnu qu'elles avaient fait fausse route jusqu'alors, n'ayant eu d'autre religion qu'un christianisme égoïste ; et maintenant elles peuvent attester qu'elles savent par expérience qu'il n'y a de vraie religion que dans la bienveillance désintéressée.

13. Elle est condamnée par l'expérience de tous les impénitents.

Tout pécheur inconverti sait qu'il a pour but suprême son propre intérêt ; il sait qu'il n'a pas la vraie religion ; et ce que sa conscience lui reproche surtout, c'est qu'il recherche son propre intérêt au lieu de rechercher la gloire de Dieu. Retournons maintenant la question ; admettons pour un instant que la vraie religion consiste à rechercher avant tout notre propre bonheur, et voyez alors ce qui s'en suivra :

1° Dieu ne sera plus saint Dieu recherche sa gloire, son bonheur, non parce que c'est sa propre gloire et son propre bonheur, mais parce que c'est le bien suprême, le plus grand bien de l'Univers. Il est amour, c'est-à-dire bienveillance désintéressée ; si donc la bienveillance désintéressée n'est pas la vraie religion, la nature même de Dieu doit être changée.

2° La loi de Dieu doit être changée aussi. Il faut y lire : « *Tu t'aimeras toi-même de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta pensée et de toute ta force ; et tu aimeras Dieu et ton prochain moins que toi-même !* »

3° L'Évangile aussi doit être changé. Au lieu de ce précepte : « Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, soit que vous fassiez quelque autre chose, faites tout pour la gloire

de Dieu » ; il faut lire celui-ci : « *Faites tout en vue de votre propre bonheur !* » Au lieu de : « *Celui qui veut sauver sa vie la perdra* » (Marc 8.35) ; il faut lire : « *Celui qui s'angoisse et se tourmente pour sauver sa propre vie, la sauvera ; mais celui qui est rempli d'une bienveillance désintéressée, heureux de perdre sa vie pour le bien des autres, la perdra !* »

4° La conscience doit être changée aussi ; il faut qu'elle témoigne en faveur de l'égoïsme.

5° De même pour notre raison, il faut qu'elle change et qu'elle avoue que notre petit intérêt personnel a plus de valeur que les grands intérêts de Dieu et de l'univers.

6° De même pour le sens commun ; il faut qu'il dise que le plus grand patriote est celui qui est le plus habile à mettre son intérêt privé au-dessus du bien de tous.

7° La constitution même de notre être doit être renversée de fond en comble. Elle est telle que l'homme ne peut être heureux qu'en étant amour, bienveillance désintéressée, or si l'égoïsme devient, vertu, si la religion consiste à prendre notre, propre bonheur pour but suprême, plus nous aurons de vertu et de religion, plus nous serons malheureux.

8° Les sciences sociales sont bouleversées. On avait cru jusqu'ici que chacun devait rechercher avant tout le bien général ; mais il se trouve que ce bien général sera d'autant plus grand que chacun se cramponnera plus obstinément à intérêt privé, au mépris de l'intérêt des autres.

9° L'expérience des saints sera proclamée nulle et non avenue. Ils ont expérimenté jusqu'ici que plus ils avaient de bienveillance désintéressée, plus ils avaient de religion et de bonheur ; il faut changer tout cela, ils doivent dire maintenant que plus ils s'occupent de leur propre personne et recherchent leurs propres intérêts, plus ils ont de religion et ils jouissent de la faveur de Dieu.

Je ne poursuis pas cette démonstration, cela paraîtrait puéril. Je pense que s'il y a une chose qui soit pleinement démontrée, c'est cette vérité que la recherche de notre propre bonheur comme but suprême est contraire à toute vraie religion.

Remarques.

1. Nous découvrons ici la raison pour laquelle, tous les hommes désirant le bonheur, si peu de gens le trouvent : Le fait est sous nos yeux.

La raison est celle-ci : La plupart des hommes ne savent pas en quoi consiste le vrai bonheur, et le demandent à ce qui ne pourra jamais le leur donner. C'est parce qu'ils le cherchent qu'ils ne le trouvent pas. S'ils voulaient changer de direction et chercher la sainteté, ils rencontreraient le bonheur par surcroît. S'ils devenaient désintéressés, s'ils s'employaient à faire le bien, ils ne pourraient pas autrement que d'être heureux. La seule classe de gens qui ne trouvent jamais bonheur, ni dans ce monde, ni dans celui qui est à venir, sont ceux qui le poursuivent comme fin suprême.

2. Nous voyons ici éclater la sagesse de Dieu dans la manière dont il a constitué l'âme humaine.

Supposons que chacun puisse être heureux en poursuivant son propre bonheur. En ce cas, chacun n'aura que bonheur qu'il aura acquis ; et la somme totale du bonheur dans l'univers ne sera que la somme des bonheurs des individus, déduction faite de toutes les peines et de toutes les souffrances résultant du conflit des intérêts. Mais Dieu a constitué les choses de façon à ce que si chacun s'adonne à la recherche du bonheur des autres, son propre bonheur sera réalisé et rendu parfait. De cette façon, la somme totale du bonheur qui est dans l'univers est infiniment plus grande que la somme de tous les misérables plaisirs que l'égoïsme eût pu produire.

Beaucoup de gens disent : « *Qui pourvoira à mon bonheur, si je n'en prends pas soin moi-même ? Si chacun ne s'occupe que de son voisin, négligeant ses propres affaires, personne ne sera heureux !* »

Ce serait vrai si le soin de bonheur d'autrui nuisait au nôtre ; mais si notre bonheur consiste justement à travailler au bonheur d'autrui, plus nous ferons pour les autres, plus nous serons heureux.

3. Quand j'annonçai le sujet de mon discours de ce soir, j'évitai de me servir du terme d'égoïsme, craignant ce qu'il avait d'irritant.

Mais maintenant je dois l'affirmer : la conduite de celui qui prend son propre bonheur pour but suprême, n'est pas autre chose que de l'égoïsme. Et quiconque soutient que la vraie religion consiste à rechercher par-dessus tout notre propre bonheur, soutient que l'égoïsme est la vraie religion.

4. Si l'égoïsme est vertu, l'amour désintéressé est péché ; l'un est directement opposé à l'autre, ils ne peuvent être vertu l'un et l'autre.

5. Les chrétiens qui ont pour objet suprême leur propre bonheur et qui pensent avoir la vraie religion, sont dans l'illusion.

Je le dis solennellement, parce que je sais que c'est la vérité, et je le dirais quand ce serait le dernier mot que je devrais prononcer avant de comparaître devant le tribunal de Dieu.

Chers auditeurs, qui que vous soyez, si votre propre, bonheur est votre but suprême, vous n'êtes pas chrétiens. Ne dites pas que j'ai un esprit de jugement, je ne veux juger personne ; mais je dois vous dire la vérité ; aussi certainement que Dieu est vrai et que votre âme doit comparaître en jugement, cette religion égoïste n'est pas celle de la Bible.

6. Quelques-uns d'entre vous me diront :

« Prétendez-vous que nous n'ayons aucun souci de notre propre bonheur ? Et si ce souci doit exister chez nous, comment saurons-nous s'il est ou non dominant ? » J'ai déjà dit que vous pouvez et devez avoir égard à votre bonheur personnel à proportion de sa valeur relative.

Quant à la seconde question que vous me posez, elle n'offre aucune difficulté pratique. Je fais appel à vos consciences. Si vous êtes sincères, vous ne pouvez pas ignorer quelle est votre suprême préoccupation.

Prétendez-vous que, dans votre esprit, d'un côté la considération de votre intérêt personnel, d'un autre côté celle de la gloire de Dieu et du bien général de l'Univers ; se fassent si exactement équilibre ; qu'il vous est impossible de dire de quel côté penche la balance ? Cela ne se peut. Si vous n'êtes pas aussi sûrs de préférer la gloire de Dieu à votre intérêt personnel que vous l'êtes de votre propre existence, tenez pour certain que votre état moral est des plus fâcheux.

7. Vous découvrez ici le secret des hauts et des bas de tant de chrétiens de profession.

Leur joie s'accroît ou diminue en raison des signes de la grâce qu'ils croient apercevoir ou qu'ils n'aperçoivent plus chez eux. Ils sont toujours à la recherche de ces signes. Or il est clair que s'ils regardaient vraiment à la gloire de Dieu et au bien de l'humanité, leur joie ne dépendrait pas de ces fluctuations de leur sentiment personnel. Les égoïstes peuvent, à leur manière, jouir de leur religion, mais ce n'est que par anticipation ; l'idée d'aller au ciel leur plaît beaucoup.

Mais quant à ceux qui sortent d'eux-mêmes et qui sont pleins d'une affection vraie et désintéressée, le ciel est présentement dans leurs cœurs.

8. Vous voyez maintenant votre erreur, vous dont la paix et la joie dérivent uniquement de vos espérances personnelles.

Peut-être puis-je retracer à grands traits l'expérience que vous avez faite Vous avez été réveillés, puis angoissés, à juste titre, à la pensée de l'enfer que vous méritiez. Et, peu à peu, pendant que vous étiez en prière, ou pendant que quelqu'un vous exhortait ; votre angoisse s'est dissipée, et vous avez pensé que vos péchés étaient pardonnés. Une lueur d'espérance et de joie traversa votre esprit et réchauffa votre cœur ; vous la prîtes pour une preuve de votre pardon et votre joie s'en accrut Mais combien est différente l'expérience du vrai chrétien ! Sa paix et sa joie ne dépendent pas de ses espérances, elles sont un fruit de la vraie soumission à Dieu et de l'amour désintéressé qui remplit son cœur.

Supposez le cas d'un homme en prison, condamné à être pendu le lendemain. Il est dans la plus grande détresse ; mais voici un messager qui lui apporte un papier qu'il dit être sa grâce, Le condamné saisit le papier, le tourne et retourne à la faible lueur qui lui vient de la petite grille pratiquée au haut du mur, et soudain il découvre le mot de pardon. Il bondit de joie. Il croit, en effet, le papier authentique et vrai.

Mais supposons qu'après l'avoir bien examiné, il s'aperçoive que c'est une contrefaçon, sa joie disparaît soudain. Tel est le cas du chrétien qui se séduit lui-même. Il a été fort effrayé à la pensée d'aller en enfer, aussi sa joie a-t-elle été grande quand il a cru qu'il était pardonné. Que ce soit Satan qui le lui dise, sa joie n'en est pas moindre, aussi longtemps qu'il tient la chose pour réelle. Mais la joie de vrai chrétien ne dépend pas des preuves qu'il a d'être sauvé de l'enfer.

Il s'abandonne entre les mains de Dieu avec une telle confiance que cet acte même le remplit de paix : « *Tout ce que Dieu fait est bien, se dit-il, la volonté de Dieu soit faite !* » Il prie, il obéit, son cœur « se fond » devant Dieu et se remplit d'une joie douce, calme et céleste ; sans que peut-être il ait seulement pensé à ses espérances à venir. Il peut passer ainsi des heures, et même des journées entières, sans penser à son salut. Sa joie vient de ce qu'il acquiesce de toute son âme aux lois du gouvernement de Dieu.

Si vous avez la vraie religion, vous pourrez dire que la pensée même d'aller en enfer ne vous épouvanterait pas, à condition de pouvoir toujours aimer Dieu de tout votre cœur et votre prochain comme vous-même. Les chercheurs d'espérances seront toujours déçus ; mais ceux qui cherchent la sainteté seront remplis de paix et de joie.

Mes bien-aimés, votre religion est-elle amour de la sainteté, amour de Dieu et des âmes, ou n'est-elle qu'une espérance ?

9. Vous voyez pourquoi les pécheurs angoissés ne trouvent pas la paix.

Ils regardent toujours à leur culpabilité et au danger qu'ils courent. Ils ne voient en Dieu qu'un Dieu vengeur dont il faut fuir la colère ; aussi leur est-il impossible de l'aimer.

S'il y a des pécheurs impénitents ici, je les conjure de ne pas continuer à considérer Dieu de cette façon, ce qui ne pourrait les conduire qu'au désespoir. Qu'ils considèrent le caractère de Dieu dans son ensemble, qu'ils voient les raisons qu'ils ont de l'aimer et qu'ils se jettent à ses pieds sans défiance, s'abandonnant à lui sans réserve. Qu'ils lui disent : *« Oh Père, qui es dans les cieux, tu n'es pas inexorable, tu es souverain, tu es bon ; je me sou mets à ton gouvernement, je me donne à toi avec tout ce que j'ai et tout ce que je suis, corps et âme, pour l'éternité ! »*

La question qui nous a occupés dans ce discours est de la plus grande importance. Nous devons considérer avec le plus grand soin les arguments qui nous sont présentés et conclure dans le sens de la Parole de Dieu. Bientôt nous comparaîtrons tous devant le tribunal de Dieu. Prenez maintenant un parti : voulez-vous y comparaître avec l'égoïsme dans le cœur ou avec cette charité désintéressée qui ne cherche point son propre intérêt ? Répondez avec une entière sincérité.

Aussi certain que Dieu est vrai, aussi certain est-il que, si vous cherchez votre propre intérêt, vous serez bientôt en enfer, à moins que vous ne vous repentiez. Oh ! Soyez droits devant Dieu ! laissez de côté tout préjugé et agissez en vue de sa gloire, ainsi que votre conscience vous ordonne de le faire.

15. LOI ET ÉVANGILE.

Mon désir, mes bien-aimés, est de vous montrer, aussi distinctement que je le pourrai, la différence qu'il y a entre la religion de la loi et la religion de l'Évangile.

« Que dirons-nous donc ? Les païens qui ne cherchaient pas la justice, ont obtenu la justice, la justice qui vient de la foi, tandis qu'Israël qui cherchait une loi de justice, n'est pas parvenu à une loi de justice. Pourquoi ? Parce qu'Israël l'a cherchée non par la foi, mais en quelque sorte par les œuvres. Ils se sont heurtés contre la pierre d'achoppement, selon qu'il est écrit : Voici je mets en Sion une pierre d'achoppement et un rocher de scandale, et celui qui en fait l'objet de sa confiance ne sera point confus » (Romains 9.30-33).

I. Je vous mettrai tout d'abord en garde contre des vues erronées qui mettent cette différence où elle n'est pas.

1. Cette différence ne consiste pas en ce que, sous la loi, l'homme aurait été justifié par les œuvres, sans la foi.

La voie du salut est la même dans les deux alliances ; les pécheurs ont toujours été justifiés par la foi. L'ancienne alliance dirigeait les regards de l'homme vers un Sauveur à venir ; alors, comme aujourd'hui, personne n'a jamais pu être sauvé que par la foi en Christ.

2. Cette différence n'est pas dans le fait que l'Évangile aurait mis de côté les obligations de la loi morale.

Il a aboli les ordonnances de la loi cérémonielle, les types et les figures qui devaient naturellement prendre fin à l'apparition du grand antitype qu'ils annonçaient. Mais il est clair qu'il n'a aboli aucune des prescriptions de la loi morale ; l'on est aujourd'hui généralement d'accord sur ce point.

La secte moderne, dite perfectionniste, prétend que le chrétien n'est pas tenu d'obéir à la loi morale ; ces gens croient que Jésus-Christ leur a donné son Esprit afin que les directions de cet Esprit remplace les commandements de la loi. Quand la Bible dit que le péché ne dominera plus sur le croyant, ils entendent par-là que le même acte qui serait péché chez un inconverti, n'est plus péché quand ce sont eux qui le commettent.

Les autres gens, disent-ils, sont sous la loi et sont tenus d'obéir à ses commandements, mais quant à nous, nous sommes sanctifiés, nous sommes en Christ, et si nous violons la loi, il n'y a point de péché de notre part. Chacun sent que tout cela est radicalement faux. Dieu ne peut abolir la loi morale ; il ne peut nous dispenser de l'aimer et d'aimer notre prochain, car cela est juste en soi. La doctrine perfectionniste fait de Jésus-Christ et du Saint-Esprit des adversaires déclarés du gouvernement de Dieu.

3. La différence entre la loi et l'Évangile ne consiste pas en ce que l'Évangile serait moins strict dans ses exigences que la loi.

L'idée que l'Évangile nous rend plus libres : vis-à-vis de la loi morale, n'est vraie à aucun degré. La première sentence le l'Évangile, celle qui commande la repentance, remet en vigueur toute la loi ; la repentance, en effet, n'est pas autre chose qu'un retour à l'obéissance.

4. Ceux qui ont une religion légale, ne comptent pas nécessairement sur leurs propres œuvres.

Souvent ils comptent sur Jésus-Christ pour être sauvés ; mais leur confiance est illusoire, c'est une confiance qu'ils n'ont pas le droit d'avoir. Leur assurance n'est point la foi qui est « agissante par l'amour », « la foi qui purifie le cœur et qui est « victorieuse du monde ». C'est un fait que leur foi ne fait pas les œuvres de la foi qui sauve ; elle n'est pas celle de l'Évangile, celle qui fait le vrai chrétien.

II. Je mentionnerai plusieurs des points sur lesquels la religion légale et la religion évangélique diffèrent.

Il y a plusieurs catégories de gens qui ont manifestement une religion légale. En premier lieu, ceux qui font profession de se confier en leurs propres œuvres pour être sauvés. Tels étaient les Pharisiens. Les Quakers Hicksites maintinrent de même que nous sommes justifiés par les œuvres, et rejetèrent entièrement la justification par la foi. Notez bien que lorsque je parle d'œuvres, je parle des œuvres de la loi. Il faut distinguer, en effet, entre les œuvres de la loi et les œuvres de la foi ; cette distinction est capitale, ne la perdez jamais de vue. Il n'y a que deux principes d'obéissance : Celui de l'espérance et de la crainte et celui de la confiance et de l'amour. Ces deux principes sont parfois représentés dans une même famille : L'un par un enfant qui n'obéit jamais que poussé par la crainte du châtement ou attiré par la récompense.

L'autre, par un enfant qui obéit par affection pour ses parents et dans la confiance en l'excellence de leur volonté à son égard.

Il y a une multitude de choses qui excitent nos espérances et nos craintes. Notre réputation, nos intérêts, le ciel, l'enfer, etc. Tous ces motifs peuvent produire l'obéissance extérieur à la loi ; mais la confiance filiale seule conduit l'homme à obéir par amour ; et cette obéissance du cœur est la seule qui soit acceptable aux yeux de Dieu. Il n'y a et ne peut y avoir d'obéissance agréable à Dieu que celle de la foi.

Bien des gens s'imaginent que la foi ne trouvera plus aucune place au ciel. Étrange idéal Comme s'il ne devait plus y avoir, dans le ciel, aucune occasion de se confier en Dieu. La confiance de l'amour est précisément ce qui distingue la religion de l'Évangile de la religion légale. L'obéissance de celle-ci, procédant de l'espérance et de la crainte, est hypocrite, égoïste, extérieure et contrainte ; celle de l'Évangile est sincère, libre, joyeuse, cordiale ; c'est la vraie obéissance.

Le légalisme est la religion des « bonnes résolutions » et les désirs ; le chrétien légal prend la résolution de renoncer au péché, d'obéir à Dieu, etc., mais sa résolution ne procédant pas de l'amour est vaine. La religion de l'Évangile ne consiste pas simplement en résolutions, elle est une préférence actuelle pour Dieu, elle est amour de Dieu.

Le chrétien légal agit par devoir, en vue de son intérêt ; le vrai croyant court joyeusement à l'œuvre parce qu'il aime la volonté de Dieu et qu'il en fait ses délices. Le premier compte bien être justifié par la foi, mais il n'a pas encore appris qu'il doit être sanctifié par la foi. Il sait qu'il ne peut être justifié et sauvé que par Christ ; mais il ne sait pas que la justification par la foi n'est réelle qu'autant que la sanctification par la foi l'accompagne ; c'est pourquoi il s'adonne à des œuvres qui ne sont pas autre chose que les œuvres de la loi, tout en se flattant d'être justifié par la foi.

Remarquez que l'un et l'autre sont d'accord pour affirmer la nécessité des bonnes œuvres, et qu'en théorie, ils sont l'accord aussi sur ce qui constitue l'œuvre bonne ; ils affirment en effet tous deux qu'elle consiste dans l'obéissance procédant de l'amour. De plus, l'un comme l'autre peut se proposer pour but d'accomplir de telles œuvres.

Mais ils se séparent en ceci qu'ils ne se mettent pas sous la même influence pour être rendus capables de pratiquer ces œuvres. Ils comptent sur des considérations d'ordres différents pour agir sur leur esprit et les déterminer à l'action ; en d'autres termes, leurs motifs ne sont pas les mêmes. De sorte que le vrai chrétien seul réussit à pratiquer les bonnes œuvres. Ce n'est pas lui qui chanterait ces étranges paroles d'un cantique : « obéir est difficile, aimer l'est davantage ».

Il ne trouve rien là, de difficile du tout. Pour lui, *« les commandements de Dieu ne sont pas pénibles. Le joug de Jésus-Christ est doux et son fardeau léger. Les voies de la sagesse sont agréables et tous ses sentiers ne sont que paix ! »* En est-il ainsi pour la plupart de ceux qui font profession de piété ? En est-il ainsi pour vous ? Êtes-vous contraints par l'amour d'obéir à Dieu, de sorte qu'il vous serait plus pénible et plus difficile de ne pas obéir ? Vos affections sont-elles un courant si puissant qui vous emporte vers Dieu que vous ne pouvez pas faire autrement que d'obéir ? Quel est donc l'état de ceux qui trouvent *« qu'obéir est difficile »* et *« qu'aimer l'est davantage ? »*

Demandez à cette femme qui aime son mari, si elle trouve difficile de chercher à lui plaire. Et supposez qu'elle vous réponde d'un ton solennel : *« Oh ! Je trouve difficile d'obéir à mon mari et encore plus difficile de l'aimer ! »*, qu'en penserait son mari ? Et que penseriez-vous si votre enfant disait : *« Je trouve difficile d'obéir à mon père et encore plus difficile de l'aimer ! »* Le fait est qu'il y a un vice radical dans la religion de ceux qui peuvent s'exprimer de la sorte. Si quelqu'un de vous trouve que la religion est quelque chose de pénible, soyez en certains, cet homme-là n'a que la religion de la loi.

Ne trouveriez-vous jamais pénible de faire ce que vous aimez à faire ? C'est au contraire votre plaisir. La religion de l'Évangile n'est pas un labeur pour ceux qui la pratiquent ; elle est la joie de leur cœur. Si la piété est, ici-bas chose pénible pour vous, qu'iriez-vous faire au ciel ? Supposons que vous soyez transportés au ciel, vous voilà obligés d'exécuter tant de devoirs religieux par semaine, tant par mois, tant par année, et ainsi de suite éternellement ; quelle sorte de ciel cela ferait-il pour vous ? Serait-ce le ciel, ou serait-ce l'enfer ?

Quant au vrai chrétien, il fait l'expérience de cette parole : *« Je mettrai mes lois dans leur entendement, je les écrirai dans leur cœur ; je serai leur Dieu, et ils seront mon peuple »* (Hébreux 8.10).

III. Je désire vous donner maintenant quelques exemples qui vous feront mieux connaître les deux sortes de piété qui nous occupent.

Le premier que je citerai est celui du personnage décrit au chapitre 7 de l'épître aux Romains et qui, placé sous la seule influence de la loi, s'efforce d'obéir à cette dernière (1).

(1) Ici Finney commente le chapitre 7 des Romains. Nous omettons ce morceau ; le prédicateur s'étant décidé à faire de ce chapitre le sujet d'un de ses discours subséquents (Voir le 8ème Discours.).

Les mêmes efforts se reproduisent plus ou moins chez tous ceux qui se convertissent réellement. Le pécheur était convaincu de péché, le commandement était constamment présent à son esprit, il s'efforçait de l'accomplir, il priait, il luttait, il sondait les Écritures, et son angoisse était extrême, lorsqu'enfin il est rempli d'une joie céleste. Que s'est-il passé ? L'amour de Dieu lui est apparu. Son cœur s'est brisé. Le voilà prosterné, versant d'abondantes larmes et confessant ses péchés. Sa joie et son attendrissement sont tels qu'il faut renoncer à les décrire. La loi est maintenant accomplie on lui ; quel changement !

L'Esprit de Dieu a brisé ses chaînes, l'amour de Dieu inonde son cœur, il est rempli de paix et de joie par la foi.

Il n'est pas rare qu'un changement analogue se produise chez des chrétiens de profession, qui longtemps avaient trouvé plus de peine que de joie dans leur piété. Il y avait chez eux beaucoup de conviction de péché, beaucoup de religion, si l'on veut, mais leur esprit était constamment agité de doutes et de craintes ; quand peu à peu peut-être, ou soudainement, leur piété en est venue à prendre un caractère tout différent. Ce n'est plus cette piété toute de plaintes et de soupirs que vous connaissez très bien, c'est celle de l'amour qui s'élançe plein de joie et de bonheur dans la voie des commandements de Dieu ; et dont le « bien-être est comme un fleuve, et la félicité comme les flots de la mer ».

Ai-je besoin de l'ajouter, c'est ici que se voit la différence entre l'esclavage de la loi et la glorieuse liberté de l'Évangile. Vous avez compris, en effet, que cette dernière ne consiste pas à être dispensé de faire ce que la loi commande, mais à être dans un tel état d'âme que l'accomplissement de la loi soit une joie et non plus un fardeau.

Remarques.

1. À en juger par les paroles et les actions de la plupart de ceux qui font profession de piété, il est facile de constater qu'ils ont fait fausse route et qu'ils ont la religion de la loi et non pas celle de l'Évangile.

Ils agissent, non contraints par l'amour de Christ, mais poussés par leurs craintes et par leurs espérances. Leur religion ne va pas plus loin que la conviction de péché.

L'an passé, je fus témoin de la conversion d'un si grand nombre de gens qui faisaient profession d'être chrétiens, que je suis conduit à penser qu'un très grand nombre de membres de l'église sont encore sous la loi ; et que, bien que faisant profession de se confier en Jésus pour leur salut, leur foi n'est cependant pas celle qui opère par l'amour.

2. Nous l'avons déjà dit, il y a des gens qui ne parlent que de foi et qui n'ont pas les œuvres ; ce sont les Antinomiens.

Il y en a d'autres qui ne parlent que des œuvres, et qui n'ont pas la foi ; ce sont les chrétiens légaux. Dans tous les âges de l'église, les chrétiens de profession se sont jetés tantôt dans un de ces extrêmes, tantôt dans l'autre. Parfois « ils sont couchés sur leurs lies », prétendant être dans la foi, et attendant « les temps et les moments de Dieu » ; puis, réveillés, ils se précipitent dans les œuvres sans prendre garde aux motifs qui les font agir.

3. D'après ce qui précède, vous pouvez apprécier le caractère de ceux qui font profession d'être chrétiens et qui crient toujours bien haut qu'on les remet sous la loi dès qu'on les presse d'être saints.

Quand je commençai à prêcher, je trouvai cet esprit en beaucoup d'endroits ; lorsqu'on s'efforçait de pousser ces chrétiens à la sanctification, ils s'écriaient : « *Vous nous prêchez la loi ; prêchez-nous l'Évangile ; le salut est par la foi et non par le devoir ; vous devez consoler les saints et non pas les troubler !* » Tout cela n'était que pur antinomianisme.

D'autre part, les mêmes chrétiens se plaignent si on leur prêche la foi en leur montrant quelle est sa vraie nature ; ils ne veulent alors plus entendre parler que d'action. Des œuvres ! Disent-ils ; prêchez-nous les œuvres ! Excitez-nous aux bonnes œuvres ! Et ils se montrent peu satisfaits d'une prédication qui fait la différence entre la vraie foi et la fausse, et qui réclame l'obéissance du cœur. Les antinomiens attendent que Dieu produise en eux de bons sentiments ; et les chrétiens légaux entreprennent de les produire par leur activité extérieure.

Il est vrai que de se mettre à l'œuvre entretient et fortifie les bons sentiments, quand on les a ; mais quand on ne les a pas, se mettre tout d'abord à l'œuvre sans se préoccuper des motifs par lesquels on est conduit, n'est pas le moyen de les acquérir.

4. Les chrétiens réels sont une pierre d'achoppement pour les uns et pour les autres ; pour ceux qui ne font rien, attendant les « temps et les moments de Dieu », et pour ceux qui se démènent et s'agitent sans foi.

Le vrai chrétien agit, poussé par un tel amour pour Dieu et pour ses semblables, il travaille avec tant d'ardeur à sauver du feu les pécheurs, que le parti de l'attente s'écrie aussitôt :

« Oh ! Quelle excitation ! Il fait l'œuvre dans sa propre force ; il ne croit pas à la nécessité de l'influence divine ; nous devons sentir notre dépendance, savoir attendre le moment de Dieu, et ne pas nous mettre à faire un réveil sans Dieu ! »

Et ces gens s'asseyent, joignent leurs mains et chantent : *« Nous sentons notre dépendance, nous attendons le moment de Dieu ; et nous ne nous confions point en nos propres œuvres ! »* D'autre part, les chrétiens légaux, une fois lancés dans leur activité, ne veulent pas voir que leur religion n'est point celle du vrai chrétien ; ils font extérieurement les plus grands efforts et ne voient pas qu'ils ne sont point animés du même esprit que lui. Il est rare que dans un réveil l'on ne puisse pas distinguer ces trois classes de chrétiens.

Les vrais chrétiens, tout remplis d'amour et de compassion pour les pécheurs, ont grand-peine à s'accorder la nourriture et le sommeil nécessaires, ils ne pensent qu'au salut de leurs semblables ; en même temps vous les voyez si humbles que vous sentez qu'ils ne sont rien à leurs propres yeux. Les chrétiens légaux, avec leur zèle aride, se donnent beaucoup de mouvement, font beaucoup de bruit, et se persuadent qu'ils agissent en vrais chrétiens ; mais ils ont besoin de réunions prolongées ou de quelque autre impulsion extérieure pour les exciter à faire leur devoir. Quant aux antinomiens, ils se tiennent à l'écart, exhalant leurs plaintes et poussant leurs soupirs.

5. Vous voyez pourquoi la religion des uns est si stable, si ferme, si égale, tandis que celle des autres est si intermittente et si variable.

Parlez aux premiers de l'œuvre de Dieu à quel moment que ce soit, leurs cœurs s'embrasent aussitôt. Quant aux autres, ils ne sont réveillés que de temps en temps. Le fait est que le vrai chrétien a l'onction qui demeure en lui ; tandis que celui qui n'a d'autre religion que celle de la loi, n'est religieux que lorsqu'une cause quelconque a rendu à ses convictions et à ses impressions une ferveur passagère.

Vous voyez pourquoi les uns désirent tant aller au ciel, tandis que les autres sont déjà si heureux ici-bas. Les vrais chrétiens ont un tel amour pour les âmes, un si grand désir d'établir le règne de Christ sur la terre, qu'ils sont parfaitement heureux dès maintenant, et qu'ils sont disposés à vivre et à travailler pour Dieu ici-bas aussi longtemps que Dieu le voudra. Et si même ils étaient envoyés en enfer avec la possibilité d'y travailler au salut des âmes, ils y seraient heureux. Le ciel a déjà commencé dans leurs cœurs. Les autres parlent comme si l'on ne devait jamais s'attendre à avoir aucune joie véritable ici-bas ; et quant à eux, en effet, ils n'ont de joie qu'en espérance... illusoire.

Maintenant, mes bien-aimés, quelle religion avez-vous ? La vraie religion est toujours la même, elle consiste dans l'amour pour Dieu et pour les hommes. Avez-vous cette religion-là ? Ou bien auriez-vous cette sorte de religion, qui consisterait à faire de votre propre bonheur le grand but de votre vie ? « *Les fruits de l'esprit sont l'amour, la joie, la paix !* » ; dans cette religion-là, il n'y a pas de condamnation possible : « *Mais si quelqu'un n'a pas l'esprit de Christ, il n'est pas à Lui !* »

Ne vous faites, pas illusion, prenez garde que, victimes d'un mensonge, vous n'alliez en enfer, n'ayant d'autre religion que celle de la loi. Les Juifs se sont égarés de cette façon-là, tandis que les Gentils sont arrivés à la vraie sainteté par l'Évangile. Oh ! Que de gens qui s'égarerent, qui agissent par des considérations légales et qui ne connaissent rien de la vraie religion de l'Évangile !

16. LA JUSTIFICATION PAR LA FOI.

La justification évangélique ou justification par la foi consiste en ceci, que nos péchés nous sont pardonnés et que nous devenons agréables à Dieu à cause de Jésus-Christ.

« Sachant que ce n'est pas par les œuvres de la loi que l'homme est justifié, mais par la foi en Jésus-Christ, nous aussi nous avons cru en Jésus-Christ, afin d'être justifiés par la foi en Christ et non par les œuvres de la loi, parce que nulle chair ne sera justifiée par les œuvres de la loi » (Galates 2.1).

Les mêmes vérités sont exprimées presque dans les mêmes termes au 3ème chapitre des Romains. Sous le nom de Justification par la foi, j'en fais le sujet de mon présent discours, et, je me propose de l'étudier en montrant successivement :

I. Ce qu'est la justification par la loi.

II. Qu'aucun homme ne peut être justifié par les œuvres de la loi.

III. Ce qu'est la justification évangélique.

IV. Quel est son résultat, c'est-à-dire quel est l'état de l'homme ainsi justifié.

V. Que la justification évangélique a lieu par le moyeu de la foi.

VI. Enfin, quelles sont les réponses à faire à différentes difficultés que soulève notre sujet.

I. En quoi consiste la justification légale.

1. D'une manière générale, elle consiste à déclarer un accusé non coupable.

Elle prononce qu'il n'a pas violé la loi, qu'il n'a accompli aucun acte qualifié crime par elle, qu'il est par conséquent innocent

2. Dans un sens plus spécial et plus technique, elle consiste. à admettre le fait qui est à la charge de l'accusé, mais en établissant qu'il avait le droit d'agir ainsi qu'il l'a fait.

Si par exemple un homme est accusé de meurtre, le fait qu'il a tué est admis, mais on constate qu'il a agi en exerçant le droit de légitime défense, ou qu'il y a eu accident inévitable.

II. Je désire vous montrer que nul ne peut être justifié par les œuvres de la loi. Ce qui est vrai qu'il s'agisse de l'une ou de l'autre forme de justification.

1. S'il s'agit de la justification sous sa forme la plus générale, c'est à l'accusateur à faire la preuve des faits dont il charge l'accusé.

Il lui suffit, en ce cas, d'établir qu'un crime (un fait) a été commis. Cette preuve unique suffit à établir la culpabilité de l'accusé, et exclut pour lui la possibilité d'être justifié par la voie qui nous occupe en ce moment. Il ne servirait de rien, devant le tribunal de Dieu, que l'accusé démontrât qu'il a fait plus de bien que de mal, ou que le temps pendant lequel il a gardé la loi a été plus considérable que celui pendant lequel il l'a violée ; il faudrait pour sa justification qu'il pût établir qu'il a accompli la loi tout entière jusqu'à un iota et jusqu'au moindre trait de lettre. Or qui peut être justifié de cette façon-là ? Personne assurément.

2. S'il s'agit de la seconde forme de justification que j'ai indiquée, celle où le fait est admis et la culpabilité niée, c'est à l'accusé à faire la preuve qu'il n'est pas coupable.

Il reconnaît la réalité des faits qu'on lui impute ; si donc il ne peut alléguer qu'un vain prétexte, il est perdu. Si l'excuse n'est qu'une apologie futile ou si elle ne s'applique pas au cas donné, elle ne peut justifier ; pour qu'elle justifie, il faut qu'elle réunisse deux conditions : il faut qu'elle soit vraie, et qu'elle soit suffisante. Si elle ne réunit pas ces deux conditions, et surtout si elle jette le blâme sur le tribunal ou sur le gouvernement, elle ne fait qu'augmenter la culpabilité de l'accusé ; elle est une aggravation infamante du crime. Nous aurons bientôt à revenir sur cette dernière remarque.

J'indiquerai maintenant quelques-unes des principales raisons que les pécheurs ont l'habitude d'alléguer pour leur justification ; je vous en montrerai la vraie nature, ainsi que la portée, et vous comprendrez ce qu'elles sont aux yeux de Dieu. Je n'ai pas le temps de les examiner toutes, Mais j'en citerai deux de chacune des catégories que je vous ai fait entrevoir. Deux de celles qui manquent de vérité et qui seraient bonnes si elles étaient vraies ; puis deux de celles qui sont vraies, mais insuffisantes.

1° Les pécheurs allèguent souvent leur nature pécheresse pour se justifier.

Et s'il est vrai, comme ils le prétendent, que Dieu leur ait donné une nature qui soit en elle-même pécheresse, une nature dont les actes soient nécessairement mauvais, ils ont là une bonne excuse pour leurs péchés ; au jour du Jugement, à la face du ciel et de la terre, le fait qu'ils allèguent les justifiera. Il faudrait, en effet, que Dieu faussât la raison de tous les êtres raisonnables, pour qu'ils pussent vous blâmer d'avoir péché, alors que Dieu vous ayant constitués pécheurs en vous créant, serait lui-même l'auteur de votre péché.

Mais comment votre nature pourrait-elle être elle-même péché ? Qu'est-ce que le péché ? Le péché est une transgression de la loi. Il n'y a aucun autre péché que celui-là. Or la loi dit-elle que vous ne devez pas avoir la nature que nous avons tous en venant au monde ? Elle ne dit rien de semblable.

Cette doctrine, qui place le péché dans la nature même de l'homme, méconnaît la différence qu'il y a entre le péché et l'occasion du péché. Nos appétits physiques, nos besoins et nos penchants deviennent des occasions de péché, alors qu'ils sont fortement excités. Il en fut ainsi chez le premier homme ; personne cependant ne dira qu'il avait une nature pécheresse.

L'appétit physique qui recherche la nourriture du corps, ainsi que le désir de croître dans la connaissance faisaient partie de son être tel qu'il était sorti des mains de Dieu ; c'est tout ce que l'on peut dire. Il n'y avait là aucun péché. Mais ces penchants nécessaires à la créature appelée à vivre en ce monde sous le gouvernement, moral de Dieu, n'en devinrent pas moins, une fois excités, une occasion de pécher contre Dieu. Ils étaient innocents en eux-mêmes, mais le péché fut dans la manière dont le premier homme les satisfit.

Or, quand le pécheur essaie de se justifier en alléguant ce qu'il appelle sa nature pécheresse, il confond ces appétits et ces besoins innocents avec le péché lui-même ; en fait, il accuse Dieu follement de lui avoir donné une mauvaise nature, alors que tous les éléments de sa nature sont essentiels à la vie morale à laquelle il est appelé, et que Dieu l'a constitué aussi bien que cela, était possible, l'adaptant parfaitement à toutes les circonstances de la vie qu'il devait mener en ce monde. La vérité est donc que la nature de l'homme est parfaitement ce qu'elle doit être ; elle est aussi bien constituée pour aimer Dieu et lui obéir que pour le haïr et lui désobéir.

Pécheur ! Le jour n'est pas loin où tous verront si l'excuse que tu donnes est bonne ou non ; et tu verras toi-même si, alors que ton Créateur te reprochera, ton péché, tu pourras le couvrir de confusion en retournant l'accusation contre lui et en faisant retomber tout le blâme sur sa personne.

Mais, m'objecterez-vous peut-être, le péché d'Adam n'a-t-il donc pas contribué à produire ceux de ses descendants ? Oui, en ce sens qu'il les a exposés à des tentations plus puissantes et plus multipliées ; mais il est faux qu'il leur ait légué une nature qui en soit pécheresse.

2° Pour se justifier, les pécheurs allèguent souvent leur incapacité à faire le bien.

Raison semblable à la précédente et qui serait bonne si elle était vraie. En effet, si étant accusé de péché, vous pouviez prouver que vous êtes réellement incapable d'obéir à Dieu, que Dieu a par conséquent exigé de vous de qu'il vous était impossible de faire, tous les êtres intelligents de l'Univers n'auraient qu'une voix pour vous déclarer non coupable il faudrait ou qu'ils rendissent ce verdict ou qu'ils cessassent d'être raisonnables ; car une des vérités les plus élémentaires qu'enseigne la raison, c'est que nul être ne peut être tenu de faire ce qui lui est impossible.

Supposez qu'on vous demande d'annuler les péchés que vous avez commis ; chacun reconnaîtra que c'est là une impossibilité et que vous ne pouvez être blâmé parce que vous ne le faites pas. Mais ce que Dieu vous demande, ce n'est pas d'annuler les péchés que vous avez commis, c'est de vous en repentir. Je suppose que le premier jour de cette année votre devoir ait été d'avertir un pécheur ; vous ne l'avez pas fait, et maintenant ce pécheur est mort.

Êtes-vous aujourd'hui dans l'obligation de l'avertir ? Non ! La chose est impossible ; tout ce que Dieu peut vous demander, c'est de vous repentir de votre négligence. Dieu ne peut vous rendre responsable que de l'accomplissement d'un devoir qu'il était en votre pouvoir d'accomplir ; mais il est absurde de penser qu'il puisse vous faire un devoir d'accomplir ce qui n'est pas en votre pouvoir.

Encore ici, l'excuse que nous examinons accuse Dieu de tyrannie, aussi constitue-t-elle une aggravation infamante du crime. Il est clair, en effet, que si Dieu exige de vous ce que vous ne pouvez pas faire, c'est de la tyrannie. Et comme son commandement est sous peine de mort éternelle, sa tyrannie est sans bornes. Bien loin donc que l'excuse en question justifie le pécheur, elle est une sérieuse aggravation de sa culpabilité, vu qu'elle accuse Dieu d'une tyrannie sans mesure aucune.

Supposez encore que Dieu vous ordonne de vous repentir pour n'avoir pas fait ce qu'il n'a jamais été en votre pouvoir de faire, et vous condamne à l'enfer si vous n'obéissez pas. Ce commandement-là ne serait pas plus raisonnable que le précédent, car dans un cas pareil vous ne pouvez-vous repentir, et Dieu lui-même ne peut faire que vous vous repentiez. Qu'est-ce que la repentance ? C'est se blâmer soi-même et justifier Dieu.

Or, pour un être raisonnable, c'est une impossibilité que de se blâmer pour n'avoir pas fait une chose qu'il a conscience de n'avoir pu faire. Dans ce cas, aucun être raisonnable ne pourrait non plus justifier Dieu. Si Dieu vous appelait en jugement et vous sommait de vous repentir de ce que vous ne volez pas au plus haut des airs, par quel procédé pourrait-il faire que vous vous blâmiez pour cela, alors que vous êtes parfaitement conscient de n'avoir ni ailes, ni rien de ce qu'il faut pour voler ?

Pour que le repentir vous fût possible, il faudrait que Dieu vous trompât et vous inspirât la fausse persuasion que vous aviez le pouvoir de voler. Mais quel Dieu que celui qui agirait de la sorte à l'égard de ses créatures.

Que prétendez-vous donc, pécheur, en alléguant votre incapacité ? Pensez-vous faire croire que vous n'avez jamais péché ? Vous tombez dans une étrange contradiction quand vous admettez que vous devez vous repentir et qu'aussitôt après vous prétendez avoir été incapable d'obéir à Dieu. Choisissez le terrain sur lequel vous voulez vous placer et restez-y. Si vous pensez vous appuyer sur l'excuse qui nous occupe, faites-la valoir hardiment, présentez-vous devant, le tribunal de Dieu et dites : *« Seigneur, je ne puis ni ne veux me repentir du tout, je n'y suis pas obligé, car je n'ai pas le pouvoir d'obéir à la loi ; je maintiens donc que je ne suis absolument pas coupable, car je n'ai jamais péché ! »*

Pouvez-vous réellement vous flatter de vous justifier de la sorte ? Osez-vous vous prévaloir d'une excuse pareille et rejeter sur Dieu toute la responsabilité de votre péché ?

3° Une autre excuse qu'allèguent les pécheurs pour rester dans leur impénitence, c'est leur mauvais cœur.

Cette excuse est vraie, mais elle est insuffisante. Qu'est-ce qu'un mauvais cœur ? Ce n'est pas l'organe qui bat dans notre poitrine, ce sont les affections, les mauvais sentiments, les mauvaises pensées, les actions de l'âme. Si c'est là ce qui doit vous justifier, le diable lui-même sera justifié. N'a-t-il pas un aussi mauvais cœur que vous ?

Supposons que vous ayez commis un meurtre et que, comparaisant devant la cour d'assises, vous essayiez de vous justifier de la manière suivante : *« C'est vrai, j'ai tué un homme, mais, j'ai une telle haine pour l'humanité, j'ai une telle soif de sang, que je ne puis m'empêcher de tuer quelqu'un chaque fois que j'en ai l'occasion ! »*

« Horreur ! S'écriera le juge, dressez le gibet immédiatement et que cet homme soit pendu avant que je quitte la cour ; un pareil misérable ne mérite pas de vivre une heure. S'il a une telle soif de sang que personne ne soit en sûreté auprès de lui, c'est précisément pour cela qu'il faut le pendre à l'instant ! »

Les pécheurs qui allèguent leur mauvais cœur présentent une justification semblable à celle que nous venons de supposer : « *Méchant serviteur, je te jugerai par tes propres paroles !* »

4° Une autre excuse fort commune est celle qui allègue la conduite des chrétiens.

Demandez à beaucoup de ceux qui vous entourent, pourquoi ils ne se donnent pas à Dieu. « *Les chrétiens, vous répondront-ils, ne sont pas meilleurs que les autres ; quand nous les verrons se conduire conformément à leur profession de piété, nous penserons alors à nous convertir !* » Ils montrent donc qu'ils savent comment les chrétiens devraient se conduire, et que par conséquent ils ne pèchent pas par ignorance.

Ensuite, en admettant, ainsi que je le fais, que beaucoup de chrétiens ont une conduite très répréhensible, et font bien de choses qui sont entièrement contraires à leur profession de piété, est-ce là une excuse pour ceux qui refusent de se donner à Dieu ? Au contraire, leur dirai-je, c'est une des plus fortes raisons qu'il y ait pour vous mettre à son service. Vous qui savez comment ceux qui professent la piété devraient se conduire, vous êtes tenus de donner l'exemple. Si vous aviez imité la conduite des chrétiens parce que vous ne saviez pas mieux faire, le cas serait tout autre ; mais maintenant vous êtes inexcusables.

Votre devoir est de reprendre ces chrétiens dont vous parlez, de prier pour eux et de les conduire dans un chemin meilleur, mais vous n'en faites rien. Votre excuse, bien que vraie, en fait, ne vous justifie nullement ; elle ne fait qu'ajouter à votre culpabilité. Belle justification que celle-là ! Vous cachez derrière quelque diacre ancien d'église pris en faute pour décocher contre le Très-Haut lui-même les traits de votre méchanceté.

Maintenant, mes chers auditeurs, y aurait-il encore quelqu'un parmi vous qui penserait pouvoir être justifié par la loi ? Qui d'entre vous l'a gardée ? Et qui d'entre-vous pourrait présenter une excuse valable pour sa désobéissance ?

III. Qu'est-ce que la justification évangélique ?

Disons d'abord ce qu'elle n'est pas.

1. La justification évangélique n'est pas l'imputation de la justice de Jésus-Christ.

La justification des pécheurs ne consiste pas en ce que l'obéissance de Jésus-Christ serait portée à leur compte, comme s'il avait obéi à la loi à leur place.

C'est une erreur assez commune que d'interpréter la justification évangélique en ce sens que le pécheur serait tenu pour juste au point de vue de la loi parce que l'obéissance ou la justice de Christ lui serait imputée.

Je n'ai pas le temps maintenant d'entrer dans l'examen de cette question. Tout ce que je puis dire, c'est que cette idée est absurde, par la raison que Jésus-Christ était tenu d'obéir à la loi pour lui-même et qu'il ne pouvait pas plus faire des œuvres surrogatoires, ou obéir pour notre compte, que qui que ce soit d'autre. N'était-ce pas son devoir d'aimer le Seigneur son Dieu de tout son cœur, de toute son âme, de toute sa pensée et de toute sa force et d'aimer son prochain comme lui-même ? Certainement ; et s'il n'avait pas fait cela, il aurait péché. La seule œuvre surrogatoire qu'il pouvait faire était d'accepter des souffrances qu'il n'avait pas méritées. C'est ce qui est appelé son obéissance jusqu'à la mort, et c'est de cette obéissance-là que nous recueillons le bénéfice.

Si son obéissance à la loi nous était imputée, comment pourrions-nous être appelés à nous repentir et à obéir nous-mêmes à la loi ? Dieu exige-t-il une double ou même une triple satisfaction ? D'abord l'obéissance que Jésus-Christ aurait offerte à notre place, puis les souffrances endurées en expiation de nos péchés, enfin notre repentance et notre obéissance personnelles ! Ce que Dieu demande de nous, c'est que nous obéissions toujours à la loi de l'amour ; et pour cela, il n'y a pas de substitution possible. Si nous manquons à cette obligation, nous devons ou subir le châtement ou recevoir un pardon gratuit.

2. La justification par la foi ne consiste pas en ce que la foi nous tiendrait lieu de sainteté personnelle.

Quelques-uns pensent que la justification nous dispense d'être personnellement saints ; Dieu nous déchargerait donc arbitrairement du devoir d'obéir à la loi et il se contenterait de notre foi, qui serait ainsi substituée, à l'obéissance. Mais tout cela est faux. Dieu compte notre foi pour ce qu'elle est et non pour ce qu'elle n'est pas. La foi d'Abraham lui fut imputée à justice (1), parce qu'elle était elle-même un acte de justice et qu'elle opérait par l'amour et produisait la sainteté. La foi qui justifie est sainteté, quoiqu'elle ne soit pas toute la sainteté ; elle produit la sainteté du cœur et de la vie ; aussi est-elle imputée au croyant comme sainteté, mais non à la place de la sainteté.

(1) La loi est une, la justice est une, le cœur de l'homme est un. Quiconque viole un seul commandement les viole tous. Quiconque en accomplit un seul, les accomplit tous (Note du traducteur).

3. La justification par la foi n'implique donc pas que le pécheur soit justifié par la foi sans les bonnes œuvres, (c'est-à-dire sans la sainteté).

Plusieurs pensent que « justification par la foi » signifie justification sans aucun égard aux bonnes œuvres ou à la sainteté ; ils tirent cette conséquence des paroles de l'apôtre Paul qui insiste avec une grande force sur la justification par la foi. Mais il faut remarquer que Paul polémique contre les Juifs qui pensaient être justifiés par leur obéissance à la loi. En opposition à cette erreur, il déclare que les œuvres de la loi ne peuvent nullement justifier, et insiste sur la justification « par la foi sans les œuvres de la loi ». Il ne veut pas dire que les bonnes œuvres ne soient pas nécessaires à la justification, mais bien que les œuvres de la loi ne sont pas de bonnes œuvres, vu qu'elles procèdent de considérations légales, telles que l'espoir de la récompense et la crainte du châtement, et non de la foi qui opère par amour.

Mais lorsqu'une erreur opposée se fut introduite dans l'église sous le couvert des paroles de Paul, Jacques reprit le sujet et montra qu'on n'avait pas compris Paul. Il se servit de l'exemple d'Abraham :

« Abraham, notre père, dit-il, ne fut-il pas justifié par les œuvres, quand il offrit Isaac son fils sur l'autel ? Tu vois que sa foi opérait avec ses œuvres, et que, par les œuvres, la foi fut rendue parfaite. Ainsi fut accomplie l'Écriture qui dit : Abraham crut Dieu, et cela lui fut imputé à justice ; et il fut appelé ami de Dieu. Vous voyez donc que l'homme est justifié par les œuvres et non par la foi seulement » (Jacques 2.21-24).

On a vu une contradiction entre cet enseignement et celui de Paul, et plusieurs des anciennes églises rejetaient, pour ce motif, l'épître de Jacques ; on n'avait pas compris que Paul parlait d'une sorte d'œuvres et Jacques d'une autre. Paul parlait d'œuvres de loi, c'est-à-dire d'œuvres faites par des motifs légaux ; tandis que partout il insistait sur les bonnes œuvres provenant de la foi, ou sur la justice de la foi, montrant que cette justice-là est indispensable pour le salut. Ce qu'il niait, c'était uniquement que les œuvres légales eussent une part quelconque dans la justification. Jacques enseigne la même chose quand il montre que l'homme n'est justifié ni par les œuvres seules, ni par la foi seulement, mais par la foi agissant avec les œuvres.

Disons maintenant ce qu'est la justification évangélique.

La justification évangélique ou justification par la foi consiste en ceci, que nos péchés nous sont pardonnés et que nous devenons agréables à Dieu à cause de Jésus-Christ.

Quand nous disons que l'homme est justifié par la foi et la sainteté ; nous ne voulons pas dire qu'il soit accepté de Dieu sur le terrain de la loi (1) ; nous voulons dire qu'il est traité comme s'il était juste, à cause de sa foi et des œuvres de sa foi. Tel est, en effet, le principe d'après lequel Dieu justifie le pécheur ; ce n'est pas que la foi soit le fondement de sa justification ; ce fondement, c'est Christ. Si le pécheur se repent, croit et devient saint, ses péchés sont pardonnés pour l'amour de Christ.

(1) Le verdict non coupable ne peut être prononcé. Le pécheur est au contraire reconnu coupable, mais pardonné (Note du traducteur).

C'est ainsi que l'on voit par oui la justification évangélique diffère de la justification légale. Celle-ci est une déclaration d'innocence actuelle : celui qui en est l'objet est de droit exempt de tout blâme ; tandis que dans la justification évangélique l'homme est pardonné et accepté comme s'il était juste, mais sur une tout autre base que celle de son droit et de son obéissance à la loi.

IV. Je désire maintenant montrer le résultat de cette sorte de justification, c'est-à-dire l'état dans lequel elle transporte l'homme.

1. Le premier effet du pardon est de faire disparaître la pénalité.

Celle-ci est reconnue juste, méritée, mais elle est mise de côté, de sorte que celui qui est justifié n'a pas plus à craindre le châtement que s'il n'avait jamais transgressé la loi. Celui qui a la vraie foi ne doit plus être influencé par la crainte de la punition.

2. Un second effet du pardon.

Quand il est octroyé par les souverains de ce monde, est de faire disparaître les conséquences infamantes de la transgression, telles que confiscation des biens, incapacité de tester, de remplir un emploi dans l'administration, etc. Un pardon réel réintègre l'individu dans la position qu'il avait avant sa transgression de la loi. De même en est-il dans le gouvernement de Dieu ; Celui qui est pardonné est traité par Dieu, quant à ce qui concerne la loi, comme s'il était innocent. Cela ne veut pas dire que Dieu le déclare innocent, cela signifie que le pardon le place dans la même position que s'il l'était.

3. Un troisième effet du pardon est de rendre à celui qui le reçoit sa qualité d'enfant de Dieu, pour être traité désormais comme tel.

Supposez que le fils d'un prince régnant ait commis un meurtre, qu'il soit jugé et condamné à mort. Le pardon ne le délivrera pas seulement de la mort, il lui rendra sa place au sein de sa famille.

De même quant aux enfants de Dieu : ils se sont tous égarés et sont entrés au service du diable ; mais dès que le pardon leur est accordé, ils reçoivent l'esprit d'adoption, ils sont scellés comme héritiers de Dieu, et réintégrés dans tous les privilèges des enfants de Dieu.

4. Par la justification, nous est assurée toute la grâce nécessaire pour être pleinement gardés des pièges de Satan et pour sortir des innombrables liens dont le péché nous a enlacés.

Mes bien-aimés, si Dieu se bornait à nous pardonner, et qu'il nous laissât nous dégager du péché, comme nous le pourrions, par nos propres forces, à quoi nous servirait le pardon ? À rien. Si un enfant s'enfuit de la maison paternelle, s'égaré dans la forêt, et tombe dans une fosse profonde, et que son père se trouvant là, lui pardonne sa fuite loin des siens, à quoi pourra lui servir ce pardon, à moins que son père ne le tire de la fosse et ne le ramène à la maison ? Dans le plan de la rédemption, toute aide, tout secours dont nous pouvons avoir besoin nous est garanti, si nous croyons.

Laissez-moi vous le répéter, si Dieu entreprend de vous sauver, il s'engage à vous donner toute la lumière, toute la force, toutes les grâces qui sont nécessaires pour rompre toutes les chaînes de Satan et tous les liens du péché ; il s'engage à vous conduire même jusqu'à la maison paternelle.

Voici ce qui arrive très souvent, je le sais. Le pécheur est brisé par la conviction de péché, son cœur se fond à la pensée de sa vie passée et plus encore à la vue de la miséricorde divine, il se jette aux pieds du Seigneur, il fait abandon complet de sa personne à Jésus-Christ, puis il se réjouit de toute son âme à la pensée qu'il en a fini avec le péché. Mais peu après, il recommence à sentir le poids des vieilles habitudes et la puissance des influences qui l'ont subjugué si longtemps ; le combat à livrer lui apparaît alors si rude, la tâche à accomplir si grande, qu'il se décourage et s'écrie : « *Que faire, que devenir, avec tant d'ennemis sur ma route et si peu de force, si peu de solidité et de résolution pour leur tenir tête ?* »

Laissez-moi vous dire, mes bien-aimés, que si Dieu a commencé son œuvre en vous, vous n'avez qu'à vous tenir près de lui, dans la confiance, et il vous fera « sortir de tout ». Vous n'avez aucun ennemi à craindre.

Que les cieux tonnent, que la terre s'ébranle, que les éléments s'embrasent et se dissolvent, vous n'avez pas à trembler ; ni ennemis du dehors, ni ennemis du dedans ne peuvent vous nuire : Dieu est pour vous, qui sera contre vous ?

« *Qui condamnera ? Christ est mort ; bien plus, il est ressuscité, il est à la droite de Dieu, et il intercède pour vous* » (Romains 8.34).

5. Aussitôt que nous sommes justifiés, tous les attributs divins concourent à notre salut, comme si nous n'avions jamais péché.

Voyez ce saint ange qui porte un message d'amour dans quelque partie éloignée de l'Univers ; l'œil de Dieu le suit, et si quelque danger le menace, tous les attributs divins le couvrent et le protègent. Il en est absolument de même pour vous si vous êtes justifiés. Tous les attributs divins concourent à vous défendre, à vous soutenir, à vous sauver. Bien que vous ne soyez pas encore nets de tout reste de péché et que vous soyez entièrement indignes de l'amour de Dieu, si vous êtes réellement justifiés, l'Éternel, le Dieu tout sage et tout puissant, est engagé à mener à bien l'œuvre de votre salut. Comment donc pourriez-vous craindre encore et vous laisser aller au découragement ?

Si un gouvernement humain pardonne à un criminel, il est tenu dès lors de le protéger comme tout autre citoyen, exactement comme s'il n'avait jamais commis aucun crime. Il en est de même quand Dieu a justifié un pécheur. L'apôtre Paul dit : « *Étant justifiés par la foi, nous avons la paix avec Dieu* » (Romains 5.1). Dieu est donc de notre côté, engagé envers nous, lié à nous comme notre fidèle et éternel Ami.

Si nous étions justifiés par la loi, cette justification ne durerait pas plus que notre innocence. Dès que nous aurions commis une seule transgression, notre précédente justification ne nous servirait plus de rien. Mais sous le régime de la justification évangélique, il n'en est pas ainsi : « *Si nous avons péché, nous avons un avocat auprès du Père, Jésus-Christ le juste* » (1 Jean 2.1).

Par cette justification nous sommes placés dans une relation avec Dieu qui est entièrement nouvelle. Le pécheur n'est plus sous l'alliance des œuvres (1), il est sous l'alliance de grâce. Ce n'est plus sous la condition d'une obéissance absolue qu'il conserve la faveur de Dieu ; s'il pèche, il n'est pas remis sous la loi, il reste au bénéfice de la Nouvelle Alliance.

S'il est réellement justifié par la foi et devenu enfant de Dieu, il est traité comme un enfant ; il est corrigé, humilié, relevé ; car « *les dons et l'appel de Dieu sont sans repentance* » (Romains 11.29).

Cela ne veut pas dire que Dieu appelle et sauve le pécheur sans qu'il se repente, mais que Dieu ne change jamais d'intention quand il a commencé l'œuvre du salut dans une âme.

(1) S'il y a été, c'est qu'il s'y est mis lui-même (Note du traducteur).

Je sais que cette doctrine est regardée par plusieurs comme très dangereuse. « Persuader aux pécheurs qu'ils sont justifiés définitivement et pour toujours, nous dit-on, mais c'est encourager les gens à pécher ! En vérité, quand un homme s'est repenti du péché, quand il y a renoncé de tout son cœur, quand il ne désire rien autant que d'en être affranchi, lui dire que Dieu l'aidera et lui donnera certainement la victoire sur le péché, c'est l'encourager à pécher ! Étrange logique que celle-là ! Si cette doctrine encourage un homme à pécher, cela montre seulement que cet homme-là ne s'est jamais repenti ; qu'il n'a jamais haï le péché, jamais aimé Dieu pour lui-même, que sa repentance a été fautive et que s'il a aimé Dieu ce n'a été que d'un amour égoïste, parce qu'il espérait recevoir de Dieu quelque faveur.

En effet, si jamais il avait haï véritablement le péché, la pensée que malgré toute son indignité, Dieu le recevait comme son enfant et voulait le traiter comme tel, est précisément ce qui lui aurait transpercé le cœur. La vue de cette bonté paternelle si longtemps méconnue et outragée l'aurait humilié jusque dans la poussière et rempli de la tristesse la plus vive. Oh ! Combien souvent l'enfant de Dieu ne fond-il pas en larmes, en adorant cette bonté de Dieu qui, alors qu'il s'égarait, usait de tous les moyens pour le ramener au bien, au lieu de l'envoyer en enfer comme il le méritait !

6. La justification par la foi nous met au bénéfice de la discipline de l'alliance de grâce.

Dieu a promis d'user de cette discipline et de ramener à lui, par son moyen, ceux de ses enfants qui s'égareraient. Dans le Psaumes 89, parlant de la postérité de David, c'est-à-dire de celle de Christ, il dit :

« Si ses fils abandonnent, ma loi et ne marchent pas selon mes ordonnances, s'ils violent mes préceptes et n'observent pas mes commandements, je punirai de la verge leurs transgressions, et par des coups leurs iniquités ; mais je ne lui retirerai point ma bonté et je ne trahirai ma fidélité, je ne violerai point mon alliance et je ne changerai pas ce qui est sorti de mes lèvres ».

Vous voyez donc que, lorsqu'ils s'écartent du droit chemin, les chrétiens peuvent toujours s'attendre à être visités plus promptement par les jugements de Dieu que les impénitents. Ceux-ci peuvent s'engraisser dans les richesses, être exempts d'angoisse jusqu'à leur mort, et cela conformément aux principes du gouvernement divin. Mais qu'un enfant de Dieu oublie son Père céleste, qu'il recherche les richesses ou tout autre bien de ce monde, Dieu le frappera de sa verge, c'est aussi certain qu'il est certain que Dieu est son Père. Et quand il aura été frappé, il dira comme le Psalmiste :

« Il est bon pour moi d'avoir été affligé, afin que j'apprissent les statuts. Avant que je fusse affligé, je m'égarais ; mais maintenant j'observe ta parole » (Psaumes 119.71 et 72). Quelques-uns d'entre vous peut-être, mes bien-aimés, savent ce que c'est que d'être affligés de cette façon, et ils savent que c'est pour leur bien qu'ils l'ont été.

7. La justification évangélique assure la sanctification.

Elle assure non seulement les moyens de la sanctification, mais encore son accomplissement actuel, de sorte que celui qui est véritablement converti, persévéra certainement dans l'obéissance jusqu'à ce qu'il soit actuellement sauvé et prêt, pour le ciel.

V. La justification évangélique, dont je viens de décrire les effets, s'obtient par la foi.

La foi est le moyen par lequel elle nous est communiquée. La preuve en est dans la Bible. Notre texte le déclare expressément : *« Sachant que ce n'est pas par les œuvres de la loi que l'homme est justifié, mais par la foi en Jésus-Christ, nous aussi nous avons cru en Jésus-Christ, afin d'être justifiés par la foi en Christ et non par les œuvres de la loi, parce que nulle chair ne sera justifiée par les œuvres de la loi » (Galates 2.16).* Ce sujet revient trop souvent dans le Nouveau Testament pour qu'il soit nécessaire d'en parler davantage.

VI. Je désire maintenant répondre à quelques questions que notre sujet peut faire naître dans vos esprits.

1. Pourquoi la justification est-elle dite « par la foi », plutôt que par la repentance, l'amour ou quelque autre grâce ?

Il n'est dit nulle part que le croyant est justifié ou sauvé pour sa foi qui deviendrait ainsi le fondement de son pardon ; il est dit seulement qu'il est justifié par la foi, la foi étant le moyen ou l'instrument de la justification.

Si l'on demande pourquoi c'est la foi qui est désignée comme le moyen de la justification plutôt que toute autre activité de notre esprit, il faut répondre que c'est à cause de la nature et des effets de la foi. Aucune autre opération de l'esprit ne peut être désignée ici.

Qu'est-ce que la foi ? C'est cette confiance en Dieu qui nous conduit à l'aimer et à lui obéir. Nous sommes donc justifiés par la foi parce que nous sommes sanctifiés par la foi. La foi est l'instrument désigné de notre justification parce qu'elle est l'instrument naturel de notre sanctification. Elle est le moyen par lequel nous revenons à l'obéissance, c'est pourquoi elle est aussi le moyen par lequel nous obtenons les bénédictions assurées à quiconque revient à Dieu.

Elle nous est imputée, non arbitrairement pour ce qu'elle n'est pas, mais pour ce qu'elle est, à savoir le principe de toute véritable obéissance. Elle est la condition du pardon, parce que seule elle nous rend capables d'offrir à Dieu l'obéissance de l'amour. Nos péchés sont pardonnés à cause de Christ. Mais c'est notre devoir de nous repentir et, d'obéir à Dieu ; et, si nous le faisons, cette repentance et cette obéissance nous sont imputées pour ce qu'elles sont véritablement.

Quant au pardon de nos péchés passés, nous devons placer en Jésus-Christ toute notre confiance, c'est pour cela que la justification est dite par la foi en Jésus-Christ.

2. Une question qui a une grande importance est celle-ci : « Qu'est-ce que la foi justifiante ? » ou : « Que dois-je croire pour être sauvé ? »

La foi justifiante ne consiste pas à croire que vos péchés sont pardonnés. S'il vous était nécessaire de croire cela pour être justifié, il vous faudrait le croire avant que cela fût vrai, c'est-à-dire qu'il vous faudrait croire une fausseté. Rappelez-vous que vos péchés restent non pardonnés jusqu'à ce que vous croyiez. Et vous ne pouvez pas croire qu'ils sont pardonnés avant d'en avoir la preuve. Or cette preuve ne peut être acquise que lorsque la chose est vraie, c'est-à-dire lorsque vous avez la foi qui sauve. Cette foi qui sauve consiste donc à croire autre chose que le fait du pardon de vos péchés.

De même, la foi qui sauve ne consiste pas du tout à croire que vous serez sauvés. Vous n'avez aucun droit de croire que vous serez sauvés jusqu'à ce que vous ayez fait l'acte de foi qui sauve.

Cet acte consiste à croire l'expiation de Jésus-Christ, ou le témoignage que Dieu a rendu de son Fils. On a mis en doute l'exactitude de cette définition ; et je confesse qu'ici mes vues ont subi un changement.

Il est dit qu'Abraham « crut Dieu » et que cela lui fut imputé à justice. Or, que crut Abraham ? Il crut qu'il aurait un fils. Mais, ne crut-il que cela ? Nullement ! Sa foi embrassait la grande bénédiction qui devait résulter du don de ce fils ; il crut que le Messie, le Sauveur du monde, le Désiré des nations, naîtrait dans sa postérité. C'était là l'objet principal de l'alliance conclue, entre Dieu et lui. La foi d'Abraham était donc la foi en Christ.

L'apôtre Paul montre dans le 3ème chapitre de l'épître aux Galates que le résumé de la promesse faite à Abraham est compris dans cette parole : « *En toi seront bénies toutes les nations* ». Et, au v. 16 de ce même chapitre, il dit : « *Les promesses ont été faites à Abraham et à sa postérité* ».

Il ne dit pas : « *...et à tes postérités* », comme s'il parlait de plusieurs, mais comme parlant d'une seule : « *Et à ta postérité, qui est le Christ* » (Galates 3.16). On dit que dans le chapitre 11 de l'épître aux Hébreux les saints ne sont pas tous présentés comme ayant eu la foi en Christ. Mais si vous voulez examiner avec soin ce qui en est, vous verrez que cette foi a toujours été impliquée dans la leur.

Voyez, par exemple, ce qui est dit d'Abel : « *C'est par la foi qu'Abel offrit à Dieu un sacrifice plus excellent que celui de Caïn ; c'est par elle qu'il fut déclaré juste, Dieu approuvant ses offrandes ; et c'est par elle qu'il parle encore, quoique mort* » (Hébreux 11.4).

Pourquoi son sacrifice fut-il plus excellent que celui de Caïn ? Parce qu'en offrant des premiers nés de son troupeau, il reconnut la nécessité de l'expiation et que « *sans effusion de sang, il n'y a pas de rémission des péchés* » (Hébreux 9.22). Caïn ne fut qu'un orgueilleux incrédule offrant des fruits de la terre comme pur sacrifice d'actions de grâces pour les bienfaits de la Providence, n'admettant pas qu'il soit un pécheur et qu'il eût besoin d'un sacrifice expiatoire pour lui acquérir le pardon de Dieu.

Quelques-uns pensent que l'on peut avoir la foi qui justifie, tout en niant la divinité et l'expiation de Jésus-Christ. Il n'en est rien. Tout dans la révélation converge vers Jésus-Christ, tout s'y résume en lui, en sa divinité, en son expiation. Tout ce que les prophètes et les autres écrivains de l'Ancien Testament nous disent du salut se rapporte à lui ; tous les types de l'Ancien et du Nouveau Testament n'ont d'autre signification que lui. La foi des saints de l'Ancienne Alliance était la foi au Messie à venir, celle des saints de la Nouvelle Alliance est la foi au Messie déjà venu : Dans le 15ème chapitre de la première épître aux Corinthiens, l'apôtre Paul montre quelle place il assignait à l'expiation de Christ : « *Je vous ai enseigné avant tout, dit-il, comme je l'avais aussi reçu, que Christ est mort pour nos péchés, selon les Écritures ; qu'il a été enseveli, et qu'il est ressuscité le troisième jour, selon les Écritures* ».

Remarquez cette expression : «... je vous ai enseigné avant tout » ; elle montre que Paul prêchait Christ mort pour les pécheurs, comme la principale doctrine de l'Évangile. Et d'un bout de la Bible à l'autre, nous voyons que l'attention du lecteur est dirigée vers ce chemin vivant qui seul conduit au salut.

Christ mort pour les pécheurs est la seule vérité qui puisse sanctifier ; l'on peut croire mille autres choses ; mais la foi en Christ dans lequel Dieu a réconcilié le monde avec soi, est seule la foi qui justifie.

3. Une troisième question fréquemment soulevée est : « À quel moment est-on justifié ? »

Je réponds : On est justifié au moment même où l'on croit en Christ d'une foi qui opère par l'amour. Vous qui n'êtes pas réconciliés avec Dieu, vous n'êtes pas obligés de rester sous la colère de Dieu un seul instant de plus. Vous pouvez être justifiés ici, immédiatement, si seulement vous voulez vous confier en Christ. Votre pardon est déjà prêt, scellé du grand sceau de Dieu ; le nom seul est en blanc ; pour écrire votre nom à cette place, pour vous accorder un gracieux pardon, Dieu attend seulement que par un acte de foi vous receviez Jésus-Christ tel qu'il vous est présenté dans l'Évangile.

4. Une quatrième question est celle-ci : « Comment savoir si je suis justifié ? »

Je réponds : Vous ne pouvez le savoir que par voie d'induction. Dieu n'a pas révélé dans les Écritures que vous ou tel autre individu étiez justifié ; il a indiqué les caractères du chrétien, et il a déclaré que tous ceux qui portent ces caractères-là sont justifiés.

A. Avez-vous le témoignage du Saint-Esprit ? Tous ceux qui sont justifiés l'ont ; ils ont reçu le Saint-Esprit qui leur donne le vrai sens des Écritures et qui les conduit au Fils et au Père, leur révélant l'un et l'autre. Si vous avez ce témoignage, vous êtes justifié, si vous ne l'avez pas, vous êtes encore dans vos péchés.

B. Avez-vous les fruits de l'Esprit ? « Ces fruits sont l'amour, la joie, la paix », etc. Quand on les a, on en a conscience. Si vous les avez, vous êtes justifié.

C. Avez-vous la paix avec Dieu ? L'apôtre Paul dit : « Étant justifiés par la foi, nous avons la paix avec Dieu ». Jésus dit à ses disciples : « *Je vous donne ma paix. Je ne vous la donne pas comme le monde la donne* » (Jean 14.27). Et encore : « *Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et chargés, et je vous donnerai le repos* » (Matthieu 11.28). Avez-vous trouvé le repos en Christ ?

Votre paix est-elle semblable à un fleuve qui coule doucement au travers de votre âme, vous remplissant d'un calme et d'une félicité célestes ? Ou avez-vous plutôt le sentiment de la condamnation de Dieu ?

Avez-vous conscience que vous êtes reçu en grâce, que vos péchés sont pardonnés et que vous avez communion avec Dieu ? Si cela est, cela doit être pour vous un fait, d'expérience. Ne vous imaginez pas que vous puissiez être dans l'état de justification sans en avoir le témoignage.

La paix, il est vrai, peut remplir votre âme sans que cependant vous tiriez la conclusion que vous êtes justifié. Je me rappelle le temps où mon cœur était rempli d'une paix si délicieuse que la nature entière me semblait faire silence pour écouter la voix de Dieu ; je ne savais cependant pas que ce fût la paix de Dieu et que je fusse réellement justifié. Loin de là, car voyant que j'avais perdu ma conviction de péché, je cherchais à la ramener en moi. Je n'eus l'idée que j'étais justifié que lorsque l'amour de Dieu fut répandu dans mon cœur par le Saint-Esprit en une telle abondance que je fus obligé de m'écrier : « *Assez, Seigneur, je n'en puis porter davantage !* » Je ne crois pas que le sentiment de la condamnation puisse subsister là où le pardon de Dieu est réel.

D. Avez-vous l'esprit d'adoption ? Si vous êtes justifié, vous êtes adopté comme enfant de Dieu ; Dieu met son esprit dans votre cœur et vous vous écriez tout naturellement : « Abba ! Père ! » Dieu vous apparaît, en effet, comme un Père et vous avez besoin de l'appeler du nom de Père. Connaissez-vous quelque chose de cela ? Autre chose est d'appeler Dieu du nom de Père, autre chose d'avoir pour lui un sentiment vraiment Si vous avez l'esprit d'adoption, c'est une preuve que vous êtes actuellement justifié.

Remarques.

1. Mes chers auditeurs, je voudrais pouvoir demander à chacun de vous en particulier s'il est justifié.

En avez-vous la preuve ? Oseriez-vous comparaître devant Dieu en cet instant ? Si les sons éclatants de la dernière trompette ébranlaient maintenant l'Univers, et que vous vissiez apparaître le Fils de Dieu venant pour juger les nations, seriez-vous prêt à comparaître devant Lui ? Pourriez-vous élever avec tranquillité vos regards vers le ciel et dire : « *Ce moment est solennel, mais Jésus-Christ est mort pour moi, Dieu m'a justifié, qui me condamnera ?* »

2. Si vous croyez avoir été justifié autrefois et qu'actuellement vous n'avez pas le témoignage intérieur d'être en état de grâce.

Je vous ferai une question : « *Êtes-vous sous la discipline de l'alliance de grâce ?* » Si vous n'y êtes pas, quelle raison auriez-vous de croire que vous avez jamais été justifié ? Pour celui qui appartient à Christ, l'alliance que Dieu a traitée avec lui renferme cette condition : « *S'il rétrograde, je punirai de la verge ses transgressions* » (Psaume 89.32). Si donc vous ne marchez pas avec Dieu et que vous ne soyez pas châtié, vous n'avez aucune raison de croire que vous êtes enfant de Dieu.

Ceux d'entre vous qui ont la preuve qu'ils ont été justifiés doivent maintenir la relation avec Dieu dans laquelle leur justification les a placés ; ils doivent vivre à la hauteur des privilèges qu'elle leur a acquis. Ce point est d'une très grande importance. Il n'y a aucune vertu à être méfiant, craintif, plein de doutes. Une des raisons pour lesquelles beaucoup de chrétiens ne croissent pas dans la grâce, c'est qu'ils craignent de réclamer les privilèges d'enfants de Dieu qui leur appartiennent. Soyez-en certains, mes bien-aimés, il n'y a là aucune véritable humilité ; cette crainte n'est, au contraire qu'une criminelle incrédulité.

Si vous avez la preuve que vous êtes justifié, prévalez-vous en pour rechercher la pureté intérieure ; venez à Dieu avec toute la hardiesse que pourrait avoir un ange et comprenez combien vous êtes près de son cœur. C'est là votre devoir. Pourquoi vous tiendriez-vous en arrière ? Pourquoi craindriez-vous de reconnaître toute l'étendue de l'alliance de grâce ? Tous les biens de la maison paternelle sont à votre disposition. Convertis, justifiés, réintégrés dans la famille de Dieu, vous craindriez encore de vous asseoir à la table du Père ! N'alléguez pas que vous êtes « si indignes », une telle excuse n'est que propre justice et incrédulité.

C'est vrai, vous êtes très indignes ; mais si vous êtes justifiés, ce n'est plus une barrière entre vous et Dieu. Votre devoir est maintenant de saisir les promesses qui vous appartiennent. Prenez chacune des promesses bibliques qui vous concernent, portez-la à votre Père, réclamez-en l'accomplissement, et croyez que Dieu vous exauce. Pensez-vous que Dieu veuille méconnaître ses engagements ? « Les très grandes et précieuses promesses » vous ont été données dans le but exprès que vous « deveniez participants de la nature divine ». Pourquoi douter encore ? Venez donc, mes bien-aimés approchez-vous, saisissez l'amour, la paix, la joie que vous offre l'Évangile.

3. Si vous n'êtes pas dans l'état de justification, vous n'êtes rien, quels que soient les travaux que vous ayez pu accomplir et quelles qu'aient pu être vos prières et vos souffrances.

Mes chers auditeurs, si vous êtes maintenant sous la colère de Dieu, croyez en Christ. Tous vos retards et vos gémissements ne vous approcheront pas d'une ligne plus près de Dieu. Me direz-vous que vous avez besoin d'une plus grande conviction de péché ? Je vous répondrai : « *Venez à Christ maintenant !* » Me direz-vous que vous devez attendre d'avoir prié, davantage ? Je vous demanderai à quoi peut servir de prier dans l'incrédulité.

La prière d'un rebelle condamné à mort, peut-elle avoir quelque efficacité, à moins que ce ne soit la prière de la repentance et de la foi ? Direz-vous que vous êtes « si indigne ? » Christ est mort pour ceux qui sont tels. Il vient droit à vous maintenant. Où êtes-vous assis ? Quel est ici le pécheur auquel s'adressent mes paroles ? Pécheurs, il n'y a pas de bonne raison pour attendre. Il n'est nullement nécessaire que vous rentriez dans votre demeure en gardant ce lourd fardeau sur votre cœur. C'est maintenant le jour de salut. Écoutez Parole de Dieu : « *Si tu crois dans ton cœur au Seigneur Jésus-Christ et que tu confesses de ta bouche que Dieu l'a ressuscité des morts, tu seras sauvé* » (Romains 10.9).

Demanderez-vous encore : Que dois-je croire ? Croyez ce que Dieu dit de son Fils. Attachez-vous à quelqu'une de ces vérités fondamentales que Dieu a révélées concernant la voie du salut ; appuyez votre âme sur elle, et vous serez sauvé. Ne voulez-vous pas vous abandonner maintenant au Seigneur Jésus-Christ ? N'avez-vous pas assez de confiance en lui pour vous remettre entre ses mains, afin qu'il dispose de votre corps et de votre âme comme il l'entendra, pour le temps et pour l'éternité ? Ne pouvez-vous pas lui dire : « *Seigneur, je me donne à toi !* »

« C'est tout ce que je puis faire ? »

Peut-être essayez-vous, avant d'aller au Sauveur, de vous tirer par vos prières des difficultés qui vous retiennent. Cela ne vous servira de rien. Jetez-vous maintenant aux pieds de Christ, remettez votre âme entre ses mains. Dites-lui « *Seigneur, je me donne à toi ; dispose de moi comme tu voudras pour ta propre gloire ; je sais que tu feras tout parfaitement bien, et c'est tout ce que je désire !* »

Ne voulez-vous pas le lui dire en cet instant ?

17. LA SANCTIFICATION PAR LA FOI.

Seule la justification par la foi produit la vraie obéissance à la loi de Dieu, c'est-à-dire la sainteté.

« *Anéantissons-nous donc la loi par la foi ? Loin de là ! au contraire, nous établissons la loi* » (Romains 3.3). Les motifs que présente la loi n'empêcheront jamais des êtres égoïstes et méchants de pécher. Maintenant que l'homme est sous la puissance de l'égoïsme et que le péché est devenu en lui une habitude invétérée, il serait absurde de supposer que les mêmes motifs qui n'ont pas suffi à l'empêcher de tomber dans le péché, puissent l'en retirer.

Par la chute, les motifs que présente la loi se trouvent avoir perdu une partie de leur influence ; ils exercent même une influence opposée à celle qu'ils avaient auparavant. Par le fait qu'ils s'adressent à un être égoïste, ils tendent à faire abonder le péché. C'est là l'expérience de tout pécheur. Voir la spiritualité de la loi, sans voir les motifs évangéliques qui la font aimer, provoque l'orgueil, excite la rébellion et endurecit le cœur.

Les pénalités de la loi ne tendent pas du tout à produire l'amour, directement du moins. Elles peuvent l'accroître chez ceux qui le possèdent déjà, alors qu'ils les considèrent comme des manifestations de l'infinie sainteté de Dieu. Et c'est ce qui arrive chez les anges et chez les hommes régénérés quand ils considèrent la convenance de ces pénalités et qu'ils y voient l'expression de l'excellente volonté de Dieu à l'égard de ses créatures ; mais chez l'homme égoïste, il en est autrement. Il voit le châtiment suspendu sur sa tête, sans aucun moyen d'y échapper.

S'attendra-t-il à ce qu'il s'éprenne d'amour pour Celui qui tient la foudre suspendue sur sa tête ? Il s'enfuira plutôt de lui. Les écrivains inspirés ne semblent pas avoir jamais eu la pensée que la loi par elle-même pût sanctifier l'homme.

Elle a été formulée pour tuer plutôt que pour faire vivre ; elle devait détruire à jamais chez l'homme toute illusion de propre justice et le contraindre ainsi à fuir vers Christ. La doctrine de la justification par la foi, au contraire, eut produit, et produit en effet une réelle obéissance aux préceptes de la loi ; elle ne supprime pas la loi comme règle du devoir, elle ne met de côté que ses pénalités. La prédication de la justification, comme don purement gratuit accordé à un simple acte de foi, est la seule voie par laquelle l'obéissance à la loi puisse être obtenue. C'est ce que je vais montrer par les considérations suivantes :

1. La justification par la foi délivre l'esprit du fardeau des soucis égoïstes à l'égard du salut.

Tant que la loi absorbe notre attention, nous sommes mus par l'espérance et la crainte qui perpétuent en nous les efforts purement, égoïstes. Mais la justification par la foi met fin à cet esprit de servitude : « *Vous n'avez point reçu un esprit de servitude, pour être encore dans la crainte* » (Romains 8.15) ; dit l'apôtre Paul. La justification, don gratuit, engendre l'amour et la gratitude envers Dieu et dispose l'âme à goûter les douceurs de la sainteté.

2. La justification par la foi délivre l'esprit de la dure nécessité où il se trouvait de faire de son propre salut son suprême.

Celui qui croit au plan du salut tel qu'il est présenté par l'Évangile, trouve un salut tout préparé pour lui, salut qui renferme tout, pardon, sanctification et vie éternelle ; au lieu de commencer une vie de pharisien, vie d'efforts laborieux qui l'épuiserait, il reçoit le salut comme un don purement gratuit ; c'est ainsi qu'il se trouve libre pour exercer la bienveillance désintéressée, et pour ne plus vivre que pour le salut des autres, en abandonnant sa propre âme sans réserve à Christ.

3. Le fait que Dieu a pourvu à son salut et le lui a donné d'une manière purement gratuite, est fait pour éveiller chez le croyant le souci du salut des autres.

Quand il les voit périr dans l'ignorance et les ténèbres, il est pris du désir de les amener à la connaissance de la vérité et à l'acceptation du salut. Il est ainsi bien éloigné de tout motif égoïste. La justification par la foi manifeste Dieu non comme un ennemi irréconciliable, ainsi que le fait la loi, mais comme un père offensé et affligé, désirant ardemment que ses enfants soient réconciliés avec lui et qu'ils vivent ; ce qui est fait pour produire l'amour. L'Évangile nous montre Dieu faisant le plus grand sacrifice pour réconcilier le pécheur avec soi et cela sans autre pensée que le bonheur de la créature. Essayez de cette méthode-là dans l'éducation de vos enfants.

J'ai entendu un père raconter qu'il avait essayé d'imiter, dans sa famille, le gouvernement de Dieu. Son enfant s'étant mal conduit, il s'était entretenu avec lui, il lui avait montré ses fautes, et quand l'enfant avait été pleinement convaincu de son tort, confondu et condamné dans sa conscience, il lui avait posé la question : « *Mérites-tu d'être puni ?* » « *Oui, avait répondu l'enfant !* »

« Maintenant, avait reparti le père, si je te dispensais purement et simplement du châ-timent, négligeant de reprendre le péché, quelle influence cela aurait-il sur mes autres enfants ? Plutôt que de le faire, j'endurerai moi-même la punition ! »

Et il s'était appliqué à lui-même la punition due à l'enfant. L'effet a été merveilleux ; la parfaite soumission, qu'aucun autre moyen n'avait pu produire, fut obtenue par celui-là. Selon les lois de notre esprit, il devait en être ainsi. La grâce affecte l'esprit et le cœur tout autrement que la loi.

4. La justification par la foi place l'esprit sous des influences entièrement nouvelles.

Elle lui donne la liberté nécessaire pour apprécier les raisons d'être saint, et pour se décider selon ces raisons. Sous la loi, la crainte et l'espérance sont les seuls motifs qui puissent agir sur l'esprit du pécheur. Mais quand l'Évangile est accepté, ces deux motifs perdent leur pouvoir, un nouvel ordre de considérations se présente, tout le caractère de Dieu se dévoile et exerce son influence sur celui qui le contemple.

L'Évangile manifeste les traits du caractère de Dieu les plus propres à briser le cœur du pécheur et à détruire le péché en lui. Il révèle aux sens Dieu incarné dans la nature humaine. Il manifeste son désintéressement.

Quand les enfants de Dieu voient ce même Dieu saint qui donna la loi, s'émouvoir de compassion pour des rebelles, leur tendre ses bras paternels, leur donner son Fils bien-aimé, et travailler à leur salut avec une sollicitude qui ne se dément jamais, ne pensez-vous pas qu'il y ait là de quoi fortifier les motifs de leur amour et de leur obéissance ?

Le démon, qui est un être purement égoïste, accuse sans cesse les autres d'égoïsme : *« Est-ce d'une manière désintéressée que Job craint Dieu ? » (Job 1.9)*. De même auprès de nos premiers parents, il accusa Dieu d'égoïsme, en prétendant que Dieu n'avait été porté à leur interdire le fruit de l'arbre de la connaissance que par la crainte de les voir s'égaliser à lui par leur savoir. L'Évangile révèle ce qu'est Dieu. S'il était égoïste, il ne montrerait pas une si grande et si persévérante sollicitude pour le salut de pécheurs que d'un mot il pourrait anéantir.

Rien n'est propre à rendre l'égoïste honteux de son égoïsme comme la vue de la bienveillance désintéressée chez les autres. De là vient que le méchant s'efforce toujours de paraître désintéressé. Que l'égoïste à qui il reste un peu de cœur soit le témoin et l'objet d'une bienveillance sincère, il sera couvert de confusion.

C'est ce qui a fait dire au Sage : « *Si ton ennemi a faim, donne-lui du pain à manger ; s'il a soif, donne-lui de l'eau à boire. Car ce sont des charbons ardents que tu amasses sur sa tête* » (Romains 12.20). Rien, en effet, n'est puissant comme la bienveillance pour dompter un ennemi et en faire un ami. C'est là le moyen qu'emploie l'Évangile à l'égard des pécheurs.

Il en est comme d'un homme condamné à mort pour crime de rébellion. Il a fait tout ce qui était en son pouvoir pour se recommander à la clémence du gouvernement, mais en vain, parce que toutes ses démarches portent l'empreinte de son égoïsme et de la sécheresse de son cœur. Cependant, contre toute espérance, arrive une lettre de ce même gouvernement qui lui offre sa grâce à condition qu'il la recevra comme un don purement gratuit. Quel effet cette lettre produira-t-elle sur lui ? Dès qu'il verra le châ-timent écarté sans qu'il ait plus aucun effort à faire pour se justifier, il sera rempli d'admiration pour une telle délivrance.

Et maintenant, qu'il apprenne que son gouvernement a fait les plus grands sacrifices pour lui procurer cette délivrance, son égoïsme en recevra le coup de mort, son cœur se fondra, il tombera comme un petit enfant aux pieds du souverain qui lui accorde une telle grâce, et désormais la loi le trouvera toujours prêt à l'obéissance parce qu'il aime son souverain.

5. La foi assure la sanctification en plaçant l'âme sous le pouvoir de motifs capables de la produire.

Elle donne aux éternelles vérités accès dans l'esprit et prise sur leur cœur. En ce monde, les motifs temporels s'adressent à nos sens ; dans le ciel, au contraire, les motifs qui influencent les bienheureux ne sont point de ceux qui peuvent agir sur nos sens. La foi fait disparaître le mur de séparation qui se trouve entre la terre et le ciel ; par elle, les réalités infinies de l'éternité agissent sur notre esprit de la même manière que sur celui des bienheureux. L'esprit est le même partout, et n'étaient les ténèbres de l'incrédulité, les hommes vivraient ici-bas comme on vit dans le monde invisible.

On verrait les pécheurs en furie, vomissant leurs blasphèmes exactement comme on fait dans l'enfer, tandis que les saints aimeraient servir et loueraient Dieu exactement comme on fait dans le ciel. La foi rend les choses à venir présentes et réelles ; elle délivre l'esprit de toutes les entraves de ce monde ; elle saisit Dieu, sa loi et son amour, motifs qui ne peuvent pas agir sur l'esprit autrement que par elle. Quelle action profonde la foi n'exerce-t-elle pas sur l'âme, quand c'est de l'amour de Christ qu'elle s'empare !

Quelle puissance de vie ne devient-elle pas quand, grâce à elle, les purs motifs de l'Évangile se saisissent du cœur et le remuent avec l'énergie même de Dieu ! Chaque chrétien sait que son esprit est libre, puissant et actif à proportion que sa foi est forte ; tandis qu'au contraire son âme n'est que faiblesse et obscurité quand sa foi défaille. Seule la foi rend capable de comparer avec justesse les choses temporelles avec les choses éternelles ; seule elle remet les unes et les autres à leur vraie place en leur donnant leur vraie valeur. Elle détruit les illusions, délivre l'âme de ses erreurs et de ses entraves, la relève et la réintègre dans la communion de Dieu.

Remarques.

1. Il n'est ni philosophique ni scripturaire d'essayer de convertir et de sanctifier les âmes sans leur présenter les motifs de l'Évangile.

Vous pouvez, la loi en main, presser le pécheur de se convertir, vous pouvez lui montrer la grandeur et la justice de Dieu, vous pouvez lui montrer son état de perdition ; mais tant que vous lui cacherez l'Évangile, tout sera vain.

2. Il est absurde de penser que la grâce offerte par l'Évangile soit de nature à produire une espérance égoïste.

Quelques personnes craignent de faire connaître au pécheur tous les traits du caractère de Dieu ; elles s'efforcent de le jeter dans le désespoir afin de le soumettre à Dieu. Ce procédé n'est pas seulement contraire à l'Évangile, il est encore absurde en lui-même. Il est, en effet, absurde de penser que pour détruire l'égoïsme du pécheur, il faille lui cacher la grandeur de l'amour et de la pitié que Dieu ressent pour lui, et ne rien lui dire de l'immensité du sacrifice que l'amour divin a accompli afin de le sauver.

3. Il est si peu vrai qu'en faisant connaître au pécheur toute l'étendue des compassions de Dieu, on s'expose à lui donner de fausses espérances, qu'au contraire, en les lui laissant ignorer, vous le mettez au point de ne pouvoir entretenir qu'une espérance fausse.

En effet, cacher au pécheur qui se débat sous une conviction poignante de péché que Dieu a pourvu à son salut par un don purement gratuit, c'est le vrai moyen de l'endurcir dans son égoïsme. Et s'il parvient, en cette position, à concevoir quelque espérance, cette espérance ne peut être qu'illusoire. La soumission obtenue par la loi seule ne peut être que la fausse soumission du propre juste.

4. Pour autant que nous pouvons le savoir, le salut par grâce, salut qui n'est obtenu à aucun degré par le mérite de nos propres œuvres, est la seule voie possible pour obtenir la régénération du pécheur égoïste.

Supposez que le salut ne soit pas absolument gratuit, mais qu'il soit attribué en quelque mesure à nos bonnes œuvres ; il stimulera notre égoïsme dans la proportion où nos bonnes œuvres auront été prises en considération.

Il faut amener le pécheur à ce qu'il se voie dans une dépendance absolue de la libre grâce de Dieu ; il faut qu'il reconnaisse qu'une justification complète et parfaite est accordée comme un don purement gratuit au premier acte de foi, non en retour d'une œuvre quelconque qu'il aurait à accomplir. Une telle justification est la seule qui puisse détruire l'égoïsme et produire la sainteté.

5. Si tout ceci est vrai, les pécheurs doivent être mis le plus vite possible en pleine possession de tout le plan du salut ; il faut qu'ils en aient la connaissance la plus complète possible.

Il faut leur faire connaître la loi et leur propre culpabilité ; il faut qu'ils voient la complète impossibilité où ils sont de se sauver par eux-mêmes. Il faut ensuite leur faire connaître le plus possible « *la longueur, la largeur, la hauteur, la profondeur de l'amour de Dieu* » ; plus vous y réussirez, plus vous crucifierez leur égoïsme, et vous soumettrez leur âme à Dieu dans l'amour. En conversant donc avec les pécheurs, ne craignez pas de leur donner au plus tôt la complète connaissance de tout le plan du salut et des compassions infinies de Dieu. Montrez-leur que malgré leur culpabilité, le Fils de Dieu frappe à la porte de leur cœur les suppliant de se laisser réconcilier avec Dieu.

6. Vous voyez pourquoi tant de pécheurs convaincus en restent au Sinaï ; faisant, dans leur propre justice, tous les efforts possibles pour se sauver par leurs propres œuvres.

Qu'il est fréquent de voir le pécheur s'efforçant, avant de se convertir, de sentir davantage, ou attendant d'avoir fait plus de prières, ou de plus grands efforts, pensant se recommander ainsi à Dieu ! Il faut détourner le regard du pécheur de toutes ces choses, il faut lui montrer que, par tous ces délais et toutes ces demandes préliminaires, il ne fait pas autre chose que chercher son salut dans la loi, et que tout cela, est rendu plus que superflu par l'Évangile qui lui offre à titre gratuit tout ce dont il a besoin.

Il faut qu'il entende la voix de Jésus qui lui crie : « *Tu ne veux pas venir à moi pour avoir la vie ; tu veux bien prier, aller aux réunions religieuses, lire la Bible, faire toute sorte de choses, excepté la seule qui puisse te sauver : Venir à moi !* »

7. Vous comprenez pourquoi tant de gens qui font profession d'être chrétiens restent cependant toujours dans les ténèbres.

Ils regardent, toujours à leurs péchés et ne contemplent que leur propre personne. Ils oublient qu'ils n'ont autre chose à faire qu'à saisir Christ et à se reposer sur lui ; qu'ainsi tout ira bien.

8. La loi est utile pour convaincre de péché.

Mais, (c'est un fait qu'on ne peut nier) elle ne brise jamais le cœur du pécheur ; l'Évangile en est seul capable. Et vous pouvez observer que le nouveau converti a le cœur brisé en proportion du degré de clarté avec lequel l'Évangile lui est apparu.

9. Les convertis, si vous voulez leur donner ce nom, qui suivent une prédication légale, et qui, au point de vue même de cette prédication, entretiennent des espérances de vie éternelle, peuvent donner à la loi une approbation intellectuelle, avoir un zèle aride, mais ils ne seront jamais des chrétiens au cœur doux et humble.

S'ils n'ont pas connu Dieu tel qu'il se présente à nous dans l'Évangile, ils ne ressembleront jamais à ces chrétiens bienheureux tels que nous en connaissons quelques-uns, cœurs simples et purs qui, au nom de Jésus, tressaillent d'émotion jusque dans leurs dernières profondeurs.

10. Les pécheurs qui sont convaincus de péché et les chrétiens de profession qui sont dans les ténèbres, doivent être conduits les uns et les autres, droit à Christ pour saisir en lui le plan du salut par la foi.

Il n'y a pas d'autre moyen de leur faire du bien.

18. LE CHAPITRE 7 DE L'ÉPÎTRE AUX ROMAINS.

Versets 14 à 25 principalement (Romains 7.14-25). J'ai plus d'une fois fait allusion à ce chapitre; mais, n'ayant pu encore l'étudier directement et à fond, j'ai jugé utile d'en faire le sujet d'un discours spécial.

I. En premier lieu, j'exposerai les principales opinions qui se sont fait jour au sujet de la signification de cet important passage.

1. D'après une opinion qui a été fort en vogue, et qui aujourd'hui encore est celle de beaucoup de gens, les versets 14 à 25 du chapitre 7 aux Romains seraient la description abrégée d'une expérience chrétienne.

Ils seraient destinés à décrire la lutte du chrétien contre le péché qui habite en lui. Il y a lieu de remarquer que cette manière de voir est comparativement moderne. On ne peut citer aucun écrivain des premiers siècles qui l'ait soutenue. D'après le professeur Stuart, qui a étudié ce sujet plus complètement que personne en Amérique, Saint Augustin est le premier qui ait donné cette interprétation, ce qu'il fit dans sa controverse avec Pélage.

2. L'autre interprétation de notre texte est celle qui voit dans notre passage l'expérience d'un pécheur convaincu de péché, agissant par des motifs légaux et n'ayant point encore fait l'expérience de la grâce proclamée par l'Évangile.

Cette interprétation a prévalu dans les premiers siècles de l'Église et elle est encore généralement adoptée en Europe, ainsi que par un nombre considérable d'auteurs anglais et américains.

II. Je dois vous montrer combien il est important de bien entendre le passage que nous étudions.

Une saine intelligence des versets 14 à 25 a toute l'importance d'un principe fondamental.

En effet, si ce morceau décrit l'expérience purement légale du pécheur sous la conviction de péché, et qu'un lecteur se persuade que cette expérience (où il retrouve la sienne) est celle du chrétien, il ne manquera pas de se considérer comme un vrai chrétien, parce qu'il est d'accord avec le chapitre VII des Romains, et demeurera plongé dans une funeste sécurité (1).

(1) Que de gens, en effet, faisant profession d'être chrétiens, qui avouent l'esclavage du péché dans lequel ils vivent, et qui s'excusent en alléguant l'exemple d'un Saint Paul vendu au péché ! (Trad.)

III. Je dois exposer quelques principes et quelques faits qui sont en rapport avec le sujet qui nous occupe.

1. Il est certain que l'homme est fait de telle manière qu'il suit toujours la ligne de conduite que, tout bien considéré, il tient pour préférable.

En d'autres termes, c'est la volonté de l'homme qui dirige sa conduite et gouverne ses membres ; l'homme n'agit jamais contre sa volonté.

2. L'homme désire souvent la chose, qu'en fin de compte, il ne choisit pas.

Le désir et la volonté sont souvent opposés l'un à l'autre. C'est la volonté qui détermine la conduite et non pas le désir. Le désir est donc souvent opposé au choix et à la conduite. Vous pouvez désirer de quitter cette salle en cet instant pour vous en aller ailleurs et cependant, tout bien considéré, choisir de rester à votre place. Un homme peut désirer très vivement de faire un voyage ; ce serait important pour ses affaires, cela flatterait son orgueil et ses goûts ; mais ses enfants malades ou quelque autre affaire grave demandent qu'il reste à la maison ; aussi, tout bien compté, se décide-t-il à rester. La conduite suit toujours la détermination de la volonté, le choix actuel.

3. La régénération ou conversion est un changement de choix.

C'est un changement dans cette détermination suprême de la volonté d'où découle toute la vie. Celui qui est régénéré ou converti préfère la gloire de Dieu à toute autre chose ; il la choisit comme objet suprême de toutes ses affections. Son cœur est changé ; il avait choisi auparavant son propre intérêt ou son bonheur comme but suprême ; maintenant il choisit le service de Dieu de préférence à son propre intérêt.

Une forte tentation peut produire exceptionnellement chez lui un choix mauvais et même une succession de choix mauvais ; mais habituellement sa volonté est bonne, son choix est bon, et sa conduite de même, par conséquent. Si ce point est contredit, je demande alors quelle différence il y a entre un homme converti et un homme inconverti. Si celui qui est converti ne pratique pas habituellement les commandements de Dieu, je demande en quoi consiste la conversion. Mais je présume que mon assertion ne sera contestée par aucun de ceux qui croient à la régénération.

4. Tout être moral est constitué de telle façon, qu'il approuve naturellement et nécessairement ce qui est bien.

L'être moral est celui qui est doué d'une intelligence, d'une volonté, d'un cœur et d'une conscience. La conscience est la faculté qui discerne le bien et le mal, qui approuve le premier et réprouve le second. On ne peut nier que le pécheur en soit doué ; s'il ne l'était pas, il ne pourrait approuver la loi de Dieu non plus que les pénalités qu'elle prononce, il ne pourrait être convaincu de péché. Il n'y a pas un être moral, ni dans le ciel, ni sur la terre, ni dans l'enfer, qui ne puisse être amené à reconnaître que la loi de Dieu est bonne et dont la conscience ne soit obligée d'approuver cette loi.

5. Non seulement l'homme approuve la loi et la déclare juste et bonne ; mais souvent, quand il la considère abstraitement et sans rapport avec sa propre personne, il prend un réel plaisir à la contempler.

C'est là un fait qui est la cause de beaucoup d'illusions ; et je dois vous y rendre attentif. On considère la loi de Dieu en elle-même et on l'aime. Quand il n'y a aucune raison égoïste qui s'y oppose, on l'admire.

En principe, chacun approuve le bien et condamne le mal. Personne n'approuve la méchanceté tant qu'aucune raison personnelle ne l'y pousse ; qui, en effet, n'a jamais rencontré un homme assez mauvais pour approuver le mal considéré abstraitement ? a-t-on jamais vu un homme qui approuvât le caractère moral du diable ou celui de quelque criminel entièrement perversi, à moins d'y avoir quelque intérêt ? Que de fois n'avez-vous pas entendu de méchants hommes exprimer la plus grande horreur et l'indignation la plus vive au sujet de la méchanceté d'autrui ? Quand leurs passions ne sont pas enrôlées au service de l'erreur ou du mal, les hommes se déclarent toujours pour le bien ; l'approbation qu'ils lui donnent est obligée, elle est un effet de leur constitution morale.

Or cette approbation peut s'élever jusqu'à l'enthousiasme et leur faire trouver un véritable plaisir dans la contemplation de la bonté morale, à condition qu'elle ne gêne en rien leur propre égoïsme.

6. Cette approbation de la vérité et de la loi de Dieu, qui tient à notre constitution morale, n'a rien, de vertueux.

Elle fait partie de notre nature ; elle jaillit naturellement et nécessairement de notre âme. Bien loin d'être vertueuse, elle fait d'autant plus ressortir la méchanceté de l'homme qui, connaissant le bien, l'approuvant et l'admirant, ne le pratique cependant pas. Il ne faut donc pas s'imaginer que cette approbation du bien soit, chez les pécheurs impénitents, quelque chose de saint.

La gravité du péché est proportionnelle à la lumière reçue. Or, plus le pécheur impénitent discerne l'excellence de la loi de Dieu, l'approuve et trouve de plaisir en elle, plus il est, non pas saint, mais coupable, puisqu'il ne lui obéit pas ; la connaissance et le sentiment qu'il a du bien ne font que montrer combien est grande sa méchanceté, et rendre chez lui le péché « excessivement pécheur ».

7. L'on a coutume de dire : « Je voudrais faire ceci ou cela, mais je ne puis pas », voulant dire par là qu'on a bien le désir de faire la chose, mais qu'on ne s'y décide pas.

« *Je ne puis pas !* » signifie donc en ce cas : « *Je pourrais si je voulais, mais je ne veux pas !* »

Il n'y a pas longtemps que je demandais à un ministre de prêcher à ma place le dimanche suivant ; il me répondit : « *Je ne puis pas !* ». Je découvris ensuite qu'il l'aurait pu s'il l'avait voulu. Je demandais un jour à un marchand de me céder un article pour un certain prix ; il me répondit : « *Je ne puis pas !* » Ce n'est pas qu'il fût réellement hors de son pouvoir de me donner cet article pour ce prix, car il l'aurait pu s'il l'avait voulu ; cela signifiait seulement qu'il ne se souciait pas de faire ce que je lui demandais.

Quand nous lirons le chapitre que nous avons pris pour texte, vous verrez le rapport qu'il y a entre ces remarques et le sujet que nous étudions.

IV. Je désire maintenant vous donner quelques règles d'interprétation dont on ne peut s'écarter si l'on veut arriver à l'intelligence de la Bible ou de tout autre document.

1. Sous devons toujours interpréter chaque passage dans le sens requis par la nature du sujet traité.

On peut tordre le sens de toute parole si l'on perd de vue le sujet qu'elle se propose d'élucider. Que de fois, séparant des passages de leur contexte, ne les a-t-on pas interprétés sans égard pour ce principe ! c'est ainsi que des erreurs innombrables et des plus absurdes se sont maintenues. Les cours de justice ne permettraient jamais, dans leur sein, les procédés d'interprétation que l'on se permet quand il s'agit de la Bible.

2. Nous sommes toujours tenus d'interpréter le langage d'un homme de façon et ce que le sens que nous lui attribuons soit, autant que possible, en accord avec le caractère et les convictions de cet homme.

Nous devons faire tout ce qui dépend de nous pour ne pas mettre cet homme en contradiction avec lui-même. Si nous n'observons pas cette règle, nous pourrions à peine converser cinq minutes avec notre prochain sans l'accuser de se contredire lui-même ; et nous devons renoncer à nous comprendre les uns les autres.

Le témoin né pourra plus éclairer le jury devant lequel il dépose, si ses paroles peuvent être torturées à plaisir, sans égard pour la règle que nous rappelons ici.

3. Pour comprendre un discours, il ne faut jamais en perdre de vue le but.

On ne peut comprendre un raisonnement si l'on ne tient pas compte du but que l'auteur se propose, et c'est à ce point de vue de ce but que son langage doit constamment être expliqué. Que d'erreurs l'oubli de cette règle n'a-t-il pas produites dans l'interprétation des Saintes Ecritures !

V. Recherchons maintenant le sens de notre texte à la lumière des principes que nous venons de poser, et donnons les preuves à l'appui.

Faisons tout d'abord quelques remarques :

1. Dans tout ce passage, Paul emploie la première personne.

Qu'il entende réellement parler de lui-même, à une époque plus ou moins éloignée de sa vie, ou qu'il ait en vue un cas supposé, cela n'importe pas beaucoup à la saine interprétation de son langage.

Beaucoup de gens pensent que, l'apôtre parlant à la première personne, il faut admettre qu'il parle de lui-même, tel qu'il est au moment où il écrit. Mais quand on discute un principe, il est généralement d'usage de supposer un cas particulier que l'on prend comme exemple. Et, dans ce cas, il est fort naturel de s'exprimer à la première personne, sans avoir en aucune façon l'intention de parler de soi.

L'apôtre Jacques, au troisième chapitre de son épître, parle à la première personne et cela en adressant à ses frères de sévères avertissements : « *Mes frères, ne soyez pas beaucoup de docteurs, sachant que nous en recevrons une plus grande condamnation ; car nous bronchons tous en beaucoup de choses* » (Jacques 3.1-2).

« *Par elle (la langue), nous bénissons celui qui est Dieu et Père ; et par elle, nous maudissons les hommes qui ont été faits à la ressemblance de Dieu* » (Jacques 3.9).

L'apôtre Paul emploie souvent le pronom de la première personne, et il s'en sert quand il discute des principes généraux : « *Toutes choses me sont permises, mais toutes choses ne sont pas avantageuses ; toutes choses me sont permises, mais je ne serai sous la dépendance de quoi que ce soit* » (1 Corinthiens 6.12).

« *Je dis : la conscience, non la tienne, mais celle de l'autre ; car pourquoi ma liberté serait-elle jugée par une autre conscience ? Et si je mange avec actions de grâces, pourquoi serais-je calomnié au sujet d'une chose dont je rends grâce ?* » (1 Corinthiens 10.29).

« *Nous voyons au moyen d'un miroir, d'une manière obscure, mais alors nous verrons face à face ; aujourd'hui, je connais en partie, mais alors je connaîtrai comme j'ai été connu* » (1 Corinthiens 13.12).

« *Si je réédifie les choses que j'ai détruites, je me constitue moi-même transgresseur* » (Galates 2.18). Dans 1 Corinthiens 4.6, Paul informe ses lecteurs qu'il prend sa personne comme simple exemple dans les explications qu'il leur donne : « *C'est à cause de vous, frères, que j'ai tourné figurément ces choses sur moi et sur Apollos, afin que vous appreniez en nous à ne point penser au-delà de ce qui est écrit, et que nul de vous, en faveur de l'un, ne s'enfle contre l'autre* ».

2. Le langage de l'apôtre est applicable, en très grande partie, au chrétien déchu auquel ne restent plus que les formes de la religion.

Ce chrétien a perdu son premier amour, et il est de nouveau sous l'influence des motifs légaux de l'espérance et de la crainte, exactement comme le pécheur impénitent. Aussi les expressions employées par Paul s'appliquent-elles également à l'un et à l'autre.

Mais de ce que notre texte décrit l'expérience du chrétien déchu, il serait visiblement faux de conclure qu'il décrit une expérience chrétienne. Tout ce que l'on peut dire, c'est que le chrétien déchu et le pécheur impénitent sont semblables à beaucoup d'égards.

Je n'hésite pas à affirmer hautement que celui qui a conscience d'être mu par l'amour de Dieu n'aura jamais la pensée de s'appliquer à lui-même ce chapitre 7 des Romains. Mais si quelqu'un n'est pas animé de cet amour, qu'il soit chrétien déchu ou pécheur convaincu de péché, ce chapitre décrit sa vie intime.

3. Quelques expressions dont se sert ici l'apôtre, peuvent s'appliquer au croyant qui n'est pas habituellement en état de chute, mais qui est momentanément vaincu par la tentation.

Subjugué qu'il est par ses passions, il parle de lui-même comme s'il était entièrement dans le mal. « *Un homme est tenté, nous est-il dit, quand il est attiré et amorcé par sa propre convoitise* » (Jacques 1.14). Celui qui est dans cet état trouvera dans notre chapitre bien des expressions qui s'appliqueront à son cas. S'en suit-il que ce chapitre 7 des Romains décrive l'expérience du chrétien ? Loin de là. Cet état dans lequel un chrétien se trouvera momentanément par sa chute, c'est l'état habituel du pécheur impénitent convaincu de péché.

Quoi qu'il en soit, l'ensemble de notre chapitre ne permet évidemment pas de voir ici la description d'une expérience chrétienne. Mon opinion est que l'apôtre a voulu raconter l'expérience du pécheur qui est sorti de son indifférence et qui est fortement convaincu de péché, mais non converti. Voici mes raisons :

1. Il est manifeste que l'apôtre décrit ici l'état habituel de quelqu'un.

Et ce quelqu'un, c'est un homme qui est entièrement sous la dépendance de la chair. Dans son ensemble, notre texte, versets 14 à 25, ne décrit donc pas l'expérience d'un homme qui succomberait momentanément à la tentation ; il décrit celle de l'homme qui tombe habituellement dans le péché, malgré l'approbation qu'il donne à la loi de Dieu.

2. Décrire l'expérience d'un chrétien aurait été sans rapport avec le but que se proposait l'apôtre.

Après avoir établi que la justification n'a lieu que par la foi, et non par les œuvres de la loi, il s'efforce de justifier la loi dans son rôle auprès de l'homme charnel.

Dans notre chapitre 7, il soutient que la sanctification, comme la justification, n'est que par la foi : « Ignorez-vous, frères, car je parle à des gens qui connaissent la loi, que la loi exerce son pouvoir sur l'homme aussi longtemps qu'il vit ? Ainsi, une femme mariée est liée par la loi à son mari tant qu'il est vivant ; mais si le mari meurt, elle est dégagée de la loi qui la liait à son mari.

Si donc, du vivant de son mari, elle devient la femme d'un autre homme, elle sera appelée adultère ; mais si le mari meurt, elle est affranchie de la loi, de sorte qu'elle n'est point adultère en devenant la femme d'un autre. De même, mes frères, vous aussi vous avez été, par le corps de Christ, mis à mort en ce qui concerne la loi, pour que vous apparteniez à un autre, à celui qui est ressuscité des morts, afin que nous portions des fruits pour Dieu ».

En d'autres termes : Pendant que vous étiez sous la loi, vous ne pouviez être justifiés qu'en l'accomplissant tout entière. Mais maintenant, ayant été affranchis de la loi comme norme d'après laquelle vous devriez être jugés, vous n'êtes plus sous l'influence des considérations légales de la crainte et de l'espérance, car Christ, auquel vous êtes unis comme l'épouse à l'époux, a mis de côté la pénalité de la loi, afin que vous fussiez justifiés devant Dieu par la foi.

« Car, lorsque nous étions dans la chair », c'est-à-dire lorsque nous étions encore inconvertis, « les passions des péchés provoquées par la loi agissaient dans nos membres, de sorte que nous portions des fruits pour la mort. Mais, maintenant nous avons été dégagés de la loi, étant morts à cette loi sous laquelle nous étions retenus, de sorte que nous servons dans un esprit nouveau, et non sous le régime ancien de la lettre ! »

Telle est la vraie condition du chrétien : il sert dans un esprit nouveau, il a quitté le légalisme, l'esclavage de la lettre. Il a fait l'expérience que le fruit de la loi, c'est la mort, et que seul l'Évangile a pu l'amener à la vraie soumission à Dieu. Ici se présente une objection. « La loi est-elle donc péché ? Loin de là ! Mais je n'ai connu le péché que par la loi. Car je n'aurais pas connu la convoitise, si la loi n'eût dit : Tu ne convoiteras point. Et le péché, saisissant l'occasion, produit en moi par le commandement toutes sortes de convoitises ; car sans loi le péché est mort.

Pour moi, étant autrefois sans loi, je vivais ; mais quand le commandement vint, le péché reprit vie, et moi je mourus. Ainsi le commandement qui conduit à la vie se trouva pour moi conduire à la mort. La loi donc est sainte, et le commandement est saint, juste et bon ! »

Mais, (ici revient l'objection) « *ce qui est bon a-t-il donc été pour moi une cause de mort ? Loin de là ! Mais c'est le péché, afin qu'il se manifestât comme péché en me donnant la mort par ce qui est bon, par le commandement, il devint condamnable au plus haut point !* » L'apôtre justifie donc la loi en montrant que ce n'est pas à elle, mais au péché qu'il faut attribuer la mort ; et il montre combien le péché est exécration, ce péché par le moyen duquel la bonne loi de Dieu elle-même devient un instrument de mort.

« *Nous savons, en effet, que la loi est spirituelle ; mais moi, je suis charnel, vendu au péché !* » Ici est le nœud de la question. Remarquez-le bien : ce que l'apôtre se propose, c'est de justifier la loi que son interlocuteur supposé prétend être mauvaise, parce qu'elle est un instrument de mort pour le pécheur. A l'encontre de cette objection, Paul entreprend de montrer que toute l'action qu'exerce la loi sur le cœur du pécheur démontre l'excellence même de la loi. La loi est bonne, dit-il, mais tout le mal vient « *des passions des péchés qui sont dans les membres de celui qui est dans la chair !* »

Il en vient ainsi à décrire cette expérience qui est le sujet de la grande controverse que nous avons rappelée. « *La loi est spirituelle, mais je suis charnel !* » Ce mot de charnel n'est appliqué qu'une seule fois par Paul à des chrétiens ; il l'applique à des hommes dont l'état spirituel laissait beaucoup à désirer : « *Vous êtes encore charnels* », dit-il aux Corinthiens, « *car puisqu'il y a parmi vous de la jalousie et de la dispute et des divisions, n'êtes-vous pas charnels, et ne marchez-vous pas selon l'homme ?* »

Il s'agissait de chrétiens en état de chute, qui agissaient comme s'ils n'avaient pas été convertis. Le terme de charnel lui-même désigne généralement les pires pécheurs. Paul définit ce terme en ajoutant : « *vendu au péché* ». Pouvait-il s'appliquer à lui-même ces expressions, au moment où il les écrivait ? Était-il alors vendu au péché ? Pouvons-nous penser cela du grand apôtre ?

Non, son but n'est point de parler de lui-même mais de justifier la loi des accusations lancées contre elle ; et il le fait au moyen d'un cas imaginaire, avec lequel il s'identifie par une figure de langage. Il continue : « *Car ce que j'accomplis, je ne le reconnais pas ; car je ne fais pas ce que je veux, mais je pratique ce que je hais !* »

Vous voyez ici l'application qu'il faut faire des principes que j'ai posés. Le je veux ne doit pas être entendu du choix ou de la volonté, mais simplement du désir ; l'entendre autrement serait mettre l'apôtre en contradiction complète avec les faits ; car chacun sait très bien que la volonté gouverne la conduite. Aussi le professeur Stuart a-t-il traduit très convenablement par je désire : « *ce que je désire, je ne le fais pas ; ce que je hais, je le fais !* »

Ensuite vient la conclusion « *Si donc je fais ce que je ne veux pas, je reconnais par-là que la loi est bonne !* » Si je fais ce que je désapprouve, je désapprouve ma propre conduite, je me condamne moi-même et par là j'atteste l'excellence de la loi. Maintenant, lisez le verset suivant sans perdre de vue le but de l'apôtre : « *Ce n'est donc plus moi qui accomplis cela, mais le péché habitant en moi !* » Ici, il parle comme s'il était divisé contre lui-même, comme s'il possédait deux natures, ou comme quelques philosophes païens l'ont enseigné, comme s'il possédait deux âmes, l'une approuvant le bien, l'autre aimant et choisissant le mal : « *Car je sais qu'en moi, c'est-à-dire en ma chair, il n'habite pas de bien ; car le vouloir se tient à mes côtés, mais le moyen d'accomplir le bien, je ne le trouve pas !* »

Ici, le vouloir signifie simplement l'approbation ; car lorsqu'un homme veut réellement faire une chose, il la fait ; chacun le sait parfaitement. L'interprétation que nous donnons ici correspond à l'expérience de tout pécheur convaincu de péché ; ce pécheur-là sait ce qu'il doit faire, il l'approuve fortement, mais il n'est pas prêt à le faire.

Supposons que j'adresse un appel à ceux d'entre vous qui sont pécheurs impénitents, les priant de s'avancer et de s'asseoir sur ce premier banc, afin que nous puissions voir quels ils sont, prier pour eux, leur montrer leurs péchés et leur devoir de se soumettre à Dieu, quelques-uns ne se diraient-ils pas : « *Je sais que c'est mon devoir, j'ai un grand désir de le faire, mais je ne puis pas !* » Qu'est-ce que cela signifierait ?

Cela signifierait simplement que, tout compté, leur volonté se refuserait à se rendre à mon appel.

Au verset 20, Paul répète ce qu'il a dit plus haut : « *Et si ce que je ne veux pas, je le pratique, ce n'est plus moi qui accomplis cela, mais le péché habitant en moi !* » Est-ce là l'état d'âme et l'expérience habituelle du chrétien ? J'admets qu'un chrétien puisse tomber assez bas pour que ce langage s'applique à lui ; mais s'il se trouve habituellement dans cet état, en quoi diffère-t-il d'un pécheur impénitent ? Si Paul décrit ici l'état habituel du chrétien, il est complètement faux de dire avec la Bible que les saints sont ceux qui obéissent réellement à Dieu ; car nous aurions ici un chrétien dont il serait dit qu'il n'obéit jamais.

« *Je trouve donc en moi cette loi : quand je veux faire le bien, le mal est attaché à moi !* » Ici, l'apôtre parle de l'action des mauvais penchants comme étant si continuellement prédominante qu'il l'appelle « une loi ». « *Car je prends plaisir à la loi de Dieu selon l'homme intérieur !* » C'est ici qu'est la grande pierre d'achoppement qui rejette tant de gens dans la fausse interprétation que nous combattons.

« *Peut-on dire, objecte-t-on, que le pécheur impénitent prend plaisir à la loi de Dieu ?* »
Je réponds : Oui Je sais que l'expression est forte, mais les expressions fortes sont ici continuelles, Paul les emploie aussi bien dans un sens que dans l'autre. Du reste, l'expression est la même que celle dont Dieu se sert au chap. 58 d'Esaië en l'appliquant aux Juifs rebelles : « *Crie à plein gosier, n'épargne pas ta voix, élève la comme une trompette, et déclare à mon peuple leur rébellion et à Jacob leurs péchés. Chaque jour ils me cherchent, et ils se plaisent à connaître mes voies comme une nation qui pratiquerait la justice et n'aurait pas abandonné la loi de son Dieu ; ils me demandent des jugements de justice, et prennent plaisir à approcher de Dieu* ».

De même dans Ezéchiël, chapitre 33 v. 32 : « *Tu es pour eux (toi Ezéchiël) comme un chanteur agréable, comme une belle voix et un habile joueur de harpe. Ils écoutent tes paroles, mais ils ne les mettent point en pratique* ». Et Dieu venait de dire au prophète combien ce peuple était méchant : « *Ils se rendent en foule auprès de toi, et ils s'asseyent devant toi comme mon peuple ; ils écoutent tes paroles, mais ils ne les mettent point en pratique ; car, de leur bouche, ils en font des propos charmants, mais leur cœur s'attache à leurs convoitises* ».

Voilà donc des pécheurs visiblement impénitents qui aiment à entendre la voix éloquente du prophète. De même aujourd'hui, nous voyons souvent des pécheurs impies prendre plaisir à une prédication éloquente, jouir de l'argumentation puissante de quelque prédicateur capable ; c'est pour eux une fête intellectuelle. Et parfois ils y prennent un tel plaisir qu'ils s'imaginent réellement aimer la Parole de Dieu. Ce plaisir que l'on prend à la loi de Dieu et à la prédication qui en est faite est parfaitement compatible avec l'inimitié contre le vrai caractère de Dieu et avec l'entière perversité du cœur ; il contribue même à les mettre dans un plus grand jour : en connaît et on approuve la vérité, mais on ne la pratique pas (Voir Luc 12.47-48 Trad.).

C'est pourquoi, malgré ce plaisir trouvé dans la loi de Dieu, Paul ajoute : « *Mais je vois dans mes membres une autre loi qui combat contre la loi de mon intelligence, et qui me rend captif de la loi du péché qui est dans mes membres. Misérable homme que je suis ! qui me délivrera du corps de cette mort ?* » Puis viennent les mots : « *Je rends grâce à Dieu par Jésus-Christ notre Seigneur* », qui ne sont absolument qu'une parenthèse, une exclamation personnelle qui rompt le fil de la pensée. Enfin, vient la conclusion de tout le morceau : « *Ainsi donc, moi-même, quant à l'intelligence, je suis asservi à la loi de Dieu, mais quant à la chair, je suis asservi à la loi du péché* ».

C'est comme s'il disait :

« Mon meilleur moi, mon jugement impartial, ma conscience, approuve la loi de Dieu ; mais la loi qui est dans mes membres, mes passions ont un tel empire sur moi, que je désobéis toujours ! » L'apôtre décrit donc l'état habituel d'un être qui est entièrement sous la puissance du péché. Il eût été tout à fait hors de son propos de raconter ici une expérience chrétienne. Son dessein était de justifier la loi, il devait donc de toute nécessité décrire, non l'expérience de celui qui est sous la grâce, mais l'expérience de celui qui est sous la loi.

Du reste, si l'expérience qu'il décrit ici était celle du chrétien, l'apôtre raisonnerait à l'encontre de ses propres affirmations ; car il démontrerait que ce n'est pas seulement la loi qui est impuissante à dompter les passions et à sanctifier l'homme, mais que c'est encore l'Évangile.

Une dernière raison, qui est décisive, c'est le fait que l'apôtre décrit ensuite l'expérience du chrétien qui est absolument différente. Au chapitre 7, il parle de ceux qui ne sont pas sous la loi, ni dans la chair ; c'est-à-dire de ceux qui ne sont pas « charnels », qui sont délivrés du joug de la loi et qui servent actuellement Dieu selon l'Esprit : *« Il n'y a donc maintenant aucune condamnation pour ceux qui sont en Jésus-Christ, qui marchent non selon la chair, mais selon l'Esprit. Car la loi de l'Esprit de vie qui est dans le Christ Jésus, m'a affranchi de la loi du péché et de la mort »*. (Il avait fait allusion à cette délivrance, lorsqu'il s'était écrié, dans la parenthèse chapitre 7, verset 25 : « Je rends grâces à Dieu etc.)

« Car, chose impossible à la loi, parce que chair la rendait sans force, Dieu a condamné le péché dans la chair, en envoyant, à cause du péché, son propre Fils dans une chair semblable à celle du péché, et cela afin que la justice de la loi fût accomplie en nous, qui marchons, non selon la chair, mais selon l'Esprit ». De qui parle-t-il maintenant ? Si l'expérience décrite au chapitre précédent était celle du chrétien, de qui donc est celle qu'il décrit ici ? L'homme que l'apôtre nous présente au chapitre 7 est dans une condition entièrement différente de celui qu'il nous a présenté au chapitre 7. Celui-ci était sous la loi, esclave du péché, connaissant son devoir et ne le faisant pas.

Chez l'homme du chapitre 7, au contraire, ce que la loi n'avait pu produire à cause de la puissance des passions, l'Évangile l'a produit, de sorte que la justice qu'exigeait la loi a été accomplie. *« Ceux, en effet, qui vivent selon la chair s'affectionnent aux choses de la chair, tandis que ceux qui vivent selon l'Esprit s'affectionnent aux choses de l'Esprit. Et l'affection de la chair, c'est la mort, tandis que l'affection de l'Esprit, c'est la vie et la paix.*

Car l'affection de la chair est inimitié contre Dieu, parce qu'elle ne se soumet pas à la loi de Dieu, et qu'elle ne le peut même pas. Or, ceux qui vivent selon la chair ne sauraient plaire à Dieu ».

Celui donc qu'au chapitre 7 il appelle charnel ne saurait plaire à Dieu : « *Pour vous, vous ne vivez pas selon la chair, mais selon l'Esprit, si du moins l'Esprit de Dieu habite en vous. Si quelqu'un n'a pas l'Esprit de Christ, il ne lui appartient pas. Et si Christ est en vous, le corps, à la vérité, est mort à cause du péché, mais l'esprit est vie à cause de la justice* ». Il s'agit ici d'un homme dont le corps est mort; auparavant le corps dominait sur l'âme et l'entraînait loin du devoir et du salut ; mais maintenant le pouvoir des passions est vaincu.

Remarques.

1. Ceux qui trouvent leur propre expérience décrite dans le chapitre 7 aux Romains ne sont pas convertis.

Si leur état habituel est celui que décrit ce chapitre, v. 14 à 25, il est clair qu'ils ne sont pas régénérés, qu'ils sont convaincus de péché, mais qu'ils ne sont pas chrétiens.

2. Vous voyez combien il importe de rappeler au pécheur les exigences de la loi, afin de le porter à se condamner lui-même, à justifier Dieu et à apprécier l'Évangile.

Les pécheurs ne sont jamais amenés à la vraie repentance tant qu'ils ne sont pas convaincus de péché par la loi.

3. Vous voyez en même temps l'entière insuffisance de la loi pour convertir l'homme.

4. Vous voyez le danger qu'il y a à prendre de simples désirs pour de la piété.

Le désir du bien qui n'aboutit pas au choix du bien n'a rien de moral. Le diable lui-même peut avoir de semblables désirs. Les plus méchants hommes de la terre peuvent désirer d'avoir de la religion, et l'on ne peut douter qu'ils n'éprouvent ce désir, quand ils voient que la religion pourrait seule mettre un frein à leurs passions et les conduire au salut.

5. Jésus-Christ et l'Évangile nous présentent les seuls motifs qui puissent sanctifier ; la loi ne peut que convaincre de péché et condamner.

6. Ceux qui sont véritablement convertis et qui ont reçu la liberté que donne l'Évangile, sont délivrés de l'esclavage de leur propre corruption.

La domination que leur corps exerçait sur leur esprit est brisée. Ils peuvent avoir encore des luttes et des épreuves, même de grandes ; mais ils obtiennent la victoire sur le péché et font l'expérience qu'il est aisé de servir Dieu et que ses commandements ne sont pas pénibles. Le joug de Jésus-Christ leur est « doux et son fardeau léger ».

7. Celui dont la conversion est véritable a la paix avec Dieu.

Il a conscience qu'il l'a ; il en jouit. Il a le sentiment que ses péchés lui sont pardonnés et qu'il est victorieux du péché.

8. L'étude que nous venons de faire nous montre quelle est la condition véritable d'un très grand nombre de membres de l'Eglise.

Toujours sous la loi, ils consomment leur vie en vains efforts. Ils approuvent la loi dans ses préceptes et dans ses menaces ; ils se sentent condamnés et désirent la délivrance ; mais ils restent malheureux ; ils n'ont pas l'esprit de prière, ils ne jouissent pas de la communion

Dieu et n'ont pas la certitude de leur adoption. Ils se reposent sur le chapitre 7 des Romains ; « c'est exactement mon expérience », disent-ils. Si c'est votre expérience, mes chers auditeurs, laissez-moi vous dire que vous êtes encore dans « des liens ». Vous sentez que vous êtes sous la condamnation, vaincus par le péché, et à coup sûr vous éprouvez qu'un pareil état est plein d'amertume.

Maintenant ne trompez plus votre âme en vous imaginant, qu'avec cette expérience vous pouvez vous aller asseoir à côté de l'apôtre Paul. Non ! vous êtes charnels, vendus au péché ; embrassez l'Évangile afin d'y découvrir la délivrance dont vous avez besoin.

19. LA PERFECTION CHRÉTIENNE (1).

Celui qui le fait est, moralement, parfait comme Dieu. Il a les mêmes sentiments que Dieu ; il aime ce que Dieu aime ; il hait ce que Dieu hait ; et pour les mêmes raisons. « *Soyez donc parfaits comme votre Père céleste est parfait* » (Matthieu 5.4).

Lisons d'abord le passage dont notre texte est la conclusion : « *Vous avez appris qu'il a été dit : Tu aimeras ton prochain et tu haïras ton ennemi. Mais moi je vous dis : Aimez vos ennemis, bénissez ceux qui vous maudissent faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous maltraitent et vous persécutent, afin que vous soyez fils de votre Père qui est dans les cieux ; car il fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons, et il fait pleuvoir sur les justes et sur les injustes.*

Si vous aimez ceux qui vous aiment, quelle récompense méritez-vous ? Les publicains aussi n'agissent-ils pas de même ? Et si vous aimez seulement vos frères, que faites-vous d'extraordinaire ? Les païens aussi n'agissent-ils pas de même ? Soyez donc parfaits, comme votre Père céleste est parfait » (Matthieu 5.43-48).

En traitant de la perfection chrétienne, je montrerai :

I. Ce que n'est pas cette perfection.

II. Ce qu'elle est.

III. Qu'elle est un devoir.

IV. Qu'elle est possible.

V. Enfin, je répondrai à quelques objections qui sont faites ordinairement contre la doctrine de la Perfection chrétienne.

I. Ce qu'elle n'est pas.

1. Dieu ne demande pas que nous ayons les mêmes perfections naturelles que lui.

En Dieu, se trouvent deux sortes de perfections : les naturelles et les morales. Les naturelles sont son éternité, son immutabilité, sa toute-puissance, etc., Il va de soi qu'il n'est pas question d'imiter ces perfections-là.

2. Dieu ne demande pas la perfection de la connaissance, non pas même celle que peuvent comporter des facultés comme les nôtres.

3. La perfection chrétienne requise de nous ne consiste pas non plus à être exempt de toute sorte de tentations.

Soit de celles qui naissent de la constitution même de notre être, soit de celles qui nous viennent du dehors. L'esprit peut être continuellement tenté par les appétits du corps, et cela de la façon la plus pénible, sans que cependant il y ait péché. L'apôtre Jacques dit : « *Chacun est tenté quand il est attiré et amorcé par son propre désir* » (Jacques 1.14). Le péché n'est pas dans la tentation ; il est dans l'acte de céder à la tentation. On peut être tenté par Satan, par ses propres appétits, par le monde, et rester sans péché.

4. La perfection chrétienne n'implique pas que le combat du chrétien, ou « le bon combat », ces mots étant pris dans leur sens vrai et biblique, ait cessé.

5. Elle n'est pas non plus l'infinie perfection morale de Dieu.

L'homme étant une créature morale bornée, n'est pas capable d'affections infinies. Pour Dieu, qui est infini, être parfait, c'est être infiniment parfait. Ce n'est pas là ce que Dieu nous demande.

II. Ce qu'est la perfection chrétienne.

C'est une parfaite obéissance à la loi de Dieu. Cette loi requiert une bienveillance impartiale, désintéressée, parfaite ; l'amour pour Dieu et pour le prochain. Elle demande que nous soyons animés des mêmes sentiments que Dieu, que nous agissions par les mêmes principes que lui, que nous soyons purs de tout égoïsme. En un mot, que dans notre mesure, nous soyons parfaits comme il est parfait.

Le christianisme demande que nous ne fassions ni plus ni moins que ce que la loi de Dieu ordonne. Celui qui le fait est, moralement, parfait comme Dieu. Il a les mêmes sentiments que Dieu ; il aime ce que Dieu aime ; il hait ce que Dieu hait ; et pour les mêmes raisons.

Dieu estime chaque être dans l'Univers et tient compte de lui à proportion de ce qu'il vaut. Il a égard de même à ses propres intérêts en raison de leur valeur réelle. Le Père, le Fils et le Saint-Esprit s'aiment (1) d'un amour suprême, tout à la fois amour de bienveillance et amour de complaisance (complacency), parce qu'ils sont souverainement excellents. Et Dieu requiert de nous que nous l'aimions du même amour.

(1) Finney dit : « Dieu s'aime », etc. (Note du traducteur).

Il prend soin de son intérêt, de sa gloire et de son bonheur, parce qu'ils constituent le bien suprême. Il se comptait infiniment en sa propre excellence, parce qu'il sait que cette excellence est infinie. Il aime sa créature comme lui-même, non au même degré, mais dans la même proportion. Il aime ses créatures en raison de leur valeur réelle ; depuis le plus élevé des archanges jusqu'au moindre ver de terre, il tient compte du bonheur de chaque être. Or il nous a créés à son image, capables de nous conduire selon la même règle que lui. Nous devons aimer aussi impartialement, aussi parfaitement que lui, recherchant le bien des autres avec la même pureté que lui. C'est en cela que consiste la Perfection chrétienne ; elle ne peut être moins que cela.

III. La Perfection chrétienne est un devoir.

1. Cela ressort avec évidence du fait que Dieu l'exige et dans la loi et dans l'Évangile.

Le commandement de notre texte : « *Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait* », est donné dans l'Évangile. Jésus-Christ commande ici exactement ce que la loi commande. Quelques personnes supposent que l'Évangile demande beaucoup moins de nous que ne demandait la loi. Il est vrai que l'Évangile n'exige pas la perfection comme condition du salut ; mais il ne nous dispense à aucun degré de l'obligation d'accomplir les commandements de la loi ; il exige la même sainteté que celle-ci.

2. La Perfection chrétienne est un devoir, car Dieu n'a pas le droit de demander moins.

Dieu ne peut pas nous dispenser de l'obligation d'être parfaits au sens que nous avons indiqué ; nous en dispenser équivaldrait à nous donner la permission de pécher. Tant que nous sommes des êtres moraux, aucun pouvoir dans l'Univers ne peut nous soustraire à l'obligation d'être parfaits. Dieu peut-il nous dispenser du devoir de l'aimer de tout notre cœur, de toute notre pensée, de toute notre force ?

Une pareille dispense signifierait que Dieu ne mérite pas un tel amour. Et si Dieu ne peut pas nous exempter de l'obligation morale tout entière, il ne peut pas non plus, pour les mêmes raisons, nous exempter d'une partie quelconque de cette obligation.

3. Si quelqu'un prétendait que l'Évangile exige moins de sainteté que la loi, je lui demanderais de me dire au juste combien il en exige de moins.

Si nous sommes autorisés à ne point rendre à Dieu une obéissance parfaite, à quelle distance de cette obéissance nous arrêterons-nous ? À quel degré de perfection ou d'imperfection sommes-nous tenus d'arriver ? Où trouverez-vous dans la Bible une règle qui détermine de combien vous pouvez être moins saints sous la dispensation évangélique que vous n'auriez dû l'être sous la loi ? Direz-vous que c'est à chacun d'en juger pour ce qui le concerne ?

Je vous demande alors si vous ne pensez pas que ce soit votre devoir d'être un peu plus saints que vous ne l'êtes maintenant. Tous, probablement, vous répondrez : Oui. Pouvez-vous indiquer un point où il vous serait permis de dire, après l'avoir atteint : *« Maintenant c'est assez, je suis suffisamment parfait ; il est vrai qu'il y a encore du péché en moi, mais je suis arrivé aussi loin que mon devoir le demande en ce monde ! »* Qu'est-ce qui vous autoriserait à parler de cette façon ?

La vérité est que tous ceux qui sont véritablement pieux sentent l'obligation d'être parfaits comme Dieu est parfait ; et plus ils sont pieux, plus ils la sentent.

IV. La Perfection chrétienne est possible en cette vie.

Du seul fait que la perfection chrétienne est commandée, on peut à bon droit inférer qu'elle est réalisable. Quand Dieu nous commande d'être parfaits comme il est parfait, oserions-nous lui répondre que c'est impossible ? Quand il nous donne un ordre, ne devons-nous pas toujours en conclure qu'il y a en nous possibilité naturelle de faire ce qu'il nous ordonne ?

Je me rappelle avoir entendu dire à un prédicateur qu'il prêcherait aux pécheurs qu'ils doivent se repentir, parce que Dieu le commande ; mais qu'il ne voudrait jamais prêcher que les pécheurs peuvent se repentir, parce que Dieu ne le dit nulle part. Quelle lamentable puérité ! Quelqu'un prêche l'obéissance aux lois, mais il ne veut jamais dire que cette obéissance est possible, parce que le code ne le dit pas. Dieu nous commanderait-il, sous peine de mort, ce qui est impossible ; enverrait-il les pécheurs en enfer pour n'avoir pas fait ce qu'ils n'étaient en aucune façon capables de faire ?

Que nous ayons la capacité d'être parfaits, c'est un fait bien facile à constater. Qu'est-ce que cette perfection que nous devons réaliser ? C'est aimer Dieu de tout notre cœur, de toute notre âme, de toute notre pensée, de toute notre force et aimer notre prochain comme nous-mêmes ; c'est-à-dire que c'est exercer, non des facultés que nous n'avons pas, mais bien celles qui sont en nous : « ...de toute ta force, de tout ton cœur » etc. Ce commandement ne demande que l'exercice raisonnable et juste des facultés que nous possédons. - Il est donc clair que nous avons la capacité naturelle ou le pouvoir d'être parfaits exactement comme Dieu le demande.

L'on objecte que s'il y a en nous capacité naturelle, il y a incapacité morale ; ce qui, dit-on, revient au même que s'il y avait incapacité naturelle. Nous répondons que nous ne sommes pas plus incapables moralement d'être parfaitement saints que nous le sommes d'être saints à un degré quelconque. La différence qu'il y a entre la capacité naturelle et la capacité morale consiste en ce que la première a trait à la puissance et aux facultés de l'esprit ; tandis que la seconde concerne la volonté seule. L'incapacité morale n'est pas autre chose que la mauvaise volonté. C'est ce que démontre le Président Edwards dans son traité sur la volonté, et bien d'autres auteurs encore.

Vous demandez si vous avez la capacité morale d'être parfait. Entendez-vous par là demander si vous avez la volonté d'être parfait ? En ce cas, je répondrais : Non. Car si vous vouliez (1) être parfait, vous seriez parfait. La perfection qui est demandée de nous n'est en effet que la conformité de notre volonté à la loi de Dieu.

(1) Que le lecteur veuille bien se rappeler que Finney ne confond pas la volonté avec le désir (Note du traducteur).

Mais, direz-vous, pouvons-nous réellement vouloir le bien, vouloir ce que Dieu veut ? Je réponds que cette question implique contradiction ; elle suppose en effet qu'un agent moral peut être incapable de choisir ou de vouloir. Dans son chapitre sur l'incapacité morale, le Président Edwards dit expressément que l'Incapacité morale est une chose qui n'existe pas. Quand nous parlons d'incapacité à faire une chose, nous voulons dire que la volonté y fût-elle, le pouvoir manquerait pour l'exécution. Parler d'incapacité morale est donc évidemment absurde, car c'est dire à la fois que nous voulons et que nous sommes incapables de vouloir (1).

(1) On a objecté à ce que dit Finney sur la nature pécheresse, et les mêmes objections se reproduisent ici cependant, si l'on regarde comme un axiome qu'il ne peut y avoir péché que là où il y a eu liberté (actuelle ou antérieure) et dans la mesure de cette liberté, n'est-on pas obligé de reconnaître que les expressions.

Transmission du péché, péché comme germe, péché original, nature pécheresse, incapacité morale, etc., sont contradictoires, l'un des termes qui les composent supposant la nécessité et l'autre, la liberté ? (Note du traducteur).

Mais j'admets et je crois qu'il y a chez l'homme une volonté désespérément mauvaise. Et si c'est là ce que vous appelez « incapacité morale », vous avez raison d'affirmer l'existence de cette incapacité. Il y a chez le pécheur une volonté fort tenace de ne point devenir chrétien, et chez le chrétien une volonté semblable de ne point devenir parfait. Les pécheurs peuvent désirer ardemment de devenir chrétiens et les chrétiens peuvent désirer ardemment d'être délivrés de tout péché, et prier pour cela avec insistance, même jusqu'à être dans une sorte d'agonie ; ils peuvent ainsi croire qu'ils ont la volonté d'être parfaits, et se tromper sur ce point.

Que tous leurs péchés considérés d'une manière abstraite, en bloc, leur soient enlevés à la fois, ils ont le sentiment qu'ils le veulent ; mais prenez ces péchés en détail, un par un, et présentez-leur chacun d'eux tel qu'il se trouve dans la réalité de leur vie de chaque jour, et vous verrez qu'il y a maint péché qu'ils ne veulent pas abandonner. Ils combattent le péché en général, le péché, conception vague et abstraite de leur esprit, mais ils le chérissent dans les détails de la vie pratique.

J'ai vu, dans plus d'une circonstance, des chrétiens, en proie à une émotion profonde, se persuader qu'ils en avaient fini pour toujours avec le péché ; puis, moins d'une heure après peut-être, l'événement prouvait qu'ils étaient aussi attachés que jamais à leur ancienne convoitise, et qu'ils avaient besoin d'être encore et plus d'une fois brisés. Les chrétiens ont besoin actuellement qu'on les poursuive d'un péché à l'autre ; ils s'attachent à chacun d'eux, et à chacun d'eux il faut recommencer à livrer bataille ; finalement il se trouve qu'ils ne veulent pas renoncer à tout péché !

Quand un homme a véritablement la volonté de renoncer à tout péché et abandonne entièrement sa volonté propre pour ne plus vouloir que celle de Dieu, tous les liens qui enlacent son âme sont brisés aussitôt ; il est « *rempli de toute la plénitude de Dieu* ».

En fait, voici le langage que l'on nous tient : Ai-je droit de m'attendre à être parfait en ce monde ? Ai-je quelque raison de croire que je puisse être si complètement subjugué par l'Esprit de Dieu que mon âme brûle d'une flamme constante, aimant Dieu pleinement comme la loi le demande ? Que ce soit un devoir, personne ne le nie ; mais la question est toujours : est-ce réalisable ?

À cette question, je réponds :

Ces dernières années, on a tant parlé de Perfection chrétienne, et plusieurs de ceux qui professaient cette doctrine sont tombés dans tant d'aberrations, que le diable semble avoir anticipé le mouvement de l'Église pour le compromettre. Il en est résulté un tel état des esprits que du moment où la doctrine biblique de la sanctification est présentée, aussitôt l'on s'écrie de divers côtés : « Mais c'est du perfectionnisme ! »

Eh bien ! Malgré les erreurs dans lesquelles quelques-uns de ceux qu'on appelle perfectionnistes sont tombés, je n'hésite pas à affirmer que la doctrine de la Perfection chrétienne est dans la Bible, et que personne ne doit la craindre, mais qu'au contraire chacun doit apprendre à la connaître. J'ai personnellement beaucoup connu les perfectionnistes ; j'ai lu leurs publications ; et je dois dire que je ne puis donner mon assentiment à bon nombre de leurs vues. Mais que la Perfection chrétienne soit un devoir, je l'ai toujours maintenu ; et depuis quelques mois, je suis plus convaincu que jamais, et pour diverses raisons, qu'elle est réalisable en cette vie.

1. Dieu veut que nous la réalisions ici-bas.

Plusieurs se demandent : « *Dieu veut-il réellement ma sanctification en ce monde ?* » Je réponds : Oui, puisqu'il l'a dit. La loi elle-même est une manifestation aussi forte que possible de sa volonté à cet égard ; elle est appuyée par une sanction infinie. L'Évangile ne fait que réitérer l'expression de cette volonté sous une autre forme. Comment Dieu pourrait-il exprimer plus fortement sa volonté qu'il ne le fait dans notre texte : « *Soyez donc parfaits comme votre Père céleste est parfait ?* » (Matthieu 5.48).

Dans la première épître aux Thessaloniens (1 Thessaloniens 4.3), il nous est dit : « *Ce que Dieu veut, c'est votre sanctification* ». Si vous étudiez la Bible soigneusement, d'un bout à l'autre, vous y verrez partout que Dieu veut que ses enfants soient saints en ce monde, comme il veut qu'en ce monde les pécheurs se convertissent ; la première de ces vérités n'est pas enseignée moins clairement que la seconde.

Si vous vous en rapportez à la Bible, vous pourriez tout aussi bien révoquer en doute la volonté de Dieu à l'égard de la conversion de ceux-ci qu'à l'égard de la sanctification de ceux-là Dieu leur commande, aux uns et aux autres, la sainteté : pourquoi ne l'attendrait-il pas de leur part ?

Quand il demande la repentance, que veut-il au fond ? Il veut que les hommes l'aiment de tout leur cœur, de toute leur âme, de toute leur pensée, de toute leur force. Les mêmes raisons qui nous portent à croire que Dieu veut la repentance et l'amour à un degré quelconque, ne nous obligent-elles pas à affirmer que Dieu veut, une repentance entière, un amour parfait ?

Il demande l'amour, et vous en concluez qu'il veut être aimé ; il demande l'amour parfait, et vous refusez d'en conclure qu'il veut, être aimé parfaitement : n'est-ce pas une étrange logique ? Personne ne peut démontrer par la Bible que Dieu ne demande pas la parfaite sanctification en ce monde, ni qu'il ne la veuille pas, ni qu'elle ne soit pas aussi réalisable que tel degré déterminé de sanctification.

J'ai passé en revue toute la Bible en notant tous les passages qui concernent le point qui nous occupe, et je les ai trouvés si nombreux que je n'ai pu les inscrire sur la carte qui contient le plan de mon discours. Si je vous les citais tous, je ne pourrais faire autre chose ce soir que de vous lire des passages. Si vous étudiez la Bible au point de vue qui nous occupe, vous serez étonnés de voir combien nombreux sont les passages où il est question d'être délivré du péché lui-même, en regard de ceux qui nous parlent de l'exemption du châtement ; le nombre de ces derniers est insignifiant en comparaison de celui des premiers.

2. Toutes les promesses de Dieu et toutes les prophéties qui concernent la sanctification des croyants en ce monde, doivent être comprises, cela va de soi, de la parfaite sanctification.

Qu'est-ce que la sanctification, si ce n'est la sainteté ? Quand une prophétie annonce la sanctification de l'Église, devons-nous entendre par là, une sanctification partielle ? Et quand Dieu exige la sainteté, devons-nous comprendre qu'il n'exige qu'une sainteté partielle ? Assurément non. Quand donc Dieu promet la sainteté, au nom de quel principe voulez-vous l'entendre d'une sainteté partielle ?

Voilà si longtemps que nous expliquons les Écritures au point de vue de l'état actuel des choses, que nous avons entièrement perdu de vue leur sens réel. Mais si l'on ne veut tenir compte que du langage de la Bible, je défie qui que ce soit de montrer que les promesses et les prophéties concernant, la sainteté puissent se rapporter à autre chose qu'à la parfaite sanctification ; autant vaudrait prétendre que les commandements de la loi et de l'Évangile ne doivent être compris que d'une obéissance partielle, ce qui est manifestement absurde.

3. La parfaite sanctification est « la grande bénédiction » promise partout dans la bible.

L'apôtre Pierre dit : « *Les très grandes et précieuses promesses nous ont été données, afin que par leur moyen vous eussiez communication de la nature divine, étant échappés (1) à la corruption qui règne dans le monde par la convoitise* » (2 Pierre 1.4).

Si ce n'est pas là la parfaite sanctification, je demande ce que ce peut être. Nous avons ici une déclaration établissant que les très grandes et précieuses promesses nous ont été données afin qu'en les croyant, nous devenions participants de la nature divine. Si donc nous voulons nous servir d'elles dans le but pour lequel elles nous ont été données, nous pouvons devenir parfaitement saints.

(1) Traduction conforme au texte (Note du traducteur).

Passons en revue quelques-unes de ces promesses.

Je commencerai par la promesse renfermée dans l'alliance que Dieu traita avec Abraham. Cette promesse assurait au patriarche que sa postérité posséderait le pays de Canaan, et qu'en lui, par le Messie, toutes les nations seraient bénies. Le sceau de cette alliance, la circoncision, qui est, comme chacun le sait, un type de la sainteté, nous montre quelle était la principale bénédiction que Dieu avait en vue pour toutes les nations. C'était la sainteté. Aussi l'apôtre nous dit-il- que Jésus-Christ a été donné « *afin de se sanctifier un peuple particulier* » (Tite 2.14).

Toutes les purifications et toutes les autres cérémonies du rituel mosaïque signifient la même chose ; elles avaient toutes en vue le Sauveur promis. Toutes les ordonnances concernant la purification du corps étaient des types se rapportant à la purification de l'âme, à la sainteté. Dans l'Évangile, le baptême a la même signification : L'acte de laver le corps est une image de la sanctification de l'âme.

Dans Ézéchiel 36.25, cette bénédiction, la sanctification, est promise expressément comme la grande bénédiction de l'Évangile : « *Je répandrai sur vous une eau pure, et vous serez purifiés ; je vous purifierai de toutes vos souillures et de toutes vos idoles. Je vous donnerai un cœur nouveau, et je mettrai en vous un esprit nouveau ; j'ôterai de votre corps le cœur de pierre, et je vous donnerai un cœur de chair. Je mettrai mon Esprit en vous, et je ferai que vous suiviez mes ordonnances, et que vous observiez et pratiquiez mes lois* ».

De même Jérémie 33.8 : « *Je les purifierai de toutes les iniquités qu'ils ont commises contre moi* ». Mais il faudrait trop de temps pour citer tous les passages des prophéties de l'Ancien Testament qui présentent la sainteté comme étant la grande bénédiction de la Nouvelle Alliance. Je désire que tous vous étudiiez votre Bible au point de vue qui nous occupe ; si vous le faites, vous serez étonnés de voir à quel point toutes les Écritures s'accordent pour présenter la sanctification comme la bénédiction principale promise au monde en la personne du Messie.

Quelqu'un douterait-il que le grand objet de la venue du Messie ne fut de sanctifier son peuple ? Immédiatement après la chute, Dieu annonça que Satan briserait le talon du Messie ; mais que le Messie lui briserait la tête. Et l'apôtre Jean nous déclare que *« c'est dans le but de détruire les œuvres du diable que le Fils de Dieu a été manifesté »*. Jésus a mis Satan sous ses pieds ; son but a été de nous gagner de nouveau à Dieu, de nous rendre au service de Dieu, nous sanctifiant et nous purifiant. C'est lui qui est annoncé Zacharie 13.1 : *« En ce jour-là une source sera ouverte pour la maison de David et les habitants de Jérusalem, pour le péché et pour l'impureté »*.

Daniel 9.24, il est dit : *« Soixante et dix semaines ont été fixées sur ton peuple et sur ta ville sainte, pour faire cesser les transgressions et mettre fin aux péchés, pour expier l'iniquité et amener la justice éternelle, pour sceller la vision et le prophète, et pour oindre le Saint des saints »*. Mais il est inutile de citer la multitude des textes qui proclament ces mêmes vérités : Ils remplissent l'Ancien Testament.

Dans le Nouveau Testament, dès qu'il est fait mention du Sauveur, il nous est dit : *« Son nom sera Jésus, car il sauvera son peuple de leurs péchés »* (Matthieu 1.21).

De même, 1 Jean 3.5 : *« Jésus a paru pour ôter les péchés, pour détruire les œuvres du diable »*. Tite 2.13 : *« Jésus-Christ s'est donné lui-même pour nous, afin de nous racheter de toute iniquité et de se purifier un peuple particulier zélé pour les bonnes œuvres »*. Éphésiens 5.25 : *« Christ a aimé l'Église et s'est livré lui-même pour elle, afin qu'il la sanctifiât, l'ayant purifiée par le baptême d'eau, par la parole, afin qu'il se la présentât glorieuse, n'ayant ni tache, ni ride, ni rien de semblable, et afin qu'elle soit au contraire sainte et sans défaut »*.

Ce peu de passages suffit pour montrer que l'objet de la venue de Christ a été de sanctifier l'Église et cela de façon à ce qu'elle fût absolument sainte et irrépréhensible. Lisez encore Romains 11.26 : *« Tout Israël sera sauvé, selon qu'il est écrit : Le Libérateur viendra de Sion, et il détournera de Jacob les impiétés ; et c'est là mon alliance en leur faveur, lorsque j'ôterai leurs péchés »*.

Et 1 Jean 9 : *« Si nous confessons nos péchés, il est fidèle et juste pour nous pardonner nos péchés et nous purifier de toute iniquité »*. Qu'est-ce que « nous purifier de toute iniquité », si ce n'est pas la parfaite sanctification ? Or, je présume que si une semblable chose est promise dans la Bible, vous tous qui êtes ici ce soir, vous désirez la connaître par expérience.

Et maintenant que penserez-vous de 1 Thessaloniens 5.23 : « *Que le Dieu de la paix lui-même vous sanctifie entièrement, et que votre être tout entier, l'esprit, l'âme, et le corps, soit conservé irrépréhensible pour l'arrivée de notre Seigneur Jésus-Christ ?* » Que signifient ces mots : « *...vous sanctifie entièrement ?* » Voici la parfaite sanctification ?

Et pouvez-vous dire vraiment que ce n'est pas cette sanctification-là en ce monde ? L'apôtre souhaite que le corps des Thessaloniens, aussi bien que leur âme et leur esprit, soit conservé sans tache ; est-il nécessaire de dire qu'il s'agit de leur corps actuel ?

Un apôtre inspiré par l'Esprit de Dieu ferait-il une semblable prière s'il ne croyait pas possible qu'elle fût exaucée ? Non seulement il le croit possible, mais il ajoute aussi : « *Celui qui vous a appelés est fidèle, et il le fera* ». Se tromperait-il ?

4. La parfaite sanctification des croyants est le but en vue duquel le Saint-Esprit a de promis.

Tout ce que les Écritures nous disent du Saint-Esprit nous le prouve. Toute l'œuvre du Saint-Esprit tend à cette fin : la sanctification de l'Église. Tous les commandements qui exigent la sainteté, toutes les promesses, toutes les prophéties, toutes les ordonnances, tous les avertissements, toutes les bénédictions, tous les châtiments, tous les devoirs religieux sont autant de moyens qu'emploie le Saint-Esprit pour la sanctification de l'Église.

5. Si le devoir d'être parfaitement, saint n'est pas praticable en ce monde, il s'en suit que Satan a si bien accompli ses desseins en corrompant l'humanité, que Jésus-Christ est en défaut, car il n'a pas d'autre moyen pour sanctifier son peuple que de l'ôter du monde.

Est-il possible que Satan ait si bien eu l'avantage sur Dieu que le royaume de Dieu ne puisse pas être rétabli en ce monde, et que le Tout-Puissant n'ait plus d'autre ressource que de battre en retraite, obligé de retirer ses enfants dans le ciel afin de pouvoir les rendre saints ? Le royaume de Dieu ne peut-il donc être établi que partiellement ici-bas, et doit-il en être toujours ainsi, de sorte que les meilleurs d'entre les saints seraient obligés de dépenser la moitié de leur temps au service du diable ?

Le peuple de Dieu serait donc condamné à se traîner toujours chancelant et radotant, vivant dans le péché jusqu'à ce qu'il parvienne au ciel ? Qu'est-ce donc que « *cette pierre détachée de la montagne sans le secours d'aucune main* » (Daniel 2.34), et qui devient une grande montagne et remplit toute la terre, si ce n'est un type et un gage du triomphe final de l'amour de Dieu en ce monde ?

6. Si la parfaite sanctification n'est pas praticable en ce monde, cela doit venir ou de l'insuffisance des motifs que présente l'Évangile ou d'un manque de puissance dans le Saint-Esprit.

Il est dit que dans la vie à venir nous serons semblables à Dieu parce que nous le verrons tel qu'il est Mais pourquoi pas ici-bas, si nous avons cette foi qui est « *une substance des choses qu'on espère et une démonstration des choses qu'on ne voit point ?* » (*Hébreux 11.1*). Il y a une promesse pour « ceux qui ont faim et soif de la justice » et cette promesse est qu'ils « seront rassasiés ». Qu'est-ce qu'être rassasié, « rempli » de justice, si ce n'est être parfaitement saint ? Et ne devons-nous jamais- être « remplis » de justice avant notre mort ? Devons-nous être pendant toute notre vie sur cette terre « affamés et altérés », souffrants et misérables ? La Bible a été comprise de cette façon, mais elle ne parle pas ainsi.

V. Objections et réponses.

1. Objection : La puissance de l'habitude est telle que nous ne devons pas nous attendre à être jamais entièrement sanctifiés en cette vie.

Réponse : Si la puissance de l'habitude peut être si bien vaincue, qu'un pécheur impénitent puisse se convertir ; pourquoi ne pourrait-elle pas être assez complètement brisée pour qu'une âme convertie arrive à la parfaite sanctification ?

Si l'œuvre de Dieu rencontre quelque part des difficultés invincibles, ce doit être dans cet état d'inconversion ou l'égoïsme domine entièrement l'esprit et où les habitudes de péché subsistent tout entières. L'obstacle est si grand, en effet, qu'aucun autre pouvoir que le Saint-Esprit ne peut le vaincre ; il est même si grand, en beaucoup de cas, que Dieu lui-même ne peut pas, dans sa sagesse, convertir actuellement le pécheur. Mais est-il possible de supposer que lorsque Dieu a vaincu une première fois cet obstacle, qu'il a brisé la puissance de l'égoïsme et des habitudes, et que l'âme est convertie, Dieu n'ait pas les ressources suffisantes pour l'amener à l'entière sanctification ?

2. Objection : Une vie de péché engendre beaucoup d'obstacles physiques qui ne peuvent pas être vaincus par des moyens moraux.

Réponse : C'est une objection fort commune. Les hommes se sont rendus esclaves de tant d'influences et d'appétits physiques, et ils en ont si bien conscience, qu'ils ne croient pas possible d'être délivré par des moyens moraux. Au septième chapitre de

l'épître aux Romains, l'apôtre Paul décrit l'état de l'homme en lutte avec sa nature physique ; mais au chapitre suivant il nous montre l'homme qui l'a vaincue. « *Et si Christ est, en vous, le corps est mort à cause du péché ; mais l'esprit est vie à cause de la justice. Et si l'Esprit de celui qui a ressuscité Jésus d'entre les morts habite en vous, celui qui a ressuscité Christ d'entre les morts vivifiera (Traduction exacte (Note du traducteur) aussi vos corps mortels par son Esprit qui habite en vous* » (Romains 7.11). Ce qui est dit ici de la vivification du corps n'a pas trait à la résurrection, mais à l'influence de l'Esprit de Dieu sur le corps, en d'autres termes à la sanctification du corps.

Vous demanderez si l'Esprit de Dieu produit un changement physique, un changement dans le corps. Je réponds en me servant du cas de l'ivrogne pour éclaircir ma pensée. Le corps de l'ivrogne est dans un état maladif, une soif qui n'est pas naturelle et qui est insatiable le dévore, et cette soif est si forte qu'elle ne semble pas pouvoir être vaincue. Cependant vous connaissez très probablement des cas où elle été et où l'appétit physique a entièrement disparu. On m'a cité des cas où des ivrognes ont si bien vu la grandeur du péché de l'ivrognerie, qu'ils ont eu aussitôt en horreur les boissons fortes ; et qu'ils y ont renoncé pour toujours, ayant pour elles un tel dégoût, qu'ils n'ont plus jamais eu le moindre désir d'en goûter de nouveau.

J'ai connu un homme qui était esclave du tabac et qui fut enfin convaincu qu'il péchait en cela ; la lutte qu'il soutint contre ce penchant le poussa finalement à venir à Dieu ; il pria avec une telle instance qu'en un instant il remporta une victoire complète et n'eut plus jamais la moindre envie de fumer. Je ne vous donne maintenant aucune théorie de la chose, je vous apporte des faits. J'ai connu le cas d'individus chez lesquels une vie de péché avait créé l'esclavage absolu des appétits du corps et qui, convertis en un temps de réveil, avaient vu disparaître ces appétits aussi complètement que si le corps avait disparu avec eux.

En cas, l'esprit est sans doute tellement absorbé par les objets les plus élevés, qu'il n'a plus une pensée pour ceux qui seraient de nature à raviver les appétits du corps. Un ivrogne passera devant un cabaret, regardera les gens boire y arrêtera son attention : sa passion se réveillera. C'est pour cela que le Sage nous dit : « *Ne regarde point le vin quand il est rouge !* » Mais il n'y a pas de doute qu'un appétit quoi conque du corps ne puisse être dompté par une impression suffisante produite sur l'esprit.

Je crois que tout chrétien réel l'admettra, vu que son expérience lui en fera foi. N'avez-vous jamais, mes bien-aimés, connu des temps où les réalités éternelles Ont tellement rempli votre âme tellement absorbé votre esprit, que les appétits du corps en ont été complètement neutralisés ?

Supposez que cet état d'âme se prolonge, qu'il devienne permanent, tous ces appétits physiques qui étaient un obstacle à la parfaite sanctification ne seront-ils pas vaincus aisément ?

3. Objection : La Bible condamne cette doctrine en déclarant qu'il n'y pas un seul juste sur la terre, pas un seul homme qui ne pèche (1).

(1) Allusion à une parole de Salomon, 2 Chroniques 6.36 (Note du traducteur).

Réponse : Supposons que la Bible le dise, il ne s'en suit pas que l'existence d'un tel homme sur la terre soit impossible. Il a pu être vrai, à certaines époques, sous l'ancienne dispensation, par exemple, de dire qu'il n'y avait pas sur terre une seule âme parfaitement sanctifiée ; mais il ne s'en suit pas qu'aujourd'hui, sous la dispensation évangélique, il n'y ait aucune personne qui vive sans péché, encore moins s'en suit-il que la chose soit impossible. « *La loi rien amené à la perfection, mais il n'en est pas ainsi de l'introduction d'une nouvelle espérance* », nous est-il dit (Hébreux 7.19). C'est-à-dire que l'Évangile tel que Dieu l'a donné amène à la perfection.

4. Objection : Les apôtres ont reconnu qu'ils n'étaient pas parfaits.

Réponse : Je sais que l'apôtre Paul dit : « *Non que je sois déjà consommé, ou devenu parfait* » (Philippiens 3.12). Mais il n'est pas dit qu'il demeura dans le même état jusqu'à sa mort, ni qu'il n'atteignit jamais l'entière sanctification. Du reste, je ne pense pas que l'apôtre parle ici de l'entière sanctification ; il parle de la perfection absolue, qui ne va pas sans la connaissance parfaite (1).

(1) Impossible ici de ne pas citer le verset 15 : « *Nous tous qui sommes parfaits* ». Voyez encore le verset 17 : « *Devenez tous ensemble mes imitateurs, et portez vos regards sur ceux qui se conduisent selon le modèle que vous avez en nous* ». Comparez : 1 Thessaloniens 2.10 ; Galates 2.20 ; Philippiens 4.8-9, etc. (Note du traducteur).

L'apôtre Jean parle de lui-même comme aimant Dieu parfaitement. Mais quoi qu'il en soit de l'état spirituel des apôtres au moment où ils écrivirent les Saintes-Écritures, il est clair que, du fait qu'ils n'auraient pas été parfaits, l'on ne pourrait jamais conclure que nul autre ne le pourrait devenir.

5. Objection : Ne serait-ce pas de la présomption chez nous que de penser pouvoir être meilleurs que les apôtres et les premiers chrétiens ?

Réponse : Où serait la présomption ? N'est-ce pas un fait évident que nous avons de grands avantages que ne possédaient pas les églises primitives ? Le bénéfice de leur expérience, la collection complète des Écritures, l'état du monde, le millénium qui approche, tout nous donne l'avantage sur les premiers croyants. Pourquoi supposer que l'Église doive toujours en rester au même point en fait d'expériences religieuses, et ne jamais aller de l'avant en rien ?

Où voyez-vous cela dans l'Écriture ? Pourquoi l'Église ne devrait-elle pas grandir toujours, devenant toujours meilleure ? On semble admettre généralement que les églises doivent toujours regarder en arrière, prenant les premiers saints comme leurs modèles ; je pense que notre devoir est de faire l'inverse et que nous devons sans cesse nous proposer un but plus élevé que la stature à laquelle parvinrent les premiers chrétiens. Je crois qu'avant que le millénium puisse arriver, l'Église doit dépasser de beaucoup le christianisme des premiers chrétiens. Parmi ceux-ci, je ne compte pas les apôtres, attendu qu'il me paraît vraisemblable qu'ils avaient atteint l'entière sanctification.

6. Objection : Il y a tant de gens qui font profession d'être parfaits et qui ne le sont pas, que je ne puis croire à la perfection en ce monde.

Réponse : Il y a tant de gens qui se font passer pour riches et qui ne le sont pas, en concluez-vous que personne ne soit riche ?

7. Objection : Il y a tant de gens qui font profession d'être arrivés à la perfection et qui sont tombés dans l'erreur et le fanatisme, que j'ai peur de m'occuper de ce sujet.

Réponse : Je trouve dans l'histoire qu'une secte de perfectionnistes a surgi après chaque grand réveil. Et ce n'est qu'un chef-d'œuvre de Satan pour annuler les effets du réveil. Il sait que si l'Église est amenée à la sainteté, c'est un coup de mort donné à sa puissance sur la terre, aussi prend-il ses mesures pour faire échouer les efforts de l'Église tendant à élever le niveau de la piété ; il refroidit et décourage les chrétiens, les dégoûtant de la pensée même de conformer parfaitement leur vie à la volonté de Dieu.

Il y a si bien réussi, que du moment où vous pressez les chrétiens de poursuivre la sainteté et de rompre avec tous leurs péchés, un cri s'élève : « *Mais ceci conduit au perfectionnisme !* », et voilà le mouvement décrié et arrêté.

8. Objection : Mais pensez-vous vraiment qu'il n'y a jamais eu des hommes parfaitement saints en ce monde ?

Réponse : J'ai lieu de croire qu'il y en a eu plusieurs. Il est extrêmement probable qu'Hénoc et Élie furent déliés de tout péché avant d'être enlevés de ce monde. À différentes époques de l'histoire de l'Église, il y a eu nombre de chrétiens intelligents et intègres, gens à qui l'on n'avait rien à reprocher, qui ont témoigné eux-mêmes qu'ils vivaient délivrés de tout péché. Je sais fort bien que l'on a répondu qu'ils avaient dû être des orgueilleux et que personne ne peut se dire délivré de tout péché, si ce n'est par orgueil.

Mais je demande pourquoi un homme ne pourrait pas se dire délivré de tout péché, quand il en est ainsi, sans tomber dans l'orgueil, tout aussi bien que l'on peut sans orgueil se dire converti ? Les saints ne le diront-ils pas dans le ciel à la louange de la grâce de Dieu qui aura achevé son œuvre en eux ; et pourquoi ne le diraient-ils pas dès ici-bas par le même motif ?

Je ne fais pas moi-même aujourd'hui profession d'avoir atteint la parfaite sanctification mais si je l'avais atteinte, si je sentais que Dieu m'eût réellement donné la victoire sur le monde, la chair et le diable et qu'il m'eût délivré de tout péché (1), garderais-je la chose secrète, tenant ce trésor enfermé dans mon cœur et laissant mes frères trébucher sans cesse dans l'ignorance de ce que la grâce de Dieu peut faire ? Non certes ! Je témoignerais de mon expérience afin que mes frères arrivassent plus promptement à une complète délivrance.

(1) Ces paroles ont été prononcées en 1837. À partir de 1843, Finney témoigne avoir reçu l'entière sanctification (Note du traducteur).

J'ai entendu dire que si un chrétien était réellement parfait, il serait la dernière personne à le dire. Diriez-vous de quelqu'un qui fait profession d'être converti : « *S'il était vraiment converti, il serait le dernier à en parler ?* » N'est, ce pas au contraire le premier mouvement d'une âme convertie que de s'écrier : « *Venez, vous tous qui craignez Dieu, je vous déclarerai ce qu'il a fait pour moi ?* » Et pourquoi le même désir ne se trouverait-il pas chez celui qui a obtenu l'entière sanctification ? Pourquoi cette suspicion jetée sur le témoignage ?

Si quelqu'un présente toutes les preuves d'une grande piété, si sa vie est irréprochable, s'il n'y a aucune plainte à faire sur l'esprit qui l'anime, s'il est évident que cet esprit est bien celui de Jésus-Christ, et s'il atteste qu'après un grand travail spirituel et d'ardentes prières, Dieu lui a donné la victoire, et que maintenant son âme est dans la glorieuse liberté que donne la puissance du Saint-Esprit, comment ne serions-nous pas tenus de recevoir son témoignage tout autant que nous l'avons été quand il a témoigné de sa conversion ?

J'ai lu dernièrement l'Exposition de la Perfection chrétienne de Wesley, livre que je n'avais jamais vu. J'y trouve quelques expressions auxquelles j'aurais à objecter, mais mes réserves portent plutôt sur le langage que sur fond de la pensée. Du reste, c'est un livre admirable et je désire que vous le lisiez tous. Je vous recommande les Mémoires de James Brainerd Taylor, je désire que chaque chrétien se les procure et les étudie ; j'en ai lu la plus grande partie trois fois en peu de mois. Bien des choses dans ce livre montrent que l'auteur croyait à la doctrine qui présente la Perfection chrétienne comme un devoir praticable en cette vie ; et nous verrions probablement qu'il avait atteint cette perfection, si nous avions sous yeux tout ce qu'il a écrit (1).

J'ai connu personnellement, un chrétien qui me revient en mémoire en cet instant qui certainement était un chrétien entièrement sanctifié.

(1) On assure, ajoute Finney, que ses biographes ont supprimé à dessein plusieurs fragments de son journal et de ses lettres se rapportant au sujet qui nous occupe (Note du traducteur).

On s'est fait les idées les plus étranges sur la sanctification chrétienne. Vous entendrez dire parfois que l'on ne pourrait pas vivre en ce monde si l'on était parfaitement saint. Je crois avoir moi-même autrefois dit quelque chose de semblable, et je dois reconnaître que j'ai parlé sur ce sujet comme un insensé. Celui qui est parfaitement saint est plus prompt que tout autre à travailler au bien de son prochain. Jésus-Christ ne pouvait-il pas vivre sur la terre. On semble penser que celui qui serait parfaitement saint serait dans un tel état d'excitation, qu'il lui serait impossible de demeurer dans un corps, qu'il ne pourrait ni manger, ni dormir, ni remplir les devoirs de la vie ordinaire.

Jésus-Christ était un homme, il était sujet aux mêmes tentations que nous, et il aimait le Seigneur, son Dieu, de tout son cœur, de toute son âme et de toute sa force : il était parfaitement saint.

Remarques.

Nous pouvons maintenant comprendre pourquoi il n'y a pas plus de chrétiens parfaits en ce monde.

1. Les chrétiens ne croient pas que Dieu veuille qu'ils soient parfaitement sanctifiés en ce monde.

Ils savent que Dieu leur commande d'être parfaits comme il est parfait ; mais ils pensent que, par devers lui, Dieu ne veut pas qu'ils le soient : « *Autrement, disent-ils, pourquoi Dieu ne ferait-il pas davantage pour nous rendre parfaits ?* » Sans doute Dieu préfère les voir rester tels qu'ils sont, plutôt que d'employer un système d'influences nouvelles et extraordinaires pour les pousser à la perfection ; parce qu'il voit qu'introduire un nouveau système d'influences serait un mal plus grand que la prolongation de leur état moral actuel.

Mais qui peut douter sérieusement qu'il ne préfère les voir devenir parfaits dans les circonstances où ils se trouvent, plutôt que les voir continuer à pécher ? Les pécheurs impénitents raisonnent exactement comme font ces chrétiens. Ils disent : « *Je ne crois pas que Dieu veuille que je me repente ; car s'il le voulait, il ferait que je que repentisse !* » Pécheur, il est possible que Dieu aime mieux te laisser demeurer dans l'impénitence et perdre ton âme plutôt que d'employer des influences nouvelles pour t'amener à la repentance ; mais conclure que Dieu ne veut pas sérieusement que tu cèdes aujourd'hui aux appels qu'il t'adresse, aux influences qu'il met en œuvre pour te sauver, c'est raisonner d'une façon bien étrange.

Supposez que votre domestique raisonne de la même manière et dise : « *Je ne crois pas que mon maître désire réellement que je lui obéisse ; car, s'il le désirait, il se tiendrait tout le jour à côté de moi pour surveiller mon travail !* » Trouveriez-vous la conclusion juste ? Vous trouveriez probablement votre temps si précieux que vous aimeriez mieux voir votre domestique ne rien faire de tout le jour, que de passer votre vie à lui faire faire son travail.

Il en est de même dans le gouvernement de Dieu. Si Dieu concentrait tous les pouvoirs de son gouvernement sur un point, à l'effet de convertir un pécheur, il pourrait couvrir ce pécheur, mais l'économie de l'Univers en serait troublée, en sorte qu'il en résulterait un mal bien plus grand que la perte d'une âme. Nous en dirons autant pour ce qui concerne la sanctification du chrétien ; Dieu lui en a donné tous les moyens, et lui dit ensuite : « *Sois parfait comme je suis parfait !* ».

Mais le chrétien de répliquer : « *Dieu ne désire pas réellement que je sois parfait ; s'il le voulait véritablement, il me rendrait tel !* » C'est exactement l'argument du pécheur impénitent ; il ne vaut pas mieux dans un cas que dans l'autre.

2. Les chrétiens ne s'attendent pas à être sanctifiés.

La plus grande partie de l'Église est formée de gens qui ne s'attendent pas réellement à devenir plus pieux qu'ils ne sont.

3. Le plus souvent ils ne désirent pas même la parfaite sanctification.

4. Ils sont satisfaits de leur faim et de leur soif de la justice et ils ne s'attendent pas à être rassasiés.

Souffrez que j'insiste sur ce point : la faim et la soif de la sainteté ne sont pas la sainteté. Le désir d'une chose sa possession sont deux choses bien distinctes ; le désir n'est pas la chose désirée. S'ils ont faim et soif de la justice, ils doivent ne laisser à Dieu aucun repos jusqu'à ce qu'il vienne accomplir sa promesse, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'ils soient parfaitement saints.

5. Ils perdent de vue le vrai but, le but suprême de l'Évangile.

L'Église a trop longtemps supposé que le grand but de l'Évangile est de soustraire les hommes à la punition au péché ; tandis que son but réel, son grand objet est de délivrer les hommes du péché. Hélas ! beaucoup de chrétiens n'ont pas d'autre pensée que celle-ci : « *Nous pécherons certainement jusqu'à la fin ; mais nous sommes aussi assurés d'être pardonnés ; puis, après notre mort, d'être rendus saints dans le ciel !* »

Oh ! Si seulement les chrétiens pouvaient voir que l'œuvre capitale, que le grand dessein de l'Évangile est de briser la puissance du péché et de remplir les hommes sur la terre de « toute la plénitude de Dieu », avec quelle promptitude ne verrions-nous pas l'amour de Dieu, comme une flamme ardente et inextinguible, se répandre dans les cœurs, d'un bout du peuple de Dieu à l'autre, sur toute la terre !

6. Les promesses de Dieu ne sont ni comprises, ni saisies avec une véritable foi.

Oh ! Si l'Église voulait lire la Bible et saisir d'une main ferme chacune des promesses qui s'y trouvent, elle les découvrirait bientôt incommensurablement grandes et précieuses ! Mais elle laisse perdre son héritage. Elle reste dans l'ignorance au sujet de l'étendue des bénédictions qu'elle peut recevoir.

Si vous m'en donniez le temps ce soir, je vous présenterais quelques promesses qui sont telles, que si vous vouliez les saisir et vous les approprier, vous connaîtriez bientôt par expérience ce que je veux dire.

7. Beaucoup cherchent à s'approprier la bénédiction par la loi et non par la foi.

Combien de gens qui cherchent à obtenir la sanctification par leurs propres résolutions et leurs propres œuvres, par leurs jeûnes et leurs prières, par leurs efforts et leur activité, au lieu de la saisir de prime abord en Christ, par la foi, exactement comme ils ont fait pour la justification. C'est toujours œuvre, œuvre, œuvre, au lieu de la foi qui saisit le « *Christ, Jésus, lequel nous a été fait de la part de Dieu sagesse, justification, sanctification et rédemption* » (1 Corinthiens 1.30).

Qu'ils viennent et saisissent la force de Dieu et ils seront sanctifiés. La foi donnera entrée à Christ dans l'âme et celle-ci sera remplie du souffle même de Christ.

Mais ces œuvres, qui ne sont que des œuvres mortes, sont des souillures dont il faut être purifié par le sang de Christ (Hébreux 9.14). C'est la foi qui doit sanctifier, c'est elle qui purifie le cœur ; je parle de cette foi qui est « une substance des choses que l'on espère », et qui saisit Christ, de sorte qu'il établit sa demeure dans l'âme, lui « l'espérance de la gloire », et qu'on ne vit plus que par la foi au Fils de Dieu.

L'ignorance ou l'oubli de ces choses est cause qu'il y a si peu de sainteté dans l'Église.

Et finalement.

8. Cette absence de la sanctification provient de ce que la vraie dépendance de Dieu est tout à fait méconnue, elle est remplacée par une prétendue dépendance qui est absolument dérisoire et outrageuse pour Dieu.

Au lieu de consulter l'Écriture et d'avoir des vues scripturaires sur la dépendance dans laquelle on se trouve à l'égard de Dieu ; au lieu de prendre la force où elle se trouve, mettant Dieu à l'épreuve et faisant l'expérience de sa bonne volonté à donner le Saint-Esprit à quiconque le demande ; au lieu de saisir le bras de Dieu et de le tenir ferme, on se laisse aller à terre, attendant paresseusement et lâchement, dans l'incrédulité et le péché, ce que l'on appelle les temps et les moments de Dieu, puis on nomme cela « dépendre de Dieu ». Hélas ! Avec tout ce partage sur la dépendance de Dieu, qu'elle est peu connue la soumission au Saint-Esprit, qu'il est rare l'abandon total de l'âme à ses directions ; où sont-ils ceux qui lui abandonnent toute leur personne, esprit, âme et corps, pour être éclairés, sanctifiés et remplis de toute la plénitude de Dieu ?

20. LA PERFECTION CHRÉTIENNE (2).

« *Soyez donc parfaits comme votre Père céleste est parfait* » (Matthieu 5.4). Pourquoi la grande majorité des chrétiens ne parviennent-ils pas à la parfaite sanctification ? Dans mon précédent discours, j'ai commencé d'en indiquer les causes ; je me propose aujourd'hui d'y insister davantage.

Si ces causes sont en Dieu, qui ne nous aurait pas donné une révélation suffisante, ou dont l'Esprit-Saint ne serait pas capable de sanctifier son peuple en ce monde, il faut que nous le sachions, afin de ne pas nous fatiguer à poursuivre l'impossible. Si elles sont en nous, nous devons le savoir aussi, afin de ne pas les attribuer injustement à Dieu ; car il faut que nous soyons préservés même de toute pensée qui représenterait à tort le Seigneur comme requérant de nous une œuvre pour l'accomplissement de laquelle il ne nous attrait pas fourni les moyens nécessaires.

I. Si l'Église n'est point sanctifiée, j'en trouve la cause tout d'abord dans le fait que l'on cherche la sanctification par les œuvres et non par la foi.

La religion des œuvres revêt des formes très diverses. Il est instructif de passer en revue ces formes qui se reproduisent sans cesse.

1. Plusieurs se proposent de vivre de telle sorte que Dieu ne puisse les condamner sans injustice.

C'est la religion des pharisiens. Ceux qui la suivent se tiennent souvent en dehors de l'Église et sont disposés parfois à confesser qu'ils ne sont jamais nés de nouveau. Mais d'après la façon dont ils parlent d'eux-mêmes et de leurs œuvres, il est évident qu'ils se croient beaucoup trop bons pour être condamnés éternellement.

2. D'autres cherchent à se recommander par leurs œuvres à la miséricorde de Dieu.

Ils savent qu'ils méritent la condamnation éternelle, mais ils savent aussi que Dieu est miséricordieux, et ils pensent que s'ils vivent honnêtement, exerçant la bienfaisance, ils se recommanderont à la miséricorde de Dieu qui leur pardonnera leurs péchés et les sauvera. C'est la religion de la plupart de nos honnêtes gens.

Vivant sous la dispensation évangélique, ils savent qu'ils ne peuvent être sauvés par leurs œuvres et cependant ils pensent que s'ils suivent le culte, s'ils contribuent à l'entretien du pasteur et font toutes sortes de bonnes œuvres, la miséricorde divine leur en tiendra compte et finalement les sauvera. Autant que je puis le savoir, ce doit être la pensée des Unitaires de nos jours. Ils mettent de côté l'expiation de Christ ; ils ne s'attendent point à être sauvés par sa justice, et n'en espèrent pas moins recevoir le pardon de leurs péchés et le salut éternel, grâce à leur bonne conduite et à leurs actes de bienfaisance.

3. Nous remarquons une autre forme de la religion des œuvres chez ceux qui tâchent de se préparer à recevoir Jésus-Christ.

Ils comprennent qu'il n'y a de salut que par Jésus-Christ ; mais ils ont entendu le récit des expériences d'autres personnes qui ont passé par beaucoup de lutttes et d'angoisses avant de se soumettre à Christ et de trouver la paix dans ta foi ; aussi pensent-ils qu'un travail préparatoire est nécessaire et qu'ils doivent faire beaucoup de prières, fréquenter beaucoup de réunions religieuses, passer beaucoup de nuits blanches, avoir beaucoup d'angoisses et tomber peut-être dans le désespoir, avant d'être en état d'accepter Christ.

C'est là l'état d'âme de beaucoup de gens convaincus de péché, peut-être de plusieurs personnes ici présentes. Vous n'osez pas venir à Christ exactement tels que vous êtes, vous avez fait si peu de prières, assisté à si peu de réunions, éprouvé si peu d'angoisse.

Au lieu d'aller tout droit au Sauveur pour tout ce dont vous avez besoin, comme un pauvre pécheur perdu, vous remettant sans réserve entre ses mains, vous mettez votre esprit à la torture, vous essayez de le plonger plus avant dans sa conviction de péché et dans ses détresses, afin, pensez-vous, de le rendre plus propre à accepter Jésus-Christ. Il y a à peu près autant de gens dans ce cas qu'il y a de pécheurs convaincus de péché.

En demeurant dans un pareil état et en suivant un pareil chemin, il est clair que l'on ne devient pas meilleur ; car il n'y a là ni amour pour Dieu, ni foi, ni religion ; c'est pure moquerie à l'adresse de Dieu, hypocrisie et péché. Beaucoup de sentiments peut-être, mais ils ne servent de rien ; ils ne rapprochent pas de Christ ; ils laissent toujours à faire ce par quoi l'on aurait dû commencer et que l'on pouvait faire au début tout aussi bien que plus tard. Maintenant supposez que celui qui fait profession de piété se mette dans l'esprit que c'est là le chemin à suivre pour devenir saint, ne sera-ce pas tout aussi absurde ? Cet homme-là pourra multiplier ses œuvres de propre sagesse et de propre justice, ses « œuvres mortes », il n'en approchera pas davantage de la sainteté, au contraire. Le premier acte de la sainteté est de croire, de saisir Christ par la foi.

Et si un homme, assez réveillé pour sentir le besoin de la sanctification, s'imagine qu'il doit passer par un travail préparatoire d'œuvres, de luttes et d'angoisses qu'il se crée lui-même, cette pensée est tout aussi absurde en lui qu'elle peut l'être chez le pécheur convaincu de péché.

4. Une autre forme de la religion des œuvres est celle qui consiste à accomplir des œuvres pour produire la foi et l'amour.

La classe précédente (N° 3) était composée de ceux qui se préparent à venir à Christ. Ici nous parlons de gens qui sont venus au Sauveur, qui l'ont accepté, qui sont chrétiens, mais qui se sont relâchés, et qui se sont mis de leur propre mouvement à accomplir beaucoup d'œuvres afin de produire en eux la foi, l'amour et tous les sentiments désirables. Cette forme de la religion des œuvres est aujourd'hui l'une des plus communes et des plus subtiles.

Elle est tout à fait absurde. Elle a la prétention de produire la sainteté par le moyen du péché. Il est clair, en effet, que si les sentiments ne sont pas ce qu'ils doivent être, les actes sont mauvais. En d'autres termes, si les actes ne procèdent pas de la foi et de l'amour ; quels qu'ils puissent être, ils ne sont que péchés.

Quelle pensée ténébreuse ! s'imaginer qu'en multipliant les péchés, on produira la sainteté ! Et notez qu'il n'y a rien de plus ordinaire ; constamment, en effet, nous rencontrons des personnes qui s'imaginent pouvoir produire la sainteté par une ligne de conduite qui n'est que péché.

On n'agit point sous l'impulsion de la foi qui opère par l'amour et purifie le cœur ; on agit sans foi, sans amour, et cela dans la pensée de produire ces affections !

Il est très vrai que lorsque l'amour et la foi existent, ils se fortifient par l'exercice, en vertu d'une loi bien connue, comme tout autre sentiment et toute faculté de l'âme. Il faut donc que la foi et l'amour se traduisent au dehors. Mais le cas qui nous occupe est tout autre ; il s'agit de gens qui ont perdu leur amour, et qui maintenant, sans foi et sans amour, se donnent du mouvement, évangélisent, exhortent leurs frères et font toute espèce d'œuvres semblables, dans la pensée que c'est là le moyen de se réveiller, de devenir saints et d'entrer dans l'état d'âme que Dieu requiert. Rien de moins philosophique, rien de plus absurde même et de plus, pernicieux, que de vouloir réveiller la foi dans l'âme où elle n'existe pas, en accomplissant des actes extérieurs qui proviennent d'une autre impulsion que celle de la foi. Je vous montrerai plus tard d'où provient cet aveuglement et comment il se fait qu'on n'ait jamais songé à un pareil mode de sanctification.

Pour le moment, notons ceci qui est trop évident pour avoir besoin de preuves, bien loin d'être apte à produire quelque bien, une telle méthode de sanctification ne peut que contrister le Saint-Esprit.

Elle est entièrement semblable à la conduite des pécheurs convaincus de péché dont je parlais tout à l'heure. Mais entre ceux-ci et les chrétiens dont il s'agit maintenant, il y a une différence. En dépit de toute sa méchanceté, le pécheur peut apprendre peu à peu quel est son état de perdition, et renoncer à faire ses propres œuvres, voyant enfin que son refus continuel d'aller à Christ, bien loin de le préparer à recevoir ce Sauveur, l'en éloigne toujours plus et lui fait accumuler péché sur péché. Mais il n'en est pas de même de ceux qui se tiennent pour chrétiens.

Il a été constaté souvent, par de bons observateurs, que ceux qui abondent en actes religieux, tels que les pasteurs et autres conducteurs d'églises, sont loin d'être toujours les plus spirituels d'entre les chrétiens. Le fait est que lorsque ce ne sont point la foi et l'amour qui agissent, plus l'homme abonde en actes religieux extérieurs, plus il est endurci, froid et plein d'iniquité. Et s'il arrive à l'excitation dans cette voie-là, il donnera le spectacle de la religion la plus, factice, la plus superficielle et la plus dénuée de sainteté.

II. Une autre raison du fait que tant de chrétiens ne sont pas sanctifiés est celle-ci : Ils ne reçoivent pas Jésus-Christ, dans toutes les relations qu'il veut soutenir avec eux.

La plupart des chrétiens sont entièrement dans l'erreur à cet égard, et ils n'avanceront pas dans la sanctification tant qu'ils ne l'auront pas reconnu. Quand un homme est convaincu de péché, il voit que Dieu pourrait justement l'envoyer en enfer, et qu'il n'a par lui-même aucun moyen d'échapper à ce châtiment. On lui dit alors que Jésus a satisfait à la justice divine, et que Dieu justifie celui qui croit en Jésus ; il reconnaît l'excellence de cette bonne nouvelle, il voit que c'est exactement ce dont il a besoin et il se confie en Jésus-Christ pour être justifié. Il accepte donc Christ pour sa justification ; mais c'est tout ce qu'il comprend de l'Évangile.

Or la plupart des pécheurs convaincus de péché ne vont pas plus loin. Leur besoin le plus pressant est satisfait ; après cela, vous ne réussirez guère à attirer leur attention sur ce que Christ doit être encore pour eux. Dites-leur tout ce que vous voudrez de Jésus-Christ, « sagesse, sanctification et rédemption » du croyant ; insistez sur ce point fondamental que Christ est le « Sauveur du péché » ; leur soif de sainteté ne va pas jusqu'à le leur faire accepter comme tel.

C'est ainsi qu'on a des convertis qui se réjouissent de se sentir en paix avec Dieu, qui sont reconnaissants envers un Sauveur qui se tient entre eux et leur Juge, et qui marchent pour un temps peut-être dans la voie de l'obéissance aux commandements de Dieu. Mais bientôt ils découvrent la loi du péché qui est dans leurs membres : leur orgueil vaincu, leur mauvais caractère, leur tempérament naturel, enfin toute sorte d'ennemis les assaillent, intérieurement et extérieurement, et ils ne sont pas préparés pour ce combat. Ils ont saisi Christ comme le Sauveur de l'enfer ; mais ils ne l'ont point encore reçu comme le roi qui doit régner sur leurs cœurs avec pouvoir absolu sur tous leurs sentiments, toutes leurs pensées, toutes leurs volontés.

La raison pour laquelle les convertis succombent à la tentation se trouve donc dans le fait qu'au lieu d'avoir soumis toutes leurs volontés à Christ, comme à leur Roi, ils ont au contraire gardé leur volonté propre sur un ou plusieurs points.

Pareillement, nous observons qu'il se commet dans l'Église une multitude de péchés d'ignorance qui ne devraient jamais s'y produire. Les chrétiens se plaignent qu'ils ne comprennent pas la Bible et qu'il s'y trouve beaucoup de choses au sujet desquelles ils sont toujours dans le doute. C'est qu'ils ont encore à recevoir Christ comme leur sagesse, comme la source de la lumière et de la connaissance.

Qui d'entre vous a une idée nette et complète de cette parole : « *Nous sommes dans le Christ Jésus, qui nous a été fait de la part de Dieu sagesse, justice, sanctification et rédemption* » (1 Corinthiens 1.30) ? Il ne nous est pas dit seulement que Christ est celui qui justifie, qui enseigne, qui sanctifie, qui rachète ; mais qu'il est pour nous sagesse, justice, sanctification, rédemption. Tant que les chrétiens ne savent pas ce que cela signifie, comment l'Église serait-elle sanctifiée ? L'Église est pareille aujourd'hui à un sarment qui a été détaché du cep : « *À moins que vous ne demeuriez en moi, vous ne pouvez porter du fruit* » (Jean 15.4). Lorsque par une pleine foi les chrétiens seront un avec Christ dans tous ses offices, ils sauront ce que c'est que la sanctification. Et pourquoi les chrétiens ne reçoivent-ils pas Christ dans toutes ses vertus ? J'en donnerai quelques raisons.

1. Ils peuvent n'avoir pas les convictions particulières qui sont nécessaires pour ressentir vivement le besoin du Sauveur dans tous ses offices.

Si quelqu'un n'est pas profondément convaincu de sa propre dépravation, s'il n'en a pas fait l'expérience intime et s'il n'a pas constaté qu'il ne peut par lui-même vaincre la puissance du péché, il ne recevra jamais Jésus-Christ comme Roi dans son âme. S'il entreprend de vaincre par lui-même et s'il a confiance en ses propres forces pour résister à ses ennemis spirituels, il ne reçoit point Christ pleinement.

Quand ces chrétiens ont essayé de se garder eux-mêmes par leur propre vigilance et leurs propres efforts, s'engageant à l'obéissance envers Dieu par toutes sortes de résolutions et de serments, et qu'en dépit de tout cela, ils ne trouvent en eux, comme toujours, que dépravation, ils commencent alors à sentir leur misère et à se demander ce qu'ils doivent faire. Ce qu'ils doivent faire, la Bible l'enseigne suffisamment, et si l'on voulait la croire, les nouveaux convertis connaîtraient dès le premier moment et leur propre impuissance et le besoin qu'ils ont d'un Sauveur qui les sauve du péché lui-même.

Mais c'est un fait que les chrétiens ne croient ni ne reçoivent la Bible sur ce sujet, tant qu'ils n'ont pas essayé de poursuivre d'eux-mêmes l'œuvre de leur sanctification et que cet essai ne les a pas amenés à reconnaître qu'ils ne peuvent absolument rien sans Christ. Aussi ne reçoivent-ils Jésus comme le Sauveur de tout péché (si toutefois ils le reçoivent jamais comme tel), qu'après avoir perdu beaucoup de temps, nombre d'années souvent, en vaines tentatives d'accomplir eux-mêmes l'œuvre de leur sanctification ni commencé par l'Esprit, ils s'efforcent d'arriver à la perfection par la chair.

Mais c'est un fait que les chrétiens ne croient ni ne reçoivent la Bible sur ce sujet, tant qu'ils n'ont pas essayé de poursuivre d'eux-mêmes l'œuvre de leur sanctification et que cet essai ne les a pas amenés à reconnaître qu'ils ne peuvent absolument rien sans Christ. Aussi ne reçoivent-ils Jésus comme le Sauveur de tout péché (si toutefois ils le reçoivent jamais comme tel), qu'après avoir perdu beaucoup de temps, nombre d'années souvent, en vaines tentatives d'accomplir eux-mêmes l'œuvre de leur sanctification ni commencé par l'Esprit, ils s'efforcent d'arriver à la perfection par la chair.

2. D'autres, après avoir constaté leur impuissance, n'en reçoivent pas davantage Christ comme le Sauveur du péché parce qu'après tout.

Ils ne sont pas décidés à abandonner tout péché. Ils ont quelque idole qu'ils ne sont pas décidés à sacrifier.

3. D'autres encore, après avoir fait l'expérience de leur impuissance, et bien que désireux d'être délivrés de tout péché, ne se confient point pour cela en Christ, ne sachant pas ce qu'ils ont droit d'attendre de lui à cet égard.

Beaucoup de gens se croient dans la fatale nécessité de pécher toujours. Jusqu'à la tombe, pensent-ils, le péché sera pour eux « une croix » (!) À cela, pas de remède : C'est ainsi qu'ils ont compris la Bonne Nouvelle de l'Évangile.

Dieu serait la faute, car il n'aurait pas su parer à la cruelle nécessité dont on parle. Ces chrétiens pensent qu'en fin de compte l'expiation de Christ sera assez efficace pour couvrir tous leurs péchés, que Dieu les leur pardonnera tous, et, qu'après tout, ils seront sauvés tout aussi complètement que s'ils avaient été sanctifiés dès ici-bas, L'Évangile est ainsi réduit au pardon des péchés ; il n'est plus la puissance de Dieu détruisant dans le pouvoir même du péché.

Aussi fait-on fort peu de cas des promesses. Ces très précieuses promesses, données exprès pour que nous devenions « *participants de la nature divine* » (2 Pierre 1.4), demeurent à peu près inutiles. Dieu les a proportionnées à nos besoins ; nous n'avons qu'à compter sur lui toujours, et nous aurons tout ce qui est nécessaire à notre sanctification : « *Quoi que ce soit que vous demandiez en priant, dit Jésus, croyez que vous le recevrez (texte grec), et vous le verrez s'accomplir* » (Marc 11.24).

Mais les chrétiens ne croient pas réellement à beaucoup de choses qu'affirme la Bible. Supposons que vous vous trouviez face à face avec Dieu ; vous savez que c'est Dieu qui vous parle, et Dieu vous tend un livre qu'il vous dit de prendre. Il vous déclare que ce livre contient de très grandes et précieuses promesses, qui assurent la satisfaction de tous vos besoins : résistance à la tentation, victoire sur le péché, sanctification parfaite, préparation pour le ciel.

Et Dieu vous dit que toutes les fois que vous aurez besoin de quelque chose en vue de cette fin, vous n'aurez qu'à saisir la promesse qui correspondra à ce besoin et qu'il l'accomplira. Eh bien, n'est-il pas certain qu'après avoir reçu ce livre de la main même de Dieu, après avoir reconnu que Dieu l'a écrit pour vous, vous ne voudriez pas ne pas le croire ; n'est-il pas certain que vous le liriez beaucoup plus que vous ne lisez la Bible ? Ne seriez-vous pas avide de connaître tout son contenu et prompt à vous appliquer ses promesses au moment du besoin ? Vous vous répéteriez souvent ces promesses d'un bout à l'autre, de sorte que leur contenu vous serait parfaitement familier et que vous seriez toujours prêt à en faire usage. Eh bien, la Bible est ce livre-là ; et, par elle, le chrétien peut toujours obtenir tout ce dont il a besoin pour sa vie spirituelle.

Jésus est un Sauveur complet : « *Toutes (1) les promesses de Dieu sont oui et amen en lui, à la gloire de Dieu le Père* » (2 Corinthiens 1.20). Il faut que les chrétiens comprennent ces promesses, qu'ils se les appliquent en toute circonstance, avec plénitude de foi, pour leur entière sanctification. Quels que soient leurs besoins en fait de sagesse, de justice, de sanctification et de rédemption, qu'ils aillent à Dieu tenant ferme à sa promesse, et leurs besoins seront comblés.

(1) Celles de l'Ancien Testament comme celles du Nouveau (Note du traducteur).

4. Une autre raison du fait que les chrétiens ne reçoivent pas Christ dans tous ses offices.

C'est qu'ils sont trop orgueilleux pour abandonner toute confiance en leur propre sagesse et en leur propre volonté, et pour renoncer à tout usage qu'ils en pourraient faire. Qu'il est pénible au cœur orgueilleux de l'homme d'abandonner toute sagesse propre, toute science, idée et volonté propre entre les mains de Dieu ! J'ai trouvé que c'était la plus grande de toutes les difficultés ; et certainement, tous le trouvent ainsi. Voici l'objection que l'on ne manque pas de faire :

Notre raison nous a été donnée pour nous en servir, en religion comme ailleurs ; or, qu'en ferons-nous, si nous ne devons plus nous fier à elle, ni faire ce qu'elle nous dit ? Mais il y a ici une importante distinction à faire. Notre raison nous a bien été donnée pour nous en servir dans les choses de Dieu ; mais son affaire n'est pas de demander si ce que Dieu dit est raisonnable ; elle est de nous montrer qu'il est infiniment raisonnable de croire tout ce que Dieu dit, soit que nous en discernions la vérité, soit que notre ignorance et notre aveuglement nous la cachent.

L'apôtre Paul dit : « *Si quelqu'un pense qu'il sait quelque chose, il ne sait encore rien comme il faut savoir* » (1 Corinthiens 8.2). Cette parole a un sens très profond ; elle signifie que celui qui ne reçoit pas Christ seul comme sa sagesse, ne connaît encore rien en religion. « *Personne ne connaît le Père, si ce n'est le Fils et celui auquel le Fils le voudra révéler, dit Jésus* » (Matthieu 11.27). Celui qui a appris cette leçon, sent qu'il ne possède pas un iota de connaissance religieuse ayant quelque valeur, en dehors de ce que Jésus-Christ lui a enseigné : « *Ils seront tous enseignés de Dieu* » (Jean 6.45), est-il écrit.

Remarques.

1. Vous voyez de quelle prédication l'Église a besoin aujourd'hui.

Elle a besoin d'être sondée à fond et qu'on lui montre la grandeur de ses plaies. Elle a besoin d'être convaincue de péché et de regarder du côté où se trouve la force. Avec leur perpétuelle parade d'œuvres mortes, les chrétiens ont absolument besoin de voir combien ils sont pauvres : « *Tu dis : Je suis riche, je suis comblé de biens et je n'ai besoin de rien, et tu ne sais pas ce que tu es malheureux, et misérable, et pauvre, et aveugle, et nu* » (Apocalypse 3.17).

Tant que les chrétiens ne verront pas leur pauvreté, le vide infini et l'abominable méchanceté de leurs œuvres mortes, tant qu'ils ne verront pas où est le remède, et qu'il n'est que par la foi seule, ils ne pourront jamais être sanctifiés ; l'Église s'éloignera toujours plus de Dieu, jusqu'à ce qu'elle n'ait plus absolument que les formes de la piété, « *ayant renié ce qui en fait la force* ».

2. Toutes les fois que vous verrez le chrétien pauvre à quelques égards, vous pourrez être sûr qu'il a besoin de recevoir plus pleinement Christ dans celui de ses offices qui correspond aux lacunes que vous aurez constatées.

En effet, les lacunes, quelles qu'elles soient, ne seront jamais comblées à moins que le croyant ne voie la relation qu'il y a entre Christ et le côté de son caractère qui laisse à désirer ; et que, par la foi, il ne saisisse le Sauveur comme remédiant à ce qui lui manque. Supposons qu'un homme soit naturellement avare et égoïste et ait de la peine à agir d'une manière désintéressée ; il ne remédiera à ce mal qu'en recevant Christ comme son modèle, et l'égoïsme ne sera chassé de son cœur que par l'effusion de l'infinie tendresse de Christ qui viendra le remplir. Il en sera de même pour tout autre mal.

3. Vous voyez combien il est nécessaire que les pasteurs aient une connaissance profonde des choses de Dieu.

Il est facile, même pour quelqu'un de charnel, de prêcher de manière à produire chez ses auditeurs la conviction de péché ; mais à moins que le niveau de la sanctification ne soit grandement relevé parmi les pasteurs, il ne faut pas s'attendre à ce que la piété s'accroisse beaucoup dans l'Église. Ceux des chrétiens qui connaissent ces choses par expérience doivent prier en tout temps pour que Dieu « purifie les fils de Lévi » que les conducteurs de l'Église saisissent Christ pour leur propre sanctification. Après cela, ils sauront ce qu'ils devront, dire aux autres sur le sujet de la sanctification.

4. Beaucoup cherchent la sanctification par les œuvres et ne savent pas qu'ils la cherchent de cette façon-là.

Ils font profession de la poursuivre par la foi seule. Ils prétendent savoir très bien qu'il est vain de la chercher par nos propres forces : Cependant les résultats montrent, et de la façon la plus concluante, qu'ils la cherchent par les œuvres et non par la foi. Aussi est-il de la plus grande importance que vous appreniez à reconnaître si vous cherchez la sanctification par les œuvres ou si vous la cherchez par la foi. Toute recherche par les œuvres est absurde et ne conduira jamais à un bon résultat.

Revenons au cas du pécheur convaincu de péché. Pécheur, comment cherches-tu le salut ? « *Par la foi, cela va sans dire, car chacun sait que nul ne peut être sauvé par les œuvres !* » Je réponds : Non, tu cherches le salut par les œuvres. Et comment le montrerais-tu ? Écoutez encore :

Pécheur, crois-tu en Christ ? « *Oui !* » Mais, te donne-t-il la paix avec Dieu ? « *Oh ! Non, pas encore, mais je m'efforce d'acquiescer une plus grande conviction de péché, de prier davantage, d'être plus sérieux dans la recherche du salut, et j'espère qu'il me donnera la paix, si je persévère vraiment !* » Ici tout chrétien reconnaîtra tout de suite que, malgré toutes ses allégations contraires, ce pécheur cherche le salut par les œuvres.

Il compte sur une préparation, sur un progrès à accomplir avant de faire l'acte de foi qui sauve. Il n'est pas disposé à accepter Christ maintenant et il en a conscience, mais il a la prétention de s'amener lui-même à de meilleures dispositions. C'est la religion des œuvres.

Et maintenant voyez combien cette même erreur est fréquente parmi les chrétiens qui font profession de rechercher la sanctification. Ils disent qu'ils doivent mortifier leurs membres qui sont sur la terre, et pour cela ils entreprennent une préparation toute de propre justice, qui, pensent-ils, les recommandera auprès de Jésus-Christ et leur fera obtenir de lui la bénédiction qu'ils cherchent ; au lieu de venir tout droit à Christ, tels qu'ils sont, c'est-à-dire comme des pécheurs absolument dénués de toute ressource, comme des mendiants, pour recevoir tout de suite toute la bénédiction dont ils ont besoin. Aucun de vos propres efforts ne peut vous rendre meilleurs.

Semblables à un homme qui se débattrait au fond d'un borbier fangeux, chaque effort que vous faites de vous-même vous enfonce plus profondément dans la boue. Toutes les entreprises, toutes les œuvres que vous faites de votre propre mouvement, au lieu de vous rapprocher de Christ, vous enfoncent toujours davantage dans les ténèbres et le péché, toujours plus loin de Dieu.

Le pécheur mort dans ses fautes et ses péchés est aussi éloigné de la vie spirituelle et de la sainteté, qu'un cadavre l'est de la vie et de la santé ; il n'a qu'une chose à faire : cesser ses propres œuvres, venir à Christ maintenant, exactement tel qu'il est, et se soumettre à lui. Aussi longtemps qu'il croit avoir quelque chose à faire auparavant, il ne voit pas que le moment présent est le moment donné de Dieu pour le salut de son âme. De même pour le chrétien : aussi longtemps qu'il cherche la sanctification dans le chemin de ses propres œuvres, il perd de vue que le moment présent est le moment de Dieu pour recevoir de Lui la victoire sur le péché.

5. Beaucoup de chrétiens font fausse route parce qu'ils ont vu des églises anti-nomiennes de l'ancienne école.

Églises complètement mortes, réveillées d'une certaine façon, et qu'ils supposent que toutes les églises doivent être réveillées de cette façon-là.

Dans quelques-unes de ces églises, les chrétiens, nourris de doctrines abstraites, étaient devenus à peu près aussi stupides que les bancs sur lesquels ils étaient assis ; et ils se sont réveillés lorsqu'on les a poussés au travail. Ce n'est pas qu'il y eût aucune religion dans l'activité de semblables chrétiens ; mais la nécessité de travailler leur a fait sentir tout ce qui leur manquait, et combien ils étaient indignes d'être membres d'une église. Par là leur conscience a été réveillée.

C'est ce qui arrive quelquefois quand un pécheur insouciant est mis en demeure de prier. Chacun sait qu'il n'y a aucune valeur religieuse dans la prière d'un tel homme ; mais l'obligation de prier peut attirer l'attention de cet homme sur les choses de Dieu et donner au Saint-Esprit l'occasion d'arracher son âme au sommeil.

Le cas serait tout autre s'il s'agissait d'un homme qui aurait eu l'habitude de prier dès son enfance et qui par ses prières formalistes aurait été rendu aussi froid qu'une pierre. L'obligation de prier une fois de plus ne l'amènerait pas à la conviction de péché ; pour l'amener à cette conviction, il faudrait au contraire l'arrêter dans ses prières impies et lui en montrer le vrai caractère.

Pour en revenir aux églises, je dis que le moyen de réveiller telle d'entre elles où tout était dans l'immobilité, a pu être d'en pousser les membres à avertir les pécheurs du danger qu'ils courent ; parce que l'attention de ces mêmes membres a été ainsi attirée sur le sujet du salut et que le Saint-Esprit a saisi cette occasion pour en amener plusieurs à la repentance. Mais en tirer la règle que pour réveiller une église, il faut toujours la pousser à l'action, c'est faire preuve d'une complète inintelligence.

Il faut distinguer entre les églises, suivant les habitudes qu'elles ont eues. Si vous avez affaire à une église qui passe pour « avoir de la vie », ayant eu l'habitude des réveils et des réunions prolongées, vous n'aurez aucune peine à la réveiller pour l'action, je veux dire que vous la déciderez facilement à se donner du mouvement et à faire du bruit. Mais, règle générale, à moins qu'on ne procède à son égard avec une grande sagesse et une grande fidélité, chaque nouveau réveil en rendra les chrétiens plus superficiels ; bien loin d'arriver à cet état où le cœur est brisé et où le croyant est mort avec Christ, ils arriveront par leurs efforts et leur activité à être plus endurcis que jamais.

Dites alors à ces chrétiens qu'ils sont dans la propre justice qu'il n'y a rien du Saint-Esprit dans toute leur activité, ils répondront en vous regardant d'un air étonné : « *Ne savez-vous donc pas que le moyen de se réveiller est de se mettre à l'œuvre ?* »

En résumé, nous disons que l'on ne peut pas procéder avec une église qui a l'habitude de l'activité comme on ferait avec une église qui ne l'a pas. Ses membres ont besoin tout d'abord d'être mis à l'épreuve et sondés à fond, de sentir ensuite leurs plaies et leurs lacunes, puis d'être amenés au pied de la croix, humbles et croyants, pour obtenir la sanctification.

Quand j'étais évangéliste, je travaillai dans une église qui avait eu beaucoup de réveils, et rien n'était plus facile que de décider ses membres à se mettre à la recherche des pécheurs et à les amener aux assemblées. Mais il n'y avait, chez ces gens, aucune profondeur dans les sentiments : Ils n'avaient pas une foi vivante.

Le pasteur vit qu'en continuant dans la voie de l'activité extérieure, l'église courait à sa ruine ; que chaque réveil obtenu dans cette voie-là ne faisait que rendre les chrétiens plus superficiels ; et qu'à moins de faire un retour sur eux-mêmes et d'obtenir la sanctification, ces chrétiens perdraient bientôt toute lumière et s'endurciraient tout à fait.

Nous prêchâmes en conséquence, et l'église en fut bouleversée. Notre prédication allait tellement à l'encontre de toutes les idées que ces gens-là s'étaient faites sur la manière de répandre l'Évangile, que plusieurs en furent extrêmement irrités. Ils voulaient bien courir à droite et à gauche, parler à tort et à travers, mais ils ne voulaient rien faire d'autre. Cependant, après de terribles journées, plusieurs d'entre eux furent entièrement brisés et devinrent aussi humbles et aussi dociles que de petits enfants.

Notez qu'aujourd'hui une multitude de gens, dans l'Église, répètent sans cesse que le moyen d'être sanctifié, c'est de se mettre à l'œuvre. Ils pensent qu'à force de mouvement, ils produiront la chaleur de l'amour divin dans les cœurs. Tout cela est faux. L'agitation, le mouvement et le bruit ne produiront jamais la sanctification ; surtout pas chez ceux qui sont accoutumés à cette activité extérieure.

6. Vous qui avez l'habitude d'accomplir beaucoup de devoirs religieux et qui n'avez pas la sainteté, vous pouvez maintenant être au clair sur votre propre cas.

Vous vous êtes jeté dans l'œuvre afin de vous réveiller, au lieu de vous jeter tout d'abord aux pieds du Seigneur Jésus, et de lui faire l'abandon absolu de toute votre personne, pour qu'Il devînt votre sanctification. Ce n'est qu'après cela que vous deviez vous mettre à l'œuvre, sous son ordre et sous sa direction.

Mais vous vous êtes mis au travail afin d'avoir la vie, au lieu d'aller à l'œuvre poussé par un principe de vie déposé dans votre cœur. Vous avez entrepris de gagner la sainteté petit à petit par un long travail, semblable en cela au pécheur convaincu de péché qui se prépare à venir à Christ.

Mais le malheur est que vous êtes loin d'avoir la persévérance de ce pécheur, parce que vous n'avez pas sa frayeur. Quant à lui, poussé par la crainte de l'enfer, il poursuivra ses efforts jusqu'à ce qu'il soit à bout de forces et de ressources ; accablé alors par le sentiment de sa misère, il se jettera dans les bras de Christ. Mais vous, vous croyez être chrétien, vous pensez être sauvé de l'enfer, et vous estimez pouvoir aller au ciel sans la sanctification. C'est pourquoi on ne vous voit pas, dans vos efforts pour acquérir la sainteté par vos œuvres, persévérer jusqu'à ce qu'ayant épuisé toutes vos ressources, vous vous jetiez dans les bras de votre Sauveur devenu votre unique espérance de sanctification.

Vous dites au pécheur qui cherche le salut par les œuvres : « *Pourquoi n'abandonnes-tu pas tes propres efforts, pour venir, tel que tu es, à Christ, recevoir de lui le salut qu'il t'a acquis ? Il est tout prêt à te recevoir maintenant !* » Et pourquoi ne le faites-vous pas vous-même ? Quand apprendrez-vous enfin la première leçon de la religion, à savoir que vous ne pouvez rien faire hors de Christ ?

7. Qu'une Église croisse en activité, ce n'est pas un signe certain qu'elle croisse en sainteté.

Si l'église croît en sainteté, elle croîtra en œuvres. Mais il peut arriver que les œuvres religieuses croissent et se multiplient, tandis que la puissance que donne le Saint-Esprit décroît rapidement. Il arrive souvent qu'une église, perdant sa puissance spirituelle, multiplie ses œuvres ; mais ces efforts n'arrêteront pas son déclin, jusqu'à ce qu'elle s'humilie et vienne aux pieds du Sauveur.

Je le vois, je devrai reprendre ce sujet. Oh ! Que ne puis-je convaincre tous les chrétiens qu'ils n'ont besoin d'autre chose que de Christ ! Qu'il s'agit seulement de venir à Christ, pour recevoir immédiatement tout ce dont ils ont besoin ; pour le recevoir lui-même comme leur sagesse, leur justice, leur sanctification et leur rédemption !

Comme alors tous leurs besoins seraient vite comblés par sa plénitude infinie !

21. LE CHEMIN DU SALUT.

« *Jésus-Christ nous a été fait de la part de Dieu sagesse, justice, sanctification et rédemption* » (1Corinthiens 1.30).

« *Que faut-il que je fasse pour être sauvé ? - Crois au Seigneur Jésus* » (Actes 16.30).

L'alliance de grâce, révélée à Adam et beaucoup plus encore à Abraham, est telle que tout ce que le Sauvés reçoit, tout ce qu'il est et tout ce qu'il accomplit, devient absolument nôtre par la foi. L'Église dans son ensemble n'a encore jamais compris la plénitude et la richesse de cette alliance. Si nous nous confions pleinement en Jésus pour qu'il soit notre sagesse, nous serons conduits par lui en toutes choses, autant que nos besoins le demanderont ; sa sagesse sera la nôtre tout autant que si elle nous appartenait dès l'origine.

Tant que nous faisons nos propres œuvres, nous ne recevons point Jésus-Christ. Dès que « *nous nous reposons de nos propres œuvres* » (Hébreux 4.10) ; nous rejetons par là même sur Christ toute la responsabilité de notre sanctification. Jésus-Christ, en effet, est responsable de celui qui se remet entièrement entre ses mains, de même que celui qui entreprend de conduire un aveugle est responsable de la voie qu'il lui fait prendre.

En nous abandonnant à Jésus-Christ, nous mettons sa véracité à l'épreuve ; il ne se peut pas qu'il ne nous conduise pas dans le droit chemin et qu'il ne nous rende pas saints. Il n'y a en nous aucune vie spirituelle, ni quoi que ce soit d'acceptable aux yeux de Dieu, tant que nous ne nous abandonnons pas entre les mains de Jésus-Christ.

La parfaite foi produira le parfait amour. Quand nous reconnaissons Jésus-Christ pour ce qu'il est, et que nous le recevons dans tous ses offices, avec une foi éclairée et ferme, il n'y a plus rien en nous qui s'oppose à la loi de Dieu.

I. La foi permanente produira l'amour permanent.

Si la foi augmente, l'amour augmentera. Remarquez-le bien, l'amour peut être parfait et augmenter toujours. Je pense qu'il en sera ainsi dans l'éternité. Si les saints dans la gloire voient de mieux en mieux l'étendue des perfections divines, ils doivent aimer Dieu de plus en plus. Cependant leur amour est toujours parfait, c'est-à-dire qu'il n'y a jamais en eux rien de contraire à l'amour. Dieu leur découvre-t-il de nouveaux miracles de son amour, leur cœur tressaille d'un nouvel amour pour Dieu.

En cette vie, les élans de l'amour varient beaucoup en force ; parfois Dieu révèle tellement à ses saints les merveilles de son gouvernement, qu'ils sont comme accablés, même physiquement, et que l'amour déborde de leurs cœurs. Cependant cet amour pouvait être parfait auparavant, pouvait être le tout de leur vie, sans aucun alliage d'affections égoïstes.

II. Vous devez comprendre maintenant, mes bien-aimés, quand et comment vous pouvez être rendus saints.

Dès que vous venez à Jésus-Christ et que vous recevez tout ce qu'il est, acceptant le plein salut par grâce, vous possédez tout ce que Christ est pour vous : sagesse, justice, sanctification et rédemption. Il n'y a absolument que votre incrédulité qui puisse vous empêcher de jouir de toute cette grâce. Aucune préparation n'est nécessaire. Vous devez RECEVOIR le plein salut comme un PUR DON. Quand donc saisissez-vous Jésus-Christ ? Quand aurez-vous confiance en Lui ?

La vraie foi opère toujours par l'amour, purifie le cœur et triomphe du monde. Toutes les fois que vous rencontrez une difficulté sur votre chemin, il est aisé de voir d'où cela vient. C'est un manque de foi. Peu importent les circonstances extérieures; si vous faiblissez, si vous tombez dans le trouble et l'obscurité, l'incrédulité en est la cause ; et la foi, le remède.

Saisissez Christ, restez dans la foi, et tous les démons de l'enfer ne pourront jamais vous éloigner de Dieu, ni faire pâlir votre lumière. Mais si vous laissez l'incrédulité prévaloir en vous, vous n'aurez plus qu'une vie caduque et misérable ; vous pourrez parler de sanctification, mais vos paroles seront sans connaissance et vous déshonorerez Dieu jusqu'à la fin.

22. NÉCESSITÉ D'UN ENSEIGNEMENT DIVIN.

« Cependant je vous dis la vérité : Il vous est avantageux que je m'en aille, car si je ne m'en vais pas, le Consolateur ne viendra pas à vous ; mais, si je m'en vais, je vous l'enverrai. Et quand il sera venu, il convaincra le monde de péché, de justice et de jugement : de péché, parce qu'ils ne croient pas en moi ; de justice, parce que je m'en vais à mon Père et que vous ne me verrez plus ; de jugement, parce que le prince de ce monde est jugé.

J'ai encore beaucoup de choses à vous dire, mais vous ne pouvez pas les porter maintenant. Quand le Consolateur, l'Esprit de la vérité, sera venu, il vous conduira dans toute la vérité ; car il ne parlera pas de lui-même, mais il dira tout ce qu'il aura entendu, et il vous annoncera les choses à venir » (Jean 16.7-13).

La doctrine de la nécessité d'une influence divine pour éclairer et sanctifier l'esprit de l'homme est abondamment enseignée dans la Bible et généralement reçue, au moins en théorie, dans toutes les églises orthodoxes. Mais en fait, la connaissance salutaire de l'Évangile, telle que la produit le Saint-Esprit, est rare jusqu'à ce jour parmi les hommes, d'où il résulte que l'influence de l'Évangile aussi est relativement restreinte. C'est à peine si son objet suprême, qui est de produire la sainteté sur la terre, a commencé à se réaliser.

La question de savoir si nous avons besoin d'une influence divine pour atteindre ce but est une question capitale ; il nous faut savoir aussi dans quelle mesure nous en avons besoin, et pour quels motifs elle est nécessaire. Si nous ne sommes pas au clair sur ces questions, nous serons par là même dans l'incertitude sur tous les sujets qui concernent notre sanctification.

I. Nous chercherons tout d'abord jusqu'où peut aller la raison humaine dans l'intelligence des choses de Dieu, sans le secours de l'illumination divine.

1. Elle peut comprendre les faits historiques de la religion, exactement comme elle comprend tous les autres faits historiques.

2. Elle peut comprendre les doctrines de l'Évangile.

C'est-à-dire qu'elle est capable de comprendre les vérités abstraites qui sont comme la charpente de l'Évangile ; ainsi l'existence et les attributs de Dieu, l'inspiration et l'autorité divine des Écritures, etc. Elle comprend ces vérités et les preuves sur lesquelles elles reposent, exactement comme elle comprend toute vérité scientifique.

L'homme peut comprendre la loi de Dieu. Il comprendra qu'elle lui ordonne d'avoir un parfait amour pour Dieu et pour ses semblables. Il saura par expérience ce qu'est l'amour, parce qu'il réproouve pour différents objets ; et par cela seul qu'il est un être moral, il pourra comprendre aussi combien est raisonnable la loi qui nous l'ordonne. Il pourra de même reconnaître qu'il est un pécheur et qu'il ne peut être sauvé par ses propres œuvres ; qu'ayant violé la loi, la loi ne peut le justifier ; et que, s'il doit jamais être sauvé, il ne pourra l'être que par pure grâce.

Je pourrais parcourir toute la théologie et vous montrer que l'intelligence humaine est capable de la comprendre comme un système de vérités abstraites, de l'accepter et de la croire, sur la foi des preuves, comme on le fait en toute autre science. Mais je suis loin d'admettre que laissée à elle-même, la raison puisse parvenir à une connaissance religieuse capable de produire la conversion et la sanctification.

II. Nous chercherons maintenant ce qui manque à toute connaissance religieuse acquise sans le secours du Saint-Esprit.

En d'autres termes, ce qui rend toute connaissance purement humaine stérile au point de vue du salut. Pour que la connaissance soit utile, elle doit être une vue des choses assez profonde, assez vive, pour produire l'émotion, pour toucher le cœur et déterminer la volonté.

Une connaissance purement intellectuelle ne portera jamais l'âme à l'action ; abstraction scientifique, elle n'éveille aucun sentiment, n'excite aucune émotion et ne peut avoir aucune action sur la volonté ; elle n'a donc aucune valeur au point de vue du salut : Pour porter le pécheur à aimer Dieu, il faut un haut degré de lumière, capable de produire de fortes émotions ; il faut que les motifs d'obéir à Dieu apparaissent au pécheur d'une manière assez évidente, assez saisissante, pour subjuguier son cœur rebelle et l'amener à résipiscence. Voilà ce que j'appelle une connaissance salutaire de la vérité. Or nul n'a jamais pu ni ne pourra jamais arriver à cette connaissance-là sans l'Esprit de Dieu.

Si le péché n'était pas dans le monde, la connaissance que nous pouvons acquérir par nos seules facultés, serait-elle capable par elle-même de nous porter au bien ?

Je ne le sais pas. En fait, la connaissance qu'avait Adam dans son état d'innocence n'empêcha pas sa chute. Quoiqu'il en soit, dans le monde tel qu'il est maintenant, l'homme étant tout à fait opposé à la sainteté, cette connaissance est absolument insuffisante.

Voici quelques raisons de ce fait :

1. Ici-bas, toute connaissance que nous pouvons avoir par nous-mêmes des choses spirituelles s'obtient par voie d'analogie ou de comparaison.

Notre esprit est enfermé dans un corps, et nos idées se forment d'après les objets extérieurs et par l'intermédiaire des sens. Or, nous ne pouvons jamais obtenir de cette façon une connaissance des choses spirituelles suffisante pour agir efficacement sur notre volonté.

Les types de l'Ancien Testament étaient probablement le meilleur moyen auquel Dieu pût avoir recours pour donner aux Juifs une idée de l'Évangile. Les Orientaux étaient fort accoutumés à se servir de figures, de paraboles et de types, aussi ces moyens d'éducation étaient-ils sans doute, les plus impressifs et les plus efficaces pour faire pénétrer la vérité dans leur esprit. Cependant nous voyons que les idées religieuses qui furent communiquées aux Israélites par cette voie étaient extrêmement imparfaites, et que sans l'illumination divine aucun d'eux n'aurait possédé une connaissance vraiment efficace des vérités du salut.

Il en est de même des mots. Ceux-ci ne sont que des signes qui indiquent les idées ; ils ne sont pas les idées, ils n'en sont que des représentations plus ou moins grossières. Il est souvent très difficile, parfois même impossible, de communiquer une idée par la voie du langage. Prenez un petit enfant, essayez de converser avec lui, et vous verrez quelle difficulté vous éprouverez, sur bien des sujets, à faire pénétrer vos idées dans son esprit ; il faudrait en effet qu'il eût quelque expérience des choses dont vous lui parlez, pour que vos idées se communiquassent à lui par les mots que vous employez.

Supposez que cette assemblée ne soit composée que d'aveugles de naissance. Un magnifique tableau est suspendu à la muraille et j'entreprends de vous le décrire. Quel que soit mon langage, je ne parviendrai pas à vous en donner une idée suffisante pour que vous puissiez vous le représenter. Le langage figuré, les analogies, les ressemblances ne peuvent donner qu'une connaissance imparfaite des choses. Que de fois n'avez-vous pas fait l'expérience suivante : ou vous avait décrit une personne ou une localité si bien que vous pensiez en avoir une connaissance exacte ; mais une fois en présence de la réalité, vous avez dû reconnaître que vous vous en étiez fait une idée fausse.

Supposez que nous recevions la visite d'un habitant d'une autre planète où toutes choses seraient établies et organisées d'après un plan tout différent de celui que nous connaissons. Supposons encore que cet étranger reste assez longtemps parmi nous pour apprendre notre langage, puis qu'il entreprenne de nous faire connaître le monde qu'il a quitté. Il est clair que nous comprendrons ce qu'il nous dira d'après nos propres idées et nos propres expériences, et que notre compréhension des choses qu'il nous dira sera fort imparfaite.

Il en est de même quant aux descriptions que la Bible nous fait du monde invisible, du ciel et de l'enfer ; les mots qu'elle emploie sont, à eux seuls, incapables de nous donner une idée de ces choses tant soit peu adéquate à la réalité.

2. La méchanceté de nos cœurs est si grande qu'elle pervertit notre jugement.

Quand la perversité d'un homme est telle qu'il ne veut pas être éclairé sur les choses spirituelles, il est clair qu'il ne peut arriver à la connaissance de la vérité sur ces sujets.

3. Les préjugés sont un grand obstacle à la connaissance de la vérité dans les choses religieuses.

Voyez le cas des disciples immédiats de Jésus-Christ. Leurs préjugés juifs concernant le plan du salut étaient si forts, que toutes les instructions de Jésus-Christ lui-même ne purent leur faire comprendre la vérité. Après les avoir enseignés pendant trois ans avec toute la clarté, toute la simplicité et toute la sagesse possible, il n'avait pas encore réussi à les mettre en possession des premiers principes de l'Évangile.

Jusqu'au jour de sa mort, il ne put leur faire comprendre qu'il devait mourir et ressusciter des morts. C'est pour cela qu'il leur dit dans le dernier entretien qu'il eut avec eux : « *Si je ne m'en vais pas, le Consolateur ne viendra pas à vous ; mais si je m'en vais, je vous l'enverrai* » (Jean 16.7). Le vrai but de son départ était la venue du Saint-Esprit, qui devait leur communiquer la véritable intelligence des paroles que Jésus leur avait dites.

En un mot, sans l'illumination divine, l'homme peut comprendre assez la Bible pour reconnaître qu'il est condamné devant Dieu ; mais il ne peut la comprendre assez, pour être sanctifié et sauvé. « *Quelle est donc l'utilité de la Révélation ?* » Me demanderez-vous.

Cette utilité est grande. La Bible est aussi claire qu'elle peut l'être. Qui peut douter que notre Seigneur n'instruisait ses disciples avec autant de clarté qu'il le pouvait ?

Voyez la peine qu'il prend pour illustrer son enseignement par des comparaisons ; que son langage est simple ; et comme, il s'abaisse au niveau de la plus faible intelligence ! Il agit comme un père ou une mère agirait avec son petit enfant Assurément, cet enseignement fut utile aux disciples, bien qu'il fût insuffisant sans le secours de l'Esprit.

III. L'Esprit de Dieu seul peut produire en nous l'illumination nécessaire.

La Bible nous dit : « *Personne ne peut dire que Christ est le Seigneur, si ce n'est par le Saint-Esprit* » (1 Corinthiens 12.3). Il est vrai que la divinité de Jésus-Christ, considérée comme abstrait, peut être prouvée, comme toute proposition scientifique, de manière à se faire accepter par tout esprit dégagé de préventions ; mais le Saint-Esprit seul peut établir fermement en nous la foi en Jésus-Christ, Dieu Sauveur, de manière à sanctifier notre âme.

Jésus-Christ nous dit aussi : « *Nul ne peut venir à moins que le Père qui m'a envoyé ne l'attire, et je le susciterai au dernier jour. Il est écrit dans les prophètes. Ils seront tous enseignés de Dieu. Tout homme donc qui a entendu le Père et a été enseigné de lui, vient à moi* » (Jean 6.44-45). Il est évident que l'attraction dont parle ici Jésus-Christ est l'enseignement du Saint-Esprit.

Nous avons besoin pour apprendre à connaître les choses spirituelles d'un instituteur qui ne soit pas lié aux mots et aux syllabes, qui ne soit pas obligé de parler à notre esprit par l'intermédiaire des sens, et qui puisse apporter dans notre esprit les idées elles-mêmes et non pas seulement les signes des idées.

La manière dont l'Esprit opère cette œuvre ne nous sera jamais connue en ce monde ; mais le fait qu'il l'opère est indéniable. C'est un fait qu'il nous donne l'idée de choses que nous n'avons jamais expérimentées. Quel est le chrétien qui ne le sache ? En est-il un seul qui n'ait pas éprouvé que l'Esprit de Dieu peut lui faire apercevoir instantanément dans un passage des Écritures des vérités que toutes ses études et tous ses efforts n'auraient jamais pu lui découvrir ?

Je supposais tout à l'heure le cas où tous les membres de cette assemblée seraient aveugles et où je leur ferais la description d'un tableau suspendu à la muraille. Supposez maintenant qu'au moment où je me donnerais une peine extrême pour vous faire comprendre le contraste des couleurs, et tout le charme de leurs différentes nuances, vos yeux fussent tout à coup ouverts. Vous verriez alors les choses mêmes que les paroles et les mots auraient été impuissants à vous communiquer.

C'est là ce que fait l'Esprit de Dieu et ce que seul il peut faire : il ouvre l'œil spirituel et apporte à l'esprit les choses spirituelles elles-mêmes dans leur vivante réalité, choses dont les mots, les figures et les comparaisons ne peuvent donner la connaissance.

Il est d'ailleurs évident que seul l'Esprit de Dieu connaît assez les choses de Dieu pour nous en donner une connaissance exacte : « *Qui connaît les choses de l'homme, si ce n'est l'esprit de l'homme qui est en lui ?* » (1 Corinthiens 2.11), dit Paul. Qu'est-ce qu'un animal peut connaître de ce qui se passe en l'homme ? Je puis parler à votre conscience parce que je suis un homme et que je connais les choses de l'homme. De même, la Bible dit encore : « *Personne ne connaît les choses de Dieu, si ce n'est l'Esprit de Dieu* ». Cet Esprit ayant conscience immédiate des choses de Dieu, possède une connaissance de ces choses qu'aucun autre être ne peut avoir ; et seul il peut nous donner le genre d'instruction dont nous avons besoin.

IV. Chacun peut obtenir le Saint-Esprit gratuitement.

Il suffit de quelques passages de la Bible pour le montrer Jésus-Christ dit que Dieu est plus disposé à donner le Saint Esprit à ceux qui le lui demandent que des parents ne sont disposés à donner à leur enfant tout le pain nécessaire : « *Demandez et on vous donnera ; cherchez et vous trouverez ; heurtez et on vous ouvrira* » (Matthieu 7.7). « *Tout ce que vous demandez en priant, si vous croyez, vous le recevrez* ». « *C'est pourquoi je vous dis, tout ce que vous demandez en priant, croyez que vous le recevez, et cela vous sera fait* » (Marc 11.24).

Et l'apôtre Jacques dit encore : « *Si quelqu'un de vous manque de sa gesse, qu'il fasse demande à Dieu, qui donne à tous libéralement et ne fait pas de reproches, et elle lui sera donnée* » (Jacques 1.5). S'il est vrai que Dieu ait fait ces promesses il est vrai aussi que chacun peut avoir autant d'illumination divine qu'il en a besoin.

V. Je désire maintenant vous montrer les raisons pour lesquelles beaucoup de chrétiens, nonobstant ces divines promesses, ne reçoivent pas toutes les lumières spirituelles qui leur sont nécessaires.

1. Ils ne demandent pas tout ce dont ils ont besoin ou ne le demandent pas avec un désir suffisant.

Ils désirent les choses périssables plus que le Saint Esprit.

2. Ils demandent mal, par des motifs égoïstes.

L'apôtre Jacques dit : « *Vous demandez, et vous ne recevez pas, parce que vous demandez mal, dans le but de satisfaire vos passions* » (Jacques 4.3). Si un homme demande par un motif égoïste, c'est-à-dire par toute autre raison que celle de glorifier Dieu, il n'a pas sujet de s'attendre à recevoir l'illumination divine. S'il demande le Saint-Esprit afin d'être plus heureux, de jouir davantage de sa religion, ou d'être plus savant dans les Écritures, ou afin qu'on le regarde comme un chrétien éminent, ou par quelque autre motif égoïste, il y a là une bonne raison pour qu'il ne le reçoive pas.

3. Ils n'usent pas des moyens nécessaires pour acquérir ce qu'ils demandent.

Si vous négligez votre Bible et que vous demandiez à Dieu de vous donner la connaissance des choses spirituelles, vous tentez Dieu. Dieu donne la connaissance par le moyen de la Bible et par les autres moyens qu'il a donnés pour notre instruction. Si nous ne voulons pas user de ces moyens, pour autant qu'ils sont à notre disposition, nous avons beau prier, nous ne recevrons pas les instructions divines : « *La foi vient de ce qu'on entend, et l'on entend au moyen de la Parole de Dieu* » (Romains 10.17).

Il y a ici une différence importante à faire entre ceux qui possèdent les moyens de s'instruire et ceux qui ne les possèdent pas. Je pense qu'on peut recevoir toute l'illumination dont on a besoin pour connaître l'Évangile, malgré la privation forcée des moyens ordinaires d'instruction. Si, par exemple, un homme se trouve abandonné dans une île déserte, il pourra recevoir directement du Saint-Esprit toute l'illumination dont a besoin. De même en toute autre circonstance où tout moyen extérieur d'instruction manquerait absolument.

Plusieurs faits très remarquables qui se sont produits ces dernières années confirment ce que je viens d'avancer. J'ai connu un cas que je regardais comme miraculeux, à l'époque où il s'est produit, et que pour cette raison j'ai rarement cité, sentant que l'Église n'était pas préparée à en entendre le récit. Étant évangéliste, je travaillais dans une localité près de laquelle se trouvaient beaucoup d'Allemands. Ils n'avaient reçu que très peu d'instruction et beaucoup d'entre eux ne savaient pas lire. Mais quand l'Évangile leur fut prêché, l'Esprit de Dieu fut répandu sur eux, et un réveil des plus puissants s'en suivit.

Bien que l'on fût au temps de la moisson, dès qu'une réunion était convoquée en quelque lieu, tous les habitants du voisinage s'y rendaient en masse, toutes les places étaient prises et tous étaient suspendus aux lèvres du prédicateur.

C'est dans une de ces réunions qu'une Allemande, personne intelligente, mais qui jusqu'alors n'avait jamais su lire, pas même distinguer les lettres, nous raconta avec des larmes de joie l'expérience suivante, qui fut attestée aussi par ses voisins :

« Une fois amenée à aimer Dieu, je désirais ardemment pouvoir lire la Bible, et je priai disant : Ô Seigneur Jésus, tu peux m'enseigner à lire la Sainte Bible ! et je sentis qu'il le pouvait. Il y avait une vieille Bible dans la maison, je la pris, je l'ouvris, je lus, et c'était justement ce que j'avais entendu lire. Je crus que Jésus m'avait appris à lire ; j'allai trouver la maîtresse d'école ; je lus devant elle, et elle me dit que je lisais bien ; dès lors j'ai pu lire moi-même la Parole de Dieu. Béni soit son saint nom ! » Cette femme était une personne digne de confiance et jouissant de l'estime de ses voisins. Plusieurs de ceux-ci, des plus respectables, me dirent ensuite qu'ils n'avaient aucun doute que son récit ne fût vrai.

À ce moment, je crus que c'était un miracle ; mais depuis les faits qui ont été mis en lumière ces dernières années et qui tendent à démontrer l'indestructibilité de la mémoire, j'ai pensé que le cas de cette Allemande pouvait s'expliquer dans le sens de ces mêmes faits. Dans sa jeunesse, elle avait probablement appris le nom des lettres et leur valeur dans la composition des sons.

En réponse à sa prière, le Saint-Esprit avait vivifié son intelligence et renouvelé ses souvenirs au point qu'elle devint capable de lire sa Bible.

Plusieurs d'entre vous se rappellent les faits établis ici même par le président Mahan, faits qui démontrent que toute impression faite sur l'esprit de l'homme laisse une trace indélébile. Il cita le cas d'une vieille dame qui lorsqu'elle était jeune avait lu une poésie contenant un petit récit. Un jour elle voulut se rappeler cette histoire pour la raconter à quelques enfants ; et, à sa grande surprise, tous les vers de cette poésie revinrent tout à coup à sa mémoire, de sorte qu'elle put les répéter mot pour mot, bien qu'elle n'eût jamais essayé de les mémoriser.

Le Dr Mahan cita encore le cas d'une femme ignorante qui avait été en service chez un savant pasteur. Celui-ci avait l'habitude de lire à haute voix sa Bible hébraïque, en sorte que la servante qui faisait son travail dans la pièce voisine pouvait l'entendre. Comme vous le pensez bien, celle-ci ne comprenait pas un mot de ce que disait le ministre, elle n'entendait que les sons. Or, fort longtemps après, étant sur son lit de mort, cette femme, au grand étonnement de tous ceux qui l'entouraient, se mit à réciter des chapitres entiers d'hébreu et de chaldéen. Les voisins crurent d'abord à un miracle ; mais tout s'expliqua dans la suite.

Il est donc constaté que même un son inintelligible pour celui qui le perçoit peut faire une telle impression sur la mémoire, que fort longtemps après il reparaisse dans l'esprit avec une entière netteté. Je suppose que ce fut le cas de l'Allemande dont j'ai parlé ; Dieu l'exauça en donnant une nouvelle puissance à sa mémoire, en sorte qu'elle put se rappeler la forme des lettres et les sons qu'elles représentent.

4. Une autre raison pour laquelle beaucoup de gens n'obtiennent pas l'illumination divine dont ils ont besoin, est qu'ils contristent l'Esprit de Dieu de différentes manières.

5. Une autre raison encore qui empêche de recevoir la lumière du Saint-Esprit, est la confiance que l'on place dans des instructions et des moyens qui ne sont rien sans l'illumination de l'Esprit de Dieu.

Que de gens qui comptent sur l'enseignement de tel ou tel pasteur, sur des livres, commentaires ou autres, ou sur leurs propres recherches, et qui ne voient pas que toutes ces choses, sans l'Esprit de Dieu, ne peuvent que tuer, jamais vivifier ; condamner, jamais sauver ! Cette erreur est presque partout répandue dans l'Église.

Oh ! Si les chrétiens pouvaient sentir réellement que tous les moyens ne sont rien sans l'enseignement du Saint-Esprit, comme ils prieraient, comme ils purifieraient leurs mains, comme ils humilieraient leur cœur, jusqu'à ce que le Saint-Esprit descendit pour leur enseigner toutes les choses qui regardent le royaume de Dieu !

6. La confiance en soi-même est encore une raison du fait que connaît si peu l'illumination divine du Saint-Esprit.

Aussi longtemps que ceux qui font profession d'être chrétiens placeront leur confiance dans leur savoir ou dans leur jugement ou dans leur capacité à s'instruire des choses de Dieu, il n'est pas probable que le Saint-Esprit leur accorde d'abondantes lumières.

VI. Les hommes sont responsables de toute la vérité qu'ils pourraient connaître en la recevant du Saint-Esprit.

C'est une vérité universellement reconnue que chacun est responsable de toute la lumière qu'il pourrait avoir, tout aussi bien que de toute celle qu'il a effectivement.

C'est en effet un principe de loi fort élémentaire, une vérité de sens commun, que personne ne peut s'autoriser de son ignorance de la loi pour la violer ; car tous sont tenus de la connaître. Il en est de même dans le royaume de Dieu. Si nous avons à notre disposition et les moyens extérieurs d'instruction, et les enseignements intérieurs du Saint-Esprit, et que nous péchions par ignorance, nous ne sommes pas seulement, sans excuse quant au péché particulier que nous avons commis, mais notre ignorance elle-même est un crime. D'une manière générale, elle augmente notre culpabilité.

Nous sommes donc sans excuse si nous ne possédons pas toute la connaissance nécessaire à notre parfaite et immédiate sanctification.

Remarques.

1. Vous voyez l'effet que produisent les instructions humaines sur une congrégation dans laquelle ne s'exerce aucune influence divine.

Ces instructions peuvent convaincre l'église de son devoir, mais elles ne produiront jamais la sanctification. Elles ne changeront pas le cœur ; elles l'endurciront. Sans l'influence de l'Esprit de Dieu, elles ne sont qu'une « *odeur de mort pour produire la mort* » (2 Corinthiens 2.16).

2. Vous voyez combien il est important de mettre en œuvre tous les moyens d'instruction religieuse qui sont à notre portée, afin que le Saint-Esprit s'en serve comme de véhicules pour faire parvenir aux âmes l'illumination divine.

Nous n'avons aucune raison pour ne pas user des moyens qui ont été mis en notre pouvoir et pour ne pas mettre en œuvre toutes nos facultés afin d'acquérir la connaissance des choses religieuses ; nous devons faire tout cela aussi fidèlement que si nous pouvions arriver à la complète intelligence des choses spirituelles sans le secours du Saint-Esprit. « Aide-toi, Dieu t'aidera ». Quand nous nous servons de tous les moyens que Dieu nous donne, nous pouvons nous attendre à ce que Dieu nous éclaire. Mais détourner nos yeux de la lumière en priant Dieu de nous éclairer, c'est tenter Dieu.

3. Ceux qui enseignent les vérités religieuses sans avoir été eux-mêmes enseignés de Dieu, sont « des aveugles conducteurs d'aveugles » (Matthieu 15.14).

Aucun degré de savoir, aucune puissance de dialectique, aucune faculté humaine enfin ne feront jamais un bon prédicateur de l'Évangile, tant que l'illumination puissante

du Saint-Esprit lui fera défaut. Aveugle est l'homme qui, étant dénué de cette illumination, pense cependant comprendre la Bible ; s'il entreprend d'enseigner autrui, il se séduit lui-même et séduit les autres : ils tomberont avec lui dans la même fosse.

4. Si quelqu'un enseigne l'Évangile par le Saint-Esprit envoyé du ciel, il sera généralement compris.

Il est possible que ses auditeurs ne le comprennent pas, parce que le Saint-Esprit ne leur a pas été donné comme à lui. Mais dès que le Saint-Esprit agira sur eux, ils le comprendront.

5. Le prédicateur de l'Évangile ne doit jamais se servir d'un texte dont le sens ne lui a pas été enseigné par le Saint-Esprit lui-même.

Ce serait de la présomption. Que jamais personne ne se croie obligé de le faire, car nous pouvons toujours obtenir les enseignements du Saint-Esprit. Je dis cela aussi bien aux moniteurs d'école du dimanche et aux directeurs de classes bibliques qu'aux pasteurs. Si quelqu'un entreprend d'expliquer ce que le Saint-Esprit ne lui a pas enseigné, il est comme l'enfant des rues qui s'aviserait d'enseigner l'astronomie. Parmi ceux qui expliquent l'Évangile, bien peu, je le crains, sentent la nécessité de prier jusqu'à ce qu'ils aient la certitude que le Saint-Esprit les a mis en possession de l'interprétation qu'ils doivent transmettre aux autres.

Moniteurs et monitrices ! avez-vous l'habitude de chercher à genoux le sens vrai de la leçon du jour ? Ou bien, vous adressez-vous à quelque commentaire, pour aller débiter ensuite de froides banalités, sans avoir rien reçu du Saint-Esprit ? Si vous agissez ainsi, laissez-moi vous dire que vous feriez mieux de vous occuper d'autre chose.

Que penseriez-vous d'un prédicateur quand vous sauriez qu'il ne prie pas en étudiant son texte ? Prenez garde ! Comment osez-vous enseigner une religion que vous n'avez pas apprise de Dieu ?

6. C'est une grande erreur que commettent les étudiants en théologie lorsque, pour connaître-le sens de l'Écriture, ils consultent les Pères, les docteurs et toutes les autorités possibles, excepté le Saint-Esprit.

Au lieu d'aller droit à la source de toute lumière, ils vont, le cœur froid, ramasser partout des lambeaux de science qu'ils produisent ensuite dans les églises sous le nom d'enseignement religieux. Il y a de quoi faire frémir.

Tant qu'ils procéderont de la sorte, nous n'aurons pas un corps pastoral vraiment à la hauteur de sa tâche. Ils ont raison d'employer tous les moyens à leur portée pour arriver à la compréhension des Écritures ; mais ils ne devraient jamais faire fond sur ce qu'ils trouvent en aucun livre, jusqu'à ce que Dieu lui-même les eût mis en possession de la vérité dont ils- ont besoin.

J'ai pris beaucoup de peine pour faire comprendre cela aux étudiants qui sont sous ma direction et je crois y avoir réussi en quelque mesure. J'aurais mieux réussi sans doute, si j'avais encore plus insisté sur ce point essentiel. Quand j'étudiais la théologie, j'ai passé des heures, je pourrais peut-être dire des semaines, à genoux avec ma Bible ouverte devant moi, travaillant et priant pour arriver à connaître la pensée de l'Esprit. Je ne dis pas cela pour me vanter, mais pour vous montrer que je n'avance point ici des opinions qui seraient nouvelles chez moi ; j'ai toujours obtenu mes textes et mes prédications à genoux.

Et cependant, j'ai conscience de n'avoir acquis que bien peu de connaissance des choses de Dieu, en comparaison de toute telle que j'aurais si j'avais recouru constamment à la source de toute lumière comme j'aurais dû le faire.

7. Qu'il y a peu de connaissance de la Parole de Dieu dans l'Église !

Faites lire à la plupart des chrétiens les épîtres, par exemple, ils ne sauront pas donner une opinion motivée sur le sens de la dixième partie de leur contenu. Ne vous étonnez pas que l'Église ne soit pas sanctifiée. Elle a besoin d'une plus grande somme de vérité. Notre Sauveur disait : « *Sanctifie-les par ta vérité ; ta parole est la vérité* » (Jean 17.17). L'Église ne saura ce que signifie une entière sanctification que lorsqu'elle aura usé plus largement de ce grand moyen de sanctification.

Nos gens ne comprennent pas la Bible ; la raison, c'est qu'ils ne sont pas allés à Son auteur pour en avoir l'explication. Quoique ce privilège béni soit à leur portée, et qu'ils puissent tous les jours en user, s'ils le veulent, combien minime est la portion dont ils peuvent dire avec certitude que le sens leur en a été donné de Dieu !

8. Vous voyez combien il est nécessaire que tous nous-nous adonnions de tout notre cœur à l'étude de la Bible sous la direction du Saint-Esprit.

Je vous ai récemment recommandé plusieurs livres, l'Exposition de la Perfection chrétienne de Wesley, les Mémoires de Brainerd Taylor, de Payson, de Mme Rogers et d'autres. J'ai constaté que dans un certain état d'âme de tels livres sont salutaires ; mais ma pensée a toujours été qu'un seul livre devait faire mon étude.

Je lis de bons livres occasionnellement, mais le temps et le désir me manquent pour faire beaucoup de lectures, alors que j'ai tant à apprendre de ma Bible. Ce livre béni est pour moi une mine profonde qui devient plus riche à mesure que je l'exploite davantage.

Nous devons l'étudier plus que tous les autres livres ; nous devons, en le lisant, nous arrêter fréquemment et prier au sujet de ce que nous avons lu ; il faut l'étudier ainsi verset après verset, comparant les Écritures avec les Écritures, arrêtant notre esprit sur ce que nous avons lu, le méditant dans la prière jusqu'à ce que nous sentions que le Saint-Esprit s'en est servi pour nous remplir d'un esprit de sainteté.

Voulez-vous le faire ? Voulez-vous ouvrir vos cœurs et ne donner aucun repos à Dieu jusqu'à ce qu'il vous ait remplis de sa divine connaissance ; voulez-vous sonder les Écritures ? Les nouveaux convertis et les candidats au ministère m'ont souvent demandé ce qu'ils devaient lire. Lisez la bible, leur ai-je dit ; et je donnerais volontiers la même réponse cinq cents fois de suite.

Hélas ! Hélas ! La plupart des jeunes pasteurs connaissent moins bien la Bible que leurs autres livres d'étude. Oh ! S'ils avaient l'esprit de James Brainerd Taylor, son amour pour les Écritures et ses prières pour obtenir l'enseignement du Saint-Esprit, les églises n'auraient plus si souvent à déplorer la stérilité des efforts de tant de jeunes prédicateurs, qui sortent des écoles remplis de science humaine et presque dépourvus des lumières du Saint-Esprit.

23. L'AMOUR EST LE TOUT DE LA RELIGION.

« *L'amour ne fait point de mal au prochain ; l'amour est donc l'accomplissement de la loi* » (Romains 13.10). En traitant ce sujet, je désire :

I. Faire quelques remarques sur la nature de l'amour.

II. Montrer que l'amour est le tout de la religion.

III. Indiquer plusieurs choses qui ne sont pas essentielles à l'amour parfait.

IV. En indiquer plusieurs qui lui sont essentielles.

V. Montrer quelques-uns des effets de cet amour.

I. Quelques remarques sur la nature de l'amour.

1. L'amour revêt différentes formes.

Les deux principales, dans le domaine religieux, sont la bienveillance et la sympathie. La bienveillance est une affection de l'âme, une direction de la volonté. Elle consiste à vouloir le bien de l'être aimé, à rechercher son bonheur. L'amour de sympathie implique approbation, estime, admiration pour celui qui en est l'objet. Le premier de ces amours doit embrasser tous les êtres moraux, quel que soit leur caractère. Le second, au contraire, n'est dit qu'à celui qui est bon et saint.

2. L'amour peut être affection ou émotion.

Quand il est affection, il est volontaire. Quand il est émotion, il est involontaire, en ce sens qu'il ne dépend pas directement de la volonté. C'est comme affection surtout que l'amour est une vertu ; et c'est comme émotion surtout qu'il est une jouissance, un bonheur. L'émotion peut se produire indépendamment de la volonté et même malgré elle ; on en a conclu souvent qu'elle échappe à tout contrôle moral ; le fait est que la volonté peut agir sur l'émotion, mais d'une manière indirecte. Nous pouvons, en effet, produire en nous l'émotion en fixant notre attention d'une manière suffisante sur l'objet qui est de nature à la produire.

Nous pouvons aussi prévenir en détournant notre attention de l'objet qui lui donne naissance et en ne permettant pas que la pensée s'y arrête un seul instant.

3. Quand l'amour pour Dieu est ressenti sous forme d'affection, il est assez ordinaire qu'il se manifeste aussi sous la forme de l'émotion.

Ce n'est pourtant pas toujours le cas. Nous pouvons exercer notre bon vouloir envers quelqu'un sans ressentir constamment à son égard l'émotion de l'amour. Il n'est pas certain que notre Seigneur Jésus-Christ lui-même ait continuellement ressenti l'amour pour Dieu sous la forme de l'émotion. Pour autant que nous connaissons ce qui se passe dans les cœurs, nous pouvons affirmer que l'on peut éprouver de l'affection et être conduit par cette affection dans tout ce que l'on fait, sans cependant ressentir aucune émotion.

C'est ainsi qu'un homme, époux et père de famille, peut être engagé dans un travail incessant entrepris pour le bien des siens, de façon à ce que toute son activité soit inspirée par l'affection qu'il leur porte, sans qu'à un moment donné sa pensée s'arrête sur eux d'une façon assez distincte pour réveiller en lui l'émotion de l'amour. Remarquez que je prends ici le terme d'affection dans le sens que lui donne le Président Edwards dans son célèbre Traité sur la volonté. L'affection, au sens donné par cet auteur, est un acte de la volonté.

4. L'amour pour le prochain implique l'amour pour Dieu, et l'amour pour Dieu implique l'amour pour le prochain.

C'est ce que montrent notre texte et notre contexte : « *Celui qui aime les autres accompli la loi* » (Romains 13.8), dit l'apôtre, c'est dire que celui qui aime les autres aime Dieu. L'apôtre Jacques pose le même principe lorsqu'il dit : « *Si vous accomplissez la loi royale qui dit : Tu aimeras ton prochain comme toi-même, vous faites bien* » (Jacques 2.8).

II. L'amour est le tout de la religion.

En d'autres termes, tout ce que Dieu requiert de l'homme, c'est l'amour. L'objet du commandement est toujours le même au fond, quoiqu'il y ait diversité de manifestations et d'applications. Tout se résume dans l'amour.

1. Notre texte, ainsi qu'un grand nombre d'autres passages des Écritures, nous montrent dans l'amour le but et le résumé de toutes les exigences de la loi et de l'Évangile.

Notre Sauveur déclare que le grand commandement est : « *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta pensée et de toute ta force ; et ton prochain comme toi-même* » (Luc 10.27). Il nous dit que c'est là tout ce que l'Écriture entière, « la loi et les prophètes » demandent.

2. Dieu est amour ; aimer c'est être semblable à Dieu ; être parfait dans l'amour, c'est être parfait comme Dieu est parfait.

Tous les attributs moraux de Dieu sont amour ; c'est toujours l'amour, mais agissant dans des circonstances variées et avec des fins diverses. La justice de Dieu punissant le méchant, la colère de Dieu contre le péché et tous les traits semblables du caractère de Dieu ne sont que son amour s'exerçant pour le bien général de son royaume. Il en est de même chez l'homme. Tout ce qui est bon dans un homme, c'est l'amour et rien que l'amour, sous une forme ou sous une autre.

La haine pour le péché n'est que l'amour pour la vertu se manifestant dans son opposition à tout ce qui est contraire à celle-ci. De même, la vraie foi renferme l'amour ; et toute foi qui ne le renferme pas, qui n'est pas « agissante par la charité », n'a rien de religieux. La foi vraiment religieuse est une confiance en Dieu remplie d'affection pour lui.

Il y a une espèce de foi en Dieu qui ne renferme aucun amour ; le diable a cette espèce de foi ; le pécheur convaincu de péché l'a aussi ; mais il n'y a point là de religion. La foi aurait beau s'exalter jusqu'à faire des miracles : Si elle ne renferme pas l'amour, elle n'est rien. Paul dans la première épître aux Corinthiens chapitre 13, dit : « *Si j'ai le don de prophétie, et que je sache tous les mystères et tout ce qu'on peut connaître, et que j'aie toute la foi jusqu'à transporter des montagnes, mais que je n'aie pas l'amour, je ne suis rien* » (1 Corinthiens 13.2).

Il en est de la repentance comme de la foi. La repentance qui ne renferme pas l'amour n'est pas « la repentance envers Dieu ». La vraie repentance implique l'obéissance à la loi d'amour ainsi que l'opposition au péché inhérente à cette obéissance.

III. Différentes choses qui ne sont pas essentielles à l'amour parfait.

1. L'amour parfait n'est pas toujours accompagné d'une émotion très vive.

Il est évident que Jésus-Christ n'éprouva que rarement l'émotion de l'amour à son plus haut degré ; et pourtant il eut toujours l'amour parfait. En général, il ne manifestait pas de très vives émotions ; il était remarquablement calme. Parfois son indignation était grande, et la douleur que lui causait la dureté du cœur de l'homme était extrême ; parfois aussi « *il tressaillait de joie en son esprit* » (Luc 10.21) ; mais, encore une fois, ce n'était pas là sa manière d'être ordinaire. J'en conclus que la vivacité de l'émotion n'est nullement essentielle à la perfection de l'amour.

2. L'amour parfait n'exclut pas le progrès dans l'amour ou dans la grâce.

Je pense que nous sommes appelés à croître en connais, lance d'éternité en éternité et que ce progrès implique un progrès correspondant dans l'amour. Dans sa nature humaine ; le Seigneur Jésus-Christ « *croissait en stature et en grâce devant Dieu et devant les hommes* » (Luc 2.52). Sans nul doute, comme enfant, il croissait en connaissance, et il croissait aussi à proportion eu amour pour Dieu en même temps qu'en grâce « auprès de Dieu ». Son amour était parfait déjà quand il était enfant ; mais quand il devint un homme fait, cet amour fut plus grand encore. Il a probablement grandi dans l'amour de Dieu jusqu'à la fin de sa vie.

3. L'amour parfait n'implique pas que l'amour soit toujours ressenti pour tous les hommes également.

Nous ne pouvons pas penser à tous les hommes à la fois. Nous ne pouvons pas même penser en même temps à toutes les personnes que nous connaissons. Or, pour que nous ressentions de l'amour envers telle d'entre elles, il est nécessaire qu'elle soit actuellement, présente à notre pensée.

4. Si un homme a l'amour parfait, il n'en résulte pas qu'il priera toujours pour tous avec le même esprit de prière ; ni qu'il priera toujours pour le même individu avec ici abondance de cet esprit.

L'esprit de prière n'est pas toujours essentiel à l'amour pur et parfait. Les saints qui sont dans le ciel ont l'amour parfait, cependant il ne nous est pas dit qu'ils intercèdent en faveur de qui que ce soit.

Vous pouvez aimer beaucoup quelqu'un sans cependant avoir l'esprit de prière pour lui ; ce qui veut dire que l'Esprit de Dieu peut ne pas vous conduire à prier pour son salut. Vous ne priez pas pour les méchants qui sont en enfer.

L'esprit de prière dépend des influences du Saint-Esprit qui conduit à prier pour les choses qui sont agréables à Dieu. Vous ne pouvez prier par l'Esprit avec le même degré de ferveur et de foi pour tous les hommes. Jésus-Christ dit expressément : « *Je ne prie pas pour le monde* » (Jean 17.9).

On se trompe souvent sur ce point. Plusieurs pensent que les chrétiens n'ont pas fait tout leur devoir tant qu'ils n'ont pas prié avec foi pour chaque pécheur en particulier, aussi longtemps qu'il y en a sur la terre. Alors Jésus-Christ non plus n'aurait jamais fait tout son devoir, car il n'a jamais prié de cette façon-là. Dieu ne nous a jamais dit qu'il sauverait tous les hommes, il ne nous a donc pas donné de raison de croire qu'un jour tous seraient sauvés ; comment donc pourrions-nous demander avec foi le salut de tous les hommes ?

5. L'amour parfait n'est pas incompatible avec la langueur et la faiblesse physiques.

Nous sommes ainsi faits que l'excitation épuise toutes nos facultés ; mais l'amour parfait peut subsister en dépit de cet épuisement. Quelqu'un peut être plus disposé à se coucher et à dormir qu'à prier, sans que l'amour cesse d'être parfait en lui. Le Seigneur Jésus-Christ éprouva souvent cette fatigue et cet épuisement ; chez lui l'esprit, était toujours bien disposé, mais la chair était faible.

IV. Ce qui est essentiel à l'amour parfait.

1. Avoir l'amour parfait, c'est n'avoir plus rien dans le cœur qui soit incompatible avec l'amour.

Ni haine, ni malice, ni colère, ni impatience, ni envie, ni mauvais sentiment quelconque.

2. C'est être conduit par l'amour dans toute notre vie intérieure et extérieure, pensées, paroles et actions, en sorte que rien n'y contredise la loi suprême de la charité.

3. C'est aimer Dieu par-dessus tout.

Celui qui a l'amour parfait aime Dieu tellement au-dessus de tout, que son amour pour tout autre objet n'est rien en comparaison de son amour pour Dieu.

4. C'est l'aimer d'un amour désintéressé.

L'amour parfait aime Dieu pour ce qu'il est, et non pas seulement pour les dons qu'il dispense ; il l'aime à cause de l'infinie excellence de son caractère.

5. Celui qui est arrivé à l'amour parfait aime son prochain d'un amour égal à celui qu'il se porte à lui-même ; il regarde les intérêts et le bonheur de son prochain comme, ayant autant de valeur que les siens, et il agit en conséquence.

V. Quelques fruits de l'amour parfait.

1. Si quelqu'un a un parfait amour pour Dieu et pour les hommes, il trouvera sa joie à renoncer à lui-même pour avancer le règne de Dieu et sauver les pécheurs.

Voyez des parents affectionnés, quelle jouissance ils trouvent à renoncer à eux-mêmes pour procurer, du bonheur à leurs enfants ! Ce père de famille se livre aux plus rudes labeurs, jour après jour, année après année, durant toute une longue vie, se levant de bonne heure et souffrant toutes sortes de privations, tout cela pour le bien de ceux qui lui sont chers. Et il ne regarde pas ses travaux comme une peine ou comme un fardeau, mais comme une joie, parce qu'il aime sa famille.

Voyez cette mère qui a pris à cœur les études de son fils au lycée : Les veillées et les labeurs qu'elle s'impose pour lui sont pour elle une joie, parce qu'elle l'aime. De tels parents jouissent plus de ce qu'ils gagnent en le donnant à leurs enfants qu'en s'en servant pour eux-mêmes. Quelle est la mère qui ne jouisse beaucoup plus de donner un fruit à son jeune enfant que de le manger ?

Le Seigneur Jésus éprouva beaucoup plus de satisfaction en travaillant au salut de l'humanité que jamais aucun des saints n'a pu en éprouver en recevant de lui telle ou telle grâce. Il a déclaré qu'il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir. Donner était la joie qu'il poursuivait et pour laquelle il endura la croix et méprisa l'ignominie. L'apôtre Paul ne regardait point comme une peine ou un malheur d'être chassé de lieu en lieu, emprisonné, battu de verges, lapidé, et d'être regardé comme le rebut de la société, pour l'amour de Jésus et des âmes à sauver. Au contraire, c'était sa joie. L'amour de Christ le pressait et il avait un tel désir de faire du bien aux autres que sa plus grande joie était de s'offrir lui-même en sacrifice pour leur salut.

D'autres après lui ont été animés des mêmes sentiments. Il y a en des chrétiens qui auraient volontiers consenti à rester sur la terre un millier d'années, ou même jusqu'à la fin des temps, pourvu qu'il leur fût donné de travailler sans cesse à faire du bien, à avancer le règne de Dieu, à sauver des âmes. En faveur de la cause qui leur était si chère, renoncer au sommeil et à la nourriture était peu de chose pour eux.

2. L'amour parfait délivre l'âme du pouvoir des motifs légaux.

Cet amour conduit à obéir à Dieu non parce que l'on craint, sa colère ou que l'on espère être récompensé, mais parce que l'on aime Dieu et que l'on aime sa volonté. Plusieurs disent que la vertu consiste à faire le bien simplement parce qu'il est le bien, sans se préoccuper de la volonté de Dieu et sans être influencé par l'amour pour Dieu. Mais faire une chose simplement parce que l'on pense qu'elle est bien et non pas par amour pour Dieu, n'est pas de la vertu. L'amour parfait conduit partout au bien et à la vertu ; dès qu'il a reconnu la volonté de Dieu, il la fait, simplement parce qu'elle est la volonté de Dieu.

3. Celui qui a l'amour parfait est mort au monde.

Je veux dire par là que les considérations de ce monde n'auront aucune prise sur lui. L'amour parfait aura tellement anéanti l'égoïsme en lui, qu'il n'aura, pas d'autre volonté que la volonté de Dieu, pas d'autre intérêt que la gloire de Dieu. Il ne sera aucunement influencé par l'opinion publique, ni par ce que tel ou tel pourra penser ou dire de lui. Voyez cette femme ; que n'est-elle pas capable de faire par affection pour l'époux qu'elle a choisi ?

Elle abandonnera tout le cercle de ses parents et amis, aussi complètement que si elle était morte pour eux, et ne fera pas la moindre attention à toutes leurs objections ; elle abandonnera toutes les richesses, les honneurs et les jouissances qu'ils lui offrent, pour suivre celui qu'elle aime et vivre avec lui dans la pauvreté, dans les privations de toute espèce, dans la mauvaise réputation et dans l'exil.

Elle quittera un palais pour habiter avec lui une chaumière et se trouvera parfaitement heureuse. Son affection est si grande qu'elle fait tout cela avec joie. Tout ce que ses anciens amis pourront dire contre l'objet de son affection ne fera, que le lui rendre plus cher. Cette affection unique qui absorbe tout en elle a tué toutes les autres influences qui autrefois agissaient sur elle. Il n'y a désormais qu'un seul chemin par lequel on puisse arriver à son cœur, et ce chemin c'est l'affection qui domine tout dans sa vie.

Le parfait amour pour Dieu produit un résultat analogue. Il est impossible de détourner de Dieu celui qui est rempli de cet amour. Ôtez-lui tout ce qu'il possède sur cette terre, ses amis, sa réputation, ses enfants ; envoyez-le en prison, fouettez-le de verges, liez-le sur un bûcher, enduisez-le de poix, mettez-y le feu ; vous lui laissez son Dieu, il est heureux.

Il y a eu des martyrs qui, tandis que leurs corps brûlaient sur le bûcher, étaient si parfaitement heureux en Dieu, qu'ils en avaient perdu la sensation de la douleur. Supposez, par impossible, de tels chrétiens dans l'enfer : Aussi longtemps qu'ils jouiront de Dieu et que l'amour de Dieu remplira leurs cœurs, ils seront heureux.

Vous avez vu des parents vivre pour leur unique enfant. Après l'avoir perdu, ils ne désiraient plus que la mort. Vous avez vu des époux avoir une telle affection l'un pour l'autre, que cette affection était leur vie ; lorsque l'un des deux mourait, l'autre dépérisait et le suivait bientôt. Le survivant avait perdu l'objet qui absorbait toute son âme, pourquoi aurait-il vécu encore ? De même, quand un homme est rempli d'un parfait amour pour Dieu, il désire ne vivre que pour aimer et servir Dieu ; il est mort au monde, mort à sa réputation, mort à tout en dehors du désir de glorifier Dieu.

Je me rappelle avoir entendu dire plus d'une fois à un ami chrétien : « Pour autant que je me connais, je ne songerais pas plus à vivre un seul instant pour un autre objet que la gloire de Dieu, qu'à sauter tout droit dans l'enfer ! » C'est avec réflexion et de sang-froid que mon ami s'exprimait de la sorte, et toute sa vie confirmait cette assertion. C'était d'ailleurs un homme aussi sincère qu'intelligent, et je n'ai aucune raison de mettre en doute l'exactitude de son témoignage. Or qu'est-ce qu'un semblable amour pour Dieu, si ce n'est l'amour parfait ? L'amour qui a dicté la parole que je viens de citer est-il surpassé par celui des anges du ciel ? Jésus-Christ lui-même pouvait-il dire davantage ?

4. Il est à peine nécessaire de dire qu'une parfaite joie et une parfaite paix sont le résultat naturel du parfait amour.

5. Celui qui possède l'amour parfait fera constamment les plus grands efforts pour la sanctification de l'Église et pour le salut des âmes.

Mais celui qui montre de la négligence à l'égard de l'une ou de l'autre de ces choses, montre par là qu'il n'est nullement parfait dans l'amour, quelles que puissent être ses prétentions.

Je désire maintenant diriger votre attention sur le 13ème chapitre de la première épître aux Corinthiens : *« Si je parle les langues des hommes et des anges, dit l'apôtre, mais que je n'aie pas l'amour, je suis un airain sonnante ou une cymbale retentissante. Et quand j'aurais le don de prophétie, la science de tous les mystères et toute la connaissance, quand j'aurais même toute la foi jusqu'à transporter, des montagnes, si je n'ai pas l'amour, je ne suis rien. Il est donc possible d'avoir une foi qui opérerait des miracles, une foi si puissante qu'elle détacherait les montagnes de leurs fondements éternels, et de n'avoir pas l'amour. Et quand je distribuerais tous mes biens pour la nourriture des pauvres, quand je livrerais même mon corps pour être brûlé, si je n'ai pas l'amour, cela ne me sert de rien ».*

Vous voyez jusqu'où l'apôtre suppose qu'un homme peut aller sans avoir l'amour. L'amour est patient. La patience ici est la douceur en face de l'opposition et des injures. L'amour supporte les provocations les plus violentes sans rendre la pareille. L'amour est plein de bonté, ou d'affection dans ses rapports avec les autres ; il n'est jamais dur, ni rude, il ne fait jamais de peine à personne inutilement.

L'amour n'est pas envieux ; celui qui a l'amour n'en voudra jamais à d'autres de ce qu'ils sont plus estimés, plus honorés, plus utiles, ou plus heureux que lui, ou de ce qu'ils le surpassent en connaissance ou en piété. L'amour ne se vante point, il est toujours humble et modeste. Il ne s'enfle point d'orgueil, il ne fait rien de malhonnête, il produit tout naturellement une manière d'être aimable et polie envers tous.

Quelque peu familiers que lui soient les usages de la société, celui qui a l'amour parfait ne sera gêné et déplacé nulle part, tant la courtoisie et la bienveillance lui sont naturelles. Il ne cherche pas son propre intérêt ; il n'a aucun égoïsme. Il ne s'irrite pas. C'est toujours l'effet de l'amour. Voyez cette mère, avec quelle patience elle supporte ses enfants ? Elle les supporte ainsi parce qu'elle les aime. Si vous voyez un homme maussade, ou hargneux, s'emportant facilement dès que quelque chose le contrarie, vous pouvez être certain que cet homme n'est nullement parfait dans l'amour, si même il a de l'amour. Être susceptible est toujours un signe d'orgueil.

Une âme remplie d'amour ne sera point accessible, tant que dure cet amour, à cette sorte de colère qui est un péché. Elle éprouvera à l'égard de ce qui est vil et injuste l'indignation que les saints anges et Dieu lui-même éprouvent, mais il n'y aura chez elle ni aigreur, ressentiment. Il ne soupçonne point le mal. Montrez-moi un homme qui suspecte toujours les motifs des autres, et qui interprète toujours dans le sens le plus fâcheux leurs paroles et leurs actions, et vous m'aurez montré un homme qui a le diable en lui et non pas le Saint-Esprit. Si un homme est honnête et simple de cœur, il sera le dernier à penser mal des autres.

Ce n'est pas lui que vous verrez flairant toujours l'hérésie ou la mauvaise intention chez ses frères. Au contraire, un tel homme sera facilement trompé par des gens artificieux, non par manque de bon sens, mais par un effet de sa charité. Quand les dehors semblent satisfaisants, il ne soupçonne pas le mal ; il ne peut le croire sans les preuves les plus convaincantes. L'amour ne se réjouit pas de l'injustice, mais il se réjouit de la vérité. Si un homme triomphe quand il voit tomber son prochain, ou s'écrie aussitôt : « Je vous l'avais bien dit ! », cet homme est encore loin d'avoir le parfait amour. Il supporte tout, toutes les provocations et toutes les injures, sans chercher à se venger. Il croit tout : Au lieu d'être difficilement convaincu ; de ce qui est à l'avantage des autres, il est toujours prêt à croire d'eux le bien pour peu que cela soit possible. Il espère tout ; là même où le mal semble probable, il espère le bien ; et il l'espère aussi longtemps qu'il y a moyen d'espérer.

Quiconque n'a pas cet esprit, n'est nullement sincère dans l'amour, cela est certain ; il faut dire plus, il n'a point d'amour. Le temps me manque pour développer davantage ce sujet. Mais remarquez encore ceci : L'amour ne fait point de mal au prochain. Oh ! Non, l'amour n'opprime personne, ne fait tort à personne. Celui qui a l'amour, vendrait-il des liqueurs fortes à son prochain ? Jamais ! Celui qui aime Dieu de tout son cœur, tiendrait-il son prochain dans l'esclavage ?

L'amour ne fait pas de tort au prochain, et l'esclavage le dépouille de son salaire, il le vend, il l'arrache à sa famille, il le prive de la Bible et travaille autant qu'il le peut à faire de lui une brute. Maintenant que l'attention a été attirée sur ce sujet et que la lumière a été faite, il ne peut pas y avoir de plus grand mensonge et de plus grande hypocrisie, que de prétendre que l'on aime Dieu tandis que l'on agit de la sorte. Un homme haïrait-il sa propre chair ? Et s'il hait son prochain et le foute aux pieds, comment aimerait-il Dieu ?

Remarques.

1. Vous voyez le pourquoi de cette vérité exprimée par l'apôtre Jacques.

« Si quelqu'un croit être religieux et qu'il ne tienne point sa langue en bride, mais qu'il séduise son cœur, la religion d'un tel homme est vaine » (Jacques 1.26). Celui qui fait profession d'être religieux et qui cependant se permet de parler contre son prochain et de lui faire du tort, se séduit lui-même. En effet, serait-ce là aimer son prochain comme soi-même ? Ce serait un amour étrange.

2. On peut avoir beaucoup de lumières sans cependant avoir l'amour.

Il y a beaucoup de gens qui comprennent les choses de la religion et qui peuvent les enseigner aux autres, mais qui évidemment ne sont pas mus par l'amour. La bonté ne découle point de leurs lèvres.

3. Ceux qui ont beaucoup de connaissance religieuse et de zèle sans l'amour, sont les gens les moins aimables et les plus dangereux qu'il y ait.

Ils critiquent toujours ; ils sont orgueilleux, emportés, hautains. Leurs discours peuvent produire une forte impression, mais non gagner les âmes à Jésus-Christ.

4. Voyez de quelle espèce est votre zèle et par là vous pourrez savoir quel est le caractère de votre religion.

Examinez si la lumière est en vous accompagnée de l'amour. S'il en est réellement ainsi, votre zèle ne sera pas sectaire. Mais celui qui est rempli de jalousie à l'égard de tout ce qui n'appartient pas à sa secte ou à son parti, est encore loin de l'amour parfait.

Le vrai amour n'est jamais dur, ni accusateur. S'il est obligé de parler des fautes des autres, il le fait avec bonté et à regret. Il ne peut parler rudement aux autres, il ne peut pas davantage parler d'eux avec dureté. Il ne mettra, jamais grande importance à ce qui est secondaire ou accessoire dans la religion ; il ne disputera pas pour des questions de forme ou de mesures particulières à prendre.

Beaucoup de gens discutent presque avec fureur pour ou contre « certaines nouvelles mesures » ; s'ils étaient remplis d'amour, ils ne le feraient pas. Le zèle qui provient de l'amour parfait ne se dépense pas à combattre pour ou contre des formes, non plus qu'à attaquer des maux ou des erreurs minuscules.

L'amour conduit à mettre de l'importance à ce qui est fondamental dans la religion, à s'attacher aux chrétiens qui ont le cœur chaud, n'importe leur dénomination, à les aimer et à trouver ses délices à s'associer avec eux. Si vous rencontrez un homme qui aime à assister aux réunions ecclésiastiques et à prendre part à toutes les discussions du jour, vous pouvez être sûr que cet homme n'est pas rempli d'amour.

Pour celui qui est rempli d'un saint amour, il est excessivement pénible d'aller à de telles réunions et de voir les ministres se diviser en plusieurs partis, manoeuvrant, délibérant, avocassant et luttant pour la prééminence. De même quant aux disputes dans les journaux ; celui qui aime à s'y livrer n'est pas rempli d'amour ; s'il l'était, il préférerait être insulté, moqué, calomnié, plutôt que de répondre et de se défendre soi-même. Jamais celui qui a l'amour ne rendra injures pour injures ; si on le maudit, il bénira. Autant que cela sera possible, il aura la paix avec tous les hommes.

5. Où il y a religion, ou du moins ce qu'on appelle de ce nom, il n'y a pas toujours amour ; il s'en faut de beaucoup.

Que d'œuvres qui passent pour des œuvres religieuses et qui ont été suscitées par des influences extérieures et non par la puissance intérieure d'un saint amour. Il faut que nous le comprenions mieux que nous ne l'avons fait jusqu'ici ; à moins que l'amour ne soit l'inspiration première de nos actions, il n'y a pas de religion en elles, qu'elles s'appellent prières, discours, chant des louanges de Dieu, donations, aumônes, ou bonnes œuvres de quelque espèce que ce soit. Que d'excitation qui passe pour religion, sans que cependant l'amour s'y trouve ! Que de zèle dénué de religion.

Voici un homme toujours rempli d'un zèle amer ; on le reprend : Vite il se réfugie dans l'exemple de Paul disant à Élymas : « ...fils du diable ». Si c'était l'amour qui l'animât, il comprendrait qu'il se trouve dans des circonstances tout autres que celles où était l'apôtre Paul alors qu'il reprenait le magicien.

6. L'excitation religieuse qui ne procède pas d'un esprit d'amour ne constitue pas un vrai réveil religieux.

L'église peut, être fort excitée, se donner beaucoup de mouvement, faire beaucoup de bruit, avec grande apparence de zèle, et une grande impétuosité, mais sans amour des âmes, sans tendresse. Quelquefois ceux qui prennent au mouvement la part la plus active ont un ton grossier et déplaisant et querellent les familles qu'ils visitent.

Un jour un jeune homme que je connaissais avoua qu'il prenait à tâche de mettre les gens en colère, et cela, disait-il, parce que c'était un bon moyen de produire chez eux une conviction de péché qui souvent amenait la conversion. Il aurait pu tout aussi bien se mettre à prononcer en leur présence d'affreux blasphèmes pour les rejeter vers la religion par l'horreur que ces blasphèmes leur auraient inspirée. Mais qui pourrait justifier une telle conduite sous prétexte qu'elle aurait eu quelquefois de bons résultats ?

Si l'excitation produite par un réveil a été celle d'un zèle amer, on peut dire, sans méconnaître les exceptions, ni les bonnes intentions de quelques-uns, qu'il n'y aura pas eu réveil religieux, mais réveil de la colère, de la malice, de tout ce qui est contraire à la charité, en un mot réveil de l'irréligion.

7. Quand des gens font profession d'être convertis, si l'amour n'est pas le trait qui les distingue, leur conversion n'est pas véritable.

Quelque bonne apparence qu'ils puissent avoir sous d'autres rapports, quelle que soit la clarté de leurs vues, la profondeur de leurs sentiments, s'ils n'ont pas un esprit d'amour pour Dieu et pour l'homme, ils se trompent eux-mêmes. N'ayez pas confiance en de tels convertis.

8. Considérez un peu ce que serait ce monde si tous les hommes étaient mus par un esprit d'amour.

Nous savons que le temps viendra où « il ne se fera plus ni tort ni dommage », et où l'esprit d'amour prévaudra universellement. Quel changement dans la société ! Quel changement dans les affaires et dans les relations sociales, quand chacun aimera son prochain comme soi-même et recherchera le bien des autres comme le sien propre ! Si un des saints de notre époque revenait sur la terre à ce moment-là, il ne reconnaîtrait plus le monde dans lequel il aurait vécu : « Est-ce possible, s'écrierait-il, que ce soit cette même terre qui était si pleine d'extorsions, de fraudes, de querelles et d'oppression ? »

9. Le but du travail de notre Seigneur Jésus-Christ est d'amener toute l'humanité sous l'influence de l'amour.

Quel objet plus digne pouvait-il se proposer ? Il est venu pour détruire les œuvres du diable et ce n'est que par l'amour qu'elles peuvent être détruites.

Supposez que le monde soit rempli d'hommes tels qu' était Jésus-Christ dans sa nature humaine, et comparez cette perspective avec l'état actuel des choses. Ne serait-ce pas un changement digne du Fils de Dieu ? Quel but glorieux, remplir la terre d'amour !

10. Vous voyez maintenant en quoi consiste le ciel.

Il consiste dans l'amour, l'amour parfait. Et l'on voit en même temps comment le ciel peut commencer déjà sur la terre ; il a commencé partout où les cœurs sont remplis d'amour. Quelle douceur de caractère chez ceux dont le cœur est tel ! Que leur compagnie est agréable ! Quelle bénédiction que de vivre près d'eux : Lunes si pleines de candeur, de bonté, de noblesse, si soigneuses à éviter tout ce qui peut faire de la peine, si divinement aimables en toutes choses !

Demandez-vous s'il est bien possible d'en arriver là ; si nous pouvons vraiment aimer Dieu, dès cette vie, de tout notre cœur, de toute notre âme, de toute notre force et de toute notre pensée ? N'est-ce donc pas notre privilège et notre devoir de posséder l'Esprit de Christ, ou sommes-nous obligés de manifester un esprit qui n'est autre que celui du diable ?

Bien-aimés, tendons à l'amour parfait ; ne laissons aucun repos à Dieu jusqu'à ce que nous sentions nos cœurs remplis de son amour, jusqu'à ce que toutes nos pensées et nos vies soient pleines d'amour pour Lui et pour les hommes. Oh ! Quand l'Église se lèvera-t-elle pour marcher vers ce but ? Qu'elle soit seulement remplie d'amour et elle sera « *belle connue le jour, resplendissante comme le soleil et terrible à toute méchanceté comme une armée qui marche à enseignes déployées* » (Cantique 6.4-10).

24. LE REPOS DES SAINTS.

« *Nous entrons dans le repos, nous qui avons cru* » (Hébreux 4.3).

Je désire vous montrer :

I. Ce que n'est pas le repos dont il est parlé ici.

II. Ce qu'il est.

III. Quand nous devons entrer dans ce repos.

IV. Comment nous devons y entrer.

V. Que tout péché est incrédulité ou provient de l'incrédulité.

I. Ce que ce repos n'est pas.

1. Ce n'est évidemment pas un état d'inactivité.

L'apôtre qui écrit cette parole au présent : « *Nous entrons dans le repos* », était très loin d'être inactif et d'encourager l'inactivité chez les autres.

2. Ce n'est pas non plus le parfait repos du ciel.

L'apôtre en parle au présent : « ...nous entrons (1) », ce qui ne s'accorde pas avec l'idée d'un repos à venir dans le ciel.

(1) C'est à tort que quelques-unes de nos traductions portent : « ...nous entrerons ». (Note du traducteur).

Le parfait repos du ciel comprend la délivrance absolue de toutes les peines, de toutes les épreuves, de toutes les souffrances et de toutes les tentations de cette vie. Le repos du croyant ici-bas peut être essentiellement de même nature que ce repos céleste, mais il n'en est que le commencement, et il en diffère à plusieurs égards, car il n'implique point l'exemption des épreuves, des souffrances, de la maladie et de la mort, toutes choses dont les apôtres et la primitive église ont eu leur grande part.

II. Ce qu'il est.

1. C'est la cessation de toute résistance à la volonté divine, de toute guerre avec Dieu.

Le terme de repos est souvent employé en ce sens dans la Bible. Dans notre contexte, il est dit que les Israélites se reposèrent quand ils furent délivrés de leurs ennemis. Le repos dont parle notre texte est la cessation de la lutte avec la vérité, la conscience et les exigences de la loi de Dieu. Celui qui est entré dans ce repos est délivré des reproches de la conscience qui troublent et agitent l'âme ; il en a fini avec cette crainte servile de la colère de Dieu qui pousse aux œuvres de la propre justice.

2. C'est la cessation de nos propres œuvres.

A. En entrant dans le repos, nous délaissions les œuvres faites pour nous-mêmes.

Une grande partie de la religion qu'il y a ou qu'il paraît y avoir dans le monde, se compose d'œuvres qui sont propres et personnelles à l'homme, en ce sens qu'il les accomplit pour lui-même. Il travaille pour son salut comme le mercenaire pour gagner son pain. Or si dans votre religion vous n'avez pas d'autre but que d'être sauvé, que ce soit d'une ruine temporelle ou d'une ruine éternelle, peu importe, vous vivez pour vous-même, et loin de vous reposer de vos propres œuvres, vous ne cessez de les multiplier.

Le repos dont parle notre texte est la cessation de toutes ces œuvres-là. L'apôtre dit au verset 10 : « *Celui qui est entré dans son repos, se repose de ses propres œuvres* ». Il n'est pas question de délaissier toute espèce d'œuvres, ce que ne font ni les saints qui sont sur la terre, ni les saints qui sont dans le ciel. Nous n'avons, en effet, aucune raison de croire que les bienheureux, les anges et Dieu lui-même soient jamais inactifs. Il s'agit de laisser toute œuvre ayant pour but unique le salut de notre âme. Il s'agit de cesser de travailler pour nous-mêmes, afin de travailler pour Dieu.

Nous faisons donc nos propres œuvres tant que notre but suprême est de sauver notre âme ; mais dès que nous remettons entièrement la question de notre salut entre les mains de Jésus-Christ et que nos œuvres sont faites par amour pour Dieu, celles-ci ne sont plus nos propres œuvres.

B. En entrant dans le repos, nous laissons de côté les œuvres accomplies de nous-mêmes, aussi bien que les œuvres accomplies pour nous-mêmes. Une œuvre provient de nous-mêmes quand elle résulte de l'exercice des forces qui nous sont naturelles, en dehors des influences du Saint-Esprit.

De telles œuvres sont toujours et pleinement des péchés. Accusé par sa conscience, aiguillonné par l'espérance et la crainte, l'homme charnel se met à l'œuvre ; dans ces conditions, il ne peut que pécher, car il ne sort pas de l'égoïsme.

Que cet égoïsme varie ses formes et multiplie ses œuvres à l'infini, elles ne deviendront jamais des œuvres d'amour. Triste vie que celle de l'homme qui tire sa religion de son propre fonds et accomplit, ses œuvres par ses propres forces, peinant, luttant sans cesse pour arriver à produire tant de religion par mois, tant par année, contraint par la peur, poussé par l'espérance, fustigé par la conscience, mais étranger aux impulsions de cet amour divin que le Saint-Esprit répand dans les cœurs !

Oh ! Que de telles œuvres sont lamentables ! Elles sont nôtres, tout autant que celles du démon sont siennes : Qu'importe le nom, la forme, l'espèce de vos œuvres, qu'importe qu'elles paraissent des plus religieuses et des plus admirables, si l'amour de Dieu n'en est pas le premier moteur, la vie, le cœur et la racine ! Elles sont vos propres œuvres : Le repos en Dieu dont parle notre texte en est complètement absent.

Nous devons laisser de côté de telles œuvres, parce qu'elles laissent de côté l'Évangile. Celui qui s'y adonne, dans la mesure où il s'y adonne, refuse de recevoir Jésus-Christ comme son Sauveur. Jésus-Christ nous est présenté comme étant un Sauveur complet, comme étant notre sagesse, notre justice, notre sanctification et notre rédemption.

Dans la mesure donc où un homme s'efforce de se passer de Jésus-Christ sous l'un ou l'autre de ces rapports, il met de côté l'Évangile.

C. Entrer dans le repos implique, non pas seulement que nous cessons de travailler en vue de notre salut, mais que nous cessons de faire quoi que ce soit pour nous-mêmes.

Nous ne devons pas même manger ou boire pour nous-mêmes : « *Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, soit que vous fassiez quelque autre chose, faites tout pour la gloire de Dieu* » (1 Corinthiens 10.31). Celui qui est entré dans son repos a cessé d'avoir des intérêts personnels. Ses intérêts ont entièrement disparu dans ceux de Christ ; il s'est donné si parfaitement à Christ, qu'il n'a plus rien à faire pour lui-même. Il sait que pour autant qu'il s'agit de son salut, s'efforcer de le gagner par ses œuvres serait, absolument insensé ; il ne fera donc aucun effort quelconque en ce sens.

Voyez le pécheur convaincu de péché. Quelle peine ne se donne-t-il pas pour se sauver lui-même, jusqu'à ce qu'il apprenne qu'il n'est rien et qu'il ne peut rien ! Quand il a appris cela, il cesse ses efforts et se jette dans les bras de Christ.

Tant que l'homme n'a pas reconnu qu'il est en lui-même sans lumière, sans force, sans ressource aucune, il n'entend rien à la simplicité de l'Évangile qui nous appelle simplement à recevoir le salut, par la foi, comme un pur don.

D. Nous reposer de nos œuvres, c'est cesser de faire quoi que ce soit par nos propres forces.

Celui qui est entré dans son repos sait que tout ce qu'il ferait dans sa propre force serait en abomination à Dieu. À moins que Christ ne vive en nous et que Dieu n'opère en nous la volonté et l'exécution, selon son bon plaisir, rien de ce que nous faisons n'est acceptable devant Dieu. Celui qui n'a pas appris cela, ne s'est pas reposé de ses propres œuvres, il n'a pas accepté le Sauveur. L'apôtre Paul dit que *« nous ne sommes pas capables par nous-mêmes de penser quelque chose comme venant de nous-mêmes »* (2 Corinthiens 3.5) ; tant que nous n'avons pas fait cette expérience, nous n'avons pas compris la profondeur de la dégradation dans laquelle le péché nous a jetés.

3. Entrer dans le repos implique encore qu'on a rejeté tout fardeau sur le Seigneur Jésus-Christ.

« Venez à moi, vous tous qui vous fatiguez et qui êtes chargés, et je vous donnerai le repos » (Matthieu 11.28). *« Rejetez sur lui tout votre souci »*. Ces paroles signifient exactement ce qu'elles disent. Que votre souci se rapporte à l'âme ou au corps, rejetez-le tout entier sur Jésus-Christ. Voyez ce petit enfant qui marche à côté de son père ; celui-ci porte un lourd fardeau et l'enfant tâche de l'aider avec sa petite main, mais à quoi cela peut-il servir ? Ainsi beaucoup de chrétiens se donnent une peine fort inutile en essayant d'aider le Seigneur Jésus-Christ dans son œuvre.

Ils s'agitent et se tourmentent tantôt pour une chose, tantôt pour une autre, comme si tout reposait sur leurs épaules. Mais, sachez-le, Jésus-Christ est autant engagé envers le croyant pour tout ce qui le concerne, que pour sa justification ; il a pris à sa charge nos intérêts temporels tout autant que nos intérêts spirituels. Il n'est pas un seul de vos soucis que vous ne deviez rejeter sur Jésus-Christ.

Je ne veux pas dire que le chrétien n'ait rien à faire. Voici un homme qui a rejeté sur Jésus-Christ le fardeau de toute sa famille ; cela ne signifie pas qu'il n'ait rien à faire pour sa famille ; mais qu'il s'est remis à Christ pour que Christ lui donne à mesure direction, lumière, force, succès. Et Christ répond de tout ; il veillera à ce que tout aille bien.

4. Entrer dans le repos, c'est faire du Seigneur Jésus-Christ notre sagesse, notre justice, notre sanctification et notre rédemption.

C'est le recevoir pleinement lui-même, dans tous ses offices, comme celui qui pourvoit parfaitement à tous nos besoins.

5. Entrer dans le repos, c'est encore abandonner tellement toutes nos facultés à Christ, que désormais toutes nos œuvres soient ses œuvres.

Je ne voudrais pas qu'on cherchât dans ce langage autre mysticisme que celui de la Bible.

C'est une maxime de droit que ce qu'un homme fait faire par un autre, il le fait lui-même. Si je paie un homme pour commettre un meurtre, je suis l'auteur de ce meurtre exactement comme si j'avais tué de ma propre main. Le crime n'est pas plus dans la main (1) qui tient l'épée que dans l'épée elle-même, il est dans l'esprit, dans le cœur de celui qui l'a voulu. Maintenant appliquez ce principe à l'activité de celui qui s'est entièrement abandonné à Christ.

(1) La main au sens littéral ; il ne s'agit pas de l'assassin à gages (Note du traducteur).

Paul insiste sur le fait que s'il a travaillé plus que tous les autres apôtres, ce n'est pas lui qui l'a fait, mais la grâce de Dieu en lui, Christ vivant en lui. Cela ne signifie pas que Christ agisse sans que Paul ait à vouloir, mais que Christ par son Esprit influence et conduit l'esprit de Paul pour le faire agir d'une manière conforme à la volonté de Dieu, Quand un chrétien se repose de ses œuvres, il abandonne si complètement ses intérêts personnels et sa volonté propre, il se place si entièrement dans la dépendance du Saint-Esprit, qu'il ne fait plus rien que sous l'impulsion de cet Esprit.

C'est bien ainsi que l'entendait l'apôtre quand il écrivait : « *Travaillez à votre salut avec crainte et tremblement, non seulement comme en ma présence, mais bien plus encore maintenant que je suis absent ; car c'est Dieu qui produit en vous le vouloir et le faire, selon son bon plaisir* » (Philippiens 2.12-13). Dieu agit sur la volonté, non par la contrainte, mais par l'amour, de manière à ce qu'elle fasse exactement ce qui plaît à Dieu. S'il usait de contrainte, nous ne serions plus des êtres responsables et libres.

Mais l'action de nos facultés n'est pas suspendue ; elle s'exerce sous l'influence de Christ. Nos mains, nos pieds, tout notre être travaille pour Dieu, dirigé et inspiré par lui. De sorte que tout ce qui est bonne œuvre en nous, est en réalité l'œuvre de Christ. C'est bien notre œuvre en ce sens que nous y avons concouru volontairement ; mais Christ en est la cause première, c'est son œuvre.

6. Dans la mesure où nous nous soumettons à Christ, nous cessons de pécher.

Si c'est lui qui nous dirige, il ne nous conduira pas à pécher. Ceci n'a pas besoin d'explication.

III. Quand le croyant entre-t-il dans le repos ?

Il y entre dans cette vie. C'est ce que montrent notre texte et notre contexte. Le repos dont il s'agit est celui de la foi en Jésus-Christ ; c'est la cessation de nos propres œuvres qui sont appelées plus loin (Hébreux 9.14) œuvres mortes, et dont nous devons être purifiés dès maintenant par le sang de Christ. Le chrétien entre donc dans son repos en croyant maintenant, aujourd'hui, dit notre contexte. Ceux qui étaient sortis d'Égypte, dit l'apôtre, ne purent entrer dans le repos de Dieu à cause de leur incrédulité : « *Craignons donc, tandis que la promesse d'entrer dans son repos subsiste encore, que quelqu'un de vous ne paraisse être venu trop tard* » (Hébreux 4.1). Par la foi, nous devons prendre possession immédiate du repos, ce qui n'est autre chose que recevoir pleinement Jésus-Christ (1).

(1) Hébreux 4.11 il est dit : « *Empressons-nous donc d'entrer dans ce repos, exhortation qui serait absurde si nous ne pouvions pas y entrer aujourd'hui, maintenant* » (2 Corinthiens 6.2), pendant cette vie-ci par conséquent.

(Et ne serait-elle pas pour nous très particulièrement cette exhortation adressée à des gens qui vu le temps, devraient être docteurs, mais qui ont encore besoin qu'on leur enseigne les premiers rudiments des oracles de Dieu, et qu'on les presse « d'aborder ce qui est parfait ? » (Note du traducteur).

IV. Comment devons-nous entrer dans ce repos ?

Nous l'avons vu, nous devons y entrer par la foi. Vous nous rappelez la parole de Jésus-Christ : « *Venez à moi vous tous qui vous fatiguez et qui êtes chargés, et je vous donnerai le repos. Prenez mon joug sur vous et recevez mes instructions, parce que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez du repos pour vos âmes. Car mon joug est doux et mon fardeau léger* ». C'est ici le même repos que celui dont il est parlé dans notre texte. Si nous voulons « venir à Christ » ; nous charger de son joug léger qui est amour, et nous « *décharger sur Lui de tous nos fardeaux* », nous trouverons le repos. Le psalmiste parle de ce même repos quand il s'écrie : « *Mon âme, retourne à ton repos* » (Psaumes 116.7).

Il est évident que par sa nature même, la foi en Jésus-Christ donne à l'âme le repos tel que je l'ai décrit. Avec quelle promptitude elle dissipe la crainte servile et amène la pleine liberté ! Comme elle nous délivre de l'égoïsme ! Par la foi, nous confions tout à Jésus-Christ, notre sanctification et la direction de notre vie aussi bien que notre justification, et nous sommes tout aussi assurés de celles-là que de celle-ci. Considérée en elle-même et isolée de Dieu, l'âme est autant remplie de péchés et dénuée de ressources que si elle avait passé des siècles dans l'enfer.

Prenez le meilleur chrétien de la terre, et supposez que le Seigneur Jésus-Christ abandonne son âme, priera-t-il, fera-t-il quelque bien, quelque chose d'acceptable aux yeux de Dieu ? Jamais ! Le plus grand saint de la terre tombera immédiatement dans le péché s'il est abandonné par Jésus-Christ. Mais celui qui croit abandonne tout entre les mains du Sauveur, qui se charge de tout ; c'est là le repos.

La foi aperçoit distinctement qu'étant enfants de Dieu, nous n'avons pas plus besoin de travailler pour nous-mêmes que le fils du millionnaire n'a besoin de gagner son pain. Si nous sommes dans la foi, nous travaillerons par amour pour notre Père, et nous ne serons pas tentés de mêler notre justice à la justice de Christ, notre sagesse à sa sagesse, nos souffrances à ses souffrances.

La foi met l'âme sous la direction et sous la puissance de l'amour, en sorte qu'elle n'agit plus seulement par devoir, poussée par la conscience toujours menaçante ; elle agit sous l'empire des mêmes principes célestes qui ont inspiré Jésus-Christ.

V. L'incrédulité est la cause de tout péché.

Elle est elle-même un péché et elle est la source d'où proviennent tous les autres péchés. Il est certain que le vrai péché d'Adam fut le manque de confiance en Dieu.

Un homme manque-t-il de foi, il est abandonné par cela même aux instincts de sa nature ; le monde visible seul agit sur son âme et ne peut provoquer que des actes d'égoïsme. Cet homme est condamné à ramper dans la poussière de la terre ; il ne peut jamais s'élever au-dessus de ses appétits et de son propre intérêt. Il y a impossibilité naturelle à ce qu'il en soit autrement ; comment, en effet, l'esprit agirait-il sans motifs ?

Les motifs de l'éternité n'existent que pour la foi. Les autres motifs, quels qu'ils soient, ne peuvent élever l'âme au-dessus de ce monde, et ne peuvent engendrer autre chose que « l'affection de la chair », c'est-à-dire le péché.

Représentez-vous un enfant qui a perdu toute confiance en son père. Il ne peut plus lui rendre l'obéissance du cœur ; c'est une impossibilité naturelle. S'il prétend obéir, ce n'est pas du cœur qu'il le fait ; son obéissance est égoïste ; le mobile et l'essence de toute obéissance cordiale ne se trouvent plus en lui. Ainsi « *sans la foi il est impossible de plaire à Dieu* » (Hébreux 11.6) ; il est impossible de lui obéir d'une obéissance qui lui soit agréable.

Il est donc manifeste que l'incrédulité est la source de tous les péchés qui remplissent la terre et l'enfer et que toute âme dépourvue de foi travaille à sa ruine éternelle.

Remarques.

1. Nous voyons pourquoi la foi est appelée « une substance des choses qu'on espère ».

La foi, la confiance en Dieu, est ce qui fait et constitue le ciel, et il en sera ainsi éternellement.

2. Nous voyons ce que c'est que d'être conduit par l'Esprit de Dieu.

C'est lui abandonner toutes nos facultés et toutes nos énergies, de manière à être dirigé par lui dans tout ce que nous faisons.

3. Nous voyons qu'une parfaite foi produirait l'amour parfait ou la sanctification parfaite.

Un abandon absolu et continu entre les mains de Christ de tout ce que nous avons et de tout ce que nous sommes ne peut produire autre chose que la sainteté parfaite.

4. Le chrétien est sanctifié dans la mesure de sa foi. S'il n'est sanctifié qu'imparfaitement, c'est parce que sa foi est faible.

Quand le Seigneur Jésus-Christ était sur la terre et que ses disciples tombaient dans quelque faute, il leur reprochait leur manque de foi. Un homme qui croit en Christ n'a pas plus sujet de s'attendre à pécher qu'il n'a sujet de s'attendre à être damné. Ceci vous étonne peut-être, mais c'est pourtant vrai. Vous devez recevoir Christ pour votre sanctification aussi absolument que pour votre justification. Si vous dépendez de lui pour votre sanctification, il ne vous laissera pas plus tomber dans le péché qu'il ne vous laissera tomber en enfer.

Il est aussi déraisonnable, aussi anti-scripturaire et aussi coupable de vous attendre à l'un que de vous attendre à l'autre. Et si vous péchez, ce ne sera jamais autrement que par incrédulité. Plusieurs d'entre vous ont lu le Journal de Mme Esther-Anne Rogers et savent combien il lui était habituel de s'en remettre immédiatement et absolument à Christ, quand la tentation se présentait ; or elle était gardée chaque fois, elle en rend hautement témoignage.

Souvenez-vous de ce qui arriva à Simon Pierre. Il demanda à Jésus-Christ la permission d'aller vers lui en marchant sur les eaux, et le Seigneur l'invita à venir, ce qui était de sa part une promesse implicite de le soutenir. Sans cette promesse, c'eût été tenter Dieu que d'entreprendre pareille chose. Mais, armé de cette promesse, Pierre n'avait plus le droit de douter. Il se lança donc, et aussi longtemps qu'il crut, la vertu de Christ le soutint, en sorte qu'il marcha sur les eaux comme sur un terrain solide.

Mais aussitôt qu'il commença de douter, il enfonça. Il en est de même pour l'âme ; dès qu'elle commence à douter que Jésus-Christ n'ait le pouvoir et la volonté de la maintenir dans un état d'amour parfait ; elle succombe. Prenez Christ au mot, rendez-le responsable, attendez-vous à lui, et la terre et le ciel passeront avant qu'il laisse tomber votre âme dans le péché.

5. Vous voyez encore comment il se fait que l'activité désintéressée des saints soit compatible avec le repos.

Cette activité a l'amour pour principe ; aussi n'a-t-elle rien de contraint ni de pénible. Bien loin de là : si les chrétiens étaient empêchés de s'y livrer, c'est alors qu'ils souffriraient. Tel est leur amour des âmes que s'ils ne pouvaient rien faire pour elles, ils seraient en détresse. Au fait, l'inactivité est incompatible avec le repos des saints. Comment serait-ce un repos que de ne rien faire, quand on est tout brillant de l'amour de Dieu et des âmes ?

Pourrait-on se reposer alors que Dieu est déshonoré et que les âmes sont détruites sans que personne ne vienne à leur secours ? C'est au contraire un repos délicieux pour l'âme que de se répandre en prières et de se dépenser en efforts pour le salut des pécheurs. Tel est le repos dont jouissent les anges, lesquels ne cessent de travailler nuit et jour au service des saints.

L'apôtre dit : « Prenez garde, tandis que la promesse du repos subsiste encore, que quelqu'un d'entre vous n'en soit privé » (Hébreux 4.1) : « Empressons-nous donc d'entrer dans ce repos ».

25. CHRIST L'ÉPOUX DE L'ÉGLISE.

L'apôtre Paul dit aux Corinthiens : « *Je suis jaloux de vous d'une jalousie de Dieu, parce que je vous ai fiancés à un seul époux, pour vous présenter à Christ comme une vierge pure* » (2 Corinthiens 11.2).

« *C'est ainsi mes frères, que vous aussi vous avez été mis à mort en ce qui concerne la loi, par le moyen du corps de Christ, pour que vous fussiez mariés à un autre, à Celui qui est ressuscité des morts, afin que nous portions des fruits pour Dieu* » (Romains 7.4).

I. Je rappelle d'abord que le mariage est très fréquemment employé dans la Bible pour représenter l'union de Christ et de l'Église.

Christ est souvent appelé l'Époux de l'Église : « *Ton Créateur est ton époux : l'Éternel des armées est son nom* » (Ésaïe 54.5). « *Revenez, enfants rebelles, dit l'Éternel, car je suis marié avec vous* » (Jérémie 3.14).

L'Église est appelée l'Épouse, la femme de l'Agneau : « *L'Esprit et l'Épouse disent : Viens !* » (Apocalypse 22.17). L'apôtre Paul dit aux Corinthiens : « *Je suis jaloux de vous d'une jalousie de Dieu, parce que je vous ai fiancés à un seul époux, pour vous présenter à Christ comme une vierge pure* ». Je puis me borner à ces citations, car la Bible vous est assez familière pour que vous puissiez facilement constater le grand usage qu'elle fait du mariage comme type de l'union de Christ et de son Église.

II. Voyons ce qu'implique la relation d'époux et d'épouse.

1. L'épouse abandonne son nom et prend celui de l'époux.

Ce changement de nom est partout une conséquence du mariage. De même, les membres de l'Église prennent le nom de Christ ; quand ils sont unis à lui, ils sont baptisés en son nom.

2. Les intérêts de la femme, jusqu'alors séparés, se confondent avec ceux du mari.

Une femme mariée n'a pas d'intérêts séparés et n'a pas le droit d'en avoir. De même, l'Église n'a pas le droit d'avoir des intérêts séparés de ceux de Christ. Toute propriété que la femme pouvait avoir appartient maintenant à son mari.

Celui-ci a la jouissance des immeubles de sa femme, toute sa vie durant ; et quant aux biens meubles de l'épouse, ils se confondent absolument avec ceux de l'époux. De même, la réputation de l'un devient la réputation de l'autre.

Ainsi en est-il de l'Église, sa réputation et ses intérêts ne se séparent pas de ceux de Jésus-Christ. Et Jésus-Christ est engagé à faire tout ce qui est bon pour l'Église, exactement comme l'époux est tenu de faire tout ce que demandent les intérêts de l'épouse. Un mari fidèle consacre son temps, son travail, ses talents, au service des intérêts et du bonheur de sa femme ; de même Jésus-Christ se consacre lui-même au bien de son Église. Il est aussi jaloux de la réputation de l'Église que jamais mari a pu l'être de la réputation de sa femme.

Il faut dire plus : Jamais homme n'a été dévoué aux intérêts de sa femme comme Christ l'est aux intérêts de l'Église ; et jamais homme n'a ressenti les torts faits à sa femme comme Christ ressent ceux que l'on fait à son Église. Il déclare qu'il « vaudrait mieux pour un homme qu'on lui mît une meule de moulin autour du cou et qu'on le jetât au fond de la mer, que de scandaliser un seul de ces petits qui croient en lui » (Luc 17.2).

3. La relation qui existe entre l'époux et l'épouse est telle que toute souffrance endurée par l'un est virement ressentie par l'autre.

Quand l'Église souffre, Jésus-Christ souffre avec elle et en elle. D'autre part, quand le croyant a une vue quelque peu claire des souffrances de Jésus-Christ, il n'y a rien au monde qui l'affecte et le navre autant que ces souffrances. Jamais femme n'a le cœur plus brisé et n'éprouve une plus grande détresse que l'épouse qui reconnaît avoir causé les souffrances ou la mort de son mari ; mais cette détresse n'égale point celle du chrétien qui voit dans ses péchés la cause de la mort de Jésus-Christ.

Qu'on me permette de demander à chaque femme mariée qui m'entend ce qu'elle éprouverait si son mari, pour la sauver d'une ignominie et d'une mort méritées, s'était volontairement livré aux plus grandes souffrances et à la mort la plus horrible. Quand quelque circonstance viendrait vous rappeler ce sacrifice, votre cœur ne se briserait-il pas ? Eh bien, ne l'avez-vous jamais compris, ce sont vos péchés qui ont causé la mort de Christ ; il est mort pour vous absolument comme si vous aviez été le seul pécheur au monde ; il a souffert pour vous la douleur, le mépris et la mort. « *Il a aimé son Église et s'est donné pour elle* » ; et cette Église est appelée « *l'Église de Dieu qu'il a achetée de son propre sang* ».

4. L'épouse s'engage à faire la volonté de son époux, à lui obéir en toute chose.

La Bible fait un devoir à la femme de se conformer en toutes choses à la volonté de son mari. Cette volonté est pour la femme fidèle la règle vivante et le moteur de toute son activité. Il en est de même de l'Église par rapport à Christ ; la volonté de Jésus-Christ domine et dirige toute sa conduite.

5. La femme reconnaît en son mari son chef.

La Bible déclare que le mari est le chef ou « la tête » de la femme. Or, de même que de la tête procèdent les forces qui gouvernent tout le corps, de Christ procèdent les forces qui gouvernent toute l'Église.

6. La femme voit en son mari son soutien, son protecteur et son guide.

Chaque croyant se met sous la protection de Christ, de même que la femme compte sur son mari pour la préserver de tout mauvais traitement et suffire à tous ses besoins. Le mari, de son côté, est tenu de répondre à l'attente de sa femme. De même, Christ est engagé à protéger son Église contre tous ses ennemis.

Que de fois les puissances de l'enfer n'ont-elles pas essayé de la renverser ! Mais son Époux ne l'a jamais abandonnée. Aucune arme forgée contre l'Église « n'a jamais pu prospérer » et ne prospérera jamais. Que la terre et l'enfer conspirent contre elle, autant il est vrai que Jésus-Christ a le pouvoir de la protéger, autant, il est certain qu'elle n'a rien à craindre. Chaque croyant sera aussi bien en sûreté que s'il était le seul chrétien de la terre, Jésus-Christ étant le garant de son salut.

Le diable ne peut pas plus vaincre un seul fidèle et le perdre éternellement qu'il ne peut vaincre le Dieu Tout-Puissant. Il peut tuer les chrétiens, mais ce n'est pas leur faire du tort et ce n'est point un triomphe pour lui ; il a tué Jésus-Christ, mais qu'y a-t-il gagné ? Le sépulcre n'avait aucun pouvoir sur Jésus-Christ, il n'en a pas non plus sur le croyant : « *Parce que je vis, vous vivrez* » (Jean 14.19) ; « *celui qui croit en moi, mort, il vivra ; quiconque vit et croit en moi ne mourra jamais* » (Jean 11.26), dit le Seigneur.

7. L'existence légale de la femme est tellement confondue avec celle de son mari, que la loi ne connaît pas la femme comme personne séparée.

Le mari est civilement responsable des délits que la femme peut commettre ; car son devoir est de la conduire, comme le devoir de la femme est d'obéir.

Si celle-ci n'obéit pas, elle peut jeter son mari dans de grands embarras et lui occasionner beaucoup de frais et de peines. De même, Jésus-Christ est établi chef de son Église et s'il ne la garde pas du péché, il faut qu'il en réponde et il en résulte pour lui de la douleur et de l'opprobre. Il est vrai que devant la loi humaine, le mari n'est pas responsable des crimes que la femme peut commettre.

Mais Christ s'est constitué responsable de toute la conduite de son Église. Il a pris la place de son peuple alors que ce peuple était convaincu de crime et condamné à la mort éternelle. C'est bien là se constituer responsable de la façon la plus sérieuse. Et maintenant c'est son affaire de prendre soin de son Église, de la gouverner et de la garder du péché. Il a fait l'expiation de tous les péchés des siens ; il est l'avocat qui intercède pour eux. Il faut donc qu'il réponde devant Dieu de toute la conduite de son Église. Chaque croyant est si parfaitement uni à Jésus-Christ, il est tellement « os de ses os, chair de sa chair », que tout péché commis par lui retombe sur Jésus-Christ. Tout ceci est abondamment enseigné dans la Bible.

Quelle étonnante union ! Christ a assumé non seulement la responsabilité de la « conduite civile » de son Épouse, mais encore celle dit crime capital dont elle s'est rendue coupable, je veux dire de sa rébellion contre Dieu. En ce sens donc, l'Église est perdue en Christ et n'a aucune existence séparée devant la loi.

Je ne veux pas dire que, chez le chrétien, la transgression de la loi morale ne soit pas un péché, je veux dire que la loi n'a plus prise sur lui pour le condamner ; « *il n'y a plus de condamnation pour ceux qui sont dans le Christ Jésus* » (Romains 8.1). Christ a pris la condamnation sur lui, il s'est chargé de soustraire le croyant au pouvoir du péché, ainsi qu'au pouvoir de la loi, et de lui fournir toute l'assistance nécessaire pour remporter une complète victoire.

III. But de l'union de Christ et de l'Église.

1. Le premier but de cette union est celui que donne notre texte.

«... afin que nous portions du fruit pour Dieu ». Un des buts principaux du mariage est la propagation de l'espèce. Ainsi en est-il à l'égard de l'Église ; elle doit donner des enfants à Jésus-Christ en sorte qu'il « se voie de la postérité, qu'il jouisse du travail de son âme, et qu'il soit entouré d'un peuple de franche volonté nombreux comme les gouttelettes de la rosée du matin ! » Ce n'est pas seulement par le travail du Rédempteur, que cela doit s'accomplir, c'est aussi par celui de l'Église : « *...dès que Sion est en travail, elle se voit de la postérité* » (Ésaïe 66.8).

2. Un autre but de l'institution du mariage est l'entretien et la protection d'êtres qui ne peuvent se suffire à eux-mêmes.

Si la loi du plus fort prévalait seule dans la société, les femmes seraient partout opprimées et réduites en esclavage ; le mariage leur apporte l'aide et la protection dont elles ont besoin. Ainsi encore en est-il pour l'Église ; Jésus-Christ la soutient et lui accorde toute la protection nécessaire contre ses ennemis et contre toutes les puissances de l'enfer.

3. Le bonheur des deux conjoints est encore un des buts de l'institution du mariage.

Ainsi en est-il de l'union de Christ et de l'Église. Vous trouverez peut-être étrange que je vous dise que le bonheur de Christ est augmenté par l'amour de l'Église. Mais que dit la Bible ? Elle dit « *qu'en vue de la joie qui lui était proposée, il a enduré la croix et méprisé* » (Hébreux 12.2). Qu'était-ce que cette joie, si l'amour de l'Église n'en faisait pas partie ?

Il serait étrange qu'un époux travaillât à rendre sa femme heureuse sans jouir du bonheur qu'il lui procure. Autant l'amour de Jésus-Christ surpasse celui d'un époux terrestre, autant est plus grande la joie que lui procure le bonheur de son Église.

4. L'allègement des chagrins et des souffrances du mari et de la femme est aussi un but de l'institution du mariage.

Il y a pour l'un et pour l'autre une grande douceur à mettre leurs peines en commun ; personne ne l'ignore. Or, ceci est encore vrai de Christ et de l'Église. L'apôtre Paul dit « *qu'il porte toujours avec lui, en son corps, la mort du Seigneur Jésus ; car comme les souffrances de Christ abondent en nous, dit-il, de même notre consolation abonde aussi par Christ* » (2 Corinthiens 4.10 et 2 Corinthiens 1.5). L'un des principaux buts de ses peines et de ses renoncements, c'est, nous assure-t-il, de connaître « *la communion des souffrances de Christ* ».

Il se réjouit dans les tribulations ; il achève de souffrir en sa chair le reste des souffrances de Christ. L'Église ressent vivement tout opprobre qui retombe sur Christ, et Christ ressent vivement toute injure et tout tort faits à l'Église.

5. Le but principal de l'union de Christ et de l'Église est la sanctification de l'Église.

Lisez ce qui est dit Éphésiens 5.22-27 : « *Femmes, soyez soumises à vos maris, connue au Seigneur ; car le mari est le chef de la femme, comme Christ est le chef de l'Église, qui est son corps, et dont il est le Sauveur. Or, de même que l'Église est soumise à Christ, les femmes aussi doivent l'être à leurs maris en toutes choses. Maris, aimez vos femmes, comme Christ a aimé l'Église, et s'est livré lui-même pour elle, afin de la sanctifier par la parole, après l'avoir purifiée par le baptême d'eau, afin de la faire paraître devant lui glorieuse, sans tache, ni ride, ni rien de semblable, mais sainte et irrépréhensible* ».

Voilà donc le grand but de l'union de Christ et de l'Église : Soit parfaitement sainte. L'apôtre Jean nous dit dans l'Apocalypse qu'il vit ceux qui « *avaient lavé et blanchi leurs robes dans le sang de l'Agneau* » (Apocalypse 7.14) ; et voyez, au chapitre 21 de ce même livre, avec quelle splendeur apparaît « *l'Épouse, la femme de l'Agneau, qui descend du ciel, d'auprès de Dieu, ayant la gloire de Dieu, et parée comme une épouse pour son époux* ».

IV. Quelques remarques sur la méchanceté de l'Église à l'égard de Christ.

1. Un très grand nombre de ceux qui font profession de faire partie de l'Église, l'Épouse de Christ, continuent à avoir des intérêts distincts de ceux de Jésus-Christ et à s'en préoccuper.

Ils ont fait profession de renoncer à leurs propres intérêts pour n'en avoir plus d'autres que ceux de Christ, et cependant si vous les exhortez à agir conformément à cette profession, ils vous montreront qu'ils n'en ont nullement l'intention. Que penseriez-vous d'une femme qui aurait des intérêts séparés de ceux de son mari ? Vous diriez que manifestement elle n'aime pas son mari comme elle le doit.

2. L'Église ne cesse pas de déshonorer Jésus-Christ.

La réputation de l'époux et celle de l'épouse ne font qu'un. Tout ce qui déshonore l'un déshonore l'autre. Or, au lieu d'éviter toute apparence de mal, l'Église par sa conduite donne continuellement aux ennemis de Dieu sujet de blasphémer contre lui.

3. L'Église ne pense pas que l'amour de Christ puisse lui suffire.

Chacun sait, comment l'on juge une femme qui ne se contente pas de l'amour de son mari et qui cherche sans cesse d'autres amants. Or chacun peut voir que cette conduite horrible est celle de l'Église. Combien n'y a-t-il pas en effet de membres de l'Église à qui l'amour de Jésus-Christ ne suffit pas, et qui ne s'estiment pas heureux s'ils ne peuvent pas avoir en même temps les richesses, les plaisirs et les honneurs de ce monde ?

La conduite de cette épouse coupable serait plus horrible encore si on la voyait choisir ses amants parmi les ennemis de son mari, et les introduire dans la maison conjugale. Or combien de gens, n'y a-t-il pas qui font profession d'appartenir à Christ et qui réservent leurs affections pour ses ennemis ?

On voit, par exemple, des chrétiens de profession s'unir par le mariage avec des ennemis avoués de Dieu et de toute religion. Quelle indignité ! Est-ce là la conduite d'une épouse ?

4. Chacun sait l'opprobre qui pèse sur les prostituées ; or, Dieu parle souvent de son Église comme d'une prostituée.

Mais il n'en parle pas comme ferait un homme décidé à abandonner sa femme ; il en parle avec une grande tristesse, une grande tendresse, avec les prières et les exhortations les plus touchantes à revenir à lui.

5. Que penseriez-vous d'une femme qui, le jour même de son mariage, s'attendrait à être bientôt fatiguée de son mari, à le délaisser et à se vouer à la prostitution ?

Or, combien n'y a-t-il pas de chrétiens qui lorsqu'ils font profession de se donner à Jésus-Christ n'ont pas plus la pensée de vivre sans pécher, qu'ils n'ont celle de recevoir des ailes et de s'envoler au plus haut des airs ? Ils sont venus dans la maison de Dieu, ils se sont engagés à vivre entièrement pour lui, ils se sont fiancés à Christ publiquement, ils se sont engagés à renoncer à tout péché, à ne vivre que pour leur divin Époux ; ils ont déclaré hautement que son amour leur suffirait, qu'ils n'auraient jamais d'autre Bien-aimé que lui ; et néanmoins, tout en parlant de la sorte, ils ne quittaient pas un seul instant la pensée de se jeter bientôt dans les chemins de traverse, pour se livrer aux étrangers, sur toute colline et sous tout arbre verdoyant.

Hélas ! Le fait n'est que trop certain, c'est de la façon la plus réfléchie que la plupart des « chrétiens » s'attendent à commettre l'adultère spirituel et à le perpétrer jusqu'à leur dernier jour.

6 Mais ce qu'il y aurait de plus abominable dans la conduite de la femme adultère, ce serait qu'elle rejeta tout l'odieux de sa conduite sur son époux fidèle et dévoué.

Et c'est précisément ce que fait l'Église. Bien que Jésus-Christ ait tout fait, à part l'emploi de la contrainte, pour la garder du péché, elle rejette sur lui l'odieux de sa conduite, l'accusant de n'avoir point pourvu à ce que le péché ne fût pas une nécessité pour elle.

Les choses en sont venues à ce point qu'elle abhorre jusqu'au nom de la perfection chrétienne, comme si c'était vraiment déshonorer Christ que de le croire capable de garder son peuple du péché et de le préserver des pièges du diable.

Hélas ! Pendant des siècles il a été jugé contraire à l'orthodoxie, dans la plus grande partie de l'Église, d'enseigner que Jésus-Christ a réellement pourvu à ce que son peuple pût vivre sans pécher. Quoi ! Jésus-Christ aurait choisi l'Église pour épouse et n'aurait pas pris des mesures suffisantes pour la protéger contre les artifices du diable ! Ce serait une belle œuvre que la sienne, en vérité ! Elle ne pourrait être que la risée de l'enfer.

V. Il faut que je vous dise quelques mots de la patiente bonté de Christ envers l'Église.

Quel est l'époux qui, dans une situation pareille à celle de Christ, voudrait rester uni à la femme qu'il aurait épousée et supporter tout ce que Christ supporte ? Cependant le Sauveur offre toujours la réconciliation à son Église ; il s'efforce toujours de regagner son affection. Parfois un mari perd toute affection pour sa femme, et la traite si brutalement qu'elle perd à son tour toute affection pour son mari. Mais où trouver dans le caractère ou dans la conduite de Christ quoi que ce soit qui puisse justifier la façon dont l'Église agit envers lui ? Il s'est livré, sacrifié lui-même absolument pour gagner son affection ; que pouvait-il faire de plus ? Quelle faute peut-on lui reprocher, quelle est la vertu qui lui manque ?

Voyez comment il agit maintenant, après tout ce que l'Église a fait contre lui. Supposez qu'un mari suive de ville en ville sa femme vagabonde et coupable, la suppliant et la pressant avec larmes de rentrer au domicile conjugal.

Supposez que tout en la voyant persister à courir après ses amants, il ne se lassât point de la suivre, criant toujours, suppliant toujours et l'assurant qu'il ne demande qu'à lui pardonner et à l'aimer ; et dites-moi si une bonté et une condescendance pareilles se sont jamais rencontrées parmi les enfants des hommes. Or c'est précisément ainsi que Jésus-Christ agit à l'égard de son Église coupable.

Remarques.

1. Les chrétiens doivent comprendre la gravité de leurs péchés.

Vous déshonorez Jésus-Christ, vous le contristez, vous lui faites tort, puis vous le rendez responsable de vos péchés ! Comprenez bien qu'en vertu de l'intime relation qui vous unit à lui, vos péchés l'affectent de la manière la plus directe.

Quelle n'est pas la douleur d'une femme qui a déshonoré son mari ? La rougeur lui monte au front, les larmes inondent son visage ; et quand elle paraît en présence de celui qu'elle a indignement traité, elle se jette à ses pieds, elle confesse sa faute et implore son pardon dans l'humiliation la plus profonde. Elle ne peut plus goûter aucun repos qu'elle ne se sente pardonnée.

Quand un chrétien tombe dans le péché et déshonore Jésus-Christ, comment peut-il dormir tranquille ? Comment pouvez-vous supporter la pensée que votre péché s'attaque à Jésus-Christ lui-même, qu'il porte atteinte aux tendres rapports qu'il soutient avec vous et déshonore son nom dans le monde ?

2. Un grand obstacle au développement de la vie chrétienne est le fait que les chrétiens s'attendent à vivre dans le péché ; cette attente, en effet, assure la continuation du péché.

Celui qui s'attend à persister dans le péché, a en réalité l'intention d'y persister ; aussi le fait-il. Il y a lieu de craindre que beaucoup de personnes qui font profession de piété ne se soient jamais sérieusement proposé de vivre sans péché. L'apôtre Paul insiste sur le fait que le croyant doit bien faire son compte qu'il est mort au péché, que par conséquent il n'a plus du tout affaire avec lui ; qu'il ne peut pas plus s'attendre à pécher qu'un mort ne pourrait s'attendre à marcher. Le chrétien doit se reposer sur Christ, le recevoir dans tous ses offices, et s'attendre à être gardé, sanctifié et sauvé par lui.

S'il fait cela, ne croyez-vous pas qu'il sera préservé du péché ? Il le sera, cela est certain, exactement comme il est certain qu'il a compté sur Christ.

La raison pour laquelle les chrétiens ne sont pas gardés du péché en tout temps, autant qu'ils en ont besoin, est dans le fait qu'ils ne se confient pas en Christ, qu'ils ne s'attendent pas à être gardés par lui dans l'amour parfait. Ils essaient de se garder eux-mêmes. S'ils connaissaient mieux leur absolue impuissance, et s'ils se reposaient absolument sur Christ pour leur sanctification comme pour leur justification, ils obtiendraient l'une aussi bien qu'ils ont obtenu l'autre.

Personne ne s'est jamais confié en Dieu pour recevoir une chose que Dieu a promise, sans la recevoir. Sans doute, si vous vous confiez en Dieu en vue d'obtenir une chose qu'il n'a pas promise, vous tentez Dieu. Si Pierre n'avait pas été appelé par Jésus-Christ à marcher sur les eaux pour venir à lui, c'eût été tenter Dieu que de quitter le bateau, et il aurait payé de sa vie sa folle présomption. Mais du moment que Christ l'avait appelé, répondre à cet appel était le fait d'une foi saine et raisonnable. Christ était engagé à le soutenir, et il fut soutenu aussi longtemps que dura sa confiance.

Si la Bible a promis que ceux-là seront sanctifiés qui reçoivent Christ pour leur sanctification, vous tous qui vous confiez en lui dans ce but, vous avez exactement autant de raisons de vous attendre à être sanctifiés que Pierre en avait de s'attendre à être porté sur les eaux. Et si un miracle était nécessaire pour vous garder du péché, Dieu l'accomplirait, car il remuerait tout l'Univers et renverserait toutes les lois de la nature, plutôt que de permettre qu'une seule de ses promesses fût anéantie.

Dieu a-t-il promis la sanctification à ceux qui se confieraient en lui pour la recevoir ? S'il ne pas promise, se confier en lui pour être gardé de la tentation et du péché, c'est le tenter ; c'est du fanatisme. S'il nous a laissés dans la cruelle nécessité de marcher en comptant sur notre propre sagesse et nos propres forces, nous devons nous soumettre et faire le mieux que nous pouvons. Mais s'il a fait des promesses, il les accomplira Parfaitement, quand bien même toute la terre et tout l'enfer s'y opposeraient. Je crois que le grand obstacle à la perfection chrétienne vient de ce que l'Église n'a pas compris que Jésus-Christ s'est pleinement engagé envers nous pour tout ce qui concerne notre salut, et que nous sommes tenus de nous confier en lui pour notre sanctification exactement comme pour notre justification.

Que dit l'Écriture ? « *Il nous a été fait de la part de Dieu, sagesse, justice, sanctification et rédemption* » (1 Corinthiens 1.30). Qu'un homme « *demande la sagesse avec foi, et elle lui sera donnée* » (Jacques 1.5). Christ le préservera de tomber dans l'illusion et dans l'erreur. Que l'Église veuille seulement renoncer à rien attendre d'elle-même, qu'elle meure absolument à toute sagesse propre et à toute force propre (ainsi qu'elle fait quant à la pensée de mériter son salut par ses œuvres), et Christ est engagé pour la suite de

l'œuvre comme pour le début. Il n'y a qu'une seule raison au fait que l'Église n'obtient pas la sanctification comme la justification, c'est qu'elle ne se confie pas en Christ pour la première comme pour la seconde.

Après avoir commencé par l'Esprit, la plupart s'efforcent d'arriver à la perfection par la chair ils se sont reposés sur Christ pour leur justification, et maintenant ils s'efforcent de se sanctifier eux-mêmes. S'il est vrai, comme l'apôtre l'affirme, que Christ soit notre sagesse et notre sanctification, qu'est-ce qui peut excuser un chrétien de n'être pas sanctifié ?

3. Si les chrétiens ne s'attendent pas à vivre sans pécher contre Christ, comme ils s'attendent à vivre sans commettre des péchés scandaleux contre les hommes, tels que le meurtre et l'adultère, cela provient de l'une des trois causes suivantes.

a) Ou bien ils aiment leurs semblables plus que le Seigneur et ils craignent de leur faire tort plus que de faire tort au Seigneur.

b) Ou bien c'est le souci de leur réputation qui les préserve de certaines formes du mal, ce qui prouverait qu'ils aiment leur réputation plus que Jésus-Christ.

c) Ou bien ils pensent être capables de se garder eux-mêmes des grands crimes, tandis qu'à l'égard de péchés moins odieux ils n'ont pas la même confiance.

Je suppose que je demande à quelques-uns d'entre vous s'ils s'attendent à devenir meurtriers ou adultères, cette seule pensée leur ferait horreur. Mais qu'est-ce qui vous garantit de ces grandes chutes ? Êtes-vous si vertueux que vous puissiez résister à toute tentation de Satan ? Si vous répondez affirmativement, vous ne vous connaissez pas vous-mêmes.

Et si vous avez une force propre qui vous permette de vous garder des péchés scandaleux, vous devez pouvoir vous garder de tous les péchés. Mais si votre confiance est toute en Jésus-Christ pour qu'il vous garde de commettre l'assassinat ou l'adultère, comment pouvez-vous supposer qu'il ne soit pas capable de vous préserver de tout autre péché ? Oh ! Si les croyants voulaient seulement se reposer entièrement sur Christ, se mettre sans réserve sous sa direction, et lui laisser toute responsabilité, ils feraient l'expérience de sa puissance pour sauver, et vivraient alors d'une vie exempte de péché.

4. Quelle accusation perpétuelle et quel opprobre que l'Église pour Jésus-Christ.

5. Vous voyez pourquoi les nouveaux convertis sont ce qu'ils sont.

L'Église est dans un tel état qu'il ne faut pas s'étonner si les âmes qu'elle gagne deviennent, à peu d'exceptions près, un déshonneur pour l'Évangile. Comment pourrait-il en être autrement ? Vivant comme elle vit, comment l'Église enfanterait-elle des enfants qui fussent un honneur pour Christ ? Elle ne reçoit pas le Sauveur dans tous ses offices, tel que nous le présente la Bible. Si elle le faisait, il lui serait impossible de vivre à la façon d'une prostituée.

Fin

*« Que l'Éternel te bénisse, et qu'il te garde !
Que l'Éternel fasse luire sa face sur toi, et qu'il t'accorde sa grâce !
Que l'Éternel tourne sa face vers toi, et qu'il te donne la paix ! »*
Livre des nombres chapitre 6 versets 24 à 26